





BIBLIOTHÈQUE
HISTORIQUE, PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE. — 7e ANNÉE.

ART D'ARRIVER AU VRAI

PHILOSOPHIE PRATIQUE

PAR

JACQUES BALMÈS

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

Par M. MANEC (Édouard)

AVEC UNE PRÉFACE

DE M. DE BLANCHE-RAFFIN

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE
SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE L'AUTEUR.

LIÉGE,
IMPRIMERIE DE J.-G. LARDINOIS, ÉDITEUR,
Rue Sœurs-de-Hasque, N° 11.

1851

evenus suffisants, il est
voir, viole les lois de
our les frais de la célé-
Pasqualigo, habet pro-
issarum, neque rector
possunt ultra consue-
expensis (1). » Et, dans
l'exiger quelque chose,
2). Ce point du reste,
Nuper d'Innocent XII,
em Congregationis de-
suscepit missam cele-
eamdem missam alteri,
ta, celebrandam com-
t administratoribus ec-
mosynarum portionem
, altarium, inservien-
ni, hostiæ et similium?
Concilii Tridentini in-
mo Domino nostro at-
posita ad hunc modum
respondit, permitten-
, seu illorum adminis-
ebrandarum ullam, ut-
unt ratione expensarum
ne, nisi cum ecclesiæ et
quos in usum earum-
it, et tunc quam por-
excedere valorem ex-
nissæ sacrificio neces-

. 3. Cf. quæst. 968, n. 5.

BIBLIOTHÈQUE
HISTORIQUE, PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

7e Année. — 4e Ouvrage.

ART
D'ARRIVER AU VRAI.



ART

D'ARRIVER AU VRAI

PHILOSOPHIE PRATIQUE

PAR

JACQUES BALMÈS

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

Par M. MANEC (Édouard)

AVEC UNE PRÉFACE

DE M. DE BLANCHE-RAFFIN

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE L'AUTEUR.

LIÉGE

IMPRIMERIE DE J.-G. LARDINOIS, ÉDITEUR

Rue Sœurs-de-Hasque, N° 11.

1851

VIE ET TRAVAUX

DE

JACQUES BALMÈS.

LA VIE ET LES TRAVAUX

DU DOCTEUR

DON JACQUES BALMÈS (1).

I.

Etat de l'Espagne. — Rôle de Balmès.

L'Espagne, en ce moment, présente un spectacle bien digne de l'attention des esprits réfléchis. Tandis que la plupart des états européens luttent contre un principe de dissolution et de ruine, contre le Communisme et le Socialisme, systèmes anarchiques enfantés de nos jours par l'absence de convictions religieuses, cette nation voit se raffermir sur son sol les différentes bases de la stabilité sociale. Et ce n'est pas la première fois que ce pays est resté ferme au milieu d'un bouleversement européen. Au XVIe siècle l'Espagne refoula le débordement du Luthéranisme et du Calvinisme. Antérieurement à Luther, huit siècles de combats contre

Spectacle remarquable que l'Espagne présente de nos jours.

(1) Cette *notice* biographique et littéraire est tirée d'un ouvrage publié à Paris en 1849, 1 vol. in-8° de XIII-336 pag. et qui a pour titre : Jacques Balmès, sa vie et ses ouvrages ; par A. De Blanche-Raffin, un des nombreux amis de cet illustre publiciste espagnol et le traducteur de son ouvrage sur le *Protestantisme*.

l'Islamisme n'avaient pu lasser son courage patriotique. Quelle peut être la cause de cette conduite sage et exceptionnelle de l'Espagne en présence du délire de l'Europe?

Si l'on considère l'histoire d'un point de vue élevé, on comprendra que chacune des grandes actions par lesquelles l'Espagne a influé sur la marche de la civilisation dans le monde, s'est accomplie en vertu d'une force empruntée au principe catholique. Subjugué par la conquête romaine, ce pays ne savait produire que des danseuses et des rhéteurs. Dès son apparition, le christianisme y suscite l'œuvre admirable des *conciles de Tolède*. La croisade contre les Maures, ce prodige qui dure huit cents ans, fut un effet merveilleux de la même cause. Le reste de la gloire de l'Espagne, la civilisation d'une grande partie des indigènes de l'Amérique, la résistance opposée au protestantisme, la lutte héroïque soutenue contre Napoléon en 1808 : tout a été tiré de l'énergie des convictions catholiques. L'exemple offert en ce moment au monde par l'Espagne, de cette attitude si calme, si noble, ne fait point exception à cette règle constante. Et à bien considérer le fond des choses, les dissensions modernes de cette nation, les guerres soutenues par elle depuis le commencement de ce siècle, ont été un prolongement de son grand combat contre l'hérésie protestante; sa paix actuelle est un fruit de ses anciennes victoires.

Rôle joué par Jacques Balmès.

JACQUES BALMÈS, dont la vie et les travaux font l'objet de cette *Notice*, a été dans son pays un soldat sans cesse armé contre les attaques directes ou indirectes du protestantisme. Non-seulement dans son premier ouvrage (*Observations sur les biens du clergé*), cet écrivain a lutté corps à corps contre l'erreur protestante, combattant, détruisant par l'histoire ses prétentions avouées; mais on peut dire que tous ses

autres travaux, en politique comme en philosophie, ont été dirigés contre les entreprises secrètes de cet ennemi subtil. Favorisés par le sentiment si profondément catholique de la nation, ses efforts ont amené une bonne partie des biens dont l'Espagne jouit en ce moment.

Caractère général de J. Balmès.

« Afin de comprendre, nous dit un des panégyristes » de Balmès (1), à quelle hauteur s'est élevé cet écri- » vain, il convient de jeter un regard sur le terrain où » il se trouva placé. Avant lui, l'Espagne n'était pour » l'Europe intellectuelle qu'un objet de dédain. Dans » le sein même de l'Espagne, le clergé passait pour » la classe la plus ignorante, la plus arriérée. Voici » qu'un prêtre catalan, son livre sur le protestantisme » à la main, paraît. En un instant le public revient de » son indifférence. Tout le monde lit, et tout le monde » admire. Les étrangers, cette fois, se font traducteurs. » Le nom de Balmès, à peine connu en Espagne, » devient européen, universel. Il est peu d'exemples » d'une célébrité aussi rapidement étendue, aussi légi- » timement et solidement assise. » — « Cette haute » intelligence, ajoute un autre Espagnol (2), a fait » briller parmi nous un beau reflet de l'ancien savoir, » mêlé aux clartés naissantes de l'école moderne. Placé » comme M. de Chateaubriand, comme M. de Bonald » et M. de Lamennais (*avant sa chute*), entre les débris » d'une époque et les rudiments d'une époque nou- » velle, Balmès s'est présenté revêtu de l'armure d'un » guerrier des anciens jours, mais initié à la tactique, » à l'habileté des combats modernes. Ainsi la double » vigueur de deux âges s'est trouvée réunie en lui. Le » théologien profond a été un mathématicien consommé;

(1) Don José Maria Quadrado, *Revista hispano-americana*, entrega 3ª.

(2) Don Joaquin Roca y Cornet, *Una palabra sobre el doctor don Jaime Balmes*.

» le jurisconsulte délié, un publiciste éminent; le dia-» lecticien adroit, un écrivain pénétrant. » Historien, publiciste, philosophe, Balmès rappelle à la pensée les plus nobles figures semées çà et là dans l'histoire de l'esprit humain.

Dans un ouvrage qui précéda ses égarements (1), M. de Lamennais a consigné une observation digne de mémoire. Après avoir décrit les symptômes de dissolution sociale, qui éclataient dès ce temps-là autour de lui, il prédit que les nations dans le sein desquelles le catholicisme a exercé un empire long et puissant, ne recouvreront une paix réelle, une félicité durable, qu'en retournant au catholicisme. Cette loi, l'une des plus certaines de l'ordre politique, trouve aussi bien son application dans l'ordre du développement intellectuel. L'intelligence de certains peuples demeure atteinte d'une impuissance incurable, toutes les fois qu'elle s'efforce de prendre carrière en dehors des influences de la foi catholique. Pendant le cours de quinze siècles, la raison de l'Espagne a puisé dans l'idée catholique sa clarté, sa sagesse, son étendue : comment s'étonner que le génie de cette nation reçoive un nouvel essor des inspirations qui, dans le passé, ont communiqué à ce génie sa force et sa splendeur? Telle est, selon nous, la cause principale du succès obtenu par Balmès : le reste s'explique par le mérite personnel de l'écrivain. Dans tous les cas, l'influence exercée par lui sur la marche des idées en Espagne, est un fait hors de contestation. Si ce pays est rentré heureusement dans une voie de laquelle il commençait à s'écarter; si ses traditions les plus pures, les plus droites, lui sont redevenues sacrées, c'est surtout à Jacques Balmès qu'il le doit.

(1) *Des progrès de la révolution,* publié en 1829.

II.

Premières années de Balmès. — Ses études.

Sa naissance et sa première éducation.

Jacques-Lucien Balmès (*Jaime-Luciano Balmes*) naquit à Vich, en Catalogne, le 28 août 1810 (1). Son père, Jacques Balmès, faisait le commerce de la pelleterie. Sa mère se nommait Thérèse Urpia. C'était une famille d'artisans pauvres, mais doués d'intelligence, de vertu et de piété. Thérèse Urpia surtout se distinguait par un caractère énergique, qu'elle appliquait sans relâche à l'éducation de ses enfants. Sévère presque à l'excès, ennemie de tout divertissement pour elle-même aussi bien que pour sa famille, elle reprenait sans pitié les moindres fautes de son fils. Ce fut cette femme forte qui, dès la plus tendre enfance, lui fit prendre une coutume austère des pratiques religieuses. Elle lui inspira un amour profond pour la sainte Vierge, qu'elle lui présentait comme une mère toujours prête à nous secourir. Tous les matins, Thérèse Urpia, suivant l'usage du peuple espagnol, entendait la messe dans l'église de St.-Dominique. Avant de quitter l'église, elle se prosternait devant l'autel de St.-Thomas-d'Aquin, patron des écoliers, et le suppliait d'inspirer à son fils la science et la sainteté. On verra quels furent les fruits de ses prières. Les biographes de Jacques Balmès ont remarqué aussi que le 28 août, jour de sa naissance, était la fête de St. Augustin.

(1) La plupart des villes de la Catalogne ont été des colonies carthaginoises ou romaines. Leur nom rappelle cette origine. La petite ville de Vich, dans l'antiquité, s'appelait *Ausa*, plus tard *Ausona*. Détruite par les conquérants qui se disputèrent le sol de l'Espagne, cette cité fut réédifiée, vers la fin du IXe siècle, par un comte de Barcelone, Wilfred. On la nomma *Vitus Ausonæ*. Son nom actuel n'est que l'abréviation de celui-là.

Ses études et sa conduite exemplaire.

Dès son enfance J. Balmès fut doué d'une vivacité extrême d'esprit et de caractère. La sévérité de sa mère et la passion de l'étude qui occupait sans relâche son attention à des choses sérieuses, comprimèrent ou réglèrent cette ardeur. Il commença vers l'âge de sept ans l'étude de la langue latine ; il s'y appliqua trois ans avec un goût vif et une sorte de passion, toujours animé d'une grande émulation et se distinguant par une parfaite régularité. Le goût pour les oiseaux le captiva pendant toute son enfance. Dès ce temps, son frère, Miguel Balmès, plus âgé que lui, fut son compagnon le plus cher, son plus intime confident. Cette tendresse entre eux ne s'est jamais démentie. — Les trois années de latin furent suivies de deux années de rhétorique. Puis vint la philosophie, qu'il étudia trois autres années. La neuvième année fut consacrée aux premières leçons de théologie. Tel était l'ordre des études dans le séminaire de la petite ville épiscopale de Vich. Pendant tout ce temps, la conduite de J. Balmès ne donna pas lieu à une seule réprimande. Destiné à la carrière ecclésiastique, il accepta dès son enfance le frein d'une discipline rigoureuse. Nul ne le vit ailleurs que dans la maison de son père, à l'église, au séminaire, dans quelques couvents de religieux avec lesquels il avait des rapports fréquents, et dans la bibliothèque épiscopale, de laquelle il ne sortait que lorsqu'on en fermait les portes. D'une docilité extrême, il respectait ses maîtres au point que chacune de leurs paroles se gravait dans son esprit comme une vérité indubitable.

Il est pourvu d'un bénéfice.

La famille de Balmès était pauvre. Difficilement l'écolier du séminaire de Vich serait parvenu à compléter le développement de son esprit, sans les ressources que l'Eglise, dans cette petite ville d'Espagne, comme dans tout le reste de la chrétienté, tenait en réserve. A l'âge de 14 ans, il fut pourvu d'un bénéfice,

dont le revenu, quoique mince, fut pour lui un encouragement autant qu'une première récompense. L'obligation attachée à son bénéfice de réciter l'office divin demeura toujours à ses yeux imposante et sacrée; même dans les premiers temps, la crainte de mal remplir ce devoir lui causa des alarmes cruelles. Ainsi ce bénéfice, accordé dans un âge en apparence si peu propre aux devoirs qu'il implique, porte à un degré de sagesse extraordinaire l'enfant qui le reçoit. Cet exemple en rappelle un autre plus illustre : S. Charles Borromée, promu au cardinalat et à l'archevêché de Milan, à l'âge de 22 ans. On sait les effets de cette élévation, due, ce semble, à un acte de faveur répréhensible. Son extrême jeunesse n'empêcha point Charles Borromée de devenir, sur le siége de Milan, l'admirable saint que l'histoire et l'Eglise vénèrent.

Plus tard, l'Evêque du diocèse, instruit des espérances que faisait concevoir le jeune séminariste, lui accorda une *beca* (1), au collége de San-Carlos de l'université de Cervera (2). C'était en 1826. J. Balmès avait

Il obtient une bourse à l'Université de Cervera.

(1) La *beca* est un vêtement ecclésiastique qui répond, à peu près, à ce que nous nommons *scapulaire*. Ici ce mot signifie *bourse*. La *beca* de San-Carlos valait deux *onces* ou *quadruples* d'or (160 frs.). L'élève pourvu de la *beca* devait ajouter encore deux *onces*, pour acquitter le prix total de la pension.

(2) *Cervera* est une petite ville située à peu près au centre de la Catalogne. Philippe V dota cette cité d'une université qui, en 1826, comptait quatre colléges, entre lesquels se répartissait un certain nombre d'écoliers ; le reste choisissait sa demeure chez les habitants de la ville. Le collége de la *Asunta* était une fondation privée, destinée uniquement aux descendants du fondateur. Le vêtement de ces collégiens était bleu. Le collége de l'*Assomption* recevait quiconque pouvait payer une pension annuelle de 4 onces d'or ou quadruples. Ceux-ci portaient un manteau et une soutane noire ; sur leur poitrine pendait une médaille de la Vierge enlevée au ciel. Les collégiens de *San-Carlos* étaient des boursiers, envoyés au nombre de deux par chacun des Evêques de la province. Le mé-

atteint sa 16e année. Il acquit bientôt à Cervera une renommée particulière. Sa stature frêle, élancée, pliant sous le poids d'un lourd manteau; son regard profond, rempli de feu; son maintien à la fois grave et timide, mais surtout la fertilité incomparable de son esprit, ne tardèrent pas à le faire remarquer de toute l'Université. Dès la seconde année de son séjour à Cervera, il subit une rude attaque du mal (phthisie pulmonaire) auquel il devait succomber plus tard; on lui administra les derniers Sacrements. Il se rétablit, et l'Université entière célébra sa guérison par une messe d'action de grâces, dans la chapelle de Notre-Dame-del-Cami (*du Chemin*). Cette fête qui atteste la renommée précoce de l'écolier de Cervera, eut lieu le 13 juin 1828 : Balmès avait 17 ans. Pendant sa convalescence, son organisation physique et morale avait achevé de se développer. De jour en jour il se trouva plus apte aux vastes travaux qu'il méditait. « Dès » ma 17e à ma 18e année, disait-il lui-même, mon » intelligence éprouva une transformation sensible : j'y » voyais plus clair. »

Méthode de Balmès dans ses études.

Voici la méthode pratiquée par Balmès dans ses études. Incliné sur sa table, le front dans ses mains, il lisait quelques pages. Puis se couvrant la tête de son manteau, il restait longtemps abimé en lui-même, se réveillant enfin comme d'un sommeil. Un de ses amis

daillon suspendu à leur cou portait l'effigie de S. Charles : cette image seule les distinguait des collégiens de l'*Assomption*. Enfin, le collége de *Santa-Cruz* était l'asile des pauvres. Les uns y étaient internes, les autres externes. Ceux-ci se partageaient en deux catégories : la première recevait un pain de trois livres et la soupe tous les deux jours ; la seconde un seul pain de trois livres tous les trois jours. Les écoliers de Santa-Cruz, en manteau et soutane noire, portaient, au lieu du bonnet ordinaire des universités, un chapeau à deux pointes. Une croix était brodée sur leur soutane. Tel était l'aspect multiforme du peuple d'étudiants, qui se pressait sous les portiques bâtis par Philippe V.

lui demanda quel était cet exercice. « Lire peu, bien »choisir ses auteurs, et penser beaucoup, répondit »Balmès, telle est la vraie méthode. Si l'on se bornait »à savoir ce qui se trouve dans les livres, les sciences »ne feraient jamais un pas. Il s'agit d'apprendre ce que »les autres n'ont jamais su. Pendant ces moments de »méditation dans les ténèbres, mes idées fermentent, »mon cerveau devient comme une chaudière en ébul»lition (1). » A l'âge de 12 ou 14 ans, lorsqu'il étudiait la philosophie au séminaire de Vich, cette habitude précoce de réflexion lui fit faire de grands progrès. Un homme d'âge et d'autorité lui ayant demandé, à cette époque, quelle était sa manière d'étudier : « Je m'efforce, répondit il, de résoudre les questions par ma propre pensée, avant de lire la solution. » C'est perdre beaucoup de temps, lui dit le bonhomme, il suffirait d'ouvrir le livre. » L'écolier reçut ce conseil avec respect ; il n'en persista pas moins dans sa coutume. Les condisciples de Balmès à l'Université ne lui reprochaient qu'un défaut : sa passion pour l'isolement. Il évitait quelquefois l'approche de ses meilleurs amis. « Pardonnez-moi, leur disait-il ensuite, il est tel »moment où je ne me saurais arracher à mes médi»tations. Vous m'accusez d'ingratitude, d'orgueil. »Dieu me connait ! Quelle preuve voulez-vous de mon »attachement ?» Cette recherche de la solitude n'était, en effet, qu'une suite de l'instinct impérieux qui l'entrai-

(1) « De même, disait-il, que la digestion des aliments corporels »exige un certain temps, chaque heure de lecture, pour porter son »fruit, doit être suivie de plusieurs heures de méditation et de »discussion interne... Tout homme, ajoutait-il, qui prétend arriver »à quelque chose de grand, doit se proposer un objet et poursuivre »cet objet avec persévérance, en fût-il éloigné de cinquante »années. » Telle était l'énergie de sa volonté, tel aussi fut le secret de son merveilleux savoir. (Apud D. Antonio Soler, *Biografia del Doctor D. J. Balmes.*)

nait vers le savoir. Sa vie entière a été plus ou moins dominée par une sorte de tyrannie de l'intelligence. Dans son adolescence, dans sa jeunesse, cette maîtresse de sa volonté le poussait à apprendre; plus tard elle lui imposa le devoir d'écrire. Lui-même, dans un de ses livres (*El Criterio*), a tracé des règles d'une sagesse parfaite pour se soustraire au despotisme de l'esprit. On peut douter qu'il ait toujours connu ou pratiqué ces règles.

« Lire peu, bien choisir ses auteurs, » était une de ses règles principales. D'après un témoignage constant, il passa quatre années entières, à Cervera, sans lire autre chose que la *Somme* de S. Thomas et ses commentaires (par Bellarmin, Suarez, Cajetan). Il ne fit d'exception que pour « *le Génie du christianisme*, » de M. de Chateaubriand. Saint Thomas était pour J. Balmès une mine inépuisable. « Tout s'y trouve, disait-il : philosophie, religion, droit politique. Sous ces formules laconiques toutes les richesses sont accumulées. » Dès ce temps-là, l'écolier de Cervera se mit à recueillir, sans se douter encore de l'usage qu'il en ferait, les éléments dont il a composé plus tard sa *Philosophie fondamentale*. Cette étude approfondie des doctrines du grand théologien paraît avoir été le fondement de toutes les connaissances de Balmès. Sur cette colonne il appuya l'édifice entier de ses travaux. Son premier séjour à l'Université ayant été de 7 années, il eut le temps, après avoir étudié S. Thomas, d'aborder plusieurs autres points du domaine intellectuel. Sa méthode fondamentale, « lire peu, s'incorporer profondément les choses apprises, » reçut, à dater de ce temps, une application nouvelle. Dans la bibliothèque de Cervera ou dans celle de Vich, peu de volumes échappèrent à ses perquisitions. Il demandait plusieurs ouvrages à la fois, en parcourait soi-

gneusement la *table*. Lorsqu'une idée, un fait, un aperçu nouveaux fixaient son attention, il lisait cette partie du livre et y prenait des notes. Le reste, connu par des études précédentes, était laissé de côté. Sa mémoire se meublait ainsi d'une multitude innombrable de renseignements. Cultivée avec tant de soin, cette mémoire était surprenante. Voici un trait rapporté par ses biographes. A l'âge de 22 ans, il savait par cœur la *table des matières* d'un nombre extraordinaire de volumes. « Interrogez-moi, dit-il un jour à son condisciple Matthias Codony. » Celui-ci prit un volume de la *Somme* de S. Thomas. Balmès en récita l'*index* sans hésiter. Il en fit autant pour le 2e volume de *Don Quichotte*, autant pour la *Philosophie de l'éloquence* de Capmany. « Jacques, s'écria Codony en jetant le livre, tu es sorcier, ou Dieu a voulu faire de toi un prodige de mémoire. »

III.

Balmès prêtre et professeur. — Sa piété.

Balmès concourt pour un canonicat. Il est ordonné prêtre.

Les sept années que passa Balmès à l'Université, tout en développant les facultés de son esprit, lui avaient laissé dans leur pureté primitive les vertus de son enfance. La modestie ecclésiastique réglait ses actions, sans bannir la vivacité ni les joies de son âge. Bachelier, puis licencié en Théologie, il quitta l'Université à la fin de l'année scolaire de 1833. Balmès avait 23 ans. Au mois de novembre de cette même année, avant d'être prêtre, il soutint un concours public, dans sa ville natale, pour obtenir la prébende de chanoine magistral. Ces dignités, en Espagne, étaient le prix du savoir et de l'éloquence, autant que

de la piété et de la vertu (1). Le jeune Balmès étonna son auditoire. Le canonicat fut adjugé par le chapitre de la cathédrale de Vich, juge du concours, à son concurrent, Don Jacques Soler, d'un âge plus mûr que le sien et digne d'être plus tard l'un de ses amis les plus intimes; mais la réputation du jeune licencié n'en demeura pas moins éclatante. Bientôt après il fut appelé à recevoir la prêtrise. Il s'y prépara par une retraite de cent jours. Ainsi l'avait voulu le vénérable évêque de Vich, Mgr. Paul de Jésus de Corcuera y Caserta, son protecteur. Après l'ordination le prélat l'interrogea : « Et toi, que veux-tu? » — « Monseigneur, une cure, » répondit Balmès. — « Va-t-en à l'Université et étudie. »

Il enseigne à l'Université de Cervera.

De retour à Cervera, il donne des conférences et remplit la charge de professeur suppléant. Il consacre ainsi deux nouvelles années à sa propre instruction. Pendant ce temps, l'Espagne fit ses premiers pas dans le chemin de la révolution. A la faveur du changement de l'hérédité royale, opéré par Ferdinand VII, le génie des transformations politiques s'était introduit jusque dans le palais des monarques. Le pays entier, individus, familles, institutions, était appelé à prendre parti dans les dissensions civiles. Les Universités, corps ecclésiastiques imprégnés de l'esprit qui dominait au sein de l'Eglise, gardèrent au milieu de ces circonstances, une attitude d'impartialité bien remarquable. Les événements l'ont maintenant prouvé. L'Eglise espagnole, considérée en général, a montré, depuis 20 ans (1850), une sagesse et une modération dignes

(1) Cet usage de l'Eglise de conférer les charges ecclésiastiques au plus capable, à la suite d'un concours public, usage qui s'est conservé en Espagne jusqu'à nos jours, excitait incessamment, dans toutes les classes et sur chaque point du pays, l'émulation du savoir et de l'éloquence.

de sa renommée antique. J. Balmès, dans ses opinions, dans ses écrits, dans sa conduite, a présenté autant que qui que ce soit, cette intelligence supérieure qui devait maintenir l'Eglise au-dessus des agitations criminelles ou stériles de la politique. Dès sa jeunesse, Balmès a eu dans son caractère un fonds de prudence et de circonspection tel, que ses amis même, durant tout le cours de sa vie, ont à peine connu sa pensée sur les événements politiques, autrement que par les écrits qu'il a publiés. Cette réserve, qui est un trait distinctif du peuple espagnol, était portée chez lui à un degré extraordinaire : on sait néanmoins que l'introduction du régime constitutionnel lui causa de l'admiration et de la joie (1). Mais « pas un seul mot » de la bouche de J. Balmès, écrit son compatriote » Don Antonio Soler (2), n'a donné le droit de dire, » encore moins de prouver qu'il ait été plus ou moins » libéral, ou *blanc* ou *noir*, suivant les dénominations » malheureuses de ce temps. Il n'était point homme à » laisser pénétrer sa pensée. En mettant à part ses » écrits publics, inspirés par la conviction la plus forte » et la plus profonde, il est certain que l'opinion intime » du docteur Balmès n'a pu être devinée même d'une » manière approximative, tant était grande sa réserve ! »

Au mois de février 1835, il concourut avec de nombreux rivaux pour un diplôme d'honneur et gratuit, décerné chaque année par l'Université au plus brillant de ses écoliers. Il l'obtint. Son titre de docteur fut ainsi le prix d'une dernière victoire scolastique. D'après l'usage, le récipiendaire, dans cette solennité,

(1) C'est ce que nous dit son biographe D. Xavier Moner, *Noticia historico-literaria del Doctor D. J. Balmes*, par D. B. de Cordoba, pag. 26. — Voy. aussi de Blanche-Raffin, *J. Balmès, sa vie et ses ouvrages*, pag. 35 et suiv.

(2) *Biographia del doctor D. J. Balmes.*



devait prononcer l'éloge du monarque régnant. La reine Christine était alors régente du royaume. La guerre civile, sur le point d'éclater dans les montagnes de la Catalogne, rendait fort délicat le devoir du jeune docteur. « Je ne dis pas un mot de politique, » nous apprend-il lui-même ; « je me bornai à célébrer la » réouverture des Universités ; et, à la faveur de je ne » sais quelle mesure ministérielle concernant l'enseigne- » ment des mathématiques, j'achevai mon discours sans » blesser ni Christinos ni Carlistes ; je n'avais pas plus » parlé des uns que des autres. »

Il professe les mathématiques à Vich.

Balmès avait épuisé les ressources que l'Université de Cervera pouvait lui fournir pour son instruction. Il se retira dans sa ville natale ; il y passa quatre années entières dans l'étude et l'obscurité ; ce qui acheva de mûrir son caractère et son esprit. En 1837, une chaire de mathématiques ayant été fondée dans la ville de Vich, il sollicita de la remplir. Peu versé jusque-là dans les sciences exactes, il obtint néanmoins d'être préféré à ses concurrents. Son esprit, d'une souplesse et d'une application merveilleuses, devançait en quelque sorte toutes les connaissances. Les sciences positives avaient d'ailleurs pour lui un attrait particulier. Il pénétra jusqu'au cœur de ces études. Dans ces régions peu fréquentées, son intelligence goûtait une sorte de plaisir sensible, qui le délassait des contemplations plus vagues, et, pour lui, plus laborieuses, de l'ordre moral ou métaphysique. On a remarqué qu'un grand nombre de philosophes illustres ont éprouvé ce goût pour les mathématiques ; soit à cause des liaisons supérieures de cet ordre de connaissances avec le champ de l'idéalité, soit parce que les opérations propres à cette science attachent naturellement les esprits doués de patience, de fermeté et de précision, qualités qui ne manquent jamais aux esprits de

premier ordre. — Avant de quitter Cervera, Balmès avait étudié la science du droit. Domat, Vinnius et les riches recueils de la législation espagnole lui étaient devenus familiers. Dans ses loisirs de Vich, il visita tour à tour plusieurs autres branches des connaissances. La poésie tenta aussi son esprit; il composa des odes, non dénuées de grandeur poétique, mais dépourvues, peut-être, de ce *mens divinior*, attribut rare, indéfinissable, qui se concilie difficilement, dans un même esprit, avec le génie philosophique (1). Ainsi s'exerçait l'intelligence du futur publiciste, tandis que la guerre civile, autour de lui, accomplissait les expiations et la rénovation sanglante de sa patrie. — « Sa manière d'enseigner, » nous dit l'un de ses écoliers, Don Antonio Soler (*Biografia*, etc.) « nous tenait tous » dans le ravissement; lui-même n'était moins guère » ravi que nous. Notre attention à l'écouter et à mettre » à profit ses conseils était sa véritable récompense. Il » nous donnait des leçons non-seulement de mathéma» tiques, mais de logique, de métaphysique, d'histoire; » en un mot, il nous apprenait à étudier et à devenir » des hommes. Qu'il reçoive ici le témoignage de ma » gratitude et de celle de ses autres disciples. »

« Sa piété et ses croyances, dit Antonio Soler, » *Biografia*, étaient solides et émanaient d'une convic- Sa piété.

(1) Malgré cela on le trouve encore, dans les dernières années de sa vie, préoccupé d'un dessein à la faveur duquel son imagination essayait de reprendre quelque liberté Sous les figures allégoriques d'un roman, il voulait peindre le triomphe des vérités catholiques sur les erreurs que le rationalisme a répandues dans les esprits, touchant la religion. la politique, la science sociale. Ce livre, dans sa forme, aurait présenté une réminiscence des dialogues de la philosophie antique et des leçons de l'immortel auteur de *Télémaque*. Mais il aurait emprunté à l'époque présente tout à la fois ses personnages, la matière des entretiens, et les événements que le crayon de l'auteur aurait mis en scène. Balmès n'a pas eu le temps d'exécuter ce dessein.

» tion profonde. En ceci, comme en tout, il aimait » par-dessus tout, à n'être vu, remarqué, deviné par » personne. Outre la célébration de la Sainte Messe, » ses dévotions, à ma connaissance, étaient de se retirer » dans quelque église isolée, d'y visiter le Saint-Sacre- » ment ou la Sainte Vierge. » L'influence des leçons de sa mère laissa une empreinte ineffaçable sur toute sa vie. Rien ne faisait fléchir sa fidélité aux pratiques recommandées par l'Eglise. Encore étudiant à Cervera, on le voit tirer de ses maigres épargnes de quoi se faire dire des messes dans l'église de la *Piedad*. Il a une dévotion particulière envers son patron S. Lucien, le martyr que l'on vénère dans sa ville natale. Peut-on douter que S. Thomas d'Aquin, l'Ange de l'école, ce protecteur choisi par la sollicitude de sa mère, soit, dans le même temps, si assidûment, si passionnément étudié par lui, sans être invoqué? Le livre de l'*Imitation de J.-C.* était sans cesse entre les mains de Balmès. Il lisait aussi, avec le triple amour du chrétien, du patriote et de l'homme d'étude, les écrivains ascétiques de l'Espagne. « Vous savez, disait-il un jour à deux » amis, si les sentiments et les doctrines orthodoxes sont » enracinés en moi. Eh bien! il ne m'arrive point de » faire usage d'un livre prohibé, sans ressentir le besoin » de me retremper dans la lecture de la Bible, de l'*Imi-* » *tation* ou de Louis de Grenade. Qu'arrivera-t-il à cette » jeunesse insensée, qui ose tout lire sans préservatif et » sans expérience? Cette idée seule me remplit d'effroi. » Aussi quels désastres les mœurs publiques n'ont-elles » point à déplorer? »

Au commencement de l'année 1839, un journal mit au concours un mémoire sur le *célibat ecclésiastique*. Balmès, tout à fait inconnu, brigua le prix et l'obtint. Il vit son travail imprimé dans le journal : telle était la récompense promise. Vers ce même temps, il ferma

les yeux à Thérèse Urpia, sa mère. Cette femme, qui, pendant l'enfance de son fils, n'avait jamais ouvert les lèvres pour le louer, laissa une fois, avant de mourir, percer sa joie et son orgueil maternels. « Mon fils, lui dit-elle, le monde parlera beaucoup de toi. » Peu de temps après, elle expirait. Son œuvre était complète. L'écolier, voué à S. Thomas d'Aquin, touchait à l'âge de grands travaux. Il allait avoir trente ans.

IV.

Balmès écrivain. — Ses ouvrages.

Les ouvrages de quelque importance laissés par Balmès sont au nombre de dix. En voici les titres, suivant l'ordre de leur publication : Liste de ses ouvrages.

1. *Observations politiques et économiques sur les biens du clergé.*

2. *Considérations sur la situation de l'Espagne.*

3. *Le protestantisme comparé au Catholicisme.*

4. El Criterio, *ou Logique à l'usage des gens du monde.*

5. *Lettres à un sceptique.*

6. *Ecrits politiques.*

7. *Philosophie fondamentale.*

8. *Cours élémentaire de philosophie.*

9. *Pie IX.*

10. *Fragments et œuvres posthumes.*

Nous entrerons dans quelques détails historiques et critiques sur les ouvrages que nous venons d'énumérer (1).

(1) Ces écrits, fort inégaux sous le rapport de l'étendue, fournissent environ la matière de quinze volumes *in-octavo*. Il faut y joindre un nombre considérable d'articles publiés dans les *Revues* de Barcelone.

a) *Observations sur les biens du clergé* (1840).

Ce fut vers la fin de 1839 que le traité de Vergara vint mettre fin à la guerre civile qui depuis si longtemps déchirait l'Espagne. Espartero avait vaincu les Carlistes. A ce moment, la révolution, après avoir vaincu ses ennemis, allait replier toute son activité contre elle-même. Supplanté habilement par le général Espartero, le parti *modéré* devait expier les lâchetés par lesquelles il avait encouragé les iniquités révolutionnaires. La Providence lui demandait compte du sang des prêtres, versé impunément sous le ministère

Occasion. de Martinez de la Rosa. La révolution maintenant réclamait à grands cris la spoliation de l'Eglise. Devinant bien que cette spoliation était le prélude de plusieurs autres, le parti *modéré*, à la tribune ou dans ses journaux, se roidissait contre cette exigence.

Dans ce moment d'effervescence Balmès fait paraître son premier écrit qui a pour titre : *Observations sociales, politiques et économiques sur les biens du clergé* (1).

Analyse. Cet ouvrage porte, à chaque page, l'empreinte d'une érudition, d'une philosophie et d'une éloquence de premier ordre. Marquée légèrement d'un accent provincial, la langue s'y déploie en considérations grandioses, en tableaux saisissants. Les sociétés européennes y apparaissent sortant peu à peu de la barbarie et transformées laborieusement par le génie de l'Eglise. La propriété ecclésiastique, institution contemporaine du Christianisme, est le salaire en même temps qu'un des instruments de ses bienfaits. Dans le moyen âge, lorsque tout s'attache fortement à la terre, la féodalité de la violence se trouve combattue et vaincue par une

(1) *Observationes sociales, politicas y economicas sobre los bienes del clero.* Vich, Abril de 1840.

sorte de féodalité de la charité. L'Eglise s'approprie successivement toutes les armes, elle les consacre toutes à son œuvre de miséricorde. Propriétaire pour être libre, riche pour être bienfaisante, elle reçoit tour à tour, des mains de Dieu ou des mains des hommes, tous les éléments de la puissance et les applique à réaliser de plus en plus, ici-bas, l'idéal d'une divine justice. — Les temps modernes doivent-ils, en dépouillant l'Eglise, changer cette distribution des ressources sociales? L'écrivain fait voir que si les grandes propriétés sont enlevées aux corporations ecclésiastiques, elles tombent aux mains de banquiers avares, de spéculateurs immoraux ou d'une aristocratie aux entrailles de fer comme en Angleterre. Il montre le paupérisme dévorant les plus riches sociétés du globe, l'Espagne au contraire, *cette nation de fainéants et de moines*, ne connaissant du pauvre que sa gratitude et ses bénédictions. En Espagne, d'ailleurs, certaines provinces, tout aussi inféodées à l'Eglise que le reste du royaume, présentent un spectacle de prospérité remarquable (la Catalogne entre autres). La richesse du clergé n'est donc pas, d'une manière absolue, une source de misère pour la société. Au lieu de dépouiller l'Eglise, il faut toucher habilement les ressorts de l'industrie. Il faut faire tourner les fortunes déjà établies, à aiguillonner l'émulation, à soutenir les efforts naissants, à réparer les échecs reçus, à soulager et à consoler les infortunes. En un mot, encourager les faibles par le secours des forts, améliorer les sorts misérables sans détruire violemment toute l'économie de l'ordre établi. D'ailleurs, ajoutait-il en terminant, le moment est mal choisi pour porter une première atteinte à la légitimité de la propriété ecclésiastique, lorsque l'Europe entend déjà les cris

impatients d'une multitude prête à s'armer contre les droits de la propriété privée, moins sacrés cependant et moins bienfaisants que les droits de l'Eglise.

Tel était cet écrit qui conquit à son auteur un renom brillant. M. Martinez de la Rosa, dans le Congrès, en lisait des passages à ses amis. Don Santiago de Tejada, dont le courage et le talent obtinrent à cette époque la reconnaissance de sa religieuse patrie, dit : « Mon discours ne saurait se comparer à cela. » La Catalogne, toujours avide de ses gloires provinciales, accueillit avec enthousiasme le nom de l'écrivain, qui était celui d'un jeune prêtre de la ville de Vich, *Don Jaime Balmès*.

β) *Considérations sur la situation de l'Espagne.* (1840.)

Ce qui fournit à Balmès l'occasion d'écrire cet opuscule.

Ce premier succès fut bientôt suivi d'un second. Au mois d'août de la même année furent imprimées, à Barcelone, où Balmès venait de se fixer, les *Considérations politiques sur la situation de l'Espagne* (1). Cet opuscule n'était pas seulement un écrit d'un mérite remarquable; c'était aussi un acte de rare courage. La guerre civile venait de finir. Cabrera, dernier champion de la cause Carliste, avait franchi la frontière française. Espartero, à la tête de toutes les armées victorieuses, dictait des lois à la Régente, insultait publiquement à la majesté royale, soulevait contre la cour, alors transportée à Barcelone, les outrages de la plus vile populace. Un mois plus tard, la veuve de Ferdinand VII signait son abdication à Valence. — C'est au milieu de cette scène, sur le théâtre de la tra-

(1) *Consideraciones politicas sobre la situaciondc Espana.* Barcelona, Agosto de 1840.

hison et des violences d'Espartero, que J. Balmès fait paraître en présence du péril ses *Considérations.* — Lui-même en a donné cette analyse. « Dans cet écrit, » je ne prenais point la défense de la reine Christine, » car peu m'importent les personnes; mais je mainte- » nais les saines maximes religieuses et monarchiques. » Bien que les tendances de la révolution et l'ambition » d'Espartero fussent dès lors transparentes, j'établis- » sais la nécessité de conserver la régence dans des » mains royales. Je m'exprimais avec une liberté com- » plète en faveur des Carlistes, rendant justice à leurs » convictions et à leurs intentions, affirmant dès ce » temps-là ce que je répète encore : qu'on ne saurait » consolider chez nous un système politique, à moins » d'y faire entrer ce grand parti comme élément de » gouvernement. Or, au moment que je tenais ce lan- » gage, les Carlistes venaient de succomber, la révolu- » tion était dans toute sa force. »

Analyse.

Tel fut le premier pas de Balmès sur le terrain de la politique. L'opuscule des *Considérations* renferme la plupart des idées qui, développées dans des écrits postérieurs ont acquis au publiciste son illustre renommée. Balmès condamnait dès lors la révolution; dans ce jugement, il apportait la même mesure, la même équité, la même énergie qui ont paru dans tout le cours de sa vie publique. L'utilité d'un mariage entre la reine et le fils aîné de don Carlos était indiquée aussi dans ce premier écrit. Mais les passions ne s'arrêtaient pas à peser un tel conseil; la révolution devait passer outre. Les gens qui avaient abandonné lâchement l'Eglise, ne devaient point se montrer plus héroïques le jour que la monarchie implorait d'eux un secours suprême. Marie-Christine, délaissée de tous, ne puisa une dernière majesté que dans son propre courage. — Les *Considérations* ont été, par les soins

de l'auteur, réimprimées dans la collection complète de ses *Ecrits politiques; elles* sont l'un des meilleurs ouvrages de Balmès, et le plus intéressant de ses *Ecrits politiques;* c'est un mémoire qu'il importe de consulter, si l'on tient à pénétrer le sens intime des événements que présente de nos jours l'histoire de l'Espagne. Ce petit ouvrage n'est cependant pas exempt d'un défaut trop général dans les improvisations politiques de l'auteur : la *prolixité.*

γ) Le Protestantisme comparé au Catholicisme.

Avant d'écrire ces deux opuscules, Balmès avait commencé et poussé assez loin son grand ouvrage sur le *Protestantisme comparé au Catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne* (1). L'idée primitive de ce travail s'était présentée à son esprit sous des proportions restreintes; il ne songeait à composer, sur ce sujet, qu'un simple mémoire. Mais à peine abordé par son intelligence, le parallèle entre le protestantisme et le catholicisme s'était déployé devant ses yeux dans une étendue magnifique. Il lui devint impossible de se renfermer dans les limites qu'il avait d'abord entrevues. Tout concourt à *prouver* que Balmès fut conduit à son entreprise par le désir de réfuter quelques assertions de M. Guizot, répandues, sous l'autorité de cette plume brillante, dans le courant de l'opinion universelle. Peu d'esprits, dans une certaine région de la société espagnole, échappaient au prestige de ces paradoxes. Le protestantisme s'infiltrait ainsi,

But et occasion de cet ouvrage.

(1) *El protestantismo comparado con el catholicismo en sus relaciones con la civilizacion europea*, 4 tom. in-8°. — L'édition française est de 3 vol. in-8°. Cette traduction a été réimprimée à Louvain, chez Fonteyn, et quoique tirée à un grand nombre d'exemplaires, elle a été épuisée en très-peu de temps.

en Espagne, par une double voie : d'un côté, par l'influence anglaise, ressort caché qui faisait mouvoir Espartero; de l'autre, par l'effet des sympathies qui unissaient le parti *modéré* d'Espagne à l'école *doctrinaire* de France.

Nous savons par un témoignage, émané de la bouche même de Balmès, que cet ouvrage fut longtemps « son » rêve, son illusion, son espérance en ce monde. Il ne » dormait, n'enseignait, ne se promenait qu'accom» pagné de cette pensée. » Le chanoine Soler, censeur de ce livre, dans une lettre publiée par un biographe (1), exalte l'humilité de Balmès : « Si l'humilité, ainsi que » le pensent S. Bernard et S. Bonaventure, consiste, » dit-il, à faire peu d'estime de son propre esprit et à » déférer aux sentiments d'autrui, le docteur Balmès, » que nous venons de perdre, m'a donné plus d'un » exemple de cette vertu. »

Un éditeur de Barcelone, don José Taulò, qui avait payé 80 piastres fortes (environ 400 francs) le manuscrit des *Considérations politiques*, entreprit la publication du nouveau livre. Balmès était retourné à Vich vers la fin de 1840. L'année suivante, il remit entre les mains de la junte d'instruction publique de cette ville sa démission de professeur de mathématiques. Au mois de juillet de 1841, il se fixait définitivement à Barcelone. A Vich, il traduisit, et publia en 1840, à la prière du chanoine Soler, les *Maximes de S. François de Sales pour tous les jours de l'année* (2). A Barcelone, interrompant quinze jours ses autres travaux, il écrivit un livre élémentaire intitulé : *La religion mise à la portée des enfants* (3), sorte de catéchisme composé avec une simplicité pleine d'art, qui s'est répandu partout où se

(1) *Noticia historico-literaria del doctor D. J. Balmès.*
(2) *Maximas de San Francisco de Sales para todos los dias del ano:*
(3) *La Religion demostrada al alcance de los ninos.*

parle la langue espagnole. Au printemps de 1841, l'Académie des *Belles-Lettres* de Barcelone l'agrégea spontanément au nombre de ses membres. Il paya son tribut à l'Académie en écrivant un discours purement littéraire sur l'*Originalité*. Enfin s'étant fixé à Barcelone, il entreprit, de concert avec deux de ses amis, don J. Roca y Cornet et don J. Ferrer y Subirana une publication périodique.

Plein d'enthousiasme pour le talent de Balmès, l'éditeur Taulò lui proposa de publier son ouvrage sur le *Protestantisme*, à Paris, en français, en même temps que l'édition espagnole s'imprimerait à Barcelone. Cette proposition fut acceptée. Balmès pressentit que la publication donnée à son livre, en France, en décuplerait l'importance, non-seulement dans la plus grande partie du monde lettré, mais même en Espagne. Taulò, d'ailleurs, offrait au jeune écrivain de l'accompagner à Paris; il y était connu par des relations de commerce. Balmès se mit en chemin d'autant plus volontiers qu'il devait trouver à Paris la portion la plus brillante de l'Espagne, exilée à cette époque à la suite de don Carlos ou de la reine Marie-Christine. Par l'entremise de M. Bonnetty, le savant directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, M. A. De Blanche-Raffin devint l'auxiliaire de J. Balmès. Il traduisit son livre. A cette époque, Balmès parlait difficilement la langue française, mais il l'entendait jusque dans ses délicatesses intimes. Il prit une certaine part à la traduction des premières pages de son ouvrage. Pendant son séjour à Paris, il écrivit, en français, la biographie de Mariana, en tirant de ses seuls souvenirs tous les traits qui composent l'image du grand historien du XVI[e] siècle (1). On peut y voir à quel degré il admi-

(1) Il la composa pour la *Revue critique et littéraire*, par la société de Saint-Paul. Il la traduisit ensuite en espagnol.

rait et sentait les exigences du goût des Français. Mêlées à une certaine saveur étrangère, les principales qualités du langage français s'y retrouvent. A peine çà et là quelques lignes furent à retoucher sur le manuscrit.

Arrivé à Paris au mois d'avril de 1842, Balmès, au mois d'octobre suivant, regagnait Barcelone. En rentrant dans sa patrie, il fut épié et menacé par la police d'Espartero. Ses opinions franchement favorables à l'autorité royale, son zèle pour les intérêts de l'Eglise, alors persécutée par le dictateur, le firent accuser d'avoir ourdi, en France, des trames avec les réfugiés du parti *modéré*. Il n'en était rien. Balmès conspirait seul et à ciel ouvert. Sa plume révélait chaque jour ses complots. De retour à Barcelone, il partagea ses soins entre son livre sur le Protestantisme, qui devait l'occuper encore une année entière, et son labeur périodique dans la *Revue* qu'il avait fondée avec ses deux amis.

Pensée fondamentale du livre sur le Protestantisme.

Cet ouvrage de Balmès étant devenu, non-seulement en Espagne, en France, en Belgique, mais en Europe, un véritable manuel de l'histoire de la civilisation, on nous dispensera d'en donner l'analyse. Seulement nous en ferons saisir l'ordonnance et la pensée fondamentale. Balmès, comme on le sait déjà, fut amené à composer ce livre par le désir de réfuter une opinion que M. Guizot avait accréditée dans toute l'Europe. — « Sans doute, semblait dire le publiciste protestant, l'Eglise catholique, dans les derniers siècles de l'antiquité et durant le moyen âge, a contribué *puissamment* (1) au progrès de la civilisation. Mais, à

(1) Pas exclusivement; car, ajoute M. Guizot (*Hist. de la civilisat. en Europe,* leçon II.), parmi les éléments qui donnent le plus d'éclat à la civilisation moderne, il en est un auquel l'Eglise n'a point eu de part : c'est le sentiment de *l'individualité*. Ce sentiment, selon lui, a été introduit dans la civilisation de l'Europe par les

partir du XVIe siècle, la tutelle exercée par le souverain pontificat sur les peuples de l'Europe était devenue superflue; l'âge de majorité avait succédé à l'âge d'adolescence. A l'époque où la réforme protestante s'accomplit, l'esprit humain était en droit de s'émanciper(1). »

L'école doctrinaire en France et en Espagne.

Si l'on y fait attention, cette opinion historique se lie aux autres erreurs, aux autres illusions de l'école dont M. Guizot a été le chef. En religion, cette école professe pour le catholicisme une estime étudiée et un respect poli, sous lequel se déguise un dédain superbe ou une aversion systématique. En politique, elle établit une théorie nouvelle, éloignée en même temps de la simple obéissance chrétienne et du principe brutal de la *souveraineté du nombre*; elle proclame *la souveraineté de la raison* (*individuelle*). Sous les maximes de cette école se trouve caché le même vice qui rend stériles et criminelles les négations de l'impiété et de la démagogie. En effet, se soustraire d'une part, en matière religieuse, à l'empire d'une foi humble et obéissante; d'autre part, dans l'ordre politique, s'affranchir pour son propre compte des devoirs que l'on s'efforce de faire respecter autour de soi, c'est une prétention (l'expérience l'a démontré maintenant) qui n'obtient pas plus la soumission des peuples qu'elle ne mérite les complaisances divines. Au surplus, la généalogie de l'école *doctrinaire* témoigne qu'elle est une lignée naturelle du protestantisme. Recherchez en quel lieu les chefs de cette école ont eu leur berceau ou la patrie préférée par leur esprit, vous serez conduit constamment au berceau même et au sanctuaire du

Barbares du Nord. Il fut à la fois « inconnu à la société romaine et à la société chrétienne. » — On s'aperçoit facilement que c'est en faveur du protestantisme que le publiciste protestant a fait cette exception injuste, non fondée.

(1) Voy. Guizot, *Histoire générale de la civilisation en Europe*, en particulier *la douzième leçon*.

calvinisme, à Genève. Sans doute il est juste d'établir une distinction entre les doctrines de M. Guizot et celles du célèbre sophiste genevois; il n'en est pas moins certain que la *Profession de foi du vicaire savoyard* demeure le symbole théologique le plus précis de l'école récente, et que le livre du *Contrat social* fournit tout aussi bien une base à la *souveraineté de la raison* qu'à la *souveraineté de la multitude*. Mais ce qui a donné au calvinisme, caché dans l'école *doctrinaire*, un caractère et un crédit nouveaux, c'est son habileté à s'abstenir de toute lutte sur le terrain de la théologie. Un génie subtil a tout combiné dans cette conspiration hypocrite dirigée contre l'influence catholique. Les qualités du chef, son éloquence, sa gravité, nous ajouterons sa bonne foi, semblaient assurer le succès. Après avoir posé, sous la restauration, les fondements de son règne, l'école, grâce à la connivence ou à l'imprévoyance de la maison d'Orléans, était parvenue, depuis quelques années, à l'apogée de son autorité. On sait quelles catastrophes ont déjoué ses desseins (1848). Malheureusement les dernières lignes sorties de la plume de M. Guizot (*Discours sur la révolution de l'Angleterre*) ne permettent point de croire que toute illusion soit dissipée aux regards de ce brillant esprit.

L'école *doctrinaire*, afin de s'assurer, en France, le gouvernement de l'Etat, estimait prudent de déguiser toute prétention manifestement hostile à l'influence de l'Eglise; à plus forte raison devait-elle observer la même tactique dans un pays tel que l'Espagne. Aussi, le parti *modéré*, représenté en Espagne par M. Martinez de la Rosa, et gagné presque tout entier aux maximes de cette école, se présentait habituellement comme le protecteur des institutions catholiques. On a pu deviner néanmoins, en certaines circonstances, quelles auraient été les conséquences de sa domination,

si, d'une part, les traditions de l'Espagne, et de l'autre, les menaces du radicalisme, n'avaient contenu d'abord, puis corrigé ses penchants. En prenant la plume pour réfuter les assertions de M. Guizot touchant *l'émancipation de l'esprit humain au XVIe siècle,* Balmès a été amené par une logique inflexible à combattre les maximes politiques de M. Martinez de la Rosa dont le talent l'avait, jusqu'à un certain degré, ébloui, quand il était encore assis sur les bancs de Cervera.

Plan de l'ouvrage de Balmès.

Dans son livre sur le *Protestantisme comparé au Catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne,* Balmès montre la supériorité du catholicisme sur le protestantisme sous quatre rapports différents : sous le rapport *religieux*, dans les XIII premiers chapitres; sous le rapport *social,* dans les chapitres XIV-XLVIII ; sous le rapport *politique*, dans les chapitres XLVIII-LXIX, et sous le rapport *littéraire*, dans les chapitres suivants ; tout en faisant ce parallèle, il établit, comme contrepied de l'assertion erronée de M. Guizot, cette double vérité :

1° Que, dans l'antiquité, et pendant le cours du moyen âge, il a fallu toute la force inhérente à l'Eglise catholique pour briser la résistance des passions : — Un système vague, incohérent, dénué d'organisation, tel que le protestantisme, aurait certainement succombé dans cette entreprise.

2° Au moment de l'apparition du protestantisme, l'édifice de la civilisation, grâce aux labeurs de l'Eglise catholique, n'attendait que son couronnement. Si, depuis cette époque, le même édifice a reçu un degré nouveau de perfection, il le doit à l'efficacité des institutions catholiques, demeurées debout malgré l'effort du protestantisme. En tout ce qui a dépendu de son influence, le principe protestant, loin de seconder le

progrès de la civilisation, l'a contrarié, l'a ralenti (1).

Voilà tout le résumé de l'ouvrage. Balmès aurait pu, s'appropriant et modifiant le titre de l'un des livres les plus connus du publiciste français, intituler le sien : *Histoire du développement de la civilisation européenne par l'action du principe catholique*. Ce second titre, pour la plus grande partie de l'ouvrage, ne serait guère moins exact que le premier.

Le livre sur le *protestantisme* présente dans les premières pages, quelques marques de tâtonnement, signes de la jeunesse et de l'inexpérience de l'auteur. En commençant son travail, Balmès, qui ne connaissait encore ni la fertilité du sujet ni la richesse de son propre esprit, avait négligé de le distribuer en chapitres. Il n'a fait cette division qu'après coup. Cependant, comme les idées, dans sa tête, procédaient logiquement l'une de l'autre, il se trouve dans la trame de son long discours, un ordre constant qu'il est facile de saisir; mais il aurait dû mieux marquer cet ordre dans les titres placés en tête de chaque chapitre. En outre, pour un lecteur expérimenté, le style, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, pèche par un peu de prolixité.

Un volume presque entier de l'ouvrage est consacré à développer les doctrines politiques qui ont eu cours

Réflexions sur l'origine du pouvoir civil.

(1) Jusqu'ici l'Espagne est, de toutes les nations de l'Europe, celle qui a repoussé le plus complétement l'invasion du protestantisme. Elle ne donnerait accès chez elle à ce ferment de dissolution que pour en éprouver les plus grands dommages. Balmès écrivait son livre en un temps où le protestantisme, à la faveur de l'usurpation d'Espartero (usurpation secondée par la politique anglaise) pouvait espérer de prendre pied sur ce sol, d'où il s'était vu écarté constamment. Un chapitre entier de l'ouvrage est consacré à ce sujet. Ce chapitre fut lu, compris de toute l'Espagne. On sait avec quelle vigueur le sentiment national, bientôt après, faisait justice des tentatives schismatiques du dictateur.

dans les écoles catholiques. L'Eglise, à propos de doctrines politiques, a été en butte tour à tour aux accusations les plus opposées. Tantôt on lui reproche de favoriser outre mesure les prérogatives de la puissance civile; tantôt on affecte de trouver dans ses maximes un encouragement à la rébellion. — Balmès prend à tâche de la justifier contre cette double accusation. Pour la venger du premier reproche, il lui suffit de rappeler l'enseignement d'un très-grand nombre de docteurs touchant l'origine du pouvoir civil. D'après les leçons unanimes des écoles catholiques, interprètes en cela du texte formel des saintes Ecritures, *le pouvoir civil vient de Dieu.* Mais en vient-il directement, immédiatement (comme l'enseignent les Gallicans conformément aux doctrines anglicanes reçues de Jacques Ier et qui ont été reproduites dans l'article Ier de la déclaration du clergé de France de 1682), — ou passe-t-il par le canal de la société, (comme le soutiennent les Scholastiques et les Ultramontains)? Cette question a partagé et partage encore les écoles théologiques. L'Eglise s'est contentée d'affirmer l'origine divine du pouvoir civil et de rappeler, d'après l'Apôtre, l'obligation stricte d'obéir aux puissances établies. Jusqu'à un certain point, elle abandonne au bon sens, à la raison, à la saine philosophie le soin de déterminer quelle est en chaque lieu, à chaque époque, la puissance véritable, ou quel est celui qui la possède légitimement. Et c'est ainsi qu'elle permet aussi de discuter quelle est la borne précise où peut cesser l'obéissance. Donc l'Eglise n'a pas donné sanction à la tyrannie. — Le contraste signalé par les docteurs scholastiques et ultramontains entre l'origine du pouvoir pontifical et l'origine de la puissance civile, achève de montrer quel soin l'Eglise apporte dans toute question qui intéresse la liberté de l'homme. J.-C. a institué *directe-*

ment, par un commandement exprès, l'autorité de son vicaire. Rien de tel n'a été dit aux autorités de l'ordre civil. Par rapport à celles-ci, Dieu s'est contenté de disposer toutes choses dans un certain ordre qui amène *naturellement* et *nécessairement* l'institution du pouvoir. Mais, du reste, ce pouvoir ne paraît jamais marqué d'un caractère inamissible, comme le pouvoir pontifical. Sacré, parce qu'il est le résultat d'une disposition providentielle, le pouvoir civil, néanmoins, reste soumis jusqu'à un certain degré, aux conditions incertaines, muables de toute institution humaine. Le caractère divin qui est en lui, est d'un ordre conditionnel, non absolu. C'est en ce sens qu'on entend qu'il n'émane point directement de Dieu (1).

Toutefois, il n'y aurait pas moins de fausseté à dire que l'Eglise fait bon marché du devoir de l'obéissance envers l'autorité civile. Balmès établit que la soumission à cette autorité reste absolument aussi impérieuse, aussi sacrée, quelle que soit la doctrine touchant l'origine du pouvoir. Peu importe que la

(1) En désignant par les termes de *Communication médiate* l'origine particulière du pouvoir civil, comparée à celle de l'autorité pontificale, Balmès, pas plus que les théologiens dont il se fait l'écho, n'entend accréditer la théorie de Rousseau, tant en vogue aujourd'hui, de la *Souveraineté populaire,* dont la volonté générale du peuple ou celle du grand nombre serait l'expression et la raison, serait moyennant un certain pacte arbitrairement révocable, le fondement unique à l'exclusion de Dieu, de la nature sociale de l'homme et de la loi divine. Aux yeux de Balmès, l'élection par laquelle, en certains cas, une *nation* peut être appelée à se donner une constitution ou un chef, n'est point la *source* dernière de la légitimité du pouvoir civil comme le prétend Rousseau : elle n'en est que le *canal.* L'élection est un des mille moyens par lesquels l'autorité civile, émanation, délégation de l'autorité absolue qui demeure en Dieu, peut se transmettre à un homme, à une famille. Attribuer une autre doctrine à Balmès, c'est le calomnier et méconnaître les devoirs les plus sacrés de la charité.

puissance du magistrat ou du prince ait passé par un intermédiaire, elle n'en découle pas moins de Dieu. Une fois établie et assise légitimement, cette puissance a droit non-seulement au respect, mais à l'amour : tel est l'avis unanime des interprètes de la doctrine catholique.

Réflexions sur la résistance au pouvoir civil.

Cependant l'Eglise permet d'*examiner* dans quel cas il est licite de refuser obéissance au pouvoir. Depuis l'origine du monde, le bon sens du genre humain a reconnu constamment que le pouvoir du *tyran*, en d'autres termes, le pouvoir d'un chef ou d'une race royale qui travailleraient à *détruire* la société plutôt qu'à la *conserver*, pourrait, ou même, en certains cas, devrait être rejeté par les sujets. Le christianisme n'a point changé cette vérité fondamentale; seulement il a établi que l'autorité en elle-même, c'est-à-dire, la force qui défend et dirige la société, est marquée d'un caractère sacré. Par là, dans les sociétés chrétiennes, le pouvoir est devenu une sorte de sacerdoce, environné d'un respect auquel se mêle l'amour : sentiments bien différents de ceux qu'il obtint au sein des sociétés païennes.

Plusieurs docteurs catholiques, notamment saint Thomas et ses commentateurs, ont eu soin de définir les cas de *tyrannie*. Par là même ils proposent ou laissent apercevoir un certain nombre de règles propres à diriger la résistance contre les entreprises d'une tyrannie devenue flagrante et insupportable. Ces règles, retracées par Balmès, sont tellement prudentes, tellement circonspectes, que la société y trouvera un frein de plus contre la révolte, plutôt qu'un encouragement à la révolte même. Tel sera l'effet des restrictions dont ces docteurs environnent le droit de résistance. Il est curieux de lire le parallèle établi par Balmès entre la doctrine de saint Thomas et celle que M. de Lamennais n'a

pas craint d'exposer dans ses écrits trop célèbres. On n'ignore pas que M. de Lamennais, en rompant avec l'Eglise, a osé prétendre dans ses *Affaires de Rome*, que le pape Grégoire XVI, en condamnant ses doctrines politiques par l'encyclique du 15 août 1832, a en même temps condamné les doctrines de saint Thomas et celles des docteurs catholiques qui l'ont suivi. Il est encore aujourd'hui des écrivains trop hardis, qui, sans être versés dans les sciences théologiques, dont ils semblent pourtant se constituer les seuls docteurs légitimes, osent partager les opinions de M. de Lamennais à cet égard et reproduire des prétentions aussi injustes que contraires aux sentiments sincères de respect et de vénération de l'Eglise entière pour la mémoire du vénérable Pontife et pour celle du saint Docteur.

Quelques esprits passionnés, se méprenant sur l'intention qui a dirigé Balmès, ont remarqué surtout dans cette étude sur les doctrines politiques du catholicisme, des textes, des réflexions qui semblent favoriser particulièrement la liberté populaire. De là, de la part des uns un éloge, de la part des autres une critique également hors de l'équité. Afin de prévenir sur ce sujet toute présomption qui serait dans les deux cas une injure à la mémoire de l'écrivain espagnol, nous désirons qu'on lise attentivement le texte même de son livre sur le protestantisme, relatif à ces questions et surtout ses *Ecrits politiques* (1). Il est certain que Balmès éprouve une sympathie marquée pour toute doctrine qui tend à ennoblir l'homme. En cela, comme en tout, il participe chaleureusement de l'esprit même de l'Eglise. Balmès, dans tout le cours de ce travail sur les doc-

(1) On trouve une analyse exacte de ces *Ecrits politiques* dans l'ouvrage de A. de Blanche-Raffin, *J. Balmès; sa vie et ses ouvrages*, pag. 181.-299.

trines politiques, s'est placé et maintenu à un point de vue d'une élévation remarquable. Il observe que l'avènement du protestantisme en Europe a été le signal, le point de départ d'une perturbation profonde dans les rapports entre ceux qui gouvernent et ceux qui obéissent. Interrogeant les doctrines qui ont eu cours dans les écoles catholiques, il démontre que le principe d'une liberté sage y fut enseigné avec une force qui alla croissant ou décroissant, selon la mesure du respect, qu'obtenait de la part des peuples chrétiens, le précepte de l'obéissance (1). Ainsi, dans les pays que l'hérésie protestante n'a point entamés, notamment en Espagne, les doctrines les plus généreuses en matière de liberté n'ont pas cessé d'être professées jusqu'à nos jours. — Quel spectacle, au contraire, se présente à nous dans le reste de l'Europe! Doctrines, enseignements, actions, tout y révèle le désordre, tout y manifeste la lutte, la contradiction, l'anarchie. La plupart des pays protestants acceptent l'autorité la plus absolue ou passent alternativement de l'état de rébellion au régime du despotisme. L'Angleterre fléchit sous des volontés tyranniques et déshonorantes. Henri VIII usurpe les droits de l'Eglise et foule aux pieds les traditions de liberté. Elisabeth marque son règne par des taches sanglantes. Quelques années après, une réaction sauvage du principe populaire fait, pour la première fois, rouler la tête d'un roi sur l'échafaud. Les Stuarts, rétablis, sont chassés de nouveau. La France de son côté, est emportée, durant le cours de trois siècles, des excès de la démagogie aux excès de l'autocratie royale. D'une part, Calvin, Jurieu divinisent, pour ainsi dire, l'indépendance individuelle; de l'autre,

(1) Voy. sur cette vérité, l'une des plus importantes de la science de l'histoire, *le discours* de M. Donoso Cortès, marquis de Valdegamas, *du 4 janvier* 1849.

des louanges presque idolâtriques sont décernées à Louis XIV. Enfin, la philosophie du XVIII[e] siècle vient couronner l'œuvre du Calvinisme, et la révolution française tranche un demi-million de têtes. Tel est le tableau qui se déroule à nos regards dans la partie du monde que le protestantisme a soustraite plus ou moins à l'empire des maximes catholiques.— En recherchant donc quelle est la doctrine politique du catholicisme, Balmès témoigne une certaine défiance à l'égard de cette école d'écrivains (les Gallicans) dont Bossuet a été le représentant le plus illustre. Afin de faire connaître l'enseignement de l'Eglise dans toute sa pureté, il consulte de préférence les écoles d'Italie et d'Espagne. Il semble craindre que les leçons de l'Ecole française n'aient été inspirées, soit par un sentiment de servilisme, soit par la vue des périls pressants auxquels, depuis trois siècles, la France s'est trouvée exposée.

δ) Ses écrits périodiques et politiques.

La Civilisation de Barcelone.

Comme nous avons vu, Balmès de retour à Barcelone, en 1842, s'associa à la rédaction d'une *Revue religieuse* de cette ville. Nous aimons à faire observer qu'en Espagne, où certaines villes des extrémités du royaume balancent fortement la prépondérance de la capitale, l'influence de la presse religieuse dans les provinces est autrement grande qu'en France. La Catalogne particulièrement, dont la soumission et l'obéissance ont tant coûté aux rois d'Espagne, est encore, de nos jours, la province la plus difficile à réduire. Les souvenirs de sa liberté et de sa propre gloire, l'habitude d'un vaste commerce, l'activité naturelle de ses habitants et l'usage d'un dialecte particulier, entretiennent dans son sein un amour ou une fantaisie d'indépendance qui accroissent sans cesse les difficultés

ou les périls du gouvernement. D'un autre côté, le contact de cette province avec la France a développé, dans ses populeuses cités, une énergie qui peut devenir un agent terrible de destruction, ou un instrument puissant pour la régénération de l'ordre politique. Comme il arrive souvent, grâce aux conseils de la Providence, l'anarchie et l'impiété n'ont pu régner dans cette partie de l'Espagne, sans y développer en même temps le courage d'une généreuse résistance. Il existait à Barcelone, en 1842, un recueil intitulé *la Religion*, dirigé par don J. Roca y Cornet, homme plein d'érudition, adonné aux études patientes, doué d'un grand sentiment de politesse littéraire. A cette époque, le rédacteur, se sentant aguerri pour des combats plus audacieux, fit appel à deux autres catholiques. Réunissant dans une commune pensée le talent de ses deux collaborateurs, dont l'un était professeur en droit, don J. Ferrer y Subirana, à la fois hardi et d'une extrême réflexion, et l'autre prêtre, don J. Balmès écrivain fécond, inépuisable, il donna à sa feuille des proportions plus vastes. Le champ de la politique lui fut ouvert, et la *Religion* changea son nom en celui de *La Civilizacion*, paraissant deux fois par mois; ce qui doubla le nombre de ses publications. *La Civilizacion* de Barcelone a été, sans contredit, l'un des recueils les plus intéressants, non-seulement de la presse religieuse, mais de toute la presse en Espagne. Ecrite avec une chaleur constante, elle était à la fois l'écho des plus saines opinions de l'étranger et le conseiller véhément de la nation, qu'abusaient des erreurs monstrueuses.

La Sociedad. Peut-être l'originalité des talents divers des rédacteurs de *La Civilizacion* n'a-t-elle point permis qu'ils s'appliquassent longtemps ensemble à une œuvre commune. Dans les travaux de pure spéculation, comme

étaient ceux de ce recueil, la marche parallèle est difficile, parfois même totalement impossible, lorsque l'on tient à fixer en commun une règle d'opinion sur des points où la divergence n'est pas répréhensible. C'est sans doute une raison de cette sorte qui, au bout d'une année et demie environ a déterminé une transformation nouvelle de *La Civilizacion*. Balmès entreprit de publier à lui seul dans un recueil périodique intitulé la *Sociedad*, un cours d'études philosophiques, politiques et religieuses. Ce recueil, alimenté uniquement des écrits de Balmès, subsista une année environ. La réputation de l'écrivain s'y accrut constamment. Ce fut dans les colonnes de la *Sociedad* que furent insérées les *Lettres sur le Scepticisme*, augmentées plus tard et réunies en un volume (1). Cet ouvrage se compose d'une série de discussions sur les difficultés principales qui se présentent à la pensée d'un incrédule. Il y examine la philosophie allemande et cette philosophie apportée d'Outre-Rhin qui a pris faveur en France sous le nom d'*Eclectisme*. Une vaste connaissance de la théologie s'y mêle aux observations les plus délicates sur le cœur et sur l'esprit de l'homme. Parvenu à la plénitude de son talent, Balmès jetait ses pensées, comme en se jouant, sur les sujets les plus divers, les plus relevés, sans perdre un seul instant la haute attitude qui ne permet jamais de le confondre avec ce qui est vulgaire.

Penser, philosopher, écrire à cette époque, avec calme et liberté, au milieu de Barcelone, c'était, dit un biographe, renouveler jusqu'à un certain point l'exemple d'Archimède, qui résolvait paisiblement ses problèmes au moment que les murailles de Syracuse s'écroulaient. Barcelone où la royauté avait trouvé sa

(1) *Cartas à un Escéptico*, 1 vol. in-8°. Barcelona, 1846.

défaite et Espartero son triomphe en 1840, fut bombardée trois fois en moins de trois ans. Le dernier de ces bombardements eut lieu en 1843 après l'expulsion du Dictateur et rouvrit les portes de la ville devant l'armée d'Isabelle. J. Balmès, avant le blocus, s'était retiré à la campagne, dans la maison d'un ami. Là, en moins d'un mois, sans autres livres que son *Bréviaire*, la *Bible* et l'*Imitation de J.-C.*, au bruit du canon qui grondait dans le lointain, il avait composé un nouvel ouvrage. Le manuscrit qu'il venait d'achever, ne fut publié qu'en 1845. Il était intitulé *El Criterio* ou *Art de juger*, *Art du bon sens*, *Art d'arriver au vrai*. L'Espagne estime ce livre un des meilleurs que l'auteur ait laissés. C'est une logique familière, à la portée des esprits les moins cultivés, une philosophie appropriée aux besoins des gens du monde et, cependant, digne de l'attention des intelligences les plus exercées. Balmès y trace des règles pour diriger la conduite, les croyances, les jugements. Nulle part ne se manifeste mieux ce fonds de sagesse pratique, cette justesse d'opinions et de sentiments qui est un don si considéré en Espagne et un des mérites les plus précieux acquis au génie natif de ce pays.

Balmès fonde à Madrid une feuille politique. Objet de cette feuille.

Nous voici en présence de l'une des phases les plus importantes de la vie de J. Balmès. La renommée de ses écrits avait fixé sur lui l'attention de tous les esprits élevés. Ses doctrines politiques, développées dans les colonnes de sa *Revue*, le révélaient comme l'interprète éloquent d'une opinion qui jusque-là était restée sans manifestation. Quiconque a étudié l'histoire de la dernière révolution d'Espagne sait à quel point l'erreur, l'illusion, ont partagé confusément les plus honnêtes gens de ce pays entre le parti de la reine et celui de don Carlos. La révolution, en Espagne, s'est présentée avec un masque de légalité qui lui a concilié des adhé-

sions sur lesquelles elle n'aurait osé compter. On peut l'affirmer, nulle part l'esprit d'innovation politique n'a revêtu des formes plus subtiles pour s'insinuer au cœur d'un peuple attaché passionnément à ses institutions. — La cause d'Isabelle a eu d'abord pour sectateurs des hommes sincèrement royalistes, entraînés par le goût des réformes politiques, mais tranquillisés par une présomption de légalité répandue sur les droits auxquels ils se dévouaient. L'ancien absolutisme royal convenait moins à l'aristocratie espagnole qu'à la masse populaire. Ce régime froissait les classes élevées de la société beaucoup plus que les classes inférieures. Mais une fois la révolution déchaînée, les grands seigneurs n'avaient pas tardé à expier leur confiance. Ces mêmes hommes, épouvantés des excès révolutionnaires, éprouvèrent un vif désir de rattacher en un seul faisceau toutes les forces du parti monarchique. D'un autre côté, un mouvement non moins digne d'attention s'était opéré dans les rangs des défenseurs de don Carlos. Parmi eux figuraient nombre de royalistes dont la pensée se trouvait ouverte aux influences d'un esprit de liberté. Ces Carlistes, aux instincts libéralisés, eurent une part considérable dans la transaction qui mit fin à la guerre civile. Plus tard, la dictature d'Espartero fut renversée par un soulèvement national, dans lequel Carlistes et Christinos firent en commun acte de patriotisme. Il s'agissait de raffermir le trône que ce grand mouvement venait d'affranchir. Les conditions d'un contrat d'alliance entre les deux fractions monarchiques se présentaient d'elles-mêmes. Il fallait faire accepter ou imposer ces conditions aux intérêts qui s'en trouvaient blessés. Telle fut la tâche entreprise par J. Balmès.

El Pensamiento de la Nacion (la Pensée de la Nation) fut fondé. C'était au mois de février de 1844, six mois

environ après la chute d'Espartero. Balmès quitta Barcelone et s'établit à Madrid. Bientôt toutes ses études politiques furent circonscrites dans le cadre du nouveau journal. Il se fit assister par un petit nombre d'amis, notamment par don Benito Garcia de los Santos. *El Pensamiento de la Nacion* parut une fois par semaine.

Système politique de cette feuille.

« La nation a-t-elle une pensée propre? disait Balmès » en commençant. Cette pensée peut-elle être formulée » et servir de règle à l'organisation sociale, de base » solide au gouvernement? Oui, croyons-nous. » Il développe son programme. Il veut que le gouvernement de l'Espagne respecte le passé, soit attentif au présent, prévoyant pour l'avenir. Il demande un gouvernement qui accepte le riche héritage religieux, social et politique, légué par les ancêtres; un gouvernement ferme, *justicier*, majestueux, duquel seraient bannis un vain entêtement, la cruauté, le dédain, l'orgueil. Dans sa pensée, ce gouvernement doit être la clef de voûte d'un édifice grandiose, à l'abri duquel toute opinion raisonnable trouvera sa place, tout intérêt légitime sa sécurité. La constitution de 1837, encore en vigueur à cette époque, est critiquée par *El Pensamiento de la Nacion*. Balmès en sollicite hardiment la réforme. Il réclame pour la couronne une prépondérance que les révolutions ont trop diminuée. Le pouvoir des Cortès doit être restreint au vote de l'impôt, la Souveraineté adjugée pleinement au monarque.

Telle est la pensée sur laquelle repose la politique de J. Balmès. Il s'efforce de restaurer en Espagne la monarchie avec son éclat antique; néanmoins par l'intermédiaire des Cortès sagement composées, il associe la nation aux grandes résolutions qui engagent le sort de la patrie. Durant un cours de trois années, la plupart des intérêts de la société espagnole, évoqués par les

événements, par les discussions des Cortès, ont été, dans *El Pensamiento de la Nacion*, le sujet d'études pénétrantes, approfondies, amenées constamment à une conclusion pratique. En parcourant les pages de ce recueil, on envisage tour à tour les constitutions diverses essayées en Espagne, les conditions de la monarchie, de l'aristocratie, de la démocratie dans ce pays; l'affaire des propriétés ecclésiastiques, le concordat avec Rome, les alliances avec l'étranger, principalement avec la France, avec l'Angleterre, enfin cette question du mariage de la reine, tranchée d'une manière si funeste par la diplomatie.

Influence de cette feuille combattue par deux partis en Espagne.

L'influence exercée par *El Pensamiento de la Nacion* a été grande. Les instincts les plus profonds du génie espagnol, les traditions les plus chères, les coutumes à la fois les plus invétérées et les plus salutaires, étaient représentés par Balmès. Interprète d'un sentiment répandu partout, il réveillait dans les cœurs, dans les esprits, des affections ou convictions qui, pour se raviver, n'attendaient qu'un mot excitateur. Balmès ne créa point l'opinion nationale, mais il l'organisa, il lui donna la vie. En peu de temps, il devint le guide, le modérateur, l'oracle de cet immense parti religieux et monarchique qui est, à vrai dire, l'Espagne presque entière. — Deux sortes d'ennemis rejetaient et combattaient son influence : le parti *progressiste* et les rangs inférieurs du parti *modéré*. Depuis la chute d'Espartero, les progressistes se trouvaient trop faibles, trop discrédités pour opposer, à eux seuls, une résistance suffisante ; mais les *modérés* étaient des adversaires redoutables. — Ce dernier parti se divise en couches superposées les unes aux autres. La grandesse, les anciennes et hautes fortunes, engagées dans la révolution dès la mort de Ferdinand VII, avaient formé peu à peu un camp assez distinct, toujours compté parmi les forces dévouées à la royauté nouvelle, mais déjà gagné en secret à des

pensées de transaction. Dans ce camp, J. Balmès avait trouvé ses protecteurs. Tout le reste du parti *modéré* pouvait être assimilé à cette nombreuse et ambitieuse bourgeoisie qui avait fait en France la révolution de juillet et maintenait la couronne dans la maison d'Orléans. En deçà et au delà des Pyrénées, c'étaient mêmes intérêts, mêmes passions, même âpreté, mêmes illusions. Les idées de Balmès étaient doublement odieuses à ce parti : parce qu'elles appelaient les Carlistes au partage de l'influence et des honneurs; parce qu'elles fermaient la révolution. Or, la révolution fermée, c'était un ajournement indéfini à mille cupidités, à mille ambitions indiscrètes ou iniques. On avait versé au profit de la révolution, non pas précisément des gouttes de sang, mais des flots d'encre : on en voulait le prix et un prix exorbitant. Les caractères élevés, les talents supérieurs, qui s'étaient révélés dans le parti *modéré,* ne partageaient pas, à l'encontre des idées de Balmès, cette inimitié inquiète. M. le marquis de Viluma, qui en 1844 fut appelé à prendre place dans un conseil ministériel formé sous les auspices du général Narvaez, était un de ces membres de l'aristocratie qui avaient tendu la main à J. Balmès. Désintéressé, franc, courageux il n'acceptait une part du pouvoir qu'à la condition d'en faire immédiatement l'emploi au profit de ses convictions. C'était un plan de contre-révolution. S'élevant au-dessus de la légalité révolutionnaire, il opérait directement, par l'autorité de la couronne, toutes les réformes de l'Etat. On suspendait la vente des biens ecclésiastiques. L'Eglise rentrait en possession de ses domaines non encore aliénés. Un concordat avec Rome était négocié franchement. Tout, pendant l'adolescence de la reine, se disposait pour une réconciliation solennelle. Le second rang des *modérés* s'insurgea contre ce plan du marquis de Viluma, on accourut, on circonvint, on effraya.

M. de Viluma ne souscrivait point aux demi-mesures, il se retira. A dater de ce jour, il a été regardé comme le principal homme d'Etat de cette opinion qui a eu Balmès pour docteur. — Ce qui justifie tout ensemble les conseils de J. Balmès et les projets du marquis de Viluma, c'est que le programme proposé par celui-ci, fut, bientôt après, exécuté en détail par le général Narvaez et les différents cabinets formés dans le parti *modéré*. La constitution de 1837 fut refondue; on la purgea, jusqu'à un certain point, de l'élément révolutionnaire. Les Cortès, à la vérité, furent appelées à consommer cette œuvre d'épuration; mais, si l'on est au courant de l'histoire parlementaire d'Espagne, on sait que le rôle des Cortès en cette circonstance fut proprement passif. La réconciliation avec Rome s'est faite aussi à peu près sur les bases qu'indiquait Balmès. Seulement elle s'est faite tard, de mauvaise grâce, après que des désastres nouveaux et le cours des années eurent aggravé la détresse de l'Eglise. Ainsi le parti *modéré* lui-même, tout en injuriant J. Balmès et en se roidissant contre l'envahissement de son crédit, réalisait la plupart des plans que sa main avait tracés.

Affaire du mariage de la reine. Avantage de l'alliance proposée par Balmès.

El Pensamiento de la Nacion poursuivait sa marche avec une fermeté calme. Jamais une injure, jamais une personnalité blessante, jamais une offense à la soupçonneuse délicatesse des lois. L'âge de la reine appelait l'attention de l'Europe entière sur la question de son mariage; Balmès proposa et fit valoir, par toutes les ressources de son talent, la candidature du fils aîné de don Carlos. — Cette union entre les deux branches de la famille royale était le point culminant du système élaboré par J. Balmès. C'était la réconciliation du passé et de l'avenir, de l'autorité et de la liberté, de la monarchie et des formes représentatives.

Cette union, pour peu qu'elle fût ménagée avec habileté, anéantissait l'antinomie survenue entre l'ancien droit d'hérédité féminine et le droit introduit par Philippe V. Le mariage une fois consommé, cette question délicate devenait l'objet d'une délibération nationale. Tous les actes contradictoires des différentes Cortès étaient révisés ; les prétentions de plusieurs cours étrangères, la lettre ambiguë de divers traités étaient soumises à des négociations européennes. En attendant l'Espagne recouvrait une paix oubliée depuis cinquante ans. — Au point de vue de l'utilité à l'intérieur, aucun esprit de haute portée ne pouvait combattre sérieusement ce mariage. En vue d'un intérêt plus ou moins réel de liberté, on s'était opposé au triomphe armé du parti Carliste : le jour que ce parti, en serrant la main qui lui était offerte, acceptait et donnait un pardon, l'intérêt de la liberté avait achevé de vaincre, et d'autant plus sûrement que toutes armes adverses tombaient. Afin d'ôter un dernier ombrage, don Carlos avait abdiqué. Son fils, dépouillant l'emblème de ses prétentions, prenait le titre de comte de Montemolin ; il n'était plus le *Prince des Asturies*, c'est-à-dire, l'héritier immédiat de la couronne. Selon que ses droits étaient envisagés, déjà roi ou simple infant d'Espagne, il consentait à un nom qui dissimulait tout aspect de royauté. — J. Balmès avait eu la plus haute influence sur cet acte d'abdication de don Carlos et sur le langage adopté par le comte de Montemolin. On se rappelle que le Manifeste publié par ce prince contenait, sous des formules prudentes, un engagement envers les doctrines de liberté. Toute cette pièce est rédigée avec tact, dignité, grandeur. Il paraît certain qu'elle a reçu de la plume de Balmès sa dernière correction. Elle porte la date du 23 mai 1845. Balmès se trouvait en France depuis quelques jours. Il passa l'été de cette

année à Paris et en Belgique (1).—Cette union présentait d'autres avantages bien grands pour rétablir l'Espagne dans ses rapports les plus utiles avec les autres puissances. Par l'étendue de son territoire, par les qualités de son caractère et de son génie, la nation espagnole a le droit de se placer, vis-à-vis du reste du monde, dans une indépendance, non pas seulement nominale, mais réelle. A l'avénement de Philippe V, l'Europe entière, Louis XIV lui-même, avait reconnu ce droit. Les traités qui mirent fin aux guerres de la Succession obligèrent la nouvelle dynastie d'Espagne à s'attacher sans retour au peuple qui l'avait appelée. Par sa magnanimité, Philippe V, en un instant, avait naturalisé sa race sur le sol espagnol. Le nouveau droit d'hérédité emprunté à la coutume salique tendait à prémunir l'Espagne plus solidement que jamais contre les influences de l'étranger. Cet édifice de l'indépendance de la péninsule se trouvait tout à coup mis en péril par la pragmatique sanction de Ferdinand VII qui, donnant vigueur à la cédule des Cortès de 1789, restaure en faveur de sa fille Isabelle l'antique loi d'hérédité féminine. L'intérêt de la révolution l'exigeait ainsi contre don Carlos, prince attaché aux maximes de l'autorité absolue. A l'occasion du mariage de la reine Isabelle, la protestante Angleterre reprenait en Espagne des espérances qui lui semblaient interdites par le principe salique consacré par la loi de Philippe V. La révolution de juillet, coïncidant avec l'intrigue qui

(1) Dans les négociations auxquelles il prit part, il garda une réserve extrême, qu'il jugeait convenable à son indépendance comme écrivain et à sa considération comme ecclésiastique. Lui-même a défini sa règle de conduite par ce peu de mots : « Jusque dans les »affaires secrètes, j'observe une règle fort simple, de ne jamais rien »faire en secret que je ne puisse soutenir publiquement, si l'indis»crétion vient à le révéler ou si la méchanceté le divulgue. » Voy. *Vida de Balmes*, por D. B. Garcia de los Santos.

changeait à Madrid le droit de succession royale, avait enlevé à l'œuvre de Louis XIV une dernière protection. Impuissante à soutenir ouvertement les traditions véritables de la France, la récente monarchie française s'efforçait de les continuer par la ruse. De là, dans les antichambres du palais de Madrid, une lutte misérable entre la diplomatie française et celle de l'Angleterre, lutte qui révoltait chez le peuple d'Espagne le sentiment de la fierté nationale, et discréditait de plus en plus l'amitié de la France. — Rappeler au trône d'Espagne, dans la personne du comte de Montemolin, la lignée masculine de Philippe V, c'était anéantir les espérances que l'Angleterre tirait du changement de l'hérédité royale, et, en même temps, frapper d'un coup humiliant les prétentions de la maison d'Orléans. Les Etats du centre et du nord de l'Europe n'auraient pas manqué d'applaudir, heureux des gages nouveaux de sécurité que cette conciliation aurait donnés au principe monarchique. L'Espagne rentrait ainsi, vis-à-vis de l'Europe entière, dans une attitude aussi avantageuse pour son indépendance que flatteuse pour son amour-propre. La France elle-même n'aurait pas tardé à pardonner, car ses intérêts *permanents*, trop distincts de ceux de la maison d'Orléans, se trouvaient d'accord, dans le fond, avec les intérêts de l'Espagne. — J. Balmès développait ces avantages à un point de vue purement espagnol. Il s'attachait à discréditer les candidatures que le cabinet des Tuileries mettait en avant. Rien de plus facile que d'échauffer l'orgueil national contre ces prétentions, aussi antipathiques au goût de l'Espagne que peu d'accord avec ses intérêts. Il déroulait un tableau singulièrement exact des infirmités que la France avait contractées en se confiant à la dynastie d'Orléans ; sa plume prophétique décrivait d'avance les désastres que l'esprit révolutionnaire, entretenu par les

institutions de la France, allait faire éclater sur ce pays. Il suppliait sa patrie d'éviter toute solidarité avec un trône croulant, tout rapprochement trop étroit avec une nation rongée d'un mal formidable et contagieux.

Sentiment national à ce sujet.

Dans cette lutte, *El Pensamiento de la Nacion* avait le concours d'une partie considérable de l'Espagne. Les masses populaires, dans la plupart des provinces et dans certaines cités, conservaient, conservent encore, une sympathie non douteuse pour la cause carliste. Si l'on s'étonne que cette cause, appuyée sur un tel assentiment, n'ait pu triompher, c'est que les masses populaires, en Espagne comme ailleurs, subissent le joug de l'habileté, du courage ou de l'audace, qui sont habituellement au service des classes instruites de la société. Et c'est ainsi qu'en Espagne, comme ailleurs, la démocratie, entendue à la façon moderne, est une *fiction*. — Le parti carliste, représenté par ses chefs, encourageait et assistait Balmès. En recevant d'un jeune écrivain conseils, direction, doctrines, ce parti donnait un exemple rare de docilité et d'abnégation. L'autorité du caractère sacerdotal et la renommée du dévouement de Balmès pour les intérêts de l'Eglise obtenaient cette obéissance. Par la même force puisée dans une source sacrée, Balmès avait fait triompher le désir de la réconciliation dans l'esprit d'un nombre infini de partisans d'Isabelle. Non-seulement *El Pensamiento de la Nacion* trouvait un appui et des encouragements éclatants; mais un nouveau journal, *El Conciliador*, créé sous l'inspiration de Balmès, devenait l'organe d'une jeune école d'écrivains, soustraits heureusement par l'efficacité de la foi aux influences qui stérilisaient toute plume en Espagne. Cette feuille, dirigée par don José Maria Quadrado, fut fondée, au printemps de 1845, en vue de soutenir par une publi-

cité quotidienne, les efforts du recueil hebdomadaire rédigé par Balmès. Rien de plus élevé, de plus libéral, de plus noblement patriotique et chrétien que l'esprit du *Conciliador*.

La question decidée par le cabinet français.

Mais enfin, après bien des variations, le cabinet des Tuileries, en vue d'un intérêt de famille, décida en dernier ressort le mariage de la reine d'Espagne en faveur de l'infant don François d'Assise. Le motif qui a guidé avant tout la politique française en cette affaire était d'assurer au duc de Montpensier la main de l'infante Ferdinanda (1); et puis, elle aimait à écarter cette ombre de *restauration* que la royauté du fils de don Carlos aurait fait apparaître au sommet des Pyrénées.—Habileté stérile ! Quel péril a été conjuré, quelle influence reconquise par les brillantes noces du 10 octobre 1846? L'Angleterre, humiliée un instant, n'a-t-elle pas été vengée trop tôt? La France, qui croyait retrouver la politique de Louis XIV, n'applaudissait qu'à un simulacre de cette politique. Le 11 novembre 1846, un mois seulement après les noces royales, Balmès écrivait : « Probablement des » soucis cruels seront pour la cour des Tuileries, le prix » de son succès. Déjà, ces soucis l'atteignent. Mais » c'est sur l'Espagne que pèseront le plus durement les » conséquences de cette affaire. Quelques-uns de ceux

(1) Cette politique, toute d'intérêt personnel, du cabinet français, Balmès la montra au vif sous cette formule mathématique : « Lorsque » la France, dit-il, faisait des démarches sérieuses en faveur du » comte de Montemolin, nous nous sommes aperçus déjà que le » problème du mariage de la reine d'Espagne était posé constam» ment, pour le cabinet français, comme une équation dans laquelle » figurent deux *quantités*, l'une constante, l'autre variable. La » quantité *constante* était celle-ci : de façon ou d'autre, M. le duc » de Montpensier épousera l'infante. La quantité *variable* était : *le » mari de la reine :* comtes de Trapani, de Montemolin, infant don » Henri ou infant don Francisco. »

» qui ont favorisé le double mariage ont reçu, peut-» être, en récompense, des décorations magnifiques : » un jour viendra où, accablés des souvenirs amers » qui seront le fruit du service rendu par eux, ils » seraient bien heureux d'oublier tout à la fois et le » service et la récompense. » Voilà le jugement de Balmès sur ce double mariage. Les événements de 1848 ne sont venus que trop vérifier ses prédictions !

Balmès se retire de la politique. Ses écrits politiques.

Evidemment *El Pensamiento de la Nacion* avait terminé sa tâche. Le langage de J. Balmès ne pouvait être désormais qu'une récrimination ; l'écrivain se résolut au silence. Le 31 décembre 1846 sa feuille cessa de paraître : elle avait eu trois années d'existence. En la supprimant, Balmès préférait sa dignité à ses intérêts. Cette feuille comptait des lecteurs nombreux et rapportait à son fondateur un revenu abondant (1). — Au mois de mai suivant, Balmès recueillit en un volume ses divers *Ecrits politiques* (2). Il semblait ainsi dire adieu à ces études qui l'avaient si noblement passionné.

ɛ) *Ses ouvrages philosophiques.*

Dans un des rares voyages qui le ramenèrent à Vich,

(1) On regretta de voir disparaître la feuille de Balmès. « Ecris, » écris, disait Ristol à son ami. » — « Cher Antonio, je ne puis accéder » à ton désir. Des raisons supérieures m'obligent au silence. » — « Des larmes remplissaient ses yeux, ajoute Ristol; non point qu'il » se sentît atteint dans son amour-propre, mais parce qu'il prévoyait » des désastres auxquels sa plume ne saurait porter remède. » — « Jamais, disait-il, je ne me serais attendu à un jour aussi amer, » aussi cruel que celui dans lequel on m'annonça le mariage de la » reine. L'unique espérance qui nous restait est à jamais anéantie. » — « A propos du roi des Français, il dit : ce souverain malavisé, » en contribuant comme il l'a fait au mariage de notre reine, a » porté lui-même son arrêt de mort. » *Noticia*, etc., par D. B. de Cordoba, p. 164.

(2) *Escritos politicos*, 1 vol. in-4°, espagnol, à 2 col. de 800 pag. Madrid, 1848.

au milieu des souvenirs et des amitiés de son enfance, Balmès se promenait, un soir, en compagnie de ce chanoine Soler qui, une fois, avait été son compétiteur, pour devenir ensuite son confident, son guide. Les cimes gigantesques de deux montagnes catalanes, le *Monseny* et le *Tangamanent*, se dressaient devant eux dans un ciel calme. « Quel spectacle magnifique! » dit Balmès. Quelle jouissance grandiose d'admirer, » du haut de ces sommets incommensurables, la toute- » puissance de Dieu et d'y penser à l'éternité! Si vous » pouviez disposer de quelques jours en ma faveur, » nous irions ensemble sur l'une de ces cimes, faire une » retraite spirituelle, et nous recueillir dans les abs- » tractions métaphysiques. Là, éloignés de tout bruit, » nos pensées se concentreraient uniquement sur notre » divin Créateur. Une moitié de notre temps serait em- » ployée à nourrir nos âmes de cet aliment spirituel » dont elles ont constamment besoin. Le reste serait » consacré à méditer sur les points les plus importants » des sciences philosophiques. » Cette proposition fut acceptée (1).

Son double traité de philosophie. Dessein de cet ouvrage.

Balmès, à cette époque, mettait la dernière main à l'un de ses grands ouvrages. Dans un livre intitulé : *Philosophie fondamentale* (2), il venait de consigner enfin l'expression, la forme définitive et coordonnée de ses méditations philosophiques, commencées dans la cellule de l'étudiant de Cervera. Vingt années s'étaient succédé. Des volumes nombreux, des écrits qu'on ne comptait plus étaient sortis de la pensée et de la plume de l'étudiant devenu célèbre; mais, jusqu'en l'année 1846, le trésor silencieux recueilli par lui dans les pages de S. Thomas d'Aquin, était resté

(1) *Noticia*, etc., por don B. de Cordoba, p. 183.
(2) *Filosofia fundamental*, 4 tom. in-8°, Barcelona, 1846.

intact au fond de son intelligence. Précisément, ce fut au moment où la politique occupait et remuait le plus les puissances de son esprit, qu'il se sentit mûr pour donner lumière et vie à ces conceptions abstraites. Les dix livres dont se compose la *Philosophie fondamentale* furent écrits pendant le période le plus agité de la vie de Balmès. Il ne faut pas s'imaginer que la *Philosophie fondamentale* soit un livre d'idéalité vague, de rêverie philosophique. Nullement. L'esprit aristotélique, c'est-à-dire, mathématique, exact, y domine. Tel est, comme l'on sait, l'un des caractères de la philosophie de S. Thomas, caractère qui, chez ce docteur, se trouve joint à une puissance d'intuition pour ainsi dire semblable à la *Vision angélique*. Quelque chose de pareil se remarque dans la philosophie de Balmès. A la différence d'un grand nombre d'esprits d'ailleurs illustres, l'auteur de la *Philosophie fondamentale* s'élève jusqu'aux contemplations les plus hautes, en descend, y remonte, sans perdre un seul instant l'aisance, la simplicité, la clarté, qui sont les qualités habituelles de son talent. Nulle part sa pensée n'est plus lucide, son langage plus transparent que dans ses traités de métaphysique : mérite extraordinaire qui, réuni à une haute puissance de pénétration, constitue certainement un esprit philosophique de premier ordre. — Balmès a composé sa *Philosophie fondamentale* principalement dans le but de substituer une philosophie saine, judicieuse, à ces systèmes inqualifiables qui, venus des bords du Rhin, pénétraient jusqu'en Espagne, décorés d'une phraséologie sonore par la plume des éclectiques français. L'école semi-protestante, semi-panthéiste d'Allemagne et de France se trouvait ainsi combattue par l'écrivain espagnol sur les deux terrains qu'elle avait envahis : dans la politique et dans la philosophie. — Cependant, pour parvenir au but qu'il s'était pro-

posé, il ne devait point se borner à un traité de philosophie transcendante. Afin de mettre son enseignement à la portée des colléges et des universités, il convenait de le réduire à des proportions plus simples. Tel fut le plan d'un nouvel ouvrage, intitulé : *Cours élémentaire de philosophie*, que Balmès rédigea dans les deux langues espagnole et latine (1).

Philosophie fondamentale. Plan de l'ouvrage.

« Le titre de *Philosophie fondamentale*, nous dit » Balmès dans le prologue de son livre, n'exprime point » une prétention vaniteuse, mais simplement le sujet » que je vais traiter. Je ne me flatte aucunement de » *fonder* sur le terrain de la philosophie, je n'ai d'autre » objet que d'examiner les questions *fondamentales* de » cette science...... Il faut empêcher que certaines » erreurs, introduites par mode au milieu de nous, ne » prennent racine et ne deviennent principes. Cette » calamité ne peut être prévenue que par un ensemble » d'études solides et bien dirigées. La répression seule, » à notre époque, ne suffit plus à contenir le mal ; il » faut, de plus, le combattre par l'abondance du bien. » Notre livre portera-t-il ce fruit? Le public en jugera. » — Le premier volume de la *Philosophie fondamentale* traite de la *Certitude*. Les divers principes sur lesquels s'appuie la certitude humaine y sont discutés, mis en parallèle. Chaque système moderne, depuis celui de Descartes jusqu'à celui de M. de Lamennais, s'y trouve analysé, jugé. Presque à chaque page de l'ouvrage, les doctrines de l'Allemagne exercent la critique de Balmès. S. Thomas intervient fréquemment dans cette lutte du philosophe catholique contre les erreurs mul-

(1) *Curso de filosofia elemental*, 4 cuadernos (*cahiers*). Madrid 1847.—Version latine. Barcelone, 1849.—M. A. de Blanche-Raffin, assisté de deux de ses amis, travaille à une traduction complète des œuvres philosophiques de Balmès. L'*El criterio* (Art d'arriver au vrai) traduit par M. Edouard Manec a déjà paru.

tiples de notre temps (1). — Le second volume contient deux livres, l'un intitulé *Des sensations*, l'autre *De l'étendue et de l'espace*. Le traité *Des idées* (2) occupe

(1) « Toute dispute, dit Balmès, *Filosofia fundament.*, lib. 1°, »cap. XXXIV, sur le point de savoir lequel des principes de la certi»tude mérite le premier rang, accuse une confusion d'idées. Entre »des choses d'une nature différente, nulle comparaison n'est pos»sible. Trois principes de certitude se trouvent à notre usage : la »conscience ou sens intime, l'évidence, et l'instinct intellectuel, »autrement appelé *sens commun*... Or, ces trois principes nous »sont nécessaires, chacun en son ordre et d'une façon différente. »Aucun, d'ailleurs, n'est absolument indépendant des autres. On »n'en saurait détruire un seul sans amener un bouleversement dans »notre intelligence..... Toute philosophie qui se contente de consi»dérer l'homme sous un même aspect est une philosophie incom»plète qui court le risque de devenir une philosophie erronée. »

Le principe de Descartes : — « Considéré comme Enthymène, le »principe de Descartes ne saurait prétendre au titre de principe »fondamental. Mais si l'on envisage ce principe comme la simple »manifestation d'un fait, la question change ; il convient dès lors »d'examiner si la prétention n'a rien de légitime. » *Ibid.,* cap. XVII, XVIII, XIX.

Erreur de M. de Lamennais : — « L'homme se sent porté par »une foi instinctive vers l'autorité humaine. C'est un fait que l'expé»rience atteste et qu'aucun philosophe ne saurait mettre en doute. »Dirigée convenablement par la raison, cette foi constitue l'une »des bases de la vérité..... Un écrivain célèbre a prétendu réduire »tous les principes de la connaissance au seul principe de l'autorité »humaine. Pour lui le consentement commun, *sensus communis*, »est le sceau apposé à la vérité; il n'en existe pas d'autre..... »Système aussi étrange qu'erroné..... Se fier à l'autorité d'autrui »en tout et pour tout, c'est ôter à l'individu tout moyen de discerner »le vrai; c'est anéantir tous les principes de la connaissance, sans »excepter celui même qu'on prétend établir par là. »

(2) *S'il existe des idées innées? Filosofia fund.*, lib. IVᵉ, cap. XXX. « Qu'entend-on par le mot *inné?* ce qui n'a point pris naissance ; — Lorsqu'il s'agit d'idées, celles que l'esprit possède, non par son propre travail, mais par un don immédiat de celui qui a créé l'esprit. *Existe-t-il des idées innées?* c'est demander si quelque idée se trouve en notre esprit avant toute impression reçue et antérieurement à tout acte opéré par l'intelligence.— « En premier lieu, on ne saurait soutenir que les *représentations sensibles* soient innées. Sans l'impression reçue par nos organes, la représentation qui correspond à l'impression nous fera défaut..... « L'idée intuitive qui

une partie du volume suivant. L'idée de l'*Etre*, l'*Unité* et le *Nombre*, enfin le *Temps*, forme la matière de trois autres livres. Le quatrième tome de l'ouvrage contient trois traités, l'un sur l'*Infini*, l'autre sur la *Substance*, le dernier sur la *Nécessité* et la *Causalité*. Comme on le voit, l'ouvrage entier se divise en dix livres ou traités; chacun de ces livres se subdivise en chapitres généralement brefs. Enfin un ordre suivi de numération sert à relier les divers paragraphes, afin de marquer l'enchaînement rigoureux des pensées. Toutes les qualités de l'esprit de Balmès sont portées, dans cet ouvrage, à leur plus haut point de développement.

Cours élémentaire de philosophie. Division de cet ouvrage.

Complément et résumé de l'ouvrage précédent, *le cours élémentaire de philosophie* se divise en 4 parties. La première forme un traité de logique simple et abrégé. L'auteur a conservé dans ce traité divers échan-

ne se rapporte point à la sensibilité; l'idée, par exemple, qui se produit en nous lorsque nous réfléchissons, sur l'acte *comprendre* ou l'acte *vouloir*, ne présente pas davantage le caractère d'*innée*. En effet, cette idée n'est autre chose que l'acte même de la compréhension ou de la volonté, se présentant à notre perception dans la conscience. Affirmer qu'une telle idée est innée, ce serait prétendre que l'acte dont il s'agit, *existait avant même d'exister...* Donc nulle idée intuitive n'est innée.—« Quant aux idées générales, elles sont de deux sortes : l'idée générale *déterminée* est celle qui se rapporte à une intuition. Elle ne saurait exister avant l'intuition même. Or, cette intuition n'étant possible que par un acte, il est manifeste que l'idée générale *déterminée* ne saurait être innée.—« Reste l'idée générale indéterminée, c'est-à-dire, celle qui, par elle seule, n'offre à l'esprit rien d'existant ou même rien de possible. En approfondissant le caractère de cette idée, on découvrira qu'elle est simplement la perception d'un certain aspect des objets considérés sous une raison générale. Mais pourquoi nous figurerions-nous cette idée comme une forme préexistante en notre esprit et distincte de l'acte par lequel s'exerce notre faculté de percevoir, sorte de tableau au fond d'un musée et soustrait jusqu'à un jour donné au regard curieux du spectateur?... Au lieu de nous abandonner à ces vaines hypothèses, bornons-nous à reconnaître dans notre esprit une activité innée, laquelle se trouve soumise à certaines lois tracées par l'intelligence infinie et créatrice. »

tillons des formules usitées dans la dialectique au moyen âge. — La seconde partie, intitulée *Métaphysique*, comprend à la fois l'*Esthétique* ou traité de la sensibilité, l'*Idéologie* pure, un traité de grammaire générale, enfin la *Théodicée*. Le troisième cahier contient l'*Ethique* ou *morale*. L'ouvrage se termine par une *Histoire de la philosophie*. Ce dernier livre présente sous une forme claire, abrégée, méthodique, un résumé complet de la science philosophique.

Jugements portés sur la philosophie de Balmès.

Dans son *Oraison funèbre* le Docteur Manuel Martinez, professeur au séminaire de Saragosse, résumant l'enseignement philosophique de Balmès, dit entre autres choses : « La forte intelligence de Balmès pénètre jusqu'au fond des choses, et y trouve partout des règles posées de la main de Dieu. La question de la *certitude*, pierre d'achoppement pour la philosophie, occasion perpétuelle d'erreur et de chute, est résolue par lui avec une justesse habile. A la différence de certains philosophes qui semblent rejeter leur propre nature et cesser d'être hommes, il inculque sans cesse une maxime que Tertullien enseigne en ces mots : *Prior homo ipse quam philosophus*. A la suite de saint Augustin, et de saint Thomas, Balmès démontre que l'esprit de l'homme, même dans l'ordre naturel, obéit forcément à l'obligation de *croire*. En effet, ce que l'homme *comprend* est bien peu de chose comparé à ce qu'il est tenu de croire. Balmès parcourt le cercle entier de la création; il cherche le principe de la vérité; il ne le trouve qu'en Dieu, océan de lumière, dans lequel il se voit précipité par une irrésistible logique, dès qu'il s'élève à la notion d'une raison universelle. — « Si la théorie des idées innées, prise en un sens rigoureux, se trouve justement combattue par St. Thomas d'Aquin, et répudiée par Descartes, néanmoins, de

St. Augustin jusqu'à M. de Bonald, presque tous les maîtres de la philosophie chrétienne ont éprouvé une vive sympathie pour une théorie qui présente un caractère si grandiose. Leurs explications diverses n'ont pas toujours été exactes. Marquer le point précis vers lequel tous les grands esprits s'acheminaient par des sentiers distincts, semblait une gloire réservée à Balmès..... « Balmès, dans sa philosophie, est libre comme Descartes, mais plus attentif que Descartes à prévenir le danger du scepticisme; profond comme Malebranche, mais plus en garde contre ses illusions sublimes. J'irai plus loin, Messieurs, j'oserai dire que Balmès nous présente une image de St. Augustin écrivant au XIXe siècle.— « Toute investigation humaine aboutit à un vide, à un abîme: cet abîme n'est comblé que par Dieu. Pour Balmès, comme pour St. Grégoire de Nazianze, Dieu est le point culminant de la philosophie. Fidèle à cette loi de *sobriété* recommandée par l'Apôtre, Balmès conserve, au milieu même des entraînements de la science, une modération admirable. Ses écrits philosophiques sont mêlés partout d'une douce saveur de piété.— « La rigueur de l'esprit philosophique aurait dû, ce semble, éteindre chez Balmès l'imagination et le sentiment. Il n'en est rien. Son commerce avec les livres ne l'a point empêché de pénétrer à fond la science pratique du cœur humain. Sa plume privilégiée sait revêtir de belles images les idées les plus abstraites, et son langage touche les fibres les plus sensibles du cœur. Aussi sa parole a-t-elle remué la génération présente et ce mouvement se transmettra aux générations à venir. »

D'après M. de Mora, dans un discours prononcé au moment où il allait occuper le fauteuil que Balmès laissait vide dans l'Académie de Madrid, « la philosophie de Balmès a le mérite précieux de s'adapter aux

besoin de notre patrie et de notre époque. Si l'étude de la philosophie, parmi nous, était autre chose qu'une simple formalité, requise à l'entrée de certaines carrières, Balmès aurait fondé en Espagne une école puissante, propre à régénérer nos études et à nous préserver des erreurs qui causent de nos jours tant de ravages dans les pays les plus éclairés de l'Europe (1). »

« Il est difficile, écrit don J. Roca y Cornet, de réunir au même degré que Balmès, l'étendue, la profondeur, la connaissance de l'homme et du siècle, de l'individu et de la société. »

« Les études scolastiques et l'habitude des mathématiques, ajoute un de ses biographes (2), avaient accoutumé Balmès à n'avancer jamais une proposition, même incidente, sans la prouver de tout point. Examinée d'abord au point de vue de la raison, chaque vérité était ensuite contrôlée par lui avec les faits. Sa méthode dans les discussions était celle-ci : exposer la question avec la plus grande clarté, présenter exactement les opinions contraires, développer ensuite sa propre opinion. Une telle méthode, empruntée à l'école, et notamment à St. Thomas, peut paraître de nos jours fort surannée. Balmès, toutefois, s'attache à déguiser les formes arides du syllogisme. Il doit à la solidité de ses raisonnements un de ses plus grands avantages sur les autres écrivains de notre temps. »

ζ) *Son Pio IX* (1847.)

Au printemps de l'année 1847, Balmès avait terminé la publication de ses deux ouvrages philosophiques. La collection de ses *Ecrits politiques*, à cette

Dernier voyage de Balmès en France. Ses prévisions sur le sort de ce pays.

(1) *Discurso pronunciado en la real Academia Espanola, el* 10 *de diciembre de* 1848, *por don J.-J. de Mora.* Madrid.

(2) *Vida de Balmes,* por don B. Garcia de los Santos.

même époque, était sous presse. Depuis six mois il avait mis fin à toute publication périodique. Il jouissait d'un intervalle de liberté. Sa santé fatiguée lui commandait de chercher des distractions dans un voyage. Son ami, don Pedro de la Hoz, directeur de *La Esperanza* et l'une des lumières de la presse monarchique en Espagne, se rendait aux bains d'Ontaneda, dans la province de Santander. Balmès l'accompagna. Ce voyage a procuré aux biographes des détails pleins d'intérêt sur ses habitudes et ses pensées familières. — Après un mois de séjour dans les montagnes de la côte Cantabre, Balmès, en compagnie de don J. M. de la Hoz, frère du publiciste, se dirigea vers Paris. C'était la troisième fois qu'il visitait la France. Il y passa un peu plus d'un mois. Vers le milieu d'octobre, il était déjà de retour à Madrid. — Le mariage de la reine, qui s'était accompli l'année d'auparavant sous l'influence du gouvernement français ; les symptômes de plus en plus manifestes de cette corruption intellectuelle et morale qui ravageait intérieurement la France, et, de là, menaçait de s'étendre à l'Europe entière ; mille souvenirs, mille prévisions inquiètes, une rancune mal étouffée mêlaient un sentiment amer à la plupart des impressions que Balmès recevait en France. Déjà, comme l'on sait, son premier séjour à Paris avait laissé en lui une empreinte d'anxiété et de tristesse. Cette disposition à critiquer, à condamner la France, n'avait fait que s'accroître. Hélas ! en présence des raisons qui l'expliquent, pouvons-nous dire que Balmès, dans son jugement sur la France, dépassât les bornes de l'exacte équité ? En rentrant dans son pays il disait : « Je viens de voir en France des symp»tômes pareils à ceux qui précédèrent, en 1830, la »chute de Charles X. » Une conversation qu'il avait eue l'année précédente (1846) avec le chanoine Soler

dévoilera les pensées qui le préoccupaient depuis longtemps. « Docteur don Jaime, disait le chanoine de » Vich, je suis navré, consterné, lorsque je considère » ces doctrines socialistes, rationalistes, répandues par » certains écrivains de l'étranger. La société repose sur » des bases qu'on ne saurait ébranler sans faire crouler » l'édifice. Voici que la propriété est déclarée *un vol.* » La religion est outragée. Toutes les digues qui contenaient le torrent des passions sont brisées. L'autorité » est foulée aux pieds. Si de telles doctrines se propagent, la société continuera-t-elle d'exister? Ou » bien, toucherions-nous à la fin du monde? » — « Non, non, mon cher chanoine. Mais ce qui est » indubitable, c'est que nous marchons à une dissolution sociale, ou à un état de société tel que les prévisions humaines ne le sauraient deviner. Oui, si Dieu » ne nous éclaire, si ces écoles insensées achèvent de » prendre faveur, nous retournerons aux siècles de » barbarie. La première victime de ces doctrines sera » la France. Toutes mes observations, pendant mes » voyages, me l'ont fait croire. » — Ainsi, à ce moment, Balmès n'entrevoyait qu'une lueur d'espérance : le secours de la miséricorde divine. Un peu plus tard cette espérance s'était affermie. Un homme apparaissait comme un gage donné par le ciel à la terre. Cet homme était le souverain Pontife Pie IX.

Il y avait déjà plus d'une année que Pie IX occupait le trône de St. Pierre. L'Italie, l'Europe entière étaient émues par les grands actes qui signalèrent les premiers moments de son pontificat. Ni dans son journal, ni dans aucun autre écrit, Balmès n'en avait encore rien dit. On pouvait cependant remarquer entre le Pontife et l'écrivain une sorte de parenté intellectuelle. Les ouvrages de Balmès étaient connus de Pie IX; on ajoute même qu'il les lisait attentivement. Balmès lui-même disait un jour en riant : « Le Pape et moi, nous

Opuscule sur Pie IX.

» sommes rencontrés. » Balmès, dans sa patrie, avait entrepris et réalisé aussi, jusqu'à un certain point, un dessein analogue à celui qui dirigeait le chef de la chrétienté. Réconcilier les temps modernes avec les institutions du passé ; étendre de plus en plus l'exercice légitime de la raison et de la liberté ; retremper publiquement, dans un fleuve de charité et de justice, l'épée divine de l'autorité : telles étaient les pensées inspirées en commun au Pontife et au Lévite (1). Mais, en même temps, les innovations apportées par Pie IX dans le gouvernement de ses Etats, cette confiance hardie, en apparence téméraire, dans la sagesse de son peuple, présentaient un caractère qu'on ne trouvait point au même degré dans le système conseillé par le publiciste espagnol à la royauté et au peuple de son pays (2). De là, sans aucun doute, le retard qu'il mettait

(1) Voir en particulier le 3e vol. du livre sur le *Protestantisme.*

(2) Voici l'opinion précise de Balmès sur la monarchie et les formes diverses de gouvernement. Il *préfère* aux autres formes, qu'il est loin de désapprouver, l'institution monarchique héréditaire, pas absolue mais limitée. « *Progresser, c'est marcher en avant.* En quel cas est-il juste de dire que la société progresse ? Uniquement lorsqu'elle *marche vers sa perfection.* Vient-elle à perdre quelque chose de la perfection, elle rétrograde. La question du progrès social est simplement celle de savoir si la société a obtenu ou non un degré nouveau de perfection. Le mot *progrès* est employé par certaines gens comme synonyme de *tendance démocratique.* Il serait nécessaire de prouver que les lois et les institutions sont d'autant plus parfaites qu'elles sont plus démocratiques et que la perfection consiste dans l'empire absolu de la démocratie. Propositions insoutenables, car l'histoire et la philosophie se réuniraient pour les contredire. *La perfection de la société exige que l'élément démocratique soit, suivant les circonstances, tantôt restreint, tantôt développé.* » (Consideraciones politicos, cap. XI.) D'accord avec plusieurs des grands docteurs des écoles théologiques, Balmès considère la forme habituelle et traditionnelle des gouvernements de l'Europe, c'est-à-dire, une monarchie mélangée, à des degrés divers, d'aristocratie et de démocratie, de fixité et de progrès, comme la plus propre à garantir les biens sociaux. L'Eglise catholique, dans sa hiérarchie, présente un type assez complet de cette sorte de gouvernement.

à formuler un hommage public à l'égard du Pontife. Enfin, un silence plus prolongé lui aurait paru, à lui-même, répréhensible. Des attaques passionnées contre la politique du successeur de Grégoire XVI s'élevaient chaque jour, en Espagne, des rangs du parti le plus religieux et du sein du clergé. L'exaltation pouvait pousser certains esprits jusqu'au péril de tout suspecter dans le Pontife. Balmès, du moins, savait les vertus et la piété de Pie IX. On apprit, à son retour de France, qu'un écrit de lui, intitulé *Pio IX*, sortait des presses de l'imprimeur Aguado.

Analyse de cet écrit.

Cet écrit était court, mais quelles pensées et quels tableaux dans ce petit nombre de pages ! C'était le panorama de l'histoire, de la philosophie, de la politique, resserré en quelques traits, éclairé d'une lumière qui semblait une clarté anticipée de l'avenir autant qu'un reflet du passé. En regard de l'institution du Pontificat, soutenue manifestement par une main divine, Balmès plaçait les autres institutions terrestres et leur faisait reprendre ainsi leurs proportions chétives. Il montrait l'Europe divisée entre un double empire : celui de la force matérielle, celui de l'esprit. D'un côté, l'autocratie russe et l'aristocratie anglaise ; de l'autre, la propagande française, force subtile, envahissante, prête à tout déborder. Ces deux puissances, ennemies l'une de l'autre, étaient en même temps ennemies de l'Eglise : l'Eglise devait les adoucir, les assujettir, les dompter. Le monde touchait à une de ses grandes évolutions. Il allait passer à un état nouveau « que le faible esprit de l'homme pressentait, mais » qu'il n'aurait su définir. » « Il fallait que la double » souveraineté du Saint-Siége, temporelle et spirituelle, » traversât le bouleversement profond auquel l'Europe » était destinée. » Cette double autorité d'un prix inestimable pour les intérêts confondus de l'humanité et

de l'Eglise, devait demeurer respectée au sein de la transformation générale des idées et des mœurs. En un mot, le nouveau pontife était appelé « à résoudre, » pour son époque, le problème que ses prédécesseurs » avaient résolu chacun pour la leur. » — Telle était la pensée de l'ouvrage. Jamais l'éloquence de Balmès n'avait jeté un éclat plus vif. Certaines pages, une entre autres, consacrée à peindre et à caractériser la France, étaient dignes des plumes les plus illustres.

L'opuscule de Balmès sur Pie IX semble inspiré par le génie de l'espérance chrétienne. Rapproché des *discours* et *lettres* de Donoso Cortès, marquis de Valdegamas, cet écrit brille comme un rayon de lumière succédant à une nuée orageuse. Toutefois, entre les prévisions qui alarment le marquis de Valdegamas et celles qui consolent Balmès, on ne saurait signaler une contradiction absolue. Aux regards de l'un, la société temporelle d'une partie de l'Europe va subir un cataclysme; aux regards de l'autre, la barque de Pierre, surnageant au milieu du naufrage, recueillera les débris pour les reporter à la rive. L'un, rempli de terreur au souvenir des vengeances divines que l'histoire lui rappelle, retrace ces tableaux formidables et fait apparaître en même temps la catastrophe finale par laquelle la justice de Dieu consommera ici-bas son triomphe; le second, au contraire, tient son regard fixé sur les jours de miséricorde qui seront encore prêtés à la terre. Au surplus, M. de Valdegamas lui-même, dans un entretien intime, a exprimé ce jugement sur l'écrit de Balmès. « Le dernier ouvrage » de Balmès, dit-il, mérite encore l'attention à un » autre point de vue. Balmès, qui fut toujours un » grand penseur, n'avait point été un grand artiste. » Chez lui les études littéraires n'allaient point de » pair avec les études philosophiques. Exclusivement

» occupé de l'idée, il en négligeait l'expression. L'habi-
» tude de la polémique, cette exterminatrice des styles,
» avait rendu Balmès verbeux. Mais dans son écrit sur
» Pie IX, il élève tout à coup l'expression à la hauteur
» de la pensée. Pour la première fois sa grande pensée
» brille revêtue d'un magnifique langage. Lorsque
» Balmès est mort, l'écrivain était devenu digne du
» philosophe; la critique, en les mesurant, les trouvait
» égaux. »

Les concessions *faites à temps* paraissent à Balmès le moyen le plus sûr pour opérer sans secousse les transformations de l'ordre politique. Selon lui, Grégoire XVI dut refuser toute concession; il n'en pouvait accorder sans *plier* par cela même devant les exigences révolutionnaires, exigences *manifestées* plus d'une fois, sous son règne, à main armée. Pie IX, mettant à profit pour accomplir ses réformes, un instant où l'Europe est en paix et Rome en repos, prévenait habilement les périls attachés au système de la résistance absolue. Balmès, du reste, analysait avec une sagacité prévoyante les divers dangers que l'autorité pontificale allait traverser. Il ne recule pas même devant l'hypothèse d'un renversement passager de la souveraineté temporelle du St.-Siége. « Cette souveraineté absente,
» dit-il, laisserait un vide que rien ne saurait combler.
» Un tel événement produirait une perturbation si
» profonde que la restauration même du pouvoir tombé
» deviendrait indispensable. Oui, si l'Europe était con-
» damnée à revoir le spectacle donné déjà une fois au
» commencement de ce siècle, il serait dès ce moment
» permis de pronostiquer une restauration nouvelle.
» En certains cas, l'excès du mal amène forcément le
» remède. Le domaine de St. Pierre n'occupe qu'un
» point sur la carte, mais ce point est d'une telle impor-
» tance, que nulle puissance européenne, même du

» premier ordre, n'intéresse le monde à un si haut » degré. Faites disparaître l'une des grandes puissances, » le monde en sera moins troublé que de la ruine de » l'autorité temporelle du Pontife. »

Attaques contre Balmès.

L'apparition du *Pio IX*, causa dans le public de Madrid et de l'Espagne une émotion singulière. Les amis de Balmès, ses admirateurs, furent presque tous saisis d'un sentiment qui les porta non à l'éloge, mais au blâme. Les plus passionnés, les plus confiants dans la parole du maître se bornèrent à contester l'opportunité de l'écrit. Les réformes politiques opérées par Pie IX semblaient, au grave esprit espagnol, imprudentes, excessives. Ce sentiment était redoublé par les louanges que ces réformes obtenaient, en Espagne comme dans le reste de l'Europe, de toutes les plumes et de toutes les bouches révolutionnaires. Balmès, il est vrai, mentionnait soigneusement les réserves que faisait Pie IX lui-même au profit de l'autorité. Ce qu'il approuvait, c'était uniquement une réconciliation plus ample entre la liberté et le pouvoir. C'était pour Rome, pour le reste du monde, ce qu'il avait tenté d'obtenir, pour son propre pays, par le mariage de la reine Isabelle avec l'héritier de don Carlos. Telle pouvait être aux yeux du public sa justification. — Tandis que ses amis mêlaient à leur critique l'expression habituelle de leur sympathie, des obscurs adversaires attaquèrent l'auteur du *Pio IX* par le sarcasme, l'injure, la calomnie. Pour la première fois, Balmès recevait un outrage parti des rangs d'où s'était élevé, depuis sept ans, en son honneur, un hommage si universel. Des disciples, mus par un zèle spontané, se chargèrent de répondre aux insultes (1). Quant à lui, fidèle à sa dignité, il ne

(1) La liste des pamphlets, des brochures, publiés dans diverses villes d'Espagne, pour ou contre le *Pio IX* est trop longue pour être rapportée ici. — On alla jusqu'à imputer à Balmès, à l'occa-

prit soin de se justifier que dans l'estime de ses amis les plus dévoués. — Avant de partir pour Paris il avait dit : « La question du changement de la politique » romaine est la plus grave, la plus difficile qui soit en » Europe. Mais je ne m'en inquiète guère; tout, dans » ce pays-là, se trouve retenu par une chaine d'or dont » le premier anneau est rivé dans le ciel. » — « Pie IX, » disait-il plus tard, est, à un haut degré, un homme » d'oraison. Voilà pourquoi je suis sans crainte sur le » succès final. — Que peut la révolution contre un » homme uni à Dieu, qui, sans se lever de son trône, » dit : « Je ne bougerai pas d'ici. » Celui-là vient-il à » manquer, un autre prend sa place. D'ailleurs qu'est-ce » que Rome et l'Italie sans le Pape? S'il n'était plus » là, certes, on ne tarderait guère à l'aller chercher. » — « Je rêve peut-être, disait-il encore; si je rêve, je » puis du moins vous assurer que c'est tout éveillé. » Il avouait n'avoir jamais écrit avec un tel enthousiasme. Plus d'une fois il s'était vu obligé de quitter la plume de peur de céder à son transport. « En publiant cet ouvrage, dit don Antonio Soler, il voulut prévenir de la part de l'Espagne, à l'égard du Pontife, le moindre signe de mécontentement ou de défiance. La seule idée d'une *protestation*, même colorée d'un prétexte spécieux, le faisait frémir. » — « Il s'est interposé entre les outrages et le Pontife, écrit un autre ami; *Balmès s'est offert en holocauste pour le catholicisme.* » — On remarqua que depuis la publication de son écrit, nul n'osait plus mettre en doute la piété ni les autres

sion de ce livre, des vues d'ambition et d'orgueil. Dans ses conférences avec Mgr. Brunelli, envoyé apostolique, Balmès, dit-on, avait contribué au choix d'un grand nombre d'évêques pour les siéges vacants en Espagne. Jaloux de sa liberté et de ses jouissances d'écrivain, il repoussait pour lui-même toute dignité ecclésiastique. Certains esprits imaginèrent qu'il visait au cardinalat.

vertus de Pie IX. — Don Antonio Ristol, cet ancien et fidèle confident de Balmès, blâmait aussi, comme inopportune, la publication du *Pio IX*. « Sache, lui » dit Balmès, que c'est un devoir de conscience qui m'a » fait prendre la plume. Ma conviction d'avoir bien fait » est telle que, si j'avais à récrire mon *Pio IX*, je n'y » ajouterais ni n'en ôterais un seul mot. Mon ouvrage » n'a pas été compris. » On rapporte que ce langage s'est reproduit dans sa bouche jusqu'au dernier instant de sa vie.

Ainsi, la dernière action publique de J. Balmès a été de s'immoler au pied du trône où siége la double majesté du Pontificat. Si la politique inaugurée dans les Etats romains s'accordait peu avec les pensées habituelles de l'écrivain espagnol, l'adhésion formulée par lui dans son *Pio IX* a été une marque de la simplicité de sa foi, supérieure à la ténacité de ses opinions. Sans le chercher, sans y penser, Balmès effaçait par là le nom d'opiniâtreté et de passion qui, dans l'esprit de quelques-uns de ses compatriotes, pouvait se mêler au souvenir de sa longue lutte à l'occasion du mariage de la reine Isabelle-la-Catholique. Quant à l'honneur ou au discrédit que son dernier ouvrage fera rejaillir sur sa renommée de publiciste, il est assuré, dans tous les cas, de partager le sort de l'exilé de Gaëte. L'avenir écrira-t-il sur ce livre le mot *erreur :* cette erreur, chez Balmès, sera nommée une *illusion de la foi*, comme l'erreur, chez le Pontife, prendrait pour nom : *illusion de la charité*. Pour notre part, plein de confiance dans le jugement que prononcera la postérité, nous admirons, dès ce moment, chez l'écrivain, un pressentiment extraordinaire de l'œuvre divine accomplie par le Pontife, au prix de tant d'angoisses et de larmes.

V.

Mort de Balmès. — Deuil de l'Espagne.

Balmès se retire à Barcelone pour s'occuper de son *Cours de philosophie.*

Bientôt l'amertume dont on abreuvait en Espagne l'auteur du *Pio IX* fut augmentée par les nouvelles qui affluaient de l'étranger. Deux mois après la défaite du *Sonderbund* des cantons catholiques de la Suisse, la catastrophe du 24 février 1848 en France faisait éclater tous les périls cachés au sein de la sécurité apparente de l'Europe. L'Espagne, par son esprit public, secondée vaillamment de l'épée, repoussait la contagion, comme un corps vigoureux traverse impunément une atmosphère empestée. Mais l'Italie n'avait point le même privilége. Balmès lui-même, prophète trop clairvoyant, avait prédit, avec une justesse désolante, les événements dont la France était le théâtre. Avant d'expirer il n'a été témoin que des préludes de la révolution romaine. — Peu de temps avant les grands événements de février et de mars 1848, Balmès avait quitté Madrid pour se retirer à Barcelone. Toute son activité se repliait alors sur un labeur quelque peu étranger aux occupations des précédentes années. Il traduisait en latin son *Cours élémentaire de philosophie* ; et, ravivant les réminiscences de cet âge où il écrivait plus aisément en latin qu'en castillan, il s'appliquait à formuler sa pensée selon le génie le plus pur de la langue de Cicéron. A ce travail se rattachait un souvenir de son dernier voyage en France. Mgr. Affre, si près alors de l'illustration du martyre, avait entretenu Balmès avec le sentiment simple et touchant qui a laissé dans tant de mémoires une impression ineffaçable. Il lui avait conseillé de traduire en latin son

Manuel philosophique. Docteur lui-même, Mgr. Affre promettait un droit d'asile à cette doctrine, dès qu'elle aurait revêtu la forme classique, nécessaire pour la naturaliser dans les écoles du clergé.

Mort édifiante de Balmès, 9 juillet 1848.

On se rappelle cette première maladie qui faillit emporter Balmès, dans sa 17me année, à l'université de Cervera. Plus tard, au printemps de 1841, il subit une nouvelle étreinte d'un mal de même nature : une fièvre catarrhale ne céda qu'à l'efficacité d'un remède qui lui fut souvent et trop vainement recommandé : le *repos.* La plus grande partie du temps qu'il a donné à la vie publique fut disputée en quelque sorte par lui à la souffrance et à la mort. Lorsqu'il s'éloigna de Madrid pour la dernière fois, il emportait déjà une blessure secrète. Le terme de ses efforts et le jour de la récompense étaient venus. — « Le 14 ou le 15 mai, » nous dit don Miguel Balmès son frère, nous causions » ensemble, seuls, assis sur un canapé. Tout à coup il » fut saisi d'un tremblement glacé. » C'était le premier symptôme d'un mal qui, dès le premier instant, se trouva sans ressource. La nuit suivante il fut en proie à l'insomnie. Les médecins lui conseillèrent d'aller respirer l'air vivifiant des montagnes natales. Son frère et toute la famille de son frère quittèrent avec lui Barcelone, le 28 mai, et l'accompagnèrent à Vich. Dans les premiers jours qui suivirent son arrivée, un soulagement momentané fit espérer qu'il se rétablirait. Il se promena une fois ; il parcourut d'un pas déjà hésitant ces lieux où s'était écoulée sa studieuse jeunesse. Remède inutile. « Bientôt, nous dit don Antonio Soler, » cette intelligence si lucide comprit que la dernière » heure approchait. Il accepta le sacrifice sans mur- » murer. On put cependant saisir en lui un vague désir » de conserver l'existence : dernier instinct de notre » nature, qui prouve à quel point il est véritable que

» la mort est un châtiment. » — Le 19 juin Balmès se levait encore : il aimait à voir quelques amis rassemblés autour de lui. Le 21 il demanda lui-même un confesseur. On lui parla du Saint-Viatique. Le lendemain, jour de la Fête-Dieu, l'hostie fut consacrée dans sa chambre, et il reçut notre Seigneur avec une tendre dévotion. Deux jours après, un médecin renommé de Barcelone, le docteur Gil, appelé à Vich en consultation, déclarait, d'accord avec ses confrères, que la maladie était une phthisie pulmonaire, arrivée à un degré où elle se trouvait incurable. « Vous ne sauriez » vous figurer, écrit don Miguel Balmès, la résignation » qu'il a conservée au milieu de ses souffrances. Nul » de nous n'a entendu sortir de sa bouche un seul » gémissement. » — « Quelle consolation, écrit à son » tour le chanoine Soler (lettre du 7 juillet), de le voir » ainsi immolé sur l'autel du divin vouloir ! Il ne veut » que ce que Dieu veut, et de la manière que Dieu le » veut : présage heureux que cette grande âme, abîmée » bientôt dans le sein même de Dieu, commencera » d'accomplir pour l'éternité, au milieu de délices sans » fin, la volonté divine. » — Un peu avant d'entrer en agonie, un de ses amis lui ayant demandé comment il se trouvait : « Grâce à Dieu, je vais bien, répondit » Balmès. Il y a deux hommes en moi : l'un *spirituel*, » l'autre *corporel*. L'homme *corporel* m'occupe fort » peu. » — Les deux derniers jours de sa vie furent remplis de convulsions, d'accès de délire, d'angoisses. Pendant les intervalles calmes et lucides, son âme, soutenue, exhortée par les paroles d'un ami, se tenait élevée vers Dieu. La Sainte-Eucharistie lui avait été administrée une seconde fois. Il reçut aussi l'Extrême-Onction. « Deux heures avant d'expirer, il fit comprendre qu'il désirait voir son confesseur. Celui-ci » vint. Dès qu'il l'aperçut, Balmès exhala sa contrition

» avec des signes d'une douleur touchante. On plaça » tout près de son lit une pieuse figure de la sainte » Vierge. Les yeux du moribond s'attachèrent avec » ardeur sur cette image. Son âme passa dans les mains » de Marie, pour être présentée par elle au Juge » suprême des vivants et des morts. Ainsi expira » Balmès, grand dans sa vie, non moins grand dans » son trépas. » (Autre lettre du chanoine Soler.) — C'était le 9 juillet, à trois heures vingt minutes après midi. M. de Châteaubriand, que Balmès avait vu dans l'un de ses derniers voyages en France, était mort quatre jours auparavant (1).

Deuil et hommages de l'Espagne.

Une mort si prématurée jeta dans toute l'Espagne un étonnement douloureux. A des degrés divers, en dépit des opinions différentes, chaque espagnol avait pris coutume de considérer Balmès comme l'une des gloires de la patrie. Or, cette gloire était encore si jeune, elle s'accroissait tellement de jour en jour, que la voir disparaître tout à coup fut un malheur senti de tous. La ville de Vich, plus particulièrement intéressée à la renommée de Balmès, fut aussi plus surprise et plus émue de la catastrophe survenue dans ses murs. « A peine Balmès eut expiré dit don Antonio Soler » (*Biographia*), nous sentîmes tous qu'il faisait partie » de la gloire nationale; nous nous crûmes tous » obligés de recueillir les vestiges de cette grande mé- » moire. On lui fit des obsèques dignes d'un prince de » l'Eglise. Dans la ville de Vich il n'y eut pas une seule » personne notable, dans quelque rang ou de quelque » profession qu'elle fût qui n'accompagnât ses restes ou

(1) « Ainsi, dit un biographe, l'Eglise a perdu, presque dans le » même instant, deux des hommes qui l'ont défendue le plus victo- » rieusement, l'un par la philosophie, l'autre par les enchantements » poétiques (Ant. Soler). » Il serait d'ailleurs facile de signaler d'autres rapprochements entre ces deux serviteurs de l'Eglise.

» n'assistât à la cérémonie funèbre. La municipalité en » corps s'y rendit, ce qui n'a lieu que dans les cas les » plus extraordinaires. » Au lieu des funérailles modestes qu'il avait demandées par son testament, la ville entière, l'alcade, le corps municipal, l'Evêque élu du diocèse, le chapitre de la cathédrale résolurent de rendre à ses restes les plus grands honneurs. Le Séminaire, dans lequel on se rappelait qu'il avait reçu ses premières leçons, avait envoyé tous ses professeurs et une députation choisie parmi ses élèves; Monseigneur l'Evêque élu du diocèse voulut, en personne, célébrer l'office. — Quatre jours après la mort de Balmès, la municipalité de la ville de Vich prit l'arrêté que voici : « A l'exemple de ce qui se pratique cons- » tamment dans la capitale du royaume, considérant » qu'il est juste d'inscrire en quelque endroit de nos » murs le nom de notre célèbre compatriote le docteur » et prêtre don J. Balmès, décédé en cette ville » le 9 du présent mois; considérant qu'à l'entrée de » la ville, du côté de la porte de Barcelone, se trouve » précisément une place spacieuse qui n'a point encore » reçu de nom : le très-illustre *Ayuntamiento* constitu- » tionnel, dans sa séance ordinaire du présent jour, a » décidé que ladite place prendra désormais ce nom : » *Place de don Jacques Balmès.* — Fait à Vich, » le 14 juillet 1848. Par décision du très-illustre » *Ayuntamiento* const., José Praldesaba, secrét. (1). »

En faisant connaître à un ami ces premiers honneurs rendus à la mémoire de Balmès, le vénérable chanoine magistral de Vich écrivait ceci : « Dans le malheur que » nous pleurons, je ne considère pas tant la perte du » riche joyau qui décorait notre ville, que le détriment

(1) Cette décision prise par la Municipalité fut imprimée et publiée, ainsi qu'un discours prononcé par l'alcade. Ces deux pièces étaient suivies d'une relation détaillée des obsèques.

» apporté à la société par la ruine de cette puissante » colonne, ornement de l'Eglise. Heureusement, les » lumineux écrits de Balmès ne descendent point avec » lui dans le tombeau, chacun de ces écrits fera revivre » son souvenir aimé.... Le sentier de Balmès, tel que » celui du juste, sera semblable à une clarté brillante » qui s'accroîtra jusqu'au milieu du jour. Plus on étu- » diera ces écrits de pures étincelles de la vérité, plus » on verra s'étendre l'honneur de celui qui les a tracés.» On peut dire que ce langage fut celui de l'Eglise entière d'Espagne. Dans un grand nombre de sanctuaires illustres du royaume, des services solennels, à l'intention de Balmès, réunirent les magistrats et l'élite de la nation. Plusieurs oraisons funèbres, prononcées du haut de la chaire et répandues dans le public, témoignent à quel point la doctrine de l'écrivain remuait et vivifiait les esprits dans le clergé. Un de ces discours fut prononcé, le 3 août, dans l'église du séminaire de St.-Charles, à Saragosse, par le docteur don Manuel Martinez, en présence de l'archevêque du diocèse, des autorités et des personnes les plus distinguées de la cité. Au pied du catafalque étaient placés tous les livres écrits par Balmès sur des matières religieuses ou philosophiques.

Absorbé par la passion d'étendre la vérité beaucoup plus que par le soin d'édifier sa propre réputation, Balmès, comme on l'a vu, n'avait brigué ni dignités ecclésiastiques, ni distinctions littéraires. « L'Espagne » cependant, dit don Antonio Soler, commençait à lui » conférer les honneurs qu'il avait depuis si longtemps » mérités; ce fut précisément ce moment que Dieu » choisit pour l'appeler à d'autres récompenses. »

A la fin de janvier 1848, quelques mois avant sa mort, un fauteuil, celui de Mgr. Amat, évêque d'Astorga, était venu à vaquer à l'Académie royale de Madrid : M. le marquis de Viluma fut chargé, par un vœu unanime

du corps académique, de le lui offrir. Balmès remplit les formalités d'usage. Il fut élu membre de l'Académie. Balmès y prenait place au titre d'historien et de philosophe, plutôt qu'au titre de linguiste ou de gammairien. Il n'eut pas même, avant de mourir, le temps de terminer son discours d'ouverture. Son fauteuil, redevenu libre avant qu'il en eût pris possession, a été occupé par un littérateur dont le goût et la politesse sont connus à Paris et à Londres aussi bien qu'en Espagne, don Joaquin de Mora. Au moment de s'asseoir à cette place, marquée d'un grand et triste souvenir, M. de Mora prononça le 10 décembre 1848, en l'honneur de Balmès, le discours dont nous avons fait mention plus haut. — A cet hommage de l'Académie, il faut joindre celui que l'Espagne entière continue de décerner chaque jour à la mémoire de Balmès, en ajoutant de nouvelles offrandes aux sommes déjà recueillies pour lui ériger un mausolée. Ces listes de souscription contiennent les noms les plus connus de l'ancienne monarchie, les plus brillants de l'ère moderne. Il suffirait de les parcourir pour comprendre à quel point l'influence exercée par Balmès était universelle. En effet, un nombre immense d'intelligences recevait de lui une direction qui les guidait en tout, dans la religion, dans la politique, dans la philosophie. Les esprits même opposés à ses doctrines, vénéraient involontairement son caractère et sa piété. L'ébranlement qui venait d'agiter toute l'Europe, rapprochait en Espagne, par la vue d'un péril commun, des hommes qui, jusque-là, séparés par des noms propres ou des nuances d'opinion, s'étaient traités en ennemis. Au moment où Balmès descendit dans le cercueil, il était devenu, par le danger des circonstances et par la supériorité de son talent, le docteur de la nation entière. Le monument par lequel son pays lui témoigne

une gratitude immortelle, s'élèvera, parmi les souvenirs des dissensions civiles, comme une marque de cette unité cachée qui réconcilie de nouveau, sur les bases de la foi catholique et du dévouement à l'Eglise, les enfants de la patrie espagnole, depuis trop longtemps inquiets et divisés.

Mais un panégyrique encore plus mémorable, en l'honneur du publiciste catholique, s'est fait entendre dans les actes du gouvernement espagnol et dans le langage que tiennent les représentants officiels de la nation. Le bouleversement commencé en France au mois de février 1848 et de là étendu à l'Europe presque entière, n'a pu ébranler le sol espagnol. Cette terre saturée du christianisme pratique, a repoussé cette fois les atteintes révolutionnaires. Seule parmi les grandes nations soumises à la foi romaine, l'Espagne a pu offrir à pie IX une assistance libre et solennelle. Cet exemple donné par l'Espagne a été suivi par d'autres nations ; mais le principal honneur doit lui en revenir. — Ce n'est pas tout. A l'ouverture des cortès (1849), la conduite du gouvernement espagnol, soit dans les affaires de Rome, soit dans sa résistance aux entreprises de la démagogie, a été le sujet d'un débat public. La pensée nationale était appelée à se manifester. Quelles doctrines a-t-on entendues ?— Une démonstration magnifique des principes de la politique chrétienne, telle que les docteurs les plus illustres et Balmès, leur dernier écho, l'ont enseignée. Il serait nécessaire de transcrire ici, dans son entier, le discours prononcé le 4 janvier 1849, à la tribune du congrès espagnol, par don Juan Donoso Cortès, marquis de Valdegamas. Orateur du parti qui gouverne l'Espagne, le marquis de Valdegamas a reproduit, sous une forme admirable, les mêmes enseignements qui remplissent les écrits de Balmès. En se faisant ainsi le traducteur de la pensée catholique, il

est devenu l'interprète des convictions qui maîtrisent presque toutes les intelligences en Espagne. De là le succès éclatant qui a été la récompense de son discours. Admirateur du talent de J. Balmès, d'accord avec lui sur les principales vérités de l'ordre politique, le marquis de Valdegamas ne refusera pas d'être inscrit au nombre de ses apologistes. Aucun n'est plus éloquent (1).

VI.

Œuvres posthumes et portrait de Balmès.

Ouvrages inédits et projets de Balmès.

Un écrivain actif et fécond ne meurt pas, presque inopinément, à l'âge de 38 ans, sans laisser plus d'un travail à demi ébauché par sa plume ou par sa pensée. Balmès avait conçu des projets nombreux. Au moment de mettre fin à sa feuille politique, il eut la pensée de la continuer pour répandre, mêlées à ses propres leçons, les œuvres du comte Joseph de Maistre, pour lesquelles il éprouvait une vive admiration. Vers le même temps, il conçut le projet d'ériger à Madrid une sorte d'*Athénée* catholique qui aurait servi de foyer et imprimé une direction au mouvement de renaissance religieuse en Espagne. L'élite de la nation, d'un bout à l'autre du royaume, se serait vue conviée à l'entreprise. Une multitude d'ouvrages anciens et nouveaux, propres à retremper dans l'orthodoxie la littérature, les sciences, l'histoire, auraient été édités par cette société. Peu de temps avant sa mort, Balmès fut sur le point d'ouvrir à Madrid une chaire publique. Il fut occupé aussi du plan d'une *Revue Catholique*. Enfin, pour l'avenir, il rêvait d'écrire un *Traité de Théologie*,

(1) On a réimprimé, à Bruxelles, les deux *Discours* les plus remarquables de M. Donoso Cortès, ainsi que ses *Lettres* à MM. de Montalembert, etc.

un abrégé de l'*Histoire sacrée* et des *Mémoires sur les événements survenus en Espagne depuis* 1833.— Sous le titre de *Lettres à un Séminariste,* il avait commencé un ouvrage dont le dessein était de tracer un plan d'études ecclésiastiques. Outre la version latine du *Cours élémentaire de philosophie* et le fragment sur la *République française*, ses papiers contenaient, au moment de sa mort, des notes nombreuses pour un livre sur les mathématiques. — D'autres écrits d'une date plus ancienne, en particulier un mémoire intitulé: *De la conduite que les ecclésiastiques doivent observer à l'égard des incrédules,* trouveront leur place dans le recueil de ses œuvres posthumes. — A l'époque où les relations diplomatiques furent renouées entre l'Espagne et le St.-Siége, Balmès traça un tableau de la situation religieuse, politique et sociale de son pays. Cet écrit, qu'on dit être d'un ordre excellent, fut adressé à Sa Sainteté Pie IX. Sur son lit d'agonie, le publiciste chrétien reçut une *consulte* par laquelle le même Pontife l'interrogeait sur le *droit de nationalité,* sur *l'indépendance*. La mort ne lui a point permis de répondre (1).— Mgr. Brunelli, envoyé extraordinaire de Pie IX en Espagne, n'a pas craint de surnommer Balmès : *un père de l'Eglise pour l'époque actuelle* (El santo padre de la epoca. — *Vida de Balmes*, loc. cit.) On vient de voir que l'écrivain espagnol est descendu dans la tombe, honoré d'une dernière marque de la confiance pontificale. Ainsi, avant de mourir, il a mérité les distinctions les plus dignes d'une pieuse ambition, en professant des doctrines puisées d'une main hardie et sûre, dans les riches sources des inspirations catholiques.

Portrait de Balmès.

Le sentiment qui se peint le plus nettement dans l'existence entière de J. Balmès, dans ses actions ainsi

(1) *Vida de Balmes,* por don B. Garcia de los Santos.

que dans ses écrits, c'est son dévouement aux intérêts de la foi. Aucune passion n'écarte son cœur de cet amour persévérant par lequel il s'est lié au service de l'Eglise; aucune pensée ne distrait son esprit du culte de l'orthodoxie. Le 2e vol. de la *Philosophie fondamentale* avait été dénoncé à Rome à la Congrégation de l'Index, comme entaché d'erreur. « J'ai lu et relu le livre, » disait Balmès à un ami. Je crois qu'il ne s'y trouve » point d'erreur dogmatique. Cependant, quelle que soit » ma conviction à cet égard, je ne prendrai point la » plume pour me défendre. Si une seule proposition est » condamnée, je retirerai l'édition entière et la ferai » jeter au feu. J'annoncerai en même temps, par la » voie des journaux, mon obéissance à la décision de » l'Eglise.» Heureusement, le soupçon, à peine formé, s'évanouit. Au lieu de censures, l'ouvrage du docteur espagnol recueillit à Rome de vifs éloges.

« Une des choses sur lesquelles Balmès comptait » pour se préserver de l'erreur, dit un des biographes » (*Vida de Balmes*), c'était sa sensibilité extrême et » l'impression que produisait en lui tout avertissement » donné de bonne foi. « Peut-être, disait-il lui-même, » ressentirais-je d'abord une émotion chagrine; mais la » réflexion viendrait bientôt et me ferait suivre la voie » indiquée. » Aussi avait-il chargé quelques-uns de ses amis les plus intimes de lui signaler le moindre écart de sa plume.— Au moment où des critiques violentes assaillent son *Pie IX*, il écrit ceci : « La vérité, la » vertu, la conscience, Dieu : tels sont les points sur » lesquels notre regard doit demeurer fixé. Tout le » reste ne fait que passer. » La perspective des honneurs temporels, la faveur des grands ou des princes trouvaient Balmès insensible. Appelé dès son enfance à l'état ecclésiastique par une vocation décidée, il répétait que cent fois cet état aurait été préféré par lui, s'il eût

dû cent fois renouveler son choix. Pour donner une dernière satisfaction à la dignité de son caractère, il songeait à se retirer sous l'abri d'un toit sacré, à l'ombre de quelque église. « C'est, disait-il, ce que doit faire un prêtre. »

Balmès était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, d'une complexion faible, peu développée. Son teint délicat et pâle indiquait une habitude de souffrances. Sa démarche même révélait l'épuisement de sa santé. On ne pouvait le considérer sans se sentir entraîné vers lui par une sorte d'attrait douloureux. Toutefois, cette apparence de langueur répandue sur tout son être était combattue par le feu qui étincelait dans son regard. Son front, ses lèvres portaient une empreinte d'énergie qui se retrouvait aussi dans ses yeux noirs, profonds, animés d'un éclat extraordinaire. L'expression de sa physionomie était un mélange de vivacité, de candeur, de mélancolie, de force d'âme. Dans la société de ceux qui avaient son amitié ou sa confiance, son visage s'épanouissait et laissait briller la limpidité du cœur. En présence des inconnus au contraire, ce même visage semblait se couvrir d'un voile impénétrable. — L'influence d'une première éducation, quelque peu agreste, se laissait apercevoir parfois, ou deviner, dans les gestes et le maintien de Balmès; on ne pouvait néanmoins s'empêcher de reconnaître en lui un naturel porté à la noblesse et à une certaine dignité élégante. Le fond de son caractère était une sensibilité voilée et comprimée, qui attirait et remuait fortement les sympathies (1). Par l'effet de

(1) Son cœur exerçait un attrait si puissant que les *Biographies* nombreuses, les *Eloges*, les *Oraisons funèbres* par lesquels l'Espagne a honoré sa mémoire, sont presque tous empreints d'un sentiment d'émotion que nous voudrions pouvoir faire passer dans ces pages.

l'abnégation chrétienne et sous l'étreinte de la volonté, cette sensibilité avait été assujétie aux règles d'une raison austère. Elle n'en subsistait pas moins. — Don José Maria Quadrado, qui a surtout connu et fréquenté Balmès à l'époque où l'expérience et la maturité des années avaient tout perfectionné en lui, termine par ces traits la peinture de ses mœurs et de son caractère : « Observateur scrupuleux des moindres obligations » sacerdotales, il puisait dans la pratique de l'ascétisme » cette vigueur qu'il déployait dans ses travaux intellec- » tuels. La distribution de son temps était extrêmement » méthodique. Ses plaisirs se bornaient au commerce » intime de cinq ou six amis. Sincère dans ses jugements, » plein de tact dans ses conseils, il connaissait profon- » dément les secrets du cœur humain, non-seulement » ses élans les plus sublimes, mais les mouvements » excités par les incidents vulgaires de la vie. La flatterie » lui déplaisait moins que l'indépendance. Il honorait » ses amis en leur donnant des preuves de la confiance » la plus absolue. Sa sensibilité était exquise, mais il » l'avait rangée sous l'empire de la raison. Il avait réussi » surtout à la dissimuler. Avide d'être aimé, nous l'avons » vu s'alarmer à la pensée que les attentions dont il était » l'objet, pouvaient bien s'adresser, moins à l'homme » qu'à l'écrivain (1). »

Caractère de son talent.

D'après une règle assez ordinaire, les mérites qui distinguent le talent de chaque écrivain participent des qualités qu'on a reconnues dans ses inclinations ou dans son caractère. De plus, il est facile de remarquer chez Balmès une empreinte particulière communiquée à son esprit par l'action des croyances et des institutions qui influèrent sur sa jeunesse. — Le vrai génie de

(1) *Revista hespanica, America.*, entrega 3ª.

Balmès, la marque distinctive de ses ouvrages, le cachet qui met à part ses pensées et ses écrits, c'est le *bon sens*. On observe à bon droit que cette qualité devient de plus en plus rare chez la plupart des peuples de l'Europe. En France surtout, à dater du 17e siècle, la décadence du *bon sens* suit une marche effrayante : si l'on y veut faire attention, cette qualité, c'est-à-dire, un certain degré de justesse dans nos sentiments et dans nos idées, ne saurait résulter que d'un ensemble de notions exactes, établies et fixées solidement au fond de notre intelligence. Or, le catholicisme, grâce à la précision de ses doctrines et à la fermeté de ses institutions, paraît seul capable de donner une exactitude habituelle et durable à l'universalité des opinions et des sentiments d'un peuple. C'est un effet de cette unité d'un ordre excellent, par laquelle, s'emparant à la fois du domaine de la théorie et de celui des actions, il ramène toute vérité à une source identique, toute intelligence à une règle, toute volonté à un but légitime. L'incrédulité ou le scepticisme, au contraire, en obscurcissant cette triple connaissance de l'origine, de la règle et du but, répandent dans les intelligences et les caractères un goût d'utopie et d'aventure entièrement contraire à cette belle qualité que nous venons de signaler chez Balmès. —Si cet écrivain présente, au milieu de notre siècle, l'exemple d'une pensée vive et hardie, réglée par une raison imperturbable, c'est, selon nous, un mérite qu'il doit à l'enseignement catholique, conservé dans toute sa pureté au sein d'une université espagnole (celle de Cervera) et communiqué à une intelligence que Dieu avait, d'ailleurs, disposée merveilleusement pour le recevoir.

Une clarté, une facilité surprenante et une noblesse soutenue, ont été les qualités prééminentes de la plume de Balmès. Ces mérites sont les plus essentiels chez un

écrivain dont l'esprit s'est voué presque exclusivement aux exercices de la raison.

Telle a été l'existence, telles ont été les mœurs, les vertus de l'homme à qui les lettres espagnoles, durant la première moitié de ce siècle, auront dû leur honneur principal.

L'influence du publiciste espagnol, on le sait assez, s'est étendue fort au-delà des frontières de sa patrie. Dans toute l'Europe, ses principaux écrits sont lus, analysés, et prennent part parmi les documents les plus importants pour la cause de la vérité. Dans l'Amérique du Sud, ces ouvrages ont conquis une popularité nationale. Pour cette région immense, dans laquelle le Bien et le Mal se livrent, de nos jours, un combat si lamentable, et dont l'issue, malheureusement, reste encore si douteuse, la langue de Balmès est la langue des ancêtres; sa pensée est aussi la pensée qui régnait dans un âge plus heureux. On reconnait, dans cette voix, l'écho des grands docteurs qui firent autrefois de la mère-patrie l'institutrice d'un monde nouveau, la nourrice féconde d'une civilisation naissante.

Balmès, d'une part, a opposé aux progrès de l'erreur une résistance tenace; de l'autre, il a rouvert à l'activité des esprits des voies sûres, mais larges. Précepteur prudent, il a fait comparaître devant le bon sens de sa patrie les opinions mêlées de tant d'illusions pour lesquelles l'humanité, presque entière, s'est affolée de nos jours. Ces opinions, il les a dévoilées, jugées. Et toutefois, d'une main déjà émue des premiers frémissements d'une tempête qui allait bouleverser le monde, il n'a pas craint d'écrire un testament, dans lequel, à côté du mot *avenir*, se lit à chaque ligne cet autre mot: *Espérance*. Ce testament est l'opuscule intitulé *Pio IX*. Ainsi, selon l'aspect sous lequel on le considère, Balmès apparait comme novateur, ou comme sectateur prudent

de l'expérience. Fidèle à la vérité dans le passé, il ne se montre pas moins dévoué à la vérité dans l'avenir. Sa carrière ouverte par un mémoire en faveur de la *Propriété ecclésiastique*, a été close par une apologie des réformes dues à Pie IX. Entre ces deux termes se déroule toute sa vie, toute sa pensée.

ART
D'ARRIVER AU VRAI.

PRÉFACE.

Le nom de Jacques Balmès n'a plus besoin d'être loué. Le mérite excellent de ce maître est désormais reconnu de tous. Pour les esprits attentifs, son livre sur le *Protestantisme et le Catholicisme dans leurs rapports avec la civilisation européenne*, est devenu, non-seulement en France mais en Europe, un véritable manuel de l'Histoire de la civilisation. Ses Ecrits politiques (1), sa sagesse, sa perspicacité, au milieu des débats qui ont agité son pays, assurent à sa mémoire un second titre d'honneur. Pour achever de faire juger parmi nous les œuvres du docteur espagnol, il reste uniquement à traduire ses Ecrits philosophiques.

Le premier de ces Ecrits, par ordre de dates, est le volume offert en ce moment au public. L'auteur l'a intitulé : *El Criterio*, c'est-à-dire *Moyens pour parvenir à la vérité, art de juger, art du bon sens.* C'est un traité de Logique à la portée des jeunes esprits; une Philosophie appropriée aux besoins des gens du monde, et cependant digne des intelligences les plus exercées. Balmès, dans cet ouvrage, a déployé toutes les richesses habituelles de son talent : une connaissance profonde des lois qui régissent l'être humain; une clarté, une simplicité parfaites dans le langage; un sens pratique qui ne l'abandonne jamais, et qui le guide sur le champ vers les côtés utiles des vérités qu'il considère.

Ce qui frappera principalement dans les pensées et

(1) J'en ai présenté ailleurs une analyse.

dans les écrits de Balmès, c'est un caractère qui manque ordinairement aux meilleurs esprits formés dans l'atmosphère du XIXe siècle. Ce caractère, c'est simplement ce que notre langue a nommé le *bon sens,* c'est-à-dire une certaine justesse, habituelle, constante dans les opinions, dans les sentiments; le calme du cœur joint à la sérénité de l'esprit; le silence des passions; l'exercice désintéressé des facultés intellectuelles.

Or, ce caractère imprimé aux écrits de Balmès se retrouve marqué dans tous les actes de son existence. C'est un mérite qu'il ne dut point uniquement aux dons généreux de la nature; ces dons s'étaient perfectionnés en lui par l'avantage d'une éducation saine et d'une instruction puisée à des sources irréprochables. De même que notre corps tire sa vigueur du coin de terre sur lequel il vit et de l'atmosphère qu'il respire, notre esprit, notre cœur puisent leur force dans l'éducation nationale, dans l'atmosphère intellectuelle et morale qui nous environne. Balmès, selon nous, doit surtout aux mœurs et aux traditions catholiques de l'Espagne ce que nous remarquons de véritablement rare et supérieur en lui. La crainte de Dieu, l'obéissance stricte formèrent la règle de son enfance; la sublimité de l'enseignement théologique fut l'aliment de son esprit pendant l'adolescence; sa jeunesse fut tout ensemble contenue et développée par la discipline d'une Université orthodoxe, cette discipline qui, dominant à la fois l'intelligence et le cœur, façonna, dans les siècles croyants, tant de grands esprits et de nobles caractères.

Si l'on y veut faire attention, le niveau général de l'intelligence et de la raison dans les sociétés modernes, s'est élevé fort au-dessus du point où l'antiquité l'avait porté. Or, ce phénomène ne saurait s'expliquer par une supériorité *intrinsèque* de l'intelligence humaine dans les

âges présents. Non-seulement cette supériorité pourrait être niée, mais l'égalité même entre les esprits de l'antiquité et ceux des temps modernes donnerait matière à contestation. Le phénomène dont nous parlons se rattache donc à une autre cause. Il s'explique par la diffusion et l'empire des vérités chrétiennes au sein de l'humanité.

Ainsi l'enseignement des vérités surnaturelles; cet enseignement qui, dans la société chrétienne, est à la fois le lait des enfants, le pain des forts, le vin des vieillards; cet enseignement si malheureusement amoindri de nos jours par l'action du rationalisme, réalisait, réalise encore en quelques contrées du monde civilisé, un double bienfait : d'une part, il familiarise les intelligences les plus humbles avec la science la plus sublime; de l'autre, il inculque aux esprits, et leur fait goûter les règles d'une sagesse surhumaine. Par la vertu de ces leçons divines, l'intelligence chrétienne se trouve, avant même de s'en apercevoir, transportée sur un sommet à la hauteur duquel les esprits les mieux doués de l'antiquité ont été loin d'atteindre. De là, l'œil naissant du génie parcourt, sans s'égarer, des horizons lointains. Il s'exerce à mesurer de vastes distances. Considérée de cette élévation, la terre ne lui présente jamais que de grands spectacles, tandis que le ciel, envisagé de plus près, l'a tout de suite charmé par ses perspectives infinies.

Balmès ne se contente point d'appliquer son *bon sens* aux réalités de l'ordre terrestre. D'un même coup d'œil il embrasse la destinée passagère de l'homme et son avenir immortel. Avec la même sagesse et la même rectitude, il trace les règles qui constituent ici-bas l'art de la vie, et celles qui mènent à une béatitude impérissable. Jamais l'être humain ne lui apparaît que dans sa plénitude et dans son unité : plénitude de durée, unité de facultés; âme et corps; sensibilité, intelligence; passion, volonté;

nature inclinée vers le mal, redressée divinement vers le bien; unie à la faiblesse, à l'infirmité, mais pressentant la gloire; tirée de la terre, mais se préparant pour le ciel.

Avant d'avoir parcouru en son entier l'*Art d'arriver au vrai,* on ne se fera point une idée juste des fruits que ce livre renferme. Le dernier chapitre, intitulé *De l'Entendement pratique,* formerait seul un ouvrage utile. Ce chapitre ne contient pas moins de soixante paragraphes, dans lesquels Balmès traite de l'influence des passions sur les opérations de l'intelligence. Silvio Pellico, dans son opuscule *Des devoirs des hommes,* laisse parler son âme aimante, sanctifiée par le sacrifice; Balmès, dans l'*Art d'arriver au vrai,* nous fait entendre le grave et sage génie qui modère le cœur ardent de l'Espagne. En maint endroit, lorsqu'il scrute les mystères de l'âme humaine, le moraliste espagnol, par la justesse et la pénétration de son regard, rivalise avec la Bruyère; mais, dédaigneux des frivolités de l'esprit, il néglige tout détail qui n'intéresserait que la curiosité : constamment pressé d'un zèle sacré, il se hâte, il court vers les conséquences utiles.

Ailleurs j'ai décrit les circonstances qui accompagnèrent la naissance de ce livre (1). On me permettra de rappeler ce récit. Balmès n'avait point encore terminé son grand ouvrage sur *le Protestantisme.* Il habitait Barcelone. Du sein de cette cité tourmentée par la Révolution, sa voix, connue déjà de toute l'Espagne, se joignait aux protestations qui assaillaient le pouvoir impie d'Espartero. Barcelone, où la Révolution avait consommé son triomphe en 1840, fut bombardée trois fois dans l'espace de trois années. Le dernier de ces bombardements eut lieu après l'expulsion du Dictateur. En vain la nation

(1) *Jacques Balmès, sa vie et ses ouvrages.*

entière applaudissait à la restauration du trône; une poignée de factieux, devenus maîtres de la capitale de la Catalogne, prétendait faire prévaloir des maximes quasi-républicaines. Tandis que les insurrections précédentes, dirigées contre le spoliateur de l'Espagne, avaient rencontré dans la population barcelonaise une sympathie marquée, celle-ci fut odieuse à la masse même du peuple. Le canon de Montjuich frappa cette fois des coups applaudis de toute la Péninsule.

Balmès, avant le blocus, s'était retiré à la campagne, dans la maison d'un ami. Il y avait passé le temps du siége, c'est-à-dire, un peu plus d'un mois. Là, sans autres livres que l'*Imitation* et l'Ecriture sainte, surmontant les préoccupations et les angoisses de l'heure présente, il avait composé un nouvel ouvrage.

Je parcourais l'Espagne à cette époque. J'entrai à Barcelone, au mois de novembre 1843, le lendemain du jour où les portes de cette ville s'étaient rouvertes devant l'armée d'Isabelle. Les soldats campaient partout. Sous cette protection, les habitants rentraient dans leurs demeures. L'espérance s'efforçait de renaître au sein de la désolation. La piété visitait, en versant des larmes, les monuments sacrés profanés par une faction en délire. L'église de *Santa-Maria-del-Mar*, en particulier, merveille de l'art gothique, après avoir servi de corps-de-garde à l'insurrection, attendait que ses nefs purifiées fussent rendues à la prière et au recueillement. Je rejoignis Balmès au milieu des tristesses de Barcelone. Dans sa petite chambre, située au plus haut étage de la maison de son frère, un obus, perçant le mur, avait mis en pièces le canapé sur lequel, pour ménager sa santé débile, il avait coutume de se tenir couché en écrivant ou en dictant. — Parmi ses hardes de voyageur, Balmès rapportait le manuscrit du livre qu'il venait de composer.

Toutefois, cet ouvrage, que l'Espagne estime un des meilleurs de l'auteur, ne fut publié qu'en 1845. C'est celui que notre public va lire sous le titre d'*Art d'arriver au vrai.*

En rappelant l'origine de ce livre, nous n'entendons nullement louer Balmès de l'avoir écrit en un si petit nombre de jours. Toute hâte dans les travaux de l'esprit mérite plutôt un blâme qu'une louange. Néanmoins, la rapidité de la plume n'indique point, dans tous les cas, la précipitation de la pensée. Pour ce qui concerne l'*Art d'arriver au vrai*, il est aisé de comprendre que la doctrine qui en forme la substance et le fond a reposé pendant de longues années dans l'esprit de l'écrivain. Le cachet de l'Université de Cervera se montre encore visible sur mainte page du livre : or Balmès avait quitté Cervera depuis près de dix années. Quant aux maximes pratiques qui abondent dans l'ouvrage, on n'y saurait voir un produit subit de l'improvisation; tout critique attentif y reconnaîtra la saveur d'un fruit mûri par la réflexion et l'expérience.

Notre sentiment est que le traducteur a perfectionné l'œuvre sortie de la plume de Balmès. Grâce à son labeur patient et habile, tel chapitre est devenu plus concis, telle image plus vive, telle vérité plus saisissante. Diverses traces d'une composition trop hâtée se sont ainsi effacées. Le public, par son suffrage, encouragera le traducteur et les éditeurs à mettre au jour prochainement une version française de la *Philosophie fondamentale*, œuvre grandiose dans laquelle Balmès a déposé les titres authentiques de sa renommée philosophique.

A. DE BLANCHE-RAFFIN.

Paris, 25 mai 1850.

ART D'ARRIVER AU VRAI.

CHAPITRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

—

§ I. — Bien penser. Qu'est-ce que la vérité?

Bien penser, c'est connaître la vérité, ou diriger son entendement par le chemin qui mène à la vérité. La vérité est la réalité des choses. Connaître les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, c'est posséder la vérité; les connaître d'une autre façon, c'est se tromper. Nous savons qu'il y a un Dieu, et cette connaissance est une vérité, parce qu'en effet Dieu existe; que la variété des saisons tient aux mouvements de la terre autour du soleil, et cette connaissance est une vérité, parce qu'en effet le soleil règle les saisons. Nous savons que l'obéissance aux lois, la bonne foi dans les transactions, la fidélité aux amis, etc., sont des vertus : savoir cela, c'est connaître autant de vérités; de même que juger bonnes et dignes de louanges la perfidie, l'ingratitude, l'injustice, etc., ce serait tomber dans l'erreur.

Pour bien penser, cherchons à connaître la vérité, c'est-à-dire la réalité des choses. De quelle utilité peuvent être des dissertations plus ou moins subtiles, ou profondes, si la pensée n'est point conforme à la réalité. Un laboureur, un modeste

ouvrier, qui connaissent bien les objets de leur profession, pensent et parlent mieux sur ces objets qu'un philosophe qui, enveloppant son ignorance de formules abstraites, prétend enseigner ce qu'il ignore.

§ II. — Différentes manières de connaître la vérité.

Quelquefois la vérité ne nous est qu'imparfaitement connue. La réalité se présente alors à nos yeux, non telle qu'elle est, mais *incomplète*, *augmentée* ou *changée*. Par exemple : une troupe d'hommes défile à une certaine distance; les armes brillent au soleil ; tout le reste ne nous apparaît que d'une manière confuse. Nous savons que ce sont des hommes armés ; mais est-ce un rassemblement populaire ? un corps régulier de troupes ? A quelle partie de l'armée appartient ce corps ? Nous l'ignorons. La vérité ne nous est pas connue tout entière ; notre connaissance est imparfaite ; il nous *manque* la vue distincte de l'uniforme.

Trompés par la distance ou par toute autre cause, nous supposons gratuitement que ces hommes armés portent tel uniforme, un uniforme qu'ils n'ont pas. Ici, encore, imperfection dans la connaissance, parce que nous *ajoutons* ce qui, en réalité, n'existe point.

Enfin, nous prenons une chose pour une autre, comme un parement jaune pour un parement blanc ; c'est *changer* ce qui est, puisque nous en faisons un objet différent.

L'entendement qui possède une vérité tout entière est comme ces miroirs dans lesquels les objets sont représentés tels qu'ils sont en eux-mêmes. Lorsqu'il est le jouet de l'erreur, il n'est plus qu'un kaléïdoscope qui trompe les regards en leur offrant des images sans réalité. Enfin, s'il ne possède la vérité qu'en partie, on peut le comparer à ces glaces mal étamées ou disposées d'une certaine façon, qui, retraçant des objets réels, les présentent toutefois autrement qu'ils ne sont, parce qu'elles en altèrent les proportions et la figure.

§ III. — Diversité des esprits.

Un esprit juste cherche à voir dans les objets tout ce qu'ils contiennent, mais rien que ce qu'ils contiennent. Certains hommes ont le talent de voir beaucoup en toutes choses; par malheur ils y voient ce qui n'y est point, et n'y voient rien de ce qu'il y a. L'événement le plus indifférent, une circonstance quelconque leur fournissent abondante matière à surabondamment discourir, à bâtir, comme on dit, des châteaux en Espagne. Grands faiseurs de projets, beaux diseurs!

D'autres sont atteints du défaut contraire; ils voient bien, mais peu à la fois. Les choses ne se présentent à eux que d'un seul côté; ce côté vient-il à disparaître, ils ne voient plus rien. Ces esprits inclinent à être sentencieux et obstinés. Villageois qui ne sont jamais sortis de leur pays; au-delà de leur horizon accoutumé ils s'imaginent que finit le monde.

Un entendement lucide, exact et vaste, embrasse l'objet de son étude tout entier; il l'envisage sous toutes ses faces, dans toutes ses relations. La conversation et les écrits des hommes ainsi doués se distinguent par leur clarté, leur précision, leur exactitude. Chacune de leurs paroles met une idée en relief, et cette idée répond à la réalité des choses ; ils vous éclairent , vous persuadent ; ils vous laissent pleinement satisfaits. Vous dites, avec un assentiment sans réserve : cela *est vrai;* il *a raison*. Nul effort pour les suivre dans leurs raisonnements. Vous marchez sur une route unie où celui qui vous mène vous fait remarquer, à propos, les merveilles qui se rencontrent sur votre passage. — Mais la matière est abstraite, difficile; le sentier est obscur et s'enfonce dans les entrailles de la terre ; il n'importe! votre guide en connaît les détours, il sait comment on diminue la fatigue, comment on abrége le temps, et tient en ses mains un flambeau qui éclaire les profondeurs les plus ténébreuses.

§ IV. — Chacun excelle dans son art selon qu'il en connaît mieux toutes les parties.

La connaissance parfaite des choses dans l'ordre scientifique fait le vrai savant ; dans l'ordre pratique et pour la conduite de la vie elle caractérise les sages; dans le maniement des affaires publiques, elle forme les grands hommes d'Etat. Enfin, dans toutes les professions, celui-là est le plus habile qui connaît le mieux les matières qu'il traite, les instruments dont il se sert. Ajoutons que cette connaissance doit être pratique, qu'elle doit embrasser jusqu'aux finesses de l'exécution, vérités de détail indispensables à la connaissance complète des choses : or ces vérités sont nombreuses, même dans les professions les plus humbles! Un exemple : Quel sera le meilleur agriculteur? — Celui qui connaîtra le mieux les qualités des terrains, des semences et des plantes; les meilleures méthodes et les meilleurs instruments de labour; celui qui fera rendre à la terre des produits supérieurs, à moins de frais, en moins de temps et en plus grande quantité; c'est-à-dire, enfin, celui qui possèdera le plus de vérités relatives à la pratique de l'agriculture. — Il en sera de même du charpentier, du commerçant : — celui-là sera le plus habile qui possédera le plus grand nombre de vérités sur son art; qui connaîtra plus à fond la réalité des choses dont il s'occupe.

§ V. — Il importe à tous les hommes de bien penser.

On le voit, l'art de bien penser intéresse, non pas seulement les philosophes, mais tous les hommes, n'importe leur condition. L'entendement est un don du Créateur; don précieux, mais non sans péril; c'est la lumière qui nous doit guider dans tous les actes de la vie. Veiller sur cette lumière est donc pour l'homme le devoir par excellence; qu'elle vienne à s'éteindre, nous ne marchons plus qu'à tâtons. Ne laissez

point votre intelligence inactive de peur qu'elle ne s'engourdisse et ne s'hébète; mais, en alimentant son foyer, en excitant sa flamme, ayez soin que rien n'en altère la pureté. Cette flamme doit éclairer sans éblouir; montrer la route, et en même temps les écueils dont la route est semée.

§ VI. — Comment on doit enseigner l'art de bien penser.

Bien penser est un art pratique qui s'apprend moins à l'aide des règles que des exemples. A ceux qui professent cet art à grand renfort de préceptes et d'observations analytiques, demandons ce qu'ils penseraient d'une nourrice qui, pour enseigner à de petits enfants à parler ou à marcher, emploierait une semblable méthode? Est-ce à dire que je condamne toutes les règles? Telle n'est point ma pensée. Mais je maintiens qu'on en doit user avec sobriété, sans prétention philosophique, et surtout qu'elles doivent être simples et pratiques. A côté de la règle, l'exemple : Un enfant prononce d'une manière défectueuse certains mots; que fait, pour le corriger, son père ou son maître? Il les prononce devant lui comme ils doivent être prononcés, et les lui fait répéter ensuite. — « Ecoutez bien.... à votre tour.... ne placez point ainsi vos lèvres; appliquez plus légèrement la langue sur le palais. » Voilà l'exemple à côté du précepte; la règle, et la manière de la mettre en pratique.

CHAPITRE II.

L'ATTENTION.

—

Il est des moyens qui nous conduisent à la connaissance de la vérité et des obstacles qui nous empêchent d'y parvenir. Enseigner à se servir des uns, à écarter les autres, tel est l'objet de l'art de bien penser.

§ I. — Définition de l'attention. Nécessité de l'attention.

L'attention est l'application de l'esprit à un objet. Pour bien penser, il faut d'abord savoir être attentif. La hache ne coupe point, si elle n'est appliquée à l'arbre; la faucile est inutile aux mains du moissonneur, si elle n'atteint les épis.

Quelquefois les objets se présentent à l'esprit sans que l'esprit s'y arrête. C'est ainsi que l'on voit sans regarder, que l'on entend sans écouter; mais une connaissance acquise de cette façon est toujours légère, superficielle, souvent inexacte ou complétement erronée. Un esprit inattentif se trouve, pour ainsi parler, hors de chez lui; il ne voit point ce qu'on lui montre. Acquérir l'habitude de l'attention, soit dans le mouvement des affaires, soit dans le calme des études, est donc pour nous de la plus haute importance. Aussi bien avons-nous pu le remarquer souvent, ce qui nous manque pour comprendre, c'est moins l'intelligence suffisante qu'une suffisante application de notre esprit, l'attention.

Nous écoutons un récit, le regard distrait, laissant notre imagination flotter au hasard, interrompant le narrateur par mille questions ou digressions étrangères; il suit de là que des circonstances intéressantes nous échappent, que des traits

essentiels passent sans nous frapper, et que, si nous voulons raconter le fait à notre tour, ou le méditer pour émettre un jugement, il se présente à notre souvenir incomplet, défiguré. Notre erreur procède-t-elle de notre incapacité, ou de l'attention insuffisante que nous avons prêtée au narrateur?

§ II. — Avantages de l'attention; inconvénient du défaut contraire.

L'attention multiplie les forces de l'esprit d'une manière incroyable; elle allonge les heures. Par l'attention, l'homme augmente sans cesse son fonds d'idée; c'est à l'attention qu'il doit leur clarté, leur précision; il lui doit même les merveilles de la mémoire, car en vertu de la permanence de l'attention, les idées se classent d'elles-mêmes dans le cerveau avec ordre et méthode.

Ceux qui ne savent prêter aux choses qu'une attention indécise dispersent leur esprit sur toutes sortes de sujets. Ici, ils reçoivent une impression; là, une impression contraire. Les faits sans connexion qu'ils accumulent, loin de s'éclairer mutuellement, loin de venir en aide à la mémoire, se mêlent, se confondent, s'excluent les uns les autres. Il n'est point de lecture, de conversation, de spectacle, qui ne puissent, pour insignifiants qu'ils paraissent, offrir quelque sujet d'instruction. L'attention tient note des moindres paillettes et les recueille; la distraction laisse tomber à terre comme choses de rebut l'or et les pierres précieuses.

§ III. — Ce que doit être l'attention. — Esprits légers ou absorbés.

On pourrait croire qu'une pareille attention entraîne beaucoup de fatigue; ce serait une erreur. Quand je dis attention, je n'entends point la fixité d'un esprit qui se rive pour ainsi dire aux objets, mais une application calme, reposée, qui permet que chaque chose ait son heure, et nous laisse l'agilité nécessaire pour passer d'un travail à un autre travail. Cette

attention n'est pas incompatible avec les diversions ou les délassements. En effet, se délasser, ce n'est point, pour l'esprit, cesser de penser, mais faire trêve aux sujets d'étude laborieux, et se livrer à une étude plus facile. Le savant qui interrompt des recherches ardues pour goûter un moment les charmes de la campagne, observe l'état des moissons ; il est attentif aux travaux des laboureurs, au bruit des sources, au chant des oiseaux; cette attention le distrait, elle ne le fatigue pas.

Je suis si loin de considérer l'attention comme une abstraction sévère et continue, que je range parmi les hommes distraits, non-seulement les étourdis, mais encore les esprits absorbés en eux-mêmes. Ceux-là se dissipent au dehors; ceux-ci se perdent, au dedans d'eux-mêmes, dans les profondeurs ténébreuses de leurs rêveries. Les uns et les autres manquent de l'attention convenable, c'est-à-dire de celle que l'on doit au sujet dont on s'occupe.

L'homme attentif est aussi celui qui a le plus d'urbanité et de courtoisie. Vous blessez l'amour-propre de ceux que vous n'écoutez point. Il est à remarquer qu'un acte d'urbanité ou un acte contraire, se nomment attention ou manque d'attention.

§ IV. — Les interruptions.

Ajoutons que les études même les plus profondes exigent rarement une attention telle, qu'on ne puisse la suspendre sans un grave dommage. On se plaint avec amertume d'une visite à contre-temps, d'un bruit inattendu, qui vient, comme l'on dit, couper le fil du discours. Faibles cerveaux ! véritables daguerréotypes dans lesquels le plus léger mouvement, l'interposition passagère d'un corps étranger, suffisent pour tout brouiller, pour tout confondre. Ce défaut, naturel chez quelques personnes ; chez d'autres, affectation vaniteuse et puérile, accuse, dans tous les cas, une absence complète de concentration, de recueillement intérieur. Quoi qu'il en soit,

efforçons-nous d'acquérir une attention à la fois forte et flexible. Que nos conceptions ne soient point des images daguerriennes, mais des tableaux nettement dessinés. Le peintre est-il interrompu ? il dépose ses pinceaux, pour les reprendre lorsqu'il le veut, et continuer son œuvre. Un corps étranger lui fait-il ombre? il l'écarte, et tout est réparé.

CHAPITRE III.

CHOIX D'UNE CARRIÈRE.

§ I. — Signification vague du mot talent.

Que chacun se consacre tout entier à la profession pour laquelle il se sent le plus d'aptitude. Cette règle est d'une grande importance; on l'a trop oublié, et c'est à cela, j'en ai la conviction, que les sciences et les arts doivent de n'avoir point fait des progrès plus décisifs. Le mot *talent* signifie, pour quelques-uns, capacité absolue; un esprit heureusement doué pour une chose doit l'être également pour toutes choses. Erreur capitale. Tel sera d'une capacité prodigieuse dans une branche des connaissances humaines, et fort médiocre ou complétement nul dans les autres. Napoléon et Descartes sont deux grands esprits, et toutefois ils n'ont aucun trait de ressemblance. Supposons-les échangeant leurs pensées; le génie de la guerre n'aurait point compris le génie de la philosophie; le conquérant aurait certainement rangé le penseur au nombre de ceux qu'il nommait, avec dédain, idéologues.

On pourrait écrire un livre sur les talents comparés en signalant les différences radicales qui les distinguent. A chacun sa part de force et de faiblesse. Il est peu d'hommes, il n'en existe point, on peut l'affirmer, qui parviennent à une égale supériorité en toutes choses. L'observation ne nous apprend-elle pas que certaines aptitudes se contrarient, et se nuisent mutuellement? En effet, un esprit généralisateur possède rarement l'exactitude minutieuse. Demandez au poëte, qui vit d'inspirations et d'images grandioses, de se plier, sans efforts, à la régularité compassée des études mathématiques!

§ II. — Un instinct nous indique la carrière pour laquelle nous avons le plus d'aptitude.

Aux facultés qu'il distribue à l'homme à différents degrés, le Créateur ajoute un instinct précieux qui lui en indique l'emploi. Un esprit se plait-il dans certains travaux? les recherche-t-il avec persévérance? Au contraire, éprouve-t-il à s'y livrer une répugnance presque invincible et toujours renouvelée? Ne nous y trompons pas; la nature l'avertit, dans le premier cas, qu'il a reçu d'elle, et dans le second, qu'elle lui a refusé, pour ce qui lui plait ou lui répugne de la sorte, des dispositions heureuses. Le sens du goût, lorsqu'il n'est point altéré par la maladie ou les mauvaises habitudes, distingue les aliments sains de ceux qui ne le sont pas; il en est de même de l'odorat. Dieu n'a pu prendre un moindre souci de l'âme que du corps.

Les parents, les maitres, les directeurs des établissements d'éducation et d'enseignement feront bien d'arrêter leur attention sur ce point. Que de talents, en effet, qui, bien dirigés, pourraient donner les fruits les plus précieux, se consument inutiles, parce qu'ils ont été fourvoyés dans des carrières pour lesquelles ils n'étaient points faits!

Il n'est personne qui ne puisse faire cet examen. L'enfant lui-même, dès sa douzième année, est en état de comprendre quels sont les travaux qui lui coûtent le moins, quelles sont les études où il déploie le plus d'aptitude et d'intelligence.

§ III. — Epreuves pour discerner les aptitudes particulières d'un enfant.

Faites passer sous les yeux des enfants les produits divers, les œuvres remarquables de l'industrie et de l'intelligence humaine; conduisez-les dans des établissements où l'instinct de chacun puisse être mis en présence de l'objet de son choix. Cette méthode sera très-utile et très-sûre. La nature prise sur le fait révèlera des aptitudes que l'étude la plus attentive n'aurait peut-être jamais su découvrir.

Un mécanisme ingénieux attire l'attention d'un groupe d'enfants de dix à douze ans. Le plus grand nombre admire un moment et passe; un seul s'arrête et semble s'oublier longtemps. La curiosité de son examen, les questions pleines de sens qu'il adresse, la compréhension rapide du mécanisme qui l'intéresse ainsi, tout cela ne dirait-il rien à l'observateur attentif?

Vous lisez une page sublime d'un maître dans l'art des vers, et dans votre jeune auditoire est assis un Lope de Véga, un Mélendez, un Ercilla, ou un Caldéron. — Voyez! ses yeux étincellent; sa poitrine se gonfle; l'imagination de l'enfant s'est enflammée sous une impression qu'il ne comprend pas lui-même. La nature a parlé. Vous reconnaissez le poëte.

Mais gardez-vous d'intervertir ou de forcer les aptitudes. De deux enfants extraordinaires confiés à vos soins, vous pourriez bien ne rendre à la société que deux hommes d'une médiocrité extrême. L'aigle et l'hirondelle se distinguent par la force et la légèreté de leurs ailes; et, toutefois, jamais l'aigle ne prendra son vol à la manière de l'hirondelle ni l'hirondelle à la manière du roi des airs.

. . . . . Tentate diù quid ferre recusent
Quid valeant humeri.

Ce conseil d'Horace aux écrivains, nous l'adressons à tout homme qui veut se décider, en connaissance de cause, sur le choix d'une profession.

CHAPITRE IV.

DE LA POSSIBILITÉ.

—

§ I. — Classification des actes de notre entendement. Questions à poser.

Pour donner à mon sujet toute la clarté dont je le crois susceptible, je diviserai les actes de notre entendement en deux classes : les actes spéculatifs et les actes pratiques. Je nomme spéculatifs ceux qui s'arrêtent à la connaissance, et pratiques ceux qui mènent à l'action.

Lorsqu'il s'agit simplement pour nous de connaître une chose, nous pouvons nous poser les questions suivantes : 1° cette chose est-elle possible ou non? 2° existe-t-elle ou non? 3° quelle en est la nature? quelles les propriétés, les relations? Les règles qui servent à résoudre avec netteté ces trois questions embrassent tout ce qui a trait à la science spéculative.

Dans toute action, il est évident que nous nous proposons une fin. De là ces questions : 1° quelle est cette fin? 2° quel est le meilleur moyen pour l'obtenir?

Je prie instamment le lecteur d'arrêter son attention sur les divisions qui précèdent et de les graver, s'il le peut, dans sa mémoire. Elles lui faciliteront l'intelligence de ce qui doit suivre, et lui seront d'un grand secours pour établir l'ordre dans ses pensées.

§ II. — Le possible et l'impossible. Classification.

Possibilité. L'idée contenue dans ce mot est corrélative à

celle d'*impossibilité*. En effet, l'affirmation de l'une entraine la négation de l'autre.

Les mots possibilité et impossibilité expriment des idées différentes selon qu'on les applique aux choses en elles-mêmes ou seulement à la cause qui les peut produire. Toutefois, ces idées ont des rapports très-intimes, comme nous le verrons bientôt. Considérées relativement à un être, indépendamment de toute cause, la possibilité et l'impossibilité se nomment intrinsèques. Elles prennent le nom d'extrinsèques lorsqu'il s'agit d'une cause. Malgré la simplicité, la clarté apparente de cette définition, pour en saisir le sens d'une manière complète, il est indispensable de me suivre dans les différentes classifications que je vais exposer aux paragraphes suivants.

On s'étonnera peut-être que nous définissions l'*impossibilité* avant de définir la *possibilité*. Mais, un peu de réflexion fera voir que cette méthode est logique. Le mot *impossibilité*, bien qu'il présente un sens négatif, n'en exprime pas moins une idée positive; celle de contradiction entre les choses, d'exclusion, d'opposition, de lutte pour ainsi dire; de sorte que cette contradiction venant à disparaître, nous concevons la *possibilité*. De là, ces façons de dire : Cela est possible puisque rien ne s'y *oppose*, puisqu'il n'y a pas *contradiction*. Quoi qu'il en soit, la connaissance de l'impossible donne celle du possible, et *vice versà*.

Quelques philosophes distinguent trois sortes d'impossibilité: l'impossibilité *métaphysique*, *physique* et *morale*. J'adopterai cette division, mais en y joignant un nouveau chef : l'*impossibilité de sens commun*. On verra ci-après sur quoi je me fonde. Peut-être serait-il mieux de donner à l'impossibilité métaphysique le nom d'impossibilité *absolue*; le nom d'impossibilité *naturelle* à l'impossibilité physique, et celui d'impossibilité *ordinaire* à l'impossibilité morale.

§ III. — En quoi consiste l'impossibilité métaphysique ou absolue.

L'*impossibilité métaphysique* ou *absolue* est celle qui tient à

l'essence même des choses; en d'autres termes, un fait est absolument impossible lorsque son existence entrainerait cette absurdité : être et ne pas être en même temps. Un cercle triangulaire est une impossibilité absolue, parce qu'il serait à la fois et ne serait pas un cercle, parce qu'il serait et ne serait pas un triangle. Cinq égal à six est une impossibilité absolue, parce que cinq serait et ne serait pas cinq. Un vice vertueux est une impossibilité absolue, parce qu'il serait et ne serait pas vice.

§ IV. — L'impossibilité absolue et la toute-puissance divine.

Ce qui est impossible absolument ne peut exister en aucun cas. Lorsque nous disons que Dieu est tout-puissant, nous n'entendons point qu'il soit en son pouvoir de réaliser l'absurde. L'existence et la non existence en même temps, du monde, de Dieu, le vice vertu et autres incohérences de cette sorte ne peuvent évidemment tomber sous l'action de la toute-puissance. Comme l'a fort ingénieusement observé S. Thomas, il faut dire que ces choses sont impossibles, non que Dieu ne les peut faire. Il suit de là que l'impossibilité intrinsèque absolue entraine également l'impossibilité extrinsèque absolue; c'est-à-dire que nulle cause ne peut produire ce qui, de soi, est absolument impossible.

§ V. — L'impossibilité absolue et les dogmes.

Pour affirmer qu'une chose est absolument impossible, il est indispensable d'avoir une idée parfaitement claire des termes que nous jugeons contradictoires. (Déclarer une chose impossible par cela seul qu'on ne peut la comprendre, qu'est-ce autre chose que proclamer l'orgueil et la débilité de notre raison?) Remarquons, à ce propos, la folie de ceux qui condamnent certains mystères du christianisme en les déclarant absolument impossibles. Le dogme de la Trinité, celui de l'Incarnation sont, assurément, au-dessus de la faible intelligence

de l'homme; mais, de notre faiblesse, que pouvons-nous conclure? Dieu triple et un; une même nature et trois personnes distinctes, comment cela est-il possible? Je l'ignore, mais mon ignorance ne me donne pas le droit d'inférer qu'il y a contradiction. Ai-je compris, par hasard, avant de prononcer, ce qu'est cette nature, ce que sont les personnes en Dieu? Non; et lorsque je veux juger si ce que l'on en dit est impossible, je me heurte à l'inconnu. Que savons-nous des secrets de la Divinité? La foi est l'épreuve (et pour ainsi dire l'achèvement de la raison), et c'est dans sa bonté autant que dans sa sagesse que Dieu n'a pas voulu lever entièrement le voile qui sépare cette vie mortelle de l'océan de lumière et de vérité.

§ VI. — Impossibilité physique ou naturelle.

Il y aurait *impossibilité physique* ou *naturelle* dans un fait en opposition avec les lois de la nature. Il est naturellement impossible qu'une pierre laissée libre dans l'air s'y soutienne; que l'eau abandonnée à elle-même ne prenne point son niveau; qu'un corps plongé dans un fluide de moindre densité ne s'enfonce pas; que le soleil s'arrête dans sa course, etc..., parce que les lois de la nature prescrivent la chute des corps, le nivellement des eaux, etc. — Dieu qui a établi ces lois peut les suspendre; l'homme ne le peut. Ce qui est naturellement possible à Dieu ne l'est point à la créature.

§ VII. — Manière de juger qu'une chose est naturellement impossible.

Nous pouvons affirmer qu'un fait est naturellement impossible, lorsque nous savons qu'il existe une loi qui s'oppose à la réalisation de ce fait, et que cette opposition n'est pas détruite ou neutralisée par une autre loi. C'est une loi de la nature que l'homme, manquant de point d'appui, soit attiré vers le sol, parce qu'il est plus pesant que l'air; mais il en existe une autre en vertu de laquelle un corps formé de diverses parties et spé-

cifiquement moins lourd que le milieu dans lequel il se trouve plongé, s'y soutient ou s'élève, alors même que l'une de ses parties serait plus lourde que le fluide ambiant. Ainsi un homme, placé dans un globe aérostatique, convenablement construit, pourra s'élever dans les airs, et ce phénomène sera parfaitement d'accord avec les lois de la nature. L'extrême petitesse de certains insectes ne permet pas que leur image se peigne dans la rétine de notre œil d'une manière perceptible pour nous; mais, en vertu des lois auxquelles la lumière est soumise, la direction des rayons lumineux se peut modifier de telle sorte, au moyen d'une lentille microscopique, que ces rayons, partis d'un objet très-petit, s'écartent à leur point de contact avec la rétine, et y tracent une image beaucoup plus grande que la réalité; ainsi il ne sera point naturellement impossible qu'à l'aide du microscope s'offrent à notre vue, sous des proportions considérables, des êtres qui restaient imperceptibles à l'œil nu.

On voit par ces considérations combien il importe de ne proclamer qu'après mûr examen, l'impossibilité naturelle de tel ou tel phénomène. La nature est merveilleusement puissante et ses secrets nous sont presque tous inconnus. Si l'on eût dit, au quinzième siècle, qu'un temps viendrait, où, par le secours d'un peu de vapeur comprimée, un voyageur franchirait en une heure la distance que, dans ces temps, on franchissait à peine en un jour, ce fait aurait été déclaré *naturellement* impossible; et, cependant, l'enfant qui voyage aujourd'hui sur les rails d'un chemin de fer comprend qu'il est emporté dans sa course rapide par des agents purement naturels. Qui sait ce que seront les découvertes de l'avenir et l'aspect que présentera le monde dans dix siècles! Ne croyons qu'avec réserve, je le veux, à l'existence de phénomènes extraordinaires, et ne nous abandonnons pas inconsidérément à des rêves d'or. Mais gardons-nous aussi de déclarer impossible ou absurde ce qu'une découverte heureuse peut réaliser demain.

§ VIII. — Solution d'une difficulté sur les miracles.

De ces observations semble ressortir une difficulté que les incrédules ont relevée. La voici dans toute sa force : « Les phénomènes que l'on nomme miracles sont produits par des causes inconnues mais naturelles ; ils ne prouvent donc point l'intervention divine, et partant, n'appuient en rien la vérité de la religion chrétienne. » On jugera si nous l'avons résolue.

Un homme d'une naissance obscure et qui n'eut aucun maître pour l'instruire, perdu dans la foule, sans moyens humains d'attirer sur lui les regards, ne possédant pas un lieu où reposer sa tête, se présente au peuple, lui apportant une doctrine aussi nouvelle qu'elle est sublime. On lui demande les titres de sa mission ; il les donne. A sa parole, les aveugles voient ; les sourds entendent ; la langue des muets se dénoue ; les paralytiques marchent, les infirmités les plus rebelles disparaissent tout à coup ; ceux qui viennent d'expirer, ceux que l'on porte au tombeau se lèvent de leur cercueil ; ceux qui, descendus depuis longtemps dans leur sépulcre, répandent déjà autour d'eux les émanations empestées de la mort, se lèvent enveloppés de leur linceul, et sortent de la tombe, obéissant à la voix qui leur dit : Levez-vous ! Voilà l'ensemble des faits. Le naturaliste le plus obstiné cherchera-t-il à y découvrir l'action de lois naturelles occultes ? Osera-t-il taxer d'imprudence les chrétiens qui ont cru que de tels prodiges n'avaient pu s'opérer sans l'intervention divine ? Croyez-vous qu'avec le temps on puisse trouver un secret pour ressusciter les morts, et non au moyen de la science, mais à l'appel d'une voix qui commande ? L'opération dela cataracte a-t-elle quelque rapport avec l'action d'ouvrir subitement au jour les yeux d'un aveugle de naissance ? — Les procédés employés pour rendre le mouvement à un membre paralysé ressemblent-ils à celui-ci ? « *Lève-toi, prends ton lit et rentre dans ta demeure.* » Les sciences hydrostatique et hydraulique arriveront-elles jamais

à découvrir dans la parole humaine le pouvoir de calmer les vagues en fureur, de les forcer à s'étendre, paisibles, sous les pieds d'un homme qui marche sur leur cime comme un roi sur des tapis aux franges d'argent.

Eh! que dire encore si, à cet imposant témoignage s'ajoutent l'accomplissement des prophéties, la sainteté d'une vie sans tache, l'élévation de la doctrine et la pureté de la morale; enfin, le sacrifice de la vie, une mort héroïque au milieu des tourments et des outrages; le même enseignement soutenu, proclamé jusqu'à la fin, avec une sérénité, une douceur pleine de majesté; — jusqu'au dernier soupir qui s'exhale dans ces mots laissés à la terre : Amour et pardon.

Non, qu'on ne nous parle plus de lois occultes, d'impossibilités apparentes; qu'on n'oppose plus à l'évidence ce mot insensé : « Que sais-je! » Une difficulté de ce genre, raisonnable s'il s'agissait d'un fait isolé, obscur, susceptible d'interprétations diverses, ne manque pas seulement de base lorsqu'on l'oppose au christianisme, elle heurte et blesse le sens commun.

§ IX. — Impossibilité morale ou ordinaire.

L'impossibilité *morale* ou *ordinaire* peut se définir ainsi : ce qui est en opposition avec le cours régulier des événements. Cette définition est susceptible d'interprétations nombreuses. En effet, l'idée, *cours ordinaire* des choses, est si élastique; elle est applicable à des objets si divers, que ce qu'on en pourrait dire en général serait d'une utilité médiocre dans la pratique. Cette impossibilité, d'ailleurs, n'a aucun rapport avec les deux impossibilités, absolue et naturelle; une chose moralement impossible ne laisse pas d'être possible absolument et naturellement.

Nous donnerons une idée très-claire et très-simple de l'impossibilité ordinaire en disant qu'un fait est impossible de cette manière lorsque, dans le cours régulier des choses, ce fait ne se produit que très-rarement ou ne se produit jamais.

Je vois un grand personnage dont le nom et les titres sont dans toutes les bouches et à qui l'on rend les honneurs dus à sa dignité. Il est moralement impossible que le nom soit supposé, que le personnage soit un imposteur. Cependant, on y a été trompé quelquefois.

Ajoutons que l'impossibilité morale peut disparaître par l'intervention d'une cause extraordinaire ou imprévue qui change le cours des événements. Un officier de fortune ayant sous ses ordres une poignée de soldats, part d'un pays lointain; il aborde sur des plages inconnues; un continent immense s'étend devant lui, peuplé de plusieurs millions d'hommes. Il brûle ses vaisseaux et dit : Marchons! Où va-t-il? — Conquérir de vastes royaumes avec quelques soldats. — C'est impossible! cet aventurier est donc un insensé? — Laissez! sa folie est celle de l'héroïsme et du génie. L'impossible va devenir un événement historique. L'aventurier se nomme Fernand Cortez, et sa folie donne à l'Espagne un nouveau monde.

§ X. — Impossibilité de sens commun improprement confondue avec l'impossibilité morale.

Ce mot impossibilité morale a quelquefois un sens très-différent de celui que nous lui avons donné jusqu'ici. Il est des faits impossibles dont on ne peut affirmer l'impossibilité absolue ou naturelle; et cependant nous sommes tellement certains qu'ils sont irréalisables, que l'impossibilité naturelle, l'impossibilité absolue elle-même, ne sauraient produire en nous une certitude plus entière. Un homme a renfermé dans une urne un grand nombre de caractères d'imprimerie que nous supposerons de forme cubique, pour qu'il y ait égale probabilité qu'ils tomberont et se maintiendront sur telle face que ce soit. Il les mêle, les agite plusieurs fois sans ordre, et les laisse enfin tomber à terre. Est-il possible que dans leur chute ces caractères se trouvent disposés, par hasard, de manière à composer l'épisode de Didon? Non, répond instantanément tout

homme en son bon sens. L'espérer serait folie. Nous sommes si fortement convaincus de l'impossibilité du fait que, dût notre vie être l'enjeu d'un hasard de ce genre, nous n'en serions nullement préoccupés.

Remarquons qu'il n'y a ici ni impossibilité métaphysique, ni impossibilité absolue, parce que les caractères d'imprimerie n'ont aucune répugnance essentielle à se placer de la manière voulue. En effet, un compositeur, en peu de temps et avec une grande facilité, les disposerait dans cet ordre. Aucune loi de la nature ne s'opposant à ce que ces caractères tombent sur une face ou sur une autre, à côté l'un de l'autre, et de manière à produire l'effet souhaité, on ne saurait invoquer l'impossibilité naturelle. Il existe donc une impossibilité d'un autre ordre, n'ayant rien de commun avec les deux premières, et différant également de celle que nous avons nommée impossibilité morale par le fait seul qu'elle est en dehors du cours régulier des événements. Nous l'appelons impossibilité de sens commun.

La théorie des probabilités et celle des combinaisons mettent en évidence cette impossibilité en mesurant, pour ainsi dire, la distance immense qui sépare la possibilité d'un phénomène, de sa réalisation. L'auteur de la nature n'a pas voulu que certaines convictions d'une importance souveraine eussent besoin d'être raisonnées. Que d'hommes, dans ce cas, en auraient été privés ! C'est pourquoi il nous les a données sous forme d'instinct. En vain vous efforcerez-vous de les combattre ! Peut-être ne saura-t-on que répondre à vos sophismes, mais ceux que vous aurez forcés au silence diront eux-mêmes, en secouant la tête : « Pauvre cervelle ! comment admettre de telles absurdités ! »

Quand la nature parle au fond de notre âme d'une voix si claire, si impérieuse, il y aurait folie à ne pas l'écouter. Seuls, quelques hommes qui prennent le nom de philosophes s'obstinent à ce labeur ingrat. Ils oublient qu'il n'est pas de philosophie en dehors du sens commun, et que l'absurde est un étrange chemin pour arriver à la sagesse.

CHAPITRE V.

DE L'EXISTENCE ; CONNAISSANCES ACQUISES PAR LE TÉMOIGNAGE IMMÉDIAT DES SENS.

§ I. — Nécessité du témoignage des sens ; différentes manières dont ils nous procurent la connaissance des choses.

Après avoir établi les principes et les règles qui nous doivent guider dans les questions de possibilité, passons aux questions d'existence; elles nous offriront un champ plus vaste, et de plus utiles et plus fréquentes applications.

Nous pouvons, de deux manières, acquérir la certitude de l'existence ou de la non existence d'un être, la certitude qu'une chose est ou n'est pas : par nous-mêmes ou au moyen d'autrui.

La connaissance que nous acquérons de l'existence des choses, au moyen des sens, est médiate ou immédiate. Les sens présentent directement les objets à notre intelligence; ou bien, des impressions que ces objets produisent, l'intelligence infère l'existence d'un ordre de phénomènes et de faits qui se dérobent aux sens, et même de faits placés au-dessus de la sphère des sens. La vue m'avertit immédiatement de l'existence d'un édifice qui se dresse devant moi. Un tronçon de colonne, quelques restes de mosaïque, une inscription m'apprennent que là où je découvre ces objets s'élevait jadis un temple romain. Dans les deux cas, je dois aux sens la connaissance acquise : immédiatement pour le premier, d'une manière médiate dans le second.

Sans le secours des sens, l'homme n'arriverait même point à connaître l'existence des êtres immatériels. En effet, l'intelligence plongée dans un éternel engourdissement ne pourrait

acquérir cette connaissance ni par un acte de raison, ni par un acte de foi; à moins que Dieu ne vînt à son aide par des moyens surnaturels, ce dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

La distinction que nous venons d'exposer n'est infirmée par aucun des systèmes admis sur l'origine des idées. Qu'on les suppose innées ou acquises, qu'elles nous viennent des sens ou qu'elles soient seulement éveillées par les sens, il est évident que nous ne pouvons rien, que nous ne savons rien, qu'au préalable ces puissants auxiliaires de la pensée n'aient été mis en action. Laissons les idéologues imaginer ce qu'ils voudront sur les opérations intellectuelles d'un homme privé de tous ses organes; comment vérifier l'erreur ou la vérité de leurs systèmes? L'infortuné ne pourrait communiquer ses impressions ni par la parole, ni même par signes. Après tout, il ne s'agit point ici d'un être exceptionnel, mais de l'homme doué de ses organes, et l'expérience nous enseigne que, dans ces conditions, l'homme connait, et qu'il connait ce qu'il sent ou au moyen de ce qu'il sent.

§ II. — Erreurs auxquelles nous sommes exposés à l'occasion des sens. Moyens de remédier à ces erreurs. Exemples.

Si la connaissance immédiate que les sens nous donnent de l'existence d'une chose est quelquefois entachée d'erreur, c'est que nous ne savons point nous servir de ces instruments admirables. Les objets matériels agissant sur l'organe excitent-ils une impression dans notre âme? Cherchons à découvrir d'où vient cette impression, et jusqu'à quel point elle correspond à l'existence de l'objet qui semble la produire. Voilà la règle. Quelques exemples la feront mieux comprendre.

J'aperçois au loin un objet qui se remue, et je dis : il y a là un homme. Mais, en me rapprochant de cet objet, je découvre que j'ai pris pour un homme un arbuste agité par le vent. Le sens de la vue m'a-t-il trompé? Non, parce que l'impres-

sion qu'il me transmettait n'était autre que celle d'un corps en mouvement, et que si j'eusse porté à l'impression reçue une attention suffisante, j'aurais pu remarquer qu'elle ne représentait pas un homme. J'ai transformé mon impression. L'erreur n'appartient donc pas au sens de la vue, mais à l'insuffisance de mon attention.

Ayant trouvé une certaine ressemblance entre un objet confus en mouvement et un homme vu de loin, j'ai passé de la ressemblance à l'homme, et conclu l'un de l'autre, oubliant que l'apparence et la réalité sont deux choses entièrement distinctes.

Vous avez quelques raisons de croire qu'on doit livrer une bataille à une certaine distance du lieu où vous vous trouvez. Vous croyez avoir entendu le canon et vous êtes pleinement convaincu que les hostilités sont commencées. Cependant, il n'en est rien. Que devez-vous accuser de votre erreur? votre ouïe ? Nullement ; accusez-vous vous-même. Un bruit s'est fait entendre, en effet; c'était celui que produisaient dans la forêt prochaine les coups de hache d'un bûcheron ; c'était le retentissement d'une porte qui se fermait, c'était tout autre bruit produisant une détonation semblable à celle du canon dans le lointain. Vous étiez-vous assuré que la cause de votre illusion ne se trouvait point auprès de vous ? Votre oreille était-elle suffisamment exercée pour discerner la vérité, attendu la distance où devaient se faire les décharges d'artillerie, la position du lieu, la direction du vent ? Ce n'est pas le sens de l'ouïe qui vous a trompé; c'est votre légèreté, c'est votre précipitation. La sensation était ce qu'elle devait être; vous lui avez fait dire ce qu'elle ne disait pas.

§ III. — Il est nécessaire, dans certains cas, d'employer plusieurs sens afin de comparer leur témoignage.

Remarquons que pour arriver à connaître, au moyen des sens, l'existence d'un objet, il est quelquefois nécessaire

d'employer plusieurs sens à la fois, et qu'il l'est toujours de se prémunir contre les illusions. Discerner jusqu'à quel point l'existence d'un objet correspond à la sensation reçue, est évidemment l'œuvre de la comparaison, fruit de l'expérience. Un aveugle à qui l'on enlève la cataracte n'apprécie les distances, ne juge des formes et des proportions des corps qu'après avoir acquis la pratique de la vue. Cette pratique, nous l'acquérons dès l'enfance, sans nous en rendre compte, et voilà pourquoi nous croyons qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour saisir les objets tels qu'ils sont en eux-mêmes. Une expérience bien simple, et que nous pouvons renouveler souvent, nous convaincra du contraire.

Un adulte et un tout jeune enfant regardent à travers un verre d'optique des peintures représentant un point de vue, des animaux sauvages, une bataille, etc. Tous deux reçoivent la même impression; mais, ni la bataille, ni les animaux sauvages n'effraient l'adulte, qui sait bien que ce qu'il a sous les yeux n'est point la réalité. Ce n'est même pas sans efforts qu'il conserve l'illusion, et, plus d'une fois, il a besoin de suppléer aux imperfections de l'instrument ou du tableau pour goûter ce spectacle.

L'enfant, au contraire, qui ne compare point, qui est tout entier à la sensation isolée, et qui s'absorbe en elle, s'émeut et pleure à la vue des soldats qui s'égorgent, et des bêtes sauvages, dont il a peur.

§ IV. — Sains de corps, malades d'esprit.

Prenez garde, nous dit-on, lorsque vous cherchez, à l'aide des sens, à découvrir la vérité, qu'aucune maladie n'affecte leurs organes, de peur qu'ils ne vous transmettent des sensations trompeuses. Ce conseil est sage; est-il aussi utile qu'on le croit? Les malades se livrent rarement à des études sérieuses, et ainsi leur erreurs sont de mince importance; la maladie

d'un organe avertit d'ailleurs qu'on ne doit point se confier à son témoignage. Ceux-là surtout ont besoin d'avertissements et de règles, qui, sains de corps, ne le sont pas d'intelligence; qui, préoccupés d'une idée, mettent au service de cette idée tous leurs sens à la fois et les forcent de percevoir (qui sait? de bonne foi peut-être) tout ce qui vient en aide au système qu'ils ont adopté. Que ne découvrira point dans les corps célestes cet astronome qui s'arme d'un télescope, non pour scruter avec calme les profondeurs des cieux, mais pour y trouver à tout prix des preuves à l'appui d'une assertion hasardée?

J'ai dit avec intention que de semblables erreurs pouvaient être de bonne foi. Souvent, en effet, l'homme se trompe lui-même avant de tromper les autres. Dominé par son opinion favorite, tourmenté du désir de trouver des preuves qui en établissent la vérité, il étudie les objets non pour apprendre, mais pour avoir raison. Aussi, il y découvre tout ce qu'il cherche; le plus souvent, ses sens lui disent autre chose ou ne lui disent rien : n'importe; les plus légères apparences suffisent à sa préoccupation. « C'est cela! s'écrie-t-il avec transport; je l'ai trouvé! c'est bien ce que je soupçonnais! » Et il étouffe avec soin les doutes qui s'élèvent dans son esprit. Il les impute à son peu de foi en son incontestable savoir; il s'impose l'obligation d'être satisfait, fermant les yeux à la lumière afin de pouvoir tromper autrui sans être contraint à mentir.

Il suffit d'avoir étudié le cœur de l'homme pour reconnaitre la vérité de ces observations. Nous débattons en nous certaines questions avec une partialité déplorable. Avons-nous besoin d'une conviction? nous travaillons, par tous les moyens, à la former dans notre esprit. Au commencement, le labeur est rude, la tâche est difficile; mais bientôt l'habitude fortifie les faibles, l'orgueil se lance en avant pour fermer la retraite, et, tel qui commença par combattre contre lui-même de moitié avec une erreur qu'il ne pouvait s'empêcher de voir, finit par en être réellement la dupe et s'enfonce dans son illusion avec une invincible opiniâtreté.

§ V. Sensations réelles, mais sans objet externe.

Nos erreurs ne tiennent point toutes aux exagérations de notre jugement ou aux transformations qu'il fait subir à la sensation : il en est d'une autre sorte. Sous l'empire d'une idée fixe, l'imagination sollicitant sans cesse le même organe, finit par maîtriser, par altérer l'action vitale, et par créer des sensations réelles qui n'ont d'autre cause que l'imagination elle-même. On en vient à sentir ce qui n'existe pas. Pour comprendre ce phénomène, souvenons-nous que la sensation ne s'accomplit point dans l'organe, mais dans le cerveau, bien que la force de l'habitude nous fasse rapporter l'impression à la partie affectée de l'organisme. Nous perdons la vue si le nerf optique souffre une lésion grave, et cependant notre œil reste sain. Toute sensibilité s'éteint dans un membre qui cesse d'être en communication avec le cerveau. On infère de ces phénomènes que le cerveau est le centre des sensations, et que si l'impression qu'un organe extérieur avait coutume de produire y est excitée à la suite d'un acte interne, la sensation a lieu indépendamment de l'impression extérieure.

Exemple : Un organe reçoit d'un corps une impression et la communique au cerveau en produisant dans le nerf A la vibration ou toute autre affection B. Que si, par une cause quelconque, purement intérieure et morale, il se produit dans ce nerf A la même vibration B, nous éprouverons nécessairement la sensation que nous aurions éprouvée si l'organe avait été matériellement affecté.

Sur ce point, la raison et l'observation se trouvent d'accord ; l'âme prend connaissance des objets extérieurs médiatement au moyen des sens, immédiatement au moyen du cerveau ; donc, lorsque celui-ci reçoit telle ou telle impression, l'âme ne peut s'empêcher de la rapporter à l'organe duquel elle procède ordinairement et à l'objet qui a coutume de la produire. Si elle est avertie que l'organisme est malade, elle se tiendra sur ses

gardes, mais elle n'en recevra pas moins la sensation tout en se défiant de son témoignage. Lorsque Pascal voyait un abîme ouvert à ses côtés, sa raison lui disait qu'en réalité il était sous l'empire d'une illusion, et toutefois il éprouvait la sensation que l'on ressent à la vue d'un abîme ; ses efforts ne pouvaient surmonter l'illusion. Le phénomène n'a rien d'étrange pour quiconque a étudié ces matières.

§ VI. — Les maniaques et les hommes absorbés en eux-mêmes.

L'exaltation est une sorte de folie intermittente ou partielle. Une imagination exaltée peut tomber, au sujet de ses préoccupations, dans les mêmes erreurs qu'un cerveau malade. Les manies sont un phénomène de ce genre ; l'on sait qu'il en est de plusieurs espèces et qu'elles n'ont point toutes le même degré d'intensité. Elles sont continues ou momentanées, extravagantes ou sérieuses, vulgaires ou savantes. — Le chevalier de la Manche voyait de formidables armées dans un troupeau de brebis, et des géants démesurés dans les moulins à vent. Emporté par son imagination, par sa fantaisie, par la manie qui le maîtrise, tel savant, tel astronome, tel naturaliste verra dans son télescope, dans ses cornues, dans son microscope les phénomènes les plus bizarres, les plus étranges.

Les grands penseurs, les hommes absorbés en eux-mêmes sont plus particulièrement exposés à tomber dans les manies scientifiques, dans les illusions sublimes. Notre triste humanité traîne toujours après elle son héritage de faiblesse. Le génie lui-même ne l'en affranchit pas. Une femme nerveuse entend dans le murmure des brises des gémissements plaintifs ; elle voit des spectres dans un rayon de lune se jouant à travers les clairières ; les cris stridents de l'oiseau de nuit sont pour elle l'appel des démons. Par malheur, les femmes ne sont pas seules douées de ces imaginations ardentes qui prennent pour des réalités les extravagances de leurs rêves.

CHAPITRE VI.

CONNAISSANCES ACQUISES MÉDIATEMENT, AU MOYEN DES SENS.

§ I. — Transition du connu à l'inconnu, de ce qui est perçu par les sens à ce que les sens ne perçoivent pas.

Nous devons aux sens la connaissance immédiate de l'existence d'un grand nombre d'objets ; mais le nombre est plus grand encore de ceux que les sens n'atteignent point, parce que ces objets sont incorporels ou hors de leur portée. L'édifice qu'on élève sur cette base étroite des connaissances acquises au moyen des sens est si gigantesque, qu'à sa vue l'esprit étonné hésite ; il a peine à croire à sa solidité.

Là où les sens ne peuvent atteindre, l'entendement supplée à leur insuffisance, en passant du connu à l'inconnu, des objets sensibles à ceux qui ne le sont pas. La lave répandue sur le sol nous révèle l'existence d'un volcan que nous n'avons point vu ; des coquillages découverts sur le sommet des montagnes font naître en nous l'idée d'un débordement des eaux et nous mettent sur la trace d'une catastrophe dont nous n'avons pas été les témoins. Certains travaux souterrains nous indiquent qu'en des temps antérieurs à nous on exploita des mines aux lieux que nous visitons. Les ruines d'une antique cité nous signalent la demeure d'hommes depuis longtemps disparus de la scène du monde. Ainsi, les sens nous présentent un objet, et au moyen de cet objet l'entendement parvient à en connaître d'autres tout différents.

Mais, qu'on veuille bien l'observer, cette transition du connu à l'inconnu ne se peut faire si déjà nous n'avons acquis une idée plus ou moins complète, plus ou moins générale de l'objet

inconnu ; si nous ne savons en même temps qu'il existe entre les deux une certaine dépendance. Ainsi, dans les exemples précédents, s'il est vrai que nous ne connaissions d'une manière précise ni le volcan, ni les mineurs, ni les habitants des cités en ruine, toutefois ces divers objets, et leurs relations avec les objets que les sens nous présentent, nous sont au moins connus d'une manière générale. De la contemplation du mécanisme admirable de l'univers, l'homme ne pourrait s'élever à la connaissance du Créateur s'il ne possédait les idées d'effet et de cause, d'ordre et d'intelligence. Soit dit en passant, cette seule observation suffit pour renverser le système de ceux qui ne veulent voir dans notre entendement que des sensations transformées.

§ II. — Coexistence et succession.

Nous ne sommes autorisés à inférer l'existence simultanée de deux phénomènes que de leur mutuelle dépendance. Il faut donc connaître cette dépendance ; toute la difficulté est là. Si nos regards pénétraient dans les profondeurs où se cache la nature des choses, il nous suffirait de les arrêter sur un objet pour saisir aussitôt toutes les propriétés, toutes les relations, qui rattachent cet objet aux autres. Par malheur il en est autrement. Dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, les idées que nous possédons sur les principes constitutifs des êtres sont en petit nombre et très-incomplètes. Secrets précieux, soigneusement voilés par la main du Créateur. Ainsi la nature cache dans les profondeurs de son sein ses trésors les plus rares et les plus exquis.

Ce défaut de lumières, relativement à l'essence des choses, nous force souvent de conclure à la dépendance des phénomènes, du fait seul de leur coexistence ou de leur succession.

Nous inférons qu'une chose dépend de l'autre, de cela seul qu'elles existent ensemble, ou que l'une se produit à la suite de l'autre. De là de fréquentes erreurs. Eh ! qui donc possède

l'étendue et la sûreté d'esprit nécessaires pour reconnaître toujours dans quelle circonstance la coexistence et la succession sont ou ne sont pas signes de dépendance?

Etablissons d'abord, comme incontestable, que ni l'existence simultanée de deux êtres ou de deux faits, ni leur succession immédiate, considérées en elles-mêmes, indépendamment de tout le reste, ne prouvent suffisamment entre elles un rapport de dépendance. Une herbe vénéneuse et empestée mêle quelquefois ses fleurs à celles d'une plante médicinale et aromatique; un reptile chargé de poisons se traîne à côté du papillon aux ailes d'or; l'assassin qui fuit la justice humaine se cache dans le taillis où l'honnête chasseur guette sa proie; une brise légère passe et rafraîchit les airs, et bientôt l'ouragan mugit apportant sur ses ailes la tempête et l'épouvante.

Il est donc téméraire de juger des relations que deux phénomènes ont entre eux d'après cela seul qu'on les a vus unis quelquefois ou se succédant à de courts intervalles. N'est-ce point à ce sophisme qu'il faut imputer les prédictions toujours renouvelées et toujours démenties sur les variations atmosphériques, les conjectures hasardées sur les sources, sur les veines de métaux précieux, etc. On a observé quelquefois que les nuages, après avoir affecté telle position, se dissolvaient en pluie; que les vents ou les brouillards du matin ayant pris telle direction, l'orage avait grondé, et l'on s'est hâté de conclure qu'il y avait relation entre les deux phénomènes; on a pris l'un comme indication de l'autre, oubliant que la coexistence, ici, pouvait être entièrement indépendante et de hasard.

§ III. — Deux règles sur la coexistence et la succession.

L'importance de la matière exige que nous établissions quelques règles.

1° Lorsqu'une expérience prolongée nous montre deux phénomènes dont l'existence est simultanée, de telle sorte que

l'apparition ou l'absence de l'un amène constamment l'apparition ou l'absence de l'autre, nous pouvons affirmer légitimement que ces phénomènes ont entre eux une certaine liaison, et, partant, de l'existence de l'un inférer celle de l'autre.

2° Si deux phénomènes se succèdent invariablement de telle sorte que le premier soit toujours suivi du second, que l'existence de celui-ci ait toujours signalé la préexistence de celui-là, concluons, sans crainte, qu'ils sont liés entre eux par une certaine dépendance.

Il serait difficile, peut-être, de démontrer philosophiquement ces propositions ; mais que ceux qui seraient tentés de les mettre en doute veuillent bien observer que le bon sens, raison supérieure de l'humanité, les prend pour règle ; que la science, dans un grand nombre de cas, s'incline devant elles, et que, dans la plupart de ses investigations, notre entendement n'a pas d'autre guide.

Il est universellement reconnu qu'une certaine grosseur, la forme, la couleur, etc., sont, pour les fruits, des signes de maturité. Comment le villageois, qui les cueille, sait-il cette relation? comment, de la forme, de la couleur et autres apparences qu'il perçoit au moyen de la vue, infère-t-il une qualité qu'il n'expérimente pas, la saveur? Demandez-lui de vous expliquer la théorie de cet enchaînement d'idées, il ne saura que répondre. Mais efforcez-vous de lui prouver qu'il se trompe, il se rira de votre philosophie ; inébranlable dans sa croyance, par la simple raison « qu'il a toujours vu la chose ainsi. »

On sait qu'un certain degré de froid congèle les liquides, qu'un certain degré de chaleur les rend à leur premier état. La raison de ces phénomènes est ignorée généralement, et, toutefois, nul ne met en doute la relation qui existe entre la congélation et le froid, entre la liquéfaction et la chaleur. Peut-être pourrait-on élever quelques difficultés sur les causes que les physiciens assignent à ce double fait, mais le vulgaire n'attend pas l'avis des savants pour former son opinion. Ces deux faits existent, toujours réunis, dit-on ; donc ils sont liés par quelque rapport.

Il serait facile de faire de cette règle des applications sans nombre; celles qui précèdent suffiront pour mettre sur la voie. Je dirai seulement que la plupart de nos actes sont basés sur le principe suivant : L'existence simultanée de deux phénomènes, observée pendant un temps considérable, nous autorise à conclure que l'un se produisant, l'autre devra se produire aussi. Si cette règle n'était pas tenue pour certaine, le commun des hommes ne pourrait agir; les philosophes eux-mêmes se trouveraient dans un grand embarras, et ne seraient guère plus avancés que le vulgaire.

La deuxième règle a beaucoup d'analogie avec la première; elle repose sur les mêmes principes et s'applique au même ordre de faits. Une expérience constante nous montre que l'oiseau éclot d'un œuf. Nul, jusqu'à ce jour, n'a expliqué d'une manière satisfaisante comment, de la liqueur enfermée dans la coquille, est formé ce petit être si admirablement organisé. D'ailleurs, la science donnerait-elle l'explication complète du phénomène, cette explication ne serait pas à l'usage du vulgaire; et cependant, ni le vulgaire, ni les savants n'hésitent à croire qu'il existe une relation de dépendance entre la liqueur et l'oiseau : cette merveille animée, nous n'en saurions douter, a eu pour origine une substance informe contenue dans la coquille de l'œuf.

Peu d'hommes comprennent, ou, pour mieux dire, nous ignorons tous de quelle façon la terre végétale concourt à la germination des semences, au développement des plantes, et quelle est la cause qui approprie certaines qualités de terrains plutôt que d'autres à des productions déterminées; mais cela s'est toujours vu; en voilà assez pour nous autoriser à croire qu'une chose dépend de l'autre; pour que, de la présence de la seconde, nous puissions inférer hardiment l'existence de la première.

§ IV. — De la causalité. Observations. Une règle de dialectique.

Toutefois il importe de distinguer entre la succession une

seule fois observée, et celle qui l'a été plusieurs fois. Dans le premier cas, la succession n'implique ni causalité ni relation d'aucune espèce; dans le second, si elle ne suppose pas toujours la dépendance d'effet et de cause, elle indique au moins une cause commune. Si le flux et le reflux des eaux de la mer eût coïncidé seulement quelquefois avec telle position de la lune, on n'aurait pu légitimement en conclure l'existence d'un rapport entre ces deux phénomènes; mais la coïncidence étant constante, on a dû conclure de cette persistance que si l'un de ces deux faits n'avait point l'autre pour cause, ils avaient du moins tous les deux une cause identique, et qu'ils étaient liés dans leur origine.

Quoi qu'il en soit, c'est avec raison que les dialecticiens flétrissent du nom de sophisme le raisonnement suivant : *Post hoc, ergo propter hoc*, après le fait, donc à cause du fait; car :

En premier lieu il ne s'agit point de la succession se produisant d'une manière constante; et en second lieu cette succession peut bien indiquer la dépendance à l'égard d'une cause commune, mais non que des deux phénomènes l'un soit la cause de l'autre.

Nous procédons dans nos jugements sur les phénomènes de la nature comme pour les choses de la vie, modifiant l'application de la règle selon l'importance du sujet. En certains cas, nous nous contentons d'une première ou de quelques expériences; en d'autres, nous les exigeons nombreuses et répétées, mais au fond nous sommes toujours conduits par le même principe. Deux faits qui se succèdent invariablement ont entre eux une certaine dépendance, l'existence de l'un révèle l'existence de l'autre. La simultanéité suppose un lien, une relation entre les faits ou un rapport des deux faits avec un troisième.

§ V. — Raison d'un acte qui nous paraît purement instinctif.

Cette inclination naturelle qui nous porte à inférer de la coexistence de deux faits ou de leur succession un rapport entre

ces faits, inclination qui ne nous paraît qu'une inspiration aveugle de l'instinct, est en réalité l'application intelligente, mais inaperçue, d'un principe primitif gravé dans le fond de notre âme. Nous pouvons regarder comme accidentelle une coïncidence qui se présente quelquefois, et par conséquent n'y attacher aucune idée de relation ; mais, lorsque la coïncidence se répète, qu'elle se renouvelle sans cesse : « Il y a ici enchaînement, disons-nous sans hésiter ; il y a mystère. La puissance du hasard ne va pas si loin. »

C'est ainsi qu'en étudiant à fond les facultés de l'homme, nous apercevons partout la main généreuse de la Providence qui s'est plu à enrichir son entendement et son cœur des dons les plus inestimables et les plus divers !

CHAPITRE VII.

LA LOGIQUE D'ACCORD AVEC LA CHARITÉ.

—

§ I. — Sagesse de la loi qui défend les jugements téméraires.

La loi chrétienne qui défend les jugements téméraires n'est pas seulement charité, elle est une loi de prudence et de bonne logique. Rien de plus téméraire que de juger, sur de simples apparences, d'une action et surtout de l'intention qui l'a produite. Dans le cours ordinaire des choses, les moindres événements sont si compliqués, les hommes se trouvent placés en des situations si diverses, ils agissent par des motifs si différents, ils voyent les choses sous des points de vue si opposés, que, bien souvent, nous n'aurions, pour ainsi dire, qu'à changer de place pour passer de la colère à l'indulgence, pour comprendre, pour excuser un fait, une façon de penser ou d'agir dont nous avons été d'abord étonnés, froissés, et que nous étions tentés de condamner sans appel.

§ II. — Examen de cette maxime : *Crois le mal, et tu ne te tromperas pas.*

On s'imagine donner une règle de conduite très-sage en disant : « *Crois le mal, tu ne te tromperas pas*, » et corriger ainsi la morale de l'Evangile. « Gardez-vous d'être trop confiant, » nous dit-on sans cesse ; se payer de mots, c'est folie ! » L'homme est méchant. Des faits, voilà ce qui prouve, en » amitié ! » Comme si l'Evangile conseillait l'imprudence et la sottise ; comme si le Christ, en nous recommandant d'être simples comme la colombe, ne nous avertissait pas d'être prudents comme le serpent ; comme s'il ne nous avait pas enseigné

qu'il ne faut point croire à tout esprit, et que le fruit juge l'arbre qui le porte ; comme si, à propos de la malice humaine, nous ne lisions point dans les premières pages des saints livres : L'esprit de l'homme incline au mal dès la jeunesse !

Cette maxime pernicieuse, qui érigerait en moyen d'arriver au vrai la malignité de notre cœur, est aussi contraire à la saine raison qu'à la charité chrétienne. L'expérience ne nous enseigne-t-elle pas, en effet, que le menteur le plus déterminé dit encore plus de vérités que de mensonges? que l'être le plus dépravé accomplit encore plus d'actions bonnes ou indifférentes que de mauvaises actions? L'homme aime naturellement la vérité et le bien ; il ne s'en écarte que lorsque ses passions le maîtrisent et l'égarent. Le menteur cède à son inclination lorsque le mensonge favorise ses intérêts ou sert sa vanité ; hors ces cas, il dit vrai et parle comme le reste des hommes. Le voleur dérobe, l'homme de mauvaise foi manque à sa parole, le querelleur dispute lorsque l'occasion le sollicite et que la passion l'entraîne. Que si ces hommes s'abandonnaient constamment à leurs mauvais instincts, ils deviendraient de véritables monstres ; leur vice dégénérerait en démence, et bientôt, dans l'intérêt de l'ordre et de la morale, la société se verrait forcée de les rejeter de son sein.

Concluons. Croire au mal sans raisons suffisantes, et prendre, dans ses jugements, sa propre malice comme garantie de vérité serait donc aussi irrationnel qu'injuste. Quelques boules noires sont mêlées dans l'urne aux boules blanches, cent fois plus nombreuses. Retirerai-je une boule noire? — peut-être... Mais, vous l'affirmez, et voilà l'erreur !

§ III. — Quelques règles pour juger la conduite des hommes.

Ces règles sont des précautions judicieuses. Filles de la prudence, elles n'altèrent point la simplicité.

RÈGLE PREMIÈRE.

Il ne faut pas compter sur la vertu du commun des hommes lorsqu'elle est mise à une trop rude épreuve.

Résister à de violentes tentations est le triomphe d'une âme forte, d'une vertu passée au creuset, et peu d'hommes possèdent une semblable vertu. L'expérience nous enseigne que dans les positions extrêmes la faiblesse humaine succombe presque toujours ; les saints livres viennent à l'appui de l'expérience : « Qui aime le péril y périra. »

Vous savez qu'un honorable commerçant se trouve dans la gêne la plus étroite, alors que tout le monde le croit dans une position florissante. Sa réputation, l'avenir de ses enfants dépendent d'une opération peu délicate, mais très-lucrative. S'il se décide à la faire, tout est réparé ; s'il s'abstient, le secret de sa position se découvrira : sa ruine est inévitable. Que fera-t-il ?... — Si l'opération peut vous nuire, prenez vos précautions à temps ! Eloignez-vous d'un édifice qui, en des circonstances ordinaires, résisterait sans doute, mais que bat aujourd'hui un formidable ouragan.

Deux personnes belles, jeunes, et d'un commerce aimable, ont noué des relations intimes et fréquentes ; elles ont de la vertu, je le sais ; n'y aurait-il pas d'autre motif, l'honneur devrait suffire à les maintenir dans les limites du devoir, je le sais encore. Toutefois, si la chose vous intéresse, prenez promptement votre parti, sinon, taisez-vous. — Ne jugez point témérairement, mais priez Dieu pour elles ; vos prières pourraient bien n'être pas inutiles.

Vous gouvernez votre pays ; les temps sont mauvais, les circonstances critiques. Un de vos subordonnés, chargé d'un poste important, se trouve assiégé nuit et jour par un ennemi qui possède d'inépuisables moyens d'attaque... sonnants et de bon aloi. Votre employé, croyez-vous, est un homme honorable ; de nombreux et forts engagements le lient à votre cause.

Surtout, il est enthousiaste de certains principes et les défend avec chaleur. N'importe ! il sera bon que vous ne perdiez pas cette affaire de vue. Vous ferez bien de croire que l'honneur et les convictions de votre subordonné peuvent résister aux coups d'une machine de guerre du poids de... cinquante mille pièces d'or ; mais, il sera mieux encore de ne le point mettre à l'épreuve, surtout si les conséquences devaient être irréparables.

Vous voyez l'autorité en péril ; on veut imposer à son représentant un acte auquel il ne peut souscrire sans s'avilir, sans manquer aux devoirs les plus sacrés, sans compromettre des intérêts du premier ordre. Le magistrat est d'un caractère naturellement droit ; dans sa longue carrière, on ne saurait lui reprocher une félonie, et sa droiture est accompagnée d'une certaine fermeté. Les antécédents sont excellents, et toutefois, lorsque vous entendrez gronder la tempête, lorsque vous verrez l'émeute gravir les degrés du prétoire, un hardi démagogue frapper à la porte, tenant d'une main l'acte à signer et de l'autre le poignard ou l'arme à feu toute prête, craignez beaucoup plus pour l'honneur que pour la vie du magistrat ! Il est probable que l'homme ne mourra point. L'intégrité n'est pas l'héroïsme.

Il est donc permis, il est même très-sage en certaines circonstances, de se défier de la vertu des hommes, surtout lorsque, pour pratiquer cette vertu, ils ont besoin d'une supériorité d'âme que la raison, l'expérience, la religion elle-même, nous apprennent être fort rares. Ajoutons que, pour appréhender, il ne faudra pas toujours attendre que le danger soit tel que nous venons de le dépeindre. Pour les méchants, une simple occasion équivaut à une tentation violente. Ainsi, dans l'application, avant de porter un jugement (et c'est la seule règle qu'on puisse établir), considérons quelle est la personne, en graduant les probabilités de résistance ou de chute sur son inclination habituelle à mal faire ou sur sa longue pratique du bien.

Ces considérations donnent naissance à de nouvelles règles.

RÈGLE DEUXIÈME.

Intelligence, inclinations, caractère, moralité, intérêts, en un mot, tout ce qui peut influer sur les déterminations d'un homme, voilà ce qu'il nous faut connaître, si nous voulons conjecturer avec quelque probabilité quelle sera sa conduite dans un cas donné.

Bien que doué du libre arbitre, l'homme ne laisse pas d'être soumis à une multitude d'influences qui contribuent puissamment à déterminer ses décisions, et l'oubli d'une seule de ces influences peut, dans nos jugements, nous induire en erreur. Prenons cet exemple : Un homme est placé dans une position critique qui l'expose à trahir ses devoirs; il semble, à la première vue, qu'il suffirait, pour préjuger le dénouement, de connaître la moralité de cet homme et les difficultés qui font contre-poids à sa moralité; mais nous oublions de tenir compte d'une qualité sans laquelle, en pareil cas, toutes les autres sont gravement compromises : la fermeté du caractère. Qu'advient-il de cet oubli ? Que nos espérances sont trompées quelquefois par un homme de bien et dépassées par un méchant homme. Dans la lutte que la vertu soutient contre le mal, il est loin d'être inutile que des passions énergiques combattent pour elle. Une âme ardente et fortement trempée s'exalte, et puise dans le péril des forces nouvelles. L'orgueil vient en aide au sentiment du devoir. L'homme qui se plaît à braver les dangers, à surmonter les obstacles, se sent plus résolu, plus hardi lorsqu'il entend les applaudissements de la conscience. Céder, pour lui, c'est faiblesse; reculer, c'est lâcheté; c'est montrer qu'il a peur ; c'est se couvrir d'infamie.

En sera-t-il ainsi de la vertu pusillanime? « La ligne du » devoir est tracée, mais pour la suivre, il faut braver la mort, » laisser une famille, des orphelins dans l'abandon. Le sacrifice, » d'ailleurs, n'arrêtera point le mal; qui sait? peut-être y ajou- » tera-t-il encore. Il faut savoir accorder aux temps ce que les » temps exigent; après tout, le devoir n'est pas quelque chose

» d'abstrait et d'absolu. Les vertus que ne modère point la pru- » dence cessent de mériter le nom de vertu, etc... » Enfin l'honnête homme a trouvé ce qu'il cherchait, un parlementaire entre le bien et le mal. La peur, sous ses véritables traits, aurait été repoussée ; elle a pris le masque de la prudence. La capitulation ne se fera pas attendre.

Cet exemple, et il n'a rien d'imaginaire, fait toucher au doigt la nécessité de tenir compte des circonstances qui ont trait à l'individu, avant de porter un jugement sur lui. Malheureusement, la connaissance des hommes est une étude des plus difficiles. Apprendre à juger sainement n'est pas l'œuvre d'un jour.

RÈGLE TROISIÈME.

Se dépouiller avec soin de ses idées, de ses affections particulières, et se garder de croire que les autres agiront comme nous agirions nous-mêmes.

Nous avons tous fait cette expérience : l'homme incline à juger autrui en se prenant pour terme de comparaison. De là le proverbe : *Qui ne fait point le mal, ne le soupçonne pas;* et celui-ci : *Un larron se défie de son ombre.* Ce penchant naturel est un obstacle presque insurmontable à l'impartialité de nos jugements. Il expose l'homme de bien à tomber dans les filets du méchant, et souvent aussi fournit des armes à la médisance contre l'innocence la plus pure, contre les plus hautes vertus.

La réflexion, des expériences cruelles, parviennent quelquefois à guérir ce défaut, source de mille maux pour l'individu comme pour la société. Mais, comme il a sa racine dans l'entendement et dans le cœur de l'homme, veillons avec soin ; il reparaît sans cesse.

Dans la plupart de ses raisonnements, l'homme procède par l'analogie. « Un fait a toujours eu lieu, donc il aura lieu » encore ; ce phénomène suit communément tel autre, donc » il en sera de même aujourd'hui. » Avons-nous un jugement à former, nous appelons aussitôt la comparaison à notre aide.

Un seul exemple nous confirme dans notre manière de voir ; et si l'expérience nous en fournit plusieurs, nous tenons, sans autres preuves, la chose pour démontrée. N'est-il pas naturel que, cherchant des comparaisons, nous les prenions parmi les objets qui nous sont mieux connus et plus familiers? Or, comme il est nécessaire, lorsqu'on veut former un jugement ou des conjectures sur la conduite d'autrui, de tenir compte des motifs qui influent sur les déterminations de la volonté, nous faisons un retour sur nous-mêmes, nous en appelons naturellement à nous-mêmes ; et c'est ainsi qu'à notre insu nous prêtons aux autres nos manières de voir, d'apprécier les objets.

Cette explication, aussi simple qu'elle est vraie, nous donne la raison des difficultés que l'homme éprouve à se dépouiller de ses idées et de ses sentiments particuliers lorsqu'il juge les autres. Et cependant, quoi de plus indispensable? Celui qui ne connaît d'autres usages que ceux de son pays tient pour étrange tout ce qui s'en écarte ; lorsque pour la première fois il quitte le sol natal, chaque objet nouveau est pour lui un sujet de trouble et de surprise. Il en est de même dans l'ordre moral. Nous ne vivons avec personne aussi intimement qu'avec nous-mêmes ; l'homme le plus irréfléchi a forcément conscience de la direction habituelle que prennent son entendement et sa volonté. Une occasion se présente-t-elle d'apprécier un phénomène de ce genre, nous n'observons pas que le fait psychologique a lieu dans l'âme d'autrui, c'est-à-dire en terre étrangère ; nous sommes naturellement portés à juger qu'il se passera là, à peu de différence près, ce que nous avons vu se passer sur notre territoire. Et puisque j'ai commencé la comparaison, j'ajouterai : De même que ceux qui ont beaucoup voyagé ne s'étonnent plus de la diversité des usages, et s'y conforment sans répugnance et sans hésitation ; de même ceux qui ont étudié le cœur humain sont plus aptes à faire abstraction de leur manière de voir et de sentir, et se placent plus aisément au point de vue d'autrui. Voyageurs expérimentés, ils prennent à volonté l'air et les façons des naturels du pays qu'ils parcourent.

CHAPITRE VIII.

DE L'AUTORITÉ HUMAINE EN GÉNÉRAL.

§ I. — Deux conditions pour valider un témoignage.

Il ne nous est pas toujours possible de nous assurer par nous-mêmes de l'existence des choses, et partant nous sommes forcés d'avoir recours au témoignage d'autrui.

Pour valider ce témoignage, deux conditions sont nécessaires : 1° que le témoin n'ait pas été trompé ; 2° qu'il ne cherche pas à nous tromper. Il est évident que l'absence de l'une de ces conditions enlèverait au témoignage toute valeur.

Qu'importe, en effet, que celui qui parle connaisse la vérité si ses lèvres profèrent le mensonge? Qu'importent sa véracité et sa bonne foi s'il a lui-même été trompé?

§ II. — Examen et application de la première condition.

C'est en étudiant les moyens dont le témoin dispose pour arriver à la vérité, que nous connaîtrons s'il a pu ou non être trompé lui-même. Parmi ces moyens, je comprends la capacité du témoin et toutes les qualités personnelles qui le rendent plus ou moins digne de foi.

Un homme raconte un fait dont il ne peut dire : Je l'ai vu. Peut-être les lois d'une bonne éducation nous empêcheront-elles de lui demander de qui il le tient ; mais les lois d'une bonne logique nous prescrivent de tenir grand compte de cette circonstance, et de ne pas nous départir légèrement de nos scrupules à cet égard.

Je traverse un pays qui m'est inconnu, et j'entends dire : « L'année présente est une année d'abondance pour la contrée ;

» depuis longtemps on n'avait obtenu d'aussi belles récoltes. » Que dois-je faire avant d'arrêter mon jugement? m'enquérir d'abord de la personne qui parle. C'est un vieillard, propriétaire fort riche dans les environs, et établi sur ses terres. Il est passionné pour la statistique et s'en occupe avec persévérance. Son intérêt, sa profession, ses goûts particuliers, une longue expérience lui fournissent tous les moyens de s'éclairer; il sait ce qu'il affirme, je n'en puis douter.

— C'est le fils de ce vieillard; il ne vient chez son père qu'en partie de plaisir, et, distrait par la vie des grandes villes, il s'occupe fort peu de ce qui se passe dans les champs. Celui-ci peut bien savoir ce qu'il avance pour l'avoir ouï dire; mais, à part cette circonstance, son témoignage est peu sûr.

— C'est un voyageur qui parcourt de temps à autre ce pays pour des affaires qui n'ont aucun rapport avec l'agriculture. Son témoignage mérite peu de foi; les moyens qu'il a eus d'apprendre ce qu'il donne comme certain sont sans valeur. Il parle à l'aventure.

§ III. — Examen et application de la seconde condition.

S'il est à propos de se prémunir contre l'erreur involontaire dans laquelle un témoin peut tomber, il n'importe pas moins de se mettre en garde contre son défaut de véracité. A cet effet, informez-vous de l'opinion qu'on a de lui sur ce point, et surtout examinez si quelque passion ou son intérêt ne le pousse pas à mentir.

Auriez-vous une entière confiance aux récits d'un homme de guerre, célébrant des faits d'armes en récompense desquels il espère un grade, un emploi, une décoration? Il est aisé de comprendre l'usage que ferait, d'un semblable moyen, l'aventurier sans honneur et sans délicatesse. Tenez pour suspect un témoin fortement intéressé à faire admettre son témoignage. Croire à sa véracité, sur parole, serait, pour le moins, faire preuve d'une légèreté extrême.

Lorsque nous voulons calculer la probabilité d'un événement

qui ne nous est connu que par le témoignage d'autrui, il est d'abord indispensable de tenir compte simultanément des deux conditions dont nous venons de parler : connaissance et véracité de la part du témoin. Mais, outre le témoignage d'autrui, souvent nous possédons certaines données qui nous aident à apprécier ce qu'on nous raconte et dont nous devons faire usage pour diminuer les chances d'erreur. Nos meilleurs maîtres, dans ce cas, seront la réflexion et l'expérience.

§ IV. — Une observation.

Il est des circonstances dans lesquelles, bien que le témoin paraisse avoir un grand intérêt à mentir, il n'est point probable qu'il l'ose faire ; par exemple, lorsque le mensonge, promptement découvert et sans palliatif possible, retomberait sur lui avec ignominie.

Dans ce cas, cette objection : Le témoin qui est intéressé à tromper, ne doit point nous empêcher de croire. Si les circonstances sont telles que le mensonge ne puisse rester caché, qu'il doive apparaître presque aussitôt dans sa nudité, dans sa honte, sans que le menteur puisse donner pour excuse ou qu'on l'a trompé ou qu'il s'est trompé lui-même, ne pouvons-nous admettre le fait au moins sous bénéfice d'inventaire? Nous serons trompés peut-être; mais il y a probabilité pour l'opinion contraire, et à un degré supérieur.

§ V. — Il est difficile d'arriver à la vérité lorsqu'elle est placée loin de nous par le temps et par la distance.

S'il est si difficile de discerner le vrai du faux parmi les événements contemporains survenus dans notre pays, que sera-ce des événements accomplis depuis des siècles, accomplis en des pays lointains, ou de ceux qui sont à la fois éloignés de nous et par la distance et par le temps! Comment vérifier la sincérité des récits d'un voyageur ou d'un historien? En quel état nous livreront-ils la vérité? On se sent découragé lorsqu'après avoir

vu de quelle manière sont grossis, exagérés, atténués, défigurés, confondus ou travestis les faits qui se passent sous nos yeux, il faut chercher la vérité dans un livre d'histoire ou de voyages, dans un journal et surtout dans un journal étranger.

Celui qui vit dans le pays et dans le temps où s'accomplissent les événements qu'il étudie, possède encore certains moyens de se garder de l'erreur. Il voit les choses par lui-même, ou il entend et lit des relations différentes qu'il peut comparer; comme il sait les antécédents des personnes et des choses, comme il est continuellement en rapport avec des hommes opposés d'opinions et d'intérêts, comme il suit les événements dans leur marche générale, il ne lui est pas impossible, à force de travail et de jugement, d'éclaircir certains faits et d'arriver au vrai sur quelques points. Mais qu'adviendra-t-il du lecteur qu'un hémisphère tout entier et plusieurs siècles peut-être séparent de la vérité qu'il cherche? qui n'a d'autre guide que le journal ou l'ouvrage tombé sous sa main dans une bibliothèque, dans un cabinet de lecture, ouvrage ou journal qu'il adopte de confiance par cela seul qu'ils lui ont été recommandés ou qu'on les a vantés devant lui?

Journaux, relations de voyages, histoires : trois moyens par lesquels on a coutume de chercher à s'instruire des événements accomplis en des temps et en des lieux éloignés. Je dirai quelques mots de chacun de ces moyens.

CHAPITRE IX.

LES JOURNAUX.

§ I. — Une illusion.

On se persuade que dans les pays où fleurit la liberté de la presse, où les affaires générales se discutent au grand jour, où chacun peut librement émettre sa pensée, il est facile d'arriver à la vérité. « Là, tous les intérêts, tous les systèmes se produisant simultanément, les contraires se corrigent l'un l'autre et » se font contre-poids. La lumière jaillit du choc des opinions. » Une opinion seule ne dirait qu'une partie de la vérité; toutes » les opinions pouvant élever la voix, la disent tout entière. »

Pure illusion! Les journaux ne disent, ne peuvent dire toute la vérité, ni sur les personnes, ni sur les choses, même dans les pays les plus libres.

§ II. — Les journaux ne disent pas toute la vérité sur les personnes.

Exalter ou rabaisser sans mesure, prodiguer la louange ou le blâme, faire d'un personnage politique, selon l'intérêt ou la circonstance, — un génie rare, un héros, un sauveur, — un homme sans talents, un homme incapable, un fléau! tels sont, on ne l'ignore point, les errements de la presse et de l'esprit de parti.

Lorsque la carrière publique de l'homme que l'on attaque ou que l'on glorifie de la sorte n'a pas été marquée par des actes éclatants et faciles à caractériser, que croire? où chercher la vérité? Comment l'étranger surtout, forcé de choisir entre ces extrêmes, parviendra-t-il à former son opinion?

Chose étrange! il n'est pas rare d'entendre certains cercles, et même un pays tout entier, professer à la fois sur le même

personnage deux opinions différentes, l'opinion vraie et l'opinion de circonstance. Ecoutez les adversaires de ce ministre : « Ses talents, vous disent-ils, personne ne les nie. Il est habile, » ses intentions sont excellentes ; nous respectons, nous admi- » rons en lui l'homme privé ; mais il n'appartient pas à notre » parti. Il faut qu'il tombe ! »

Et les défenseurs de cette homme d'Etat, qui seul, s'il faut les croire, peut sauver la chose publique, écoutez-les à leur tour ! Ils l'ont vu de près et le connaissent à fond.

« Que ce soit un misérable, nous ne l'ignorons point ; on met » sur son compte bon nombre d'affaires honteuses ; mais il est » l'homme qu'il nous faut. Qu'importe le reste ? Nos adversaires » l'accusent ; nous ne pouvons le laisser entre les cornes du » taureau ; nous le défendrons. Voulez-vous savoir son histoire ? » je vais vous la raconter. » Et bientôt, le fort et le faible, ses mauvaises actions, ses hontes, son ignominie, vous savez tout, rien n'est oublié. Il ne vous reste plus d'illusions, et vous pouvez désormais porter un jugement en connaissance de cause.

Ces jugements opposés ou contradictoires, les étrangers ne peuvent les connaitre ; souvent même ils ne sauraient les comprendre ; donc la presse est pour eux un moyen défectueux d'arriver au vrai. Elle l'est également pour les nationaux eux-mêmes, qui forment d'après les journaux leurs jugements sur les hommes et les choses.

Les écrivains séparent presque toujours l'homme public de l'homme privé ; et il est bon qu'il en soit ainsi. Sans cette distinction, la polémique quotidienne, déjà aigre et violente à l'excès, serait bientôt devenue une arène impure où les passions les plus honteuses viendraient étaler leurs plaies ou se livrer bataille. Il n'en est pas moins vrai, toutefois, que la vie privée d'un homme est une présomption puissante sur ce que seront ses tendances dans la vie publique. Croyez-vous, par exemple, que celui qui, dans les transactions ordinaires, n'a pas respecté le bien d'autrui, sache, si les deniers publics lui sont confiés, conserver ses mains pures ? L'homme de mauvaise

foi, sans convictions, sans moralité, sans religion, croyez-vous qu'il se montre toujours conséquent aux principes d'occasion qu'il professe, et que, sur la foi de ses paroles ou de ses serments, le pouvoir qui l'emploie puisse fermer les yeux et s'endormir? L'épicurien par système qui, dans sa province, insultait sans pudeur à la morale publique, mauvais époux, mauvais père, croyez-vous qu'il ait déposé ses passions en revêtant l'hermine du magistrat? et que l'innocence, que la fortune des gens de bien n'aient rien à craindre, l'audace et l'injustice des méchants rien à espérer de sa corruption, de son impudence? Et cependant les journaux ne disent rien, ne peuvent rien dire de ces choses, alors même qu'elles sont parfaitement connues de l'écrivain!

§ III. — Les journaux ne disent pas toute la vérité sur les choses.

Même sur les événements politiques, les journaux ne disent point et ne peuvent dire toute la vérité. Qui ne sait combien l'expression d'une opinion manifestée dans des conversations familières, diffère de celle qu'on livre à la discussion publique au moyen de la presse? Il est mille considérations particulières auxquelles un publiciste doit forcément se plier. Parmi ceux qui parlent au public, beaucoup disent le contraire de leur pensée, et les plus rigides en matière de véracité se trouvent obligés, plus d'une fois, sinon de dire ce qu'ils ne pensent point, au moins de taire la majeure ou plutôt la meilleure partie de ce qu'ils pensent. Il importe de ne pas oublier ces observations, si l'on veut voir un peu plus loin et mieux que le vulgaire. Il y a dans le monde politique comme une sorte de monnaie courante reconnue fausse, mais que l'on est convenu tacitement de recevoir. Les initiés ne se trompent point sur son véritable poids, sur sa valeur réelle.

CHAPITRE X.

RELATIONS DE VOYAGES.

—

§ I. — Distinction.

Ce genre d'écrits contient deux sortes de faits qu'il faut soigneusement distinguer. La description des scènes ou des objets que le voyageur a vus, — les notions et observations de toute sorte qu'il fait entrer dans le corps de l'ouvrage et qui le complètent.

Appliquez aux premiers les règles que nous avons établies sur la véracité, en y joignant les deux observations suivantes ; premièrement : Que la défiance sur la fidélité des tableaux doit grandir en proportion de l'éloignement du lieu de la scène ; on sait le proverbe : A beau mentir qui vient de loin ; secondement : Qu'il est à craindre que les voyageurs n'exagèrent les faits, ne les défigurent, ne les inventent même à plaisir, et ne nous donnent les idées les plus fausses sur les pays qu'ils décrivent, entraînés, à leur insu peut-être, par le désir ridicule de se rendre intéressants ou de se donner de l'importance en racontant des aventures merveilleuses.

Il serait difficile, sinon impossible d'établir des règles pour discerner la vérité de l'erreur parmi les faits et les observations de tout genre qui peuvent entrer dans une relation de voyage. Nous comblerons cette lacune par quelques observations qui serviront, je l'espère, à tenir le lecteur en garde contre une confiance excessive.

§ II. — Origine et composition de certaines relations de voyages.

On visite les lieux les plus célèbres ; on s'arrête quelques

jours sur des points signalés et connus, et l'on franchit tout le reste à tire-d'aile : économie de temps, d'argent et d'ennui.— Si le pays est cultivé, s'il est sillonné de routes en bon état, de canaux et de fleuves, si les côtes sont d'une navigation facile, le voyageur passe d'une capitale à l'autre avec la rapidité de la flèche, dormant au roulis du vaisseau, se penchant à la portière d'une voiture pour admirer un point de vue, ou contemplant, sur le pont et sous la tente d'un paquebot, les rives du fleuve dont le courant l'entraine. Les espaces intermédiaires n'existent pas pour lui. Coutumes, lois, mœurs, religion, caractère physique et moral des hommes ou du pays, il n'a rien vu ; que connait-il ? à peine a-t-il pu se former, en passant, une idée vague de l'aspect des terres, et saisir du regard quelques paysages fugitifs.

Et maintenant, en quelle estime devons-nous tenir ces notices pleines de détails sur des pays de plusieurs mille lieues carrées, visités comme nous venons de le dire?

Celui qui raconte a vu, donc il dit vrai. Ainsi raisonnez-vous, persuadés que pour recueillir cette multitude de faits, votre guide a bravé des dangers sans nombre, supporté d'immenses fatigues et consacré des années laborieuses au service de la science et de l'humanité. Vous supposez ce qui devrait être, mais que vous êtes loin de la réalité !

Arrivé dans la capitale du pays qu'il explore, pays dont il connait très-peu ou même dont il ignore complétement la langue, le voyageur aux merveilleux récits s'arrête. Il est au but, il a touché les colonnes d'Hercule. Des visites rapides aux palais, aux monuments, aux théâtres, aux musées, aux riches collections dont il trouve la liste dans le *Guide des voyageurs*, voilà son programme, et ses heures sont comptées. Il se hâte ; une autre capitale, d'autres palais, d'autres musées, d'autres merveilles l'attendent. Enfin, surchargé d'expérience, de savoir et de poussière, il revoit après quelques mois d'absence le sol natal ; il consacre l'hiver à mettre en ordre, à *compléter,* ses observations, ses études, ses impressions, ses recherches, ses confidences de voyageur, et aux premiers jours du printemps

vous voyez sur la table du libraire s'épanouir, dans sa couverture neuve, un magnifique in-octavo.

Agriculture, arts, commerce, sciences, politique, croyances populaires, religion, mœurs, coutumes, traditions, caractères, tout y est; l'auteur a tout vu, tout observé. Avec son livre, vous avez la statistique universelle des pays qu'il a parcourus. Croyez-le sur parole ; il vous évitera la peine de vous lever de votre fauteuil et de vous mettre à la fenêtre.

Mais, tant de détails! des connaissances si variées! comment a-t-il pu les recueillir? comment surtout a-t-il pu savoir ce qui se passait là où il n'est point allé? En si peu de temps, un argus n'aurait pu suffire à voir tant de choses? — Son secret, le voici.

De la voiture publique dans laquelle il voyage, on voit se dérouler un paysage qui attire son attention, et il entame avec son voisin le dialogue suivant : « Monsieur connaît-il le pays » qne nous traversons? — Un peu. — Quel est le nom de ce » bourg, là-bas sur la colline? — Si je ne me trompe, c'est le » bourg de... — Et quelles sont les ressources principales de » la contrée? — L'industrie. — Le caractère des habitants? — » Flegmatique comme celui de nos chevaux et du postillon. » — Riches? — Comme des juifs. »

La voiture s'arrête; l'homme aux réponses s'éloigne, peut-être sans prendre congé, et les renseignements qu'il a donnés, anonymes comme sa personne, figureront parmi les faits positifs dans les notes du voyageur.

En vérité, ne pourrait-on pas intituler de pareils livres contes du premier venu ou traductions et plagiats?

Il n'entre point dans ma pensée de rabaisser en général le mérite qu'exige un travail sérieux d'exploration; mais combien d'idées fausses, que d'absurdités vulgarisées, accréditées par de prétendues relations de voyages! Que de fois des cités, des peuples tout entiers ont été bien ou mal traités, critiqués avec fureur ou vantés à outrance, selon l'humeur, le caractère, le caprice de peintres indiscrets et frivoles, qui osent donner la copie d'originaux qu'ils n'ont point vus!

§ III. — Manière d'étudier un pays.

Habiter longtemps les mêmes lieux, y former des relations nombreuses, connaître à fond la langue du pays, ne se lasser jamais d'observer et de s'enquérir, telles sont les conditions nécessaires pour se former une idée exacte d'une contrée sous le rapport moral et matériel. En dehors des connaissances acquises ainsi, je ne vois que banalités, généralités, incertitudes, erreurs. La plupart des descriptions qu'on trouve dans les livres ressemblent à des cartes géographiques sans échelle de proportion. Les noms y fourmillent, le papier est couvert de signes de toute espèce, chaînes de montagnes, fleuves, canaux, etc. ; mais, prenez le compas pour mesurer les distances, et mettez-vous en voyage sans autre indication !

En résumé, voulez-vous acquérir des notions exactes sur un pays ? Etudiez-le comme nous venons de le dire, ou consultez les auteurs qui l'ont étudié de la sorte. Que si cela vous est impossible, sachez vous contenter de connaissances générales qui vous mettent en état de soutenir, avec modestie, une conversation ; mais, gardez-vous d'établir sur de semblables données un système philosophique, économique ou politique. Evitez surtout de faire parade de votre savoir, vous seriez un objet de risée.

CHAPITRE XI.

HISTOIRE.

§ I. — Importance des études historiques. Manière d'étudier l'histoire.

L'étude de l'histoire n'est pas seulement utile, elle est indispensable. Ne l'admettrait-on pas comme moyen d'arriver au vrai, son importance, comme ornement de l'esprit, resterait incontestée. Ajoutons qu'il est un grand nombre de faits contre esquels on ne saurait s'élever sans se mettre en lutte avec le sens commun.

Attachez-vous d'abord aux faits qui présentent un caractère de certitude absolue. En ne confiant à la mémoire que des vérités incontestables, vous laisserez à votre esprit, dégagé d'entraves, la liberté de classer le reste selon le degré de probabilité, de certitude ou d'erreur qu'il y découvrira.

Que de grands empires aient fleuri en Orient; que les arts et la civilisation de la Grèce aient été portés à un très-haut degré de perfection; qu'Alexandre ait fait de grandes conquêtes en Asie; que les Romains aient soumis, presque en entier, le monde connu de leur temps; que Carthage ait été la rivale de Rome; que l'empire des maîtres du monde se soit, à son tour, écroulé sous le poids d'une invasion de barbares venus du Nord; que les Musulmans aient envahi l'Afrique septentrionale, détruit en Espagne le royaume des Goths, et menacé le reste de l'Europe; que la féodalité ait été la forme sociale du moyen âge, voilà des vérités que nul ne conteste et dont nous sommes aussi certains que de l'existence de Paris ou de Londres.

§ II. — Distinctions entre le fait et les circonstances du fait. Applications.

Il est des faits universellement admis; toutefois par les détails, par les circonstances dont les historiens les ont accompagnés,

ces faits eux-mêmes relèvent de l'érudition, de la critique ou de la philosophie de l'histoire. Vaste champ ouvert à la discussion.

On ne peut mettre en doute l'existence des luttes sanglantes dans lesquelles Rome et Carthage se disputèrent l'empire de la Méditerranée, des côtes d'Afrique, de l'Espagne et de l'Italie, et dont le triomphe des Scipions, la défaite d'Annibal et la ruine de la ville de Didon furent le dénouement. Mais, les circonstances de ces luttes nous sont-elles bien connues? Dans le portrait qu'on nous a tracé de la foi punique, dans l'exposition des causes qui provoquèrent les ruptures entre les deux républiques rivales, dans le récit des batailles, des négociations, etc., est-il impossible que nous ayons été trompés? Les historiens romains qui nous ont transmis le plus grand nombre des faits n'ont-ils point flatté leur nation aux dépens de la nation ennemie?—Ici, sachons douter et choisir, admettre avec défiance ou même rejeter sans hésitation; et le plus souvent, suspendons notre jugement.

Auraient-ils une idée exacte des choses, connaîtraient-ils la vérité, les siècles à venir, si, par exemple, le récit des guerres modernes ne leur était transmis que par des historiens appartenant à une seule des nations belligérantes? Et cependant, ces historiens écrivent, pour ainsi dire, en présence les uns des autres; ils peuvent se démentir, se corriger mutuellement, et, grâce aux moyens de communication et de diffusion dont on dispose, il est plus difficile aujourd'hui qu'autrefois de soutenir des erreurs évidentes. Que sera-ce donc de ces récits qui nous sont venus par une seule voie; voie très-suspecte puisqu'elle était intéressée; récits de faits qui se sont passés en des temps si reculés, où les communications étaient si rares, où les moyens de publicité dont jouissent les modernes étaient inconnus?

Et ces légendes merveilleuses où les historiens grecs nous montrent une poignée de Spartiates ou d'Athéniens moissonnant des milliers de Perses; où ils proposent à notre admiration l'héroïsme désintéressé, les dévouements sublimes de leurs guerriers, devons-nous les adopter sans contrôle? Nous avons vu,

de nos jours, comment on dénature, comment on exagère les faits les plus simples. L'homme sensé fera la part de l'enthousiasme et du patriotisme de l'écrivain : attendons, dira-t-il, avant de prononcer, que les Perses se soient levés, des plaines de Marathon ou des Thermopyles, pour raconter à leur point de vue les circonstances du combat.

Cette règle de prudence est d'une application fréquente ; ne la perdons pas de vue en étudiant l'histoire et nous éviterons de nombreuses erreurs. Elle nous enseignera du moins à ne pas nous égarer en d'inutiles détails.

§ III. — Quelques règles pour servir à l'étude de l'histoire.

L'histoire étant un sujet qu'on ne peut passer sous silence lorsqu'on traite de l'art d'arriver au vrai, je donnerai quelques conseils simples et brefs, — mais sans prétendre traiter à fond la matière : elle demanderait seule un long volume.

RÈGLE PREMIÈRE.

Selon ce que nous avons établi plus haut, au chapitre VIII, il faut tenir grand compte des moyens de connaître la vérité, dont l'écrivain disposait, et des probabilités pour ou contre sa véracité.

RÈGLE DEUXIÈME.

Toutes choses égales, on devra préférer un témoin oculaire.

Il y a toujours un certain péril pour la vérité dans les intermédiaires. Les récits successivement transmis sont comme ces courants dont les eaux emportent quelque chose du canal qu'elles parcourent ; dans les canaux de l'histoire, la passion et l'erreur abondent.

RÈGLE TROISIÈME.

Parmi les témoins oculaires, choisissez, si d'ailleurs il y a égalité pour le reste, celui qui n'a point eu de part à l'événement, qui n'y a rien perdu.

Lorsque César raconte ses campagnes, son témoignage est une autorité. Il est évident, toutefois, que le général romain ne peut refuser le courage aux peuples qu'il a vaincus; qu'il ne peut les représenter comme inférieurs en nombre aux armées qu'il commandait sans diminuer la difficulté de ses entreprises, et, partant, sa gloire. Les prodiges d'Annibal, racontés par ses ennemis, ont une autre valeur historique.

RÈGLE QUATRIÈME.

Préférez un historien contemporain; mais contrôlez son témoignage par celui d'un écrivain de la même époque, défendant des opinions et des intérêts différents, et ayez soin de séparer, dans leurs écrits, le fait des causes qu'ils lui assignent, des résultats qu'ils lui attribuent, et des jugements qui leur sont personnels.

Presque toujours il y a dans les événements un fait dominant qui ressort avec trop d'évidence pour que la partialité de l'écrivain ose le nier. En pareil cas, l'historien exagère ou atténue; il prodigue les couleurs défavorables ou flatteuses; il cherche des explications, invente des causes, signale des conséquences, etc.; mais le fait persiste, et les efforts de la mauvaise foi doivent avertir un lecteur judicieux de ne s'arrêter qu'au fait, de ne voir que le fait, de le voir tel qu'il est.

RÈGLE CINQUIÈME.

Les écrits anonymes méritent peu de confiance.

L'auteur a peut-être caché son nom par modestie; mais le public qui l'ignore n'est pas tenu de croire à la véracité d'un écrivain qui, pour dire la vérité, met un voile sur son visage. La crainte du déshonneur qui suit le mensonge est un frein puissant. Ce frein ne suffit pas toujours. Que serait-ce s'il n'existait point!

RÈGLE SIXIÈME.

Avant de lire une histoire, étudiez la vie de l'historien.

J'ose affirmer que cette règle est de la plus haute importance. Elle est comprise, il est vrai, dans ce que nous avons dit au chapitre VIII ; mais il ne sera pas inutile de l'établir ici séparément, en la faisant suivre de quelques observations.

Comment apprécier la véracité d'un historien ou les moyens dont il disposa pour arriver au vrai, si l'on ne connaît sa vie? Voulez-vous avoir la clef de ses déclamations ou de ses réticences? Voulez-vous savoir pourquoi, sur telles scènes, il passe un pinceau si léger, tandis qu'il charge certains tableaux des plus noires couleurs? Cherchez dans ses vertus ou dans ses vices, dans sa position particulière, dans l'esprit de son temps, dans les formes politiques de sa patrie; le plus souvent tout est là.

On n'écrivait pas l'histoire durant les orages de la Ligue comme on l'écrivit sous le règne régulier et glorieux de Louis XIV. Descendons à des temps plus rapprochés de nous, à la révolution française, à l'empire, à la restauration, ou même à la dynastie d'Orléans; nous trouverons qu'en chacune de ces époques l'histoire a pris le caractère et pour ainsi dire la couleur des circonstances. Autre temps, autre langage. Vous connaissez et l'époque et le pays où tel livre a vu le jour, vous connaissez donc aussi les influences qui pesèrent sur l'auteur. Préparez-vous à retrancher ici, à suppléer plus loin; cette connaissance vous donne le sens de tel mot obscur, de telle omission, de telle circonlocution, elle vous révèle la valeur d'une protestation, d'une restriction, d'un éloge, le but d'une censure ou d'un aveu, choses qui, sans cela, fussent restées inintelligibles pour vous.

Peu d'hommes s'affranchissent complétement de la domination des circonstances; il en est peu qui sachent braver un grand péril pour la défense de la vérité, il en est peu qui, dans les situations critiques, ne cherchent une transaction entre leur intérêt et leur conscience. Rester fidèle à la vertu dans les moments de crise, c'est de l'héroïsme, et l'héroïsme est rare.

Ajoutons que faire la part du temps n'est pas toujours un acte coupable, si d'ailleurs l'écrivain ne blesse pas les droits

imprescriptibles de la justice et de la vérité. Il est des cas où le silence est prudent et même obligatoire; dans ces cas, on doit pardonner à l'écrivain de n'avoir point dit toute sa pensée, pourvu qu'il n'ait rien dit contre sa pensée. Quelles que fussent les convictions de Bellarmin sur la puissance indirecte des papes, auriez-vous exigé de lui qu'il les exposât à Paris, en pleine Sorbonne, avec la même liberté qu'il l'eût fait à Rome? C'eût été lui dire : « Ecrivez; et dès que le parlement aura connais» sance de votre livre, il le fera saisir; les exemplaires seront » brûlés par la main du bourreau, et vous serez banni de » France ou jeté dans une prison. »

RÈGLE SEPTIÈME.

Les œuvres posthumes éditées par des inconnus ou ayant passé par des mains peu sûres deviennent apocryphes, et doivent être reçues avec défiance.

L'autorité d'un mort illustre est de peu de poids en pareille circonstance; ce n'est pas lui, c'est l'éditeur qui parle, avec la certitude que la partie intéressée ne peut le démentir.

RÈGLE HUITIÈME.

Les histoires appuyées sur des mémoires inconnus et des titres inédits; les manuscrits dans lesquels l'éditeur affirme n'avoir fait que mettre de l'ordre, corriger le style et éclaircir certains passages, ne méritent d'autre confiance que celle qu'inspire l'éditeur.

RÈGLE NEUVIÈME.

Les récits de négociations secrètes, de secrets d'Etat; les anecdotes piquantes sur la vie privée des personnages célèbres, sur de ténébreuses intrigues et autres faits du même genre, ne doivent être admis qu'après un examen sévère. S'il nous est si difficile de découvrir la vérité à la lumière du soleil, et pour ainsi dire à la surface du sol, qu'espérer lorsqu'il faut la chercher au milieu des ombres et dans les entrailles de la terre?

RÈGLE DIXIÈME.

Ajoutons peu de foi à ce qu'on nous raconte sur certains pays ou certains peuples très-anciens et très-éloignés de nous, sur les trésors du prince, sur le nombre des habitants, sur leurs croyances religieuses ou leurs usages domestiques.

Comment, en effet, vérifier l'exactitude de ces relations? La distance, le temps, l'ignorance de la langue, etc., tout s'y oppose. Comment arriver à la vérité en des choses souvent cachées, inconnues même aux indigènes? Pour décrire les usages domestiques, a-t-on pénétré dans l'intérieur de la famille? l'a-t-on surprise dans la liberté, dans les confidences intimes du foyer?

CHAPITRE XII.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES MOYENS DE CONNAÎTRE LA NATURE DES ÊTRES, LEURS PROPRIÉTÉS ET LEURS RELATIONS.

—

§ I. — Une classification des sciences.

Les règles au moyen desquelles on parvient à connaître l'existence d'un objet nous étant connues, il reste à formuler celles qui nous doivent guider dans nos recherches sur la nature, les propriétés et les relations des êtres.

Nous nommerons êtres ou faits *naturels*, toute chose appartenant à l'ordre naturel, c'est-à-dire, sans exception, tous les êtres et tous les faits soumis aux lois nécessaires de la création. Nous nommerons *moraux* les faits appartenant à l'ordre moral; *historiques* ou *sociaux*, ceux qui appartiennent à l'ordre social; et *religieux*, ceux qui relèvent d'une providence supérieure et extraordinaire.

Je n'insisterai pas sur l'exactitude de cette division, confessant même qu'on pourrait à la rigueur la contester; mais elle est établie sur la nature même des choses et en harmonie, on ne saurait le nier, avec les points de vue habituels de l'esprit humain. Pour faire ressortir d'une manière invincible les raisons qui l'appuient, je vais donner, en peu de mots, la filiation des idées.

Dieu a créé l'univers, et tout ce que l'univers contient, en le soumettant à des lois constantes et nécessaires. De là l'ordre naturel : l'étude de cet ordre pourrait se nommer philosophie de la nature.

Dieu a créé l'homme raisonnable et libre, mais tenu à cer-

tains devoirs qui, sans le contraindre, l'obligent. De là l'ordre moral, objet de la philosophie morale.

L'homme en société donne naissance à une série de faits et de rapports; de là l'ordre social; l'étude de cet ordre de faits pourrait se nommer philosophie sociale ou, si l'on veut, philosophie de l'histoire.

Dieu n'est point lié par les lois auxquelles il a soumis l'ouvrage de ses mains, par conséquent il peut agir sur ces lois, et même contrairement à ces lois; c'est pourquoi nous admettons l'existenee d'un ordre de faits et de révélations supérieur à l'ordre naturel et social. De là l'étude de la religion ou philosophie religieuse.

L'existence d'un objet étant démontrée, il appartient à la philosophie de l'étudier à fond, de l'apprécier, de le juger. *Philosophe*, dans son acception commune, signifie homme versé dans l'étude des lois qui régissent les êtres, dans l'étude de leurs propriétés et de leurs rapports.

§ II. — Prudence scientifique; moyens de l'acquérir.

Le véritable esprit philosophique est inséparable de l'esprit de prudence; prudence raisonnée, très-semblable à celle qui doit présider à nos rapports avec les hommes et les choses dans la conduite de la vie. Fruit amer du désenchantement et de l'expérience. Voici quelques observations qui pourront nous aider à l'acquérir.

OBSERVATION PREMIÈRE.

La nature intime des choses nous est presque toujours entièrement inconnue. Nous savons peu et mal.

N'oublions jamais cette vérité. Nous apprendrons d'elle la nécessité d'un travail énergique et soutenu dans nos recherches sur la nature des êtres. Elle nous rendra modestes et circonspects; elle nous préservera de cette curiosité irréfléchie qui

pousse l'homme à sonder des secrets scellés pour lui d'un sceau inviolable.

Vérité peu flatteuse pour notre orgueil, mais vérité incontestée; vérité parfaitement évidente pour quiconque a médité sur la science humaine. Nous avons reçu du Créateur une intelligence en harmonie avec nos besoins physiques et moraux, puisque cette intelligence est en état de connaître, pour la satisfaction de ces besoins, l'usage que nous pouvons faire des êtres placés à notre portée. Le reste, il plaît à la sagesse infinie de nous le cacher : elle s'est réservé de lever elle-même, plus tard, le voile qui recouvre et cache à nos yeux le spectacle ineffable de la création. Pourquoi nous en plaindre? Si l'ignorance est l'épreuve de la vie, l'espérance est la consolation de la mort.

Les propriétés de la lumière nous sont en partie connues ; nous en faisons des applications nombreuses. Mais l'essence de la lumière, qu'est-elle? Nous savons diriger, hâter même la végétation; mais que savons-nous de la nature et des secrets de ce merveilleux phénomène?

Nous faisons usage de nos sens, nous les préservons, nous leur venons en aide; mais les mystères de la sensation nous restent inconnus. Nous connaissons, en général, les substances nuisibles ou salutaires à notre corps; mais pourquoi, mais comment ces substances lui nuisent ou lui sont utiles, nous l'ignorons. Que dire encore? Nous calculons le temps en mille façons, et la métaphysique n'a pu définir le temps. Il existe une science qu'on nomme la géométrie; elle est parvenue à un haut degré de perfection; et l'idée fondamentale de cette science, l'étendue, ne se peut comprendre. Nous vivons dans l'espace; l'univers entier se meut dans l'espace; nous le mesurons; nous le soumettons à de rigoureux calculs; et ni la métaphysique, ni l'idéologie n'ont su nous dire en quoi il consiste; s'il est une chose distincte des corps, s'il est seulement une idée, s'il a une nature propre. Nous ne savons s'il est un être ou s'il n'est rien. Nous pensons, et nous ne savons pas ce qu'est la pensée; les idées fermentent dans notre intelligence, et nous ne savons ce qu'est une idée. Le spectacle de l'univers, dans toute sa

variété, dans toute sa splendeur, passe et se représente dans notre cerveau comme sur un magnifique théâtre. Une force incompréhensible y crée, selon notre caprice, des mondes fantastiques, tantôt sublimes et pleins de beautés, tantôt remplis d'extravagance, et nous ne savons ni ce qu'est l'imagination, ni ce que sont ces prodigieuses scènes, ni comment elles apparaissent ou s'évanouissent.

Il est une multitude d'affections dont nous avons conscience d'une manière intime, profonde, invincible, nous les nommons sentiments. Qu'est-ce que le sentiment? pouvons-nous le dire? Celui qui aime sent l'amour; il ne sait point ce qu'est l'amour. Le philosophe qui veut analyser cette affection parvient à signaler son origine; il indique ses tendances et sa fin; il donne des règles pour la diriger, mais, sur la nature intime de l'amour, il est dans la même ignorance que le vulgaire. Nos sentiments sont comme ces fluides circulant en des canaux impénétrables aux regards. On aperçoit quelques effets extérieurs; on sait, dans certains cas, où ils vont, d'où ils viennent; on peut même accélérer, ralentir leur course, en changer la direction; mais l'œil ne peut sonder le mystère de leur mouvement; l'agent reste inconnu.

Notre propre corps, tous les corps qui nous entourent, savons-nous ce qu'ils sont? Est-il un philosophe qui puisse nous expliquer la nature d'un corps? Et toutefois, nous vivons au milieu de substances corporelles; nous en usons à chaque instant. Nous connaissons beaucoup de leurs propriétés, nous définissons les lois qui les régissent; un corps fait partie de notre propre nature.

Ne perdons point de vue ces considérations lorsque nous aurons à étudier les principes constitutifs d'un être, son essence. Attentifs et pleins d'ardeur dans nos recherches, soyons sobres et rigoureux dans nos définitions. Si nous ne portons point cette qualité jusqu'au scrupule, il nous arrivera souvent de mettre à la place de la réalité les créations vaines de nos rêves.

OBSERVATION DEUXIÈME.

En mathématiques, il est deux manières de résoudre un problème : la démonstration directe, et la preuve par l'impossible. Il en est de même dans toute espèce de questions. Pour le grand nombre, prouver que nous sommes dans l'impossibilité de les résoudre serait la meilleure des solutions. Et qu'on ne croie point que cette manière de raisonner soit dépourvue de mérite ou qu'il soit toujours facile de discerner le possible de ce qui ne l'est point. Un esprit capable de ce discernement témoigne qu'il connaît à fond la matière et qu'il en a sondé sérieusement les difficultés.

La connaissance de l'impossibilité où nous sommes de résoudre certaines difficultés est plus souvent historique et d'expérience que scientifique. Lorsqu'un homme compétent avance qu'une solution est impossible ou qu'elle touche à l'impossible, il n'est pas toujours en état de le démontrer ; mais l'inutilité des efforts qu'il a tentés lui-même, l'histoire des efforts tentés avant lui, par des hommes spéciaux, lui ont prouvé, sur cette question, l'impuissance de l'esprit humain. Quelquefois l'impossibilité ressort de la nature même du problème ; mais, pour l'affirmer avec certitude, il faut embrasser du même coup d'œil la connaissance de cette impossibilité et de ce qu'il faudrait pour la faire disparaître.

OBSERVATION TROISIÈME.

Comme les êtres diffèrent beaucoup dans leur nature, dans leurs propriétés et leurs relations, nos manières de voir à leur sujet, nos appréciations doivent également varier beaucoup.

On a dit : Certaines connaissances donnent la clef de toutes les autres. Quiconque raisonne bien sur une chose, doit bien raisonner sur toutes choses ; il suffit de vouloir. De là cette erreur insigne, que les mathématiques sont la meilleure logique, parce qu'elles enseignent à raisonner avec rigueur et précision.

Pour faire évanouir cette prétention illusoire, observez que les objets qui relèvent de notre intelligence appartiennent à des ordres de faits très-divers; que nos moyens d'atteindre ces objets n'ont rien de commun entre eux; que leurs rapports avec nous varient à l'infini, et qu'enfin l'expérience nous montre souvent dans les arts comme dans les sciences des talents spéciaux, jamais de talents universels.

Il est des vérités mathématiques, des vérités physiques, idéologiques, métaphysiques; il est des vérités morales, religieuses, politiques, historiques, littéraires; des vérités de raison pure et d'autres qui sont un mélange de sentiment et d'imagination. Il est des vérités spéculatives, il en est de pratiques; il en est qu'on ne parvient à connaître qu'à l'aide du raisonnement, d'autres qui s'acquièrent par intuition; d'autres enfin, que l'expérience seule nous enseigne. On pourrait les diviser en tant de classes qu'il deviendrait impossible de les compter.

§ III. Les grands hommes. Evocation.

Evoquons, à l'aide de cette puissance plus forte que le temps et la mort même, à l'aide de l'imagination, ces hommes illustres qui furent l'ornement de leur siècle et dont l'humanité conserve les noms avec orgueil. Commandons à la tombe de nous les rendre tels qu'elle les a reçus, avec leur génie, leurs passions, leurs facultés diverses, et dans un palais digne de tels hôtes, dans un nouvel Elysée où tous les arts, tous les produits de l'esprit humain auront été réunis, où chacun retrouvera ce qui fut sa passion et sa gloire, suivons par la pensée ces êtres privilégiés. Le secret de leurs goûts nous dira celui de leur génie.

Quelle imposante assemblée! Gonzalve de Cordoue, Cisnéros, Richelieu, Christophe Colomb, Fernand Cortez, Napoléon, Torquato Tasso, Milton, Corneille, Racine, Boileau, Lope de Vega, Caldéron, Molière, Bossuet, Massillon, Bourdaloue, Descartes, Malebranche, Érasme, Louis Vivès, Mabillon, Viète, Fermat, Bacon, Kepler, Galilée, Pascal, Newton, Leibnitz, Michel-Ange, Raphaël, Linnée, Buffon, et cent

autres encore, tous à des titres divers, ayant pris rang parmi les rois de l'intelligence.

Gonzalve se plaît au récit des campagnes de Scipion en Espagne. Napoléon médite sur le passage des Alpes par Annibal. Il s'indigne de l'hésitation de César près de franchir le Rubicon; mais quand il voit le futur dictateur marcher sur Rome, vaincre à Pharsale, subjuguer l'Afrique, s'emparer du pouvoir suprême, et, de la pointe de son épée, tracer ces mots célèbres : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu, » son œil étincelle.

Torquato Tasso, Milton, s'inspirent de la Bible, d'Homère et de Virgile; Corneille et Racine cherchent des modèles dans Euripide et Sophocle; Molière, dans Aristophane, dans Lope de Vega, dans Caldéron; Bossuet, Massillon, Bourdaloue étudient avec amour saint Chrysostôme, saint Augustin, saint Bernard : et cependant, Erasme, Louis Vivès, Mabillon, ensevelis dans la poudre des manuscrits, fouillent avec ardeur les archives.

A chacun son héros, son enthousiasme, son étude passionnée. Celui-ci, le télescope en main, surprend le secret de Dieu dans la création de l'univers; celui-là, courbé sur son microscope, découvre un monde vivant dans un grain de poussière. Mécaniciens, artistes, naturalistes; Linnée au milieu de ses fleurs, Raphaël dans les galeries de tableaux, Watt parmi les machines, tous ont choisi leur place dans le milieu qui leur convient, et déploient à la poursuite de leur idéal les facultés les plus hautes.

Mais, déplacez ces grandes intelligences, mettez en contact les génies opposés, les aptitudes diverses, les esprits tranchés, le poëte avec le mécanicien, le philosophe avec le poëte, l'homme de guerre avec le philosophe, le peintre avec le géomètre, le rêveur avec l'homme positif, l'homme de mouvement et d'action avec l'homme de méditation et de pensée; la scène change. Le génie devient médiocrité, et qui sait! — la sagesse elle-même, folie.

Boileau lit l'épître aux Pisons ou les satires d'Horace; et,

bien qu'il les ait relues mille fois, il ne laisse point d'y découvrir des beautés nouvelles. Son enthousiasme éclate en transports.

Près de lui, Descartes médite sur les couleurs; il vient de prouver d'une manière invincible qu'elles ne sont qu'une sensation. Sa découverte le comble de joie. Rapprochez maintenant ces deux grands esprits; supposez qu'ils se communiquent leurs pensées : le philosophe tiendra pour un homme léger et frivole celui qui se laisse émouvoir ainsi par un mot, par une image. Eh! voyez-vous le poëte, souriant avec dédain, préparer un vers mordant contre le rêveur, dont les doctrines heurtent, selon lui, le sens commun, et tendent à désenchanter la nature?

Voici Mabillon aux prises avec un vieux parchemin; mille fois, aidant sa vue d'un verre grossissant, il a recommencé ses recherches. Il voudrait rétablir une ligne effacée, dans laquelle il espère retrouver un mot, un texte perdus. Son travail l'absorbe tout entier ; il oublie le reste du monde, lorsque survient un naturaliste qui, dressant son microscope, se prend à chercher, avec non moins d'ardeur et de passion, sur le parchemin qu'il dispute à l'érudit, les œufs d'un insecte rongeur.

Le Tasse et Milton, déclamant leurs strophes sublimes, foulent aux pieds, sans même se douter qu'ils détruisent en un instant l'œuvre patiente de plusieurs jours, des plantes microscopiques dont Linnée faisait l'analyse. Que dirai-je? La guerre éclate parmi ces demi-dieux! — Hâtez-vous de les rendre à leur tombe, ou craignez qu'ils ne compromettent leur gloire!

Ce que l'un rejette avec dédain, l'autre le recherche et l'admire; ce que l'un voit avec clarté, l'autre ne sait pas même l'apercevoir. Génie sublime pour le premier, rêveur absurde pour le second; inestimables trésors pour celui-ci, misérables bagatelles pour celui-là. Eh pourquoi! d'où vient que ces esprits d'élite sont entre eux dans un tel désaccord? Comment se fait-il que les vérités ne se présentent point à tous les yeux de la même manière? C'est que, si la vérité est une en Dieu, elle est multiple dans la création; c'est que la régle et le compas

sont inutiles pour apprécier les choses du cœur; c'est que le sentiment n'a rien à voir dans les calculs et la géométrie; c'est que les abstractions métaphysiques n'ont aucun rapport avec la science sociale; c'est que la vérité appartient à des ordres de faits aussi divers que la nature elle-même; c'est que la vérité est la réalité des choses.

La prétention de penser et de raisonner sur tous les sujets, de la même manière, est une source abondante d'erreurs; on applique les facultés à contre-temps, on les rend inutiles en soumettant à l'une ce qui relève uniquement de l'autre. Il n'est point jusqu'à ces hommes privilégiés que le Créateur a doués d'une compréhension universelle qui ne rendent ce don stérile, s'ils ne savent pas, lorsqu'ils s'appliquent à quelque sujet particulier, se dépouiller pour ainsi dire d'une partie d'eux-mêmes, et ne laisser agir que les facultés dont ils ont besoin pour ce qu'ils étudient.

CHAPITRE XIII.

LA PERCEPTION.

§ I. — L'idée.

Perception claire, exacte, vive; jugement droit, raisonnement rigoureux et solide : ces trois qualités distinguent le penseur. Je vais les examiner l'une après l'autre en émettant sur chacune d'elles quelques observations.

Je ne définirai point l'idée ou la perception. Qu'il me suffise de dire simplement et sans prétendre à la précision rigoureuse du langage philosophique, que la perception est cet acte intérieur par lequel nous concevons une chose ; et que l'idée est l'image, la représentation qui sert d'aliment à la perception. Ainsi, nous percevons le cercle, l'ellipse, nous percevons la résultante d'un système de forces, la raison inverse de ces forces dans les bras d'un levier, la gravitation des corps, la loi d'accélération de leur chute, l'équilibre des fluides; la contradiction entre être et n'être pas en même temps, la différence entre l'essence et l'accident; nous percevons les principes de la morale; nous percevons notre existence et celle du monde extérieur; nous percevons des beautés ou des défauts dans un tableau, dans un poëme; la simplicité, la complication d'une affaire ; nous percevons l'impression favorable ou fâcheuse que font, sur nos semblables, une parole, un geste, un événement; enfin, nous percevons tout ce que notre esprit conçoit ; et, ce miroir intérieur dans lequel les objets semblent se peindre pour s'offrir aux regards de l'esprit, cette chose, qui tantôt remplit l'entendement de sa présence, et tantôt se cache ou s'endort, attendant pour reparaître, qu'une occasion l'éveille ou que nous l'appelions nous-mêmes, ce je ne sais quoi, cette in-

connue dont nous ne pouvons, quoi qu'il en soit, mettre en doute l'existence, nous l'appelons *Idée*.

Les opinions des idéologues sur l'origine des idées sont ici de peu d'importance. Qu'est-il besoin de savoir, pour bien penser, si l'idée est ou n'est point distincte de la perception? si elle est ou n'est point une sensation transformée? de savoir d'où elle vient enfin, si elle est acquise ou innée? La solution de ces questions sur lesquelles on a toujours disputé, sur lesquelles on disputera toujours, exigerait des observations psychologiques auxquelles on ne peut se livrer qu'en abandonnant tout autre travail, sous peine d'entraver ou de fourvoyer son intelligence. Celui qui pense ne peut être continuellement à penser qu'il pense et comment il pense. Notre entendement ne remplirait plus sa mission. Il ne s'occuperait que de lui-même.

§ II. — Bien penser. Règles.

Les perceptions de notre esprit seront vives et claires si, avec l'habitude d'être attentifs, nous avons acquis assez de discernement pour déployer en chaque circonstance les facultés adaptées à l'objet de notre étude, et si nous savons ne déployer que ces facultés.

Il s'agit, par exemple, d'une définition mathématique; point de vague, point d'abstractions, point de sentiment; rien de fantastique, rien des choses du monde avec leurs nuances et leur variété. L'imagination doit se taire ou, tout au plus, faire l'office de ces tableaux sur lesquels on trace des figures à l'aide du fusain. Je vais éclaircir la règle en étudiant l'une des définitions élémentaires de la géométrie.

« La circonférence est une ligne courbe, fermée, dont tous » les points sont également distants d'un point commun que l'on » appelle centre. » Sur-le-champ on voit qu'il ne s'agit point ici de la circonférence entendue dans un sens métaphorique, ou vague, ou indéterminé, mais d'une définition rigoureuse; qu'en outre, cette définition doit être considérée comme l'expression d'un idéal dont la réalité se rapprochera plus ou moins.

Toutefois, comme les figures géométriques relèvent de la vue et de l'imagination, je m'aiderai de l'une de ces facultés et peut-être de toutes les deux à la fois pour me représenter ce que je veux concevoir. Je trace donc une circonférence sur un tableau ou dans mon imagination, et je vois ou j'imagine cette figure. Mais voir une chose, ce n'est pas en comprendre la nature. L'homme le moins intelligent voit, imagine une circonférence aussi parfaitement que le plus habile mathématicien, et ne sait pas rendre compte de ce qu'il voit. S'il suffisait de voir, l'animal lui-même aurait des idées géométriques aussi parfaites que celles de Newton et de Lagrange.

Que faut-il encore pour qu'il y ait perception intellectuelle? Connaître les conditions indispensables à l'existence de la chose. C'est ce qu'explique la définition. Notre perception n'est exacte et complète que lorsque nous concevons chacune de ces conditions; leur ensemble forme, dans notre entendement, l'idée vraie, l'idée que nous devons avoir de l'objet défini.

Interrogez, sur la définition que nous avons donnée du cercle, un esprit inattentif, superficiel, et vous comprendrez, à ses réponses, qu'il ne sait point se rendre raison de l'ensemble des conditions nécessaires à l'existence de cette figure. Voir et concevoir sont loin d'être une même chose.

Mais qu'un géomètre l'analyse à son tour, quelle différence!

— Dans la définition de la circonférence peut-on omettre le mot *ligne?*

— Oui, parce qu'on est averti qu'il ne s'agit ici que de cette partie de la géométrie qui traite des lignes; mais, rigoureusement, non; le mot courbe employé seul pouvant s'appliquer aux surfaces.

— En exprimant le mot *ligne,* est-il nécessaire d'exprimer aussi le qualificatif *courbe?*

— Je ne le crois pas, car en ajoutant le mot rentrante, nous la distinguons de la ligne droite qui, d'ailleurs, ne saurait avoir tous ses points également distants d'un point commun.

— Et le mot *fermée,* ne pourrait-on pas le passer sous silence?

— Non, parce que si la courbe ne rentre pas sur elle-même, si elle n'est point fermée, elle n'est pas une circonférence, etc., etc.

Voilà une perception nette, exacte, complète; l'esprit a saisi la réalité, il la possède.

Passons à l'analyse d'une idée littéraire, et cherchons à déterminer le plus ou moins de perfection qu'elle peut avoir. Ici, encore, il y a perception d'une vérité; l'attention, c'est-à-dire l'application de l'esprit à l'objet de son étude est donc nécessaire. Avons-nous besoin d'insister sur l'observation suivante : Que les mêmes facultés sont loin d'être également utiles dans toutes sortes de travaux intellectuels, et que, par exemple, l'esprit de classification, de division, faculté précieuse dans un géomètre, devient un défaut chez un littérateur ?

Deux hommes éminents, mais à des titres divers, lisent ensemble un chef-d'œuvre oratoire ou poétique; l'un d'eux ne peut maîtriser son enthousiasme : « Quelles images sublimes ! s'écrie-t-il, quel feu ! quelle délicatesse de sentiment ! quelle profondeur ! quel inimitable mélange de concision, d'abondance, de régularité, de vigueur ! » Et ses yeux versent des larmes d'admiration.

« Comme tout est conforme aux règles, répond son compagnon; c'est là ce qu'il faut admirer ! »

L'un perçoit les beautés contenues dans l'œuvre qu'il vient de lire; cependant il raisonne peu, il analyse à peine, il ne prononce que des mots entrecoupés. L'autre ne les perçoit pas; il raisonne et disserte; il fait de la rhétorique à contre-temps. Le premier voit toute la vérité, que le second n'aperçoit qu'en partie. Et pourquoi ? Parce que la vérité, ici, est un ensemble de relations entre l'entendement, l'imagination et le cœur; parce que ces facultés veulent être mises en jeu toutes à la fois, naturellement, sans efforts, sans violence, sans être distraites ou tiraillées par le souvenir de telle ou telle règle. Il fallait laisser là le raisonnement, l'analyse, la critique, et ne s'en souvenir qu'après avoir senti.

S'embarrasser dans les définitions, appeler à son aide les préceptes avant de s'être pénétré de l'œuvre que l'on juge, avant de l'avoir perçue, c'est pour ainsi dire emmaillotter l'âme, c'est, lorsqu'elle aurait besoin de dilater, de développer toutes ses facultés, la forcer à n'en employer qu'une; c'est enfin, au moment de l'essor, la priver de ses ailes.

§ III. — Dangers de l'analyse.

Même dans les sujets où le sentiment et l'imagination ne jouent aucun rôle, gardez-vous de comprimer l'intelligence en l'astreignant à suivre une méthode déterminée, lorsque par son caractère particulier elle a besoin d'indépendance et de liberté. On ne peut nier que l'analyse ne serve, en beaucoup de cas, à donner aux idées de la précision et de la clarté. Mais, ne l'oublions point, la plupart des êtres sont *composés*. Percevoir un objet, c'est en embrasser d'un même coup d'œil et les parties constitutives et les relations. Une machine démontée présente d'une manière plus distincte, sans doute, les pièces qui la composent; mais, pour bien comprendre l'usage de ces parties, pour apprécier le concours particulier qu'elles apportent au mouvement général, il faut qu'elles aient été remises en leur place. A force de décomposer, de diviser et d'analyser, Condillac et son école en sont venus à ne reconnaître dans l'homme que des sensations transformées. Descartes et Malebranche, au contraire, voient à peine en lui autre chose que des idées pures: tendance au matérialisme d'une part, spiritualisme exagéré de l'autre. Condillac prétend donner la raison de tous les phénomènes de l'âme en partant de ce fait: le parfum d'une rose perçu par un homme-machine privé de tous les sens, à l'exception de l'odorat. Malebranche, cherchant l'explication des mêmes phénomènes, et ne la trouvant point dans les créatures, n'hésite pas à faire intervenir l'essence divine.

Pourquoi voit-on des hommes intelligents s'enfoncer, de raisonnement en raisonnement, avec une apparente rigueur de déduction, dans les extravagances les plus étranges? C'est

qu'ils n'ont su voir la question que par une de ses faces. Est-ce l'esprit d'analyse qui leur manque? Non. A peine un objet est-il dans leurs mains qu'ils le décomposent. Mais, un seul point négligé compromet leur travail; et, dans les cas bien rares où leur analyse est complète, ils oublient que l'objet qu'ils ont décomposé est un, que chacune de ses parties est unie à l'autre par des relations étroites, et que, s'ils ne tiennent pas compte de ce fait essentiel, un chef-d'œuvre peut devenir en leurs mains une absurdité.

§ IV. — Le teinturier et le philosophe.

Un teinturier habile se livre dans son laboratoire aux travaux de sa profession; survient un philosophe, grand raisonneur, admirateur passionné de l'analyse. Une discussion s'engage sur les couleurs, et celui-ci, analysant en particulier chacune des substances que l'ouvrier mêle et combine, lui démontre qu'il ne saurait obtenir par leur moyen les résultats qu'il attend. L'analyse est exacte; les preuves sont nombreuses, les raisons évidentes, les raisonnements sans réplique. — Vous avez raison en détail, répond l'ouvrier à bout d'arguments. Tout ce que vous avancez est possible; mais, revenez demain!

Le philosophe revient en effet, et le teinturier étale à ses yeux les riches tissus qu'il retire de ses chaudières enfumées. Que devient l'infaillibilité de l'analyse? L'azur, l'orangé, la pourpre opulente, les couleurs les plus délicates, les nuances les plus variées, chatoient sur les étoffes brillantes.

Connaître la partie isolée de l'ensemble ou combinée avec l'ensemble n'est donc pas une même chose. Décomposer et diviser n'est donc qu'une partie de la science. Il faut savoir aussi réunir et composer.

§ V. — Objets vus d'un seul côté.

Certains esprits très-lucides d'ailleurs, très-pénétrants, mais superficiels, se fourvoient quelquefois d'une façon déplorable. Nous en avons dit la raison : N'envisageant qu'un seul côté des

choses, ils établissent sur cette perception défectueuse, sur cette base imparfaite une suite de raisonnements qu'ils poussent à outrance, arrivant ainsi à des conclusions absurdes. De là cette opinion que, à l'aide du raisonnement, on peut tout attaquer et tout défendre. Souvent, en effet, un homme droit, bien qu'il ait de son côté la vérité, le bon sens, se tait devant son adversaire, ébloui sinon vaincu par des sophismes qui, pénétrant par les moindres jours, comme l'eau à travers les pores, franchissent les plus impénétrables défenses. L'excès d'agilité empêche certaines personnes de se maintenir en une démarche grave et mesurée ; l'excès d'esprit est un défaut du même genre.

§ VI. — Inconvénients d'une perception trop rapide.

La rapidité d'une perception est une qualité précieuse; mais il faut se tenir en garde contre l'effet ordinaire de cette rapidité, l'inexactitude. Une perception trop prompte ne fait qu'effleurer les objets. L'hirondelle qui rase dans son vol rapide la surface des eaux ne saisit que les insectes qui surnagent; les oiseaux plongeurs vont jusqu'au fond chercher leur proie.

Les hommes doués d'une perception rapide se font remarquer par une facilité pleine de séductions et de grâce. Ils savent donner aux sujets qu'ils traitent une certaine apparence de méthode, de clarté, de précision, qui trompe les esprits inattentifs. Dans les sciences, ils brillent par la simplicité de leurs définitions, par une heureuse application des principes qu'ils ont posés; cette qualité caractérise les esprits à conceptions fortes et profondes; mais elle peut masquer aussi l'impuissance et la frivolité. Ainsi des eaux peu profondes charment les yeux, parce qu'elles laissent voir le sable de leur lit où scintillent quelques paillettes d'or.

CHAPITRE XIV.

LE JUGEMENT.

§ I. — Qu'est-ce que le jugement? Sources d'erreurs.

Le jugement est-il un acte distinct de la perception ? est-il simplement la perception des rapports que deux idées ont entre elles ? Il n'entre point dans notre plan de résoudre ces questions abstraites, et nous les remplacerons avec fruit, je l'ose croire, par des définitions pratiques. Juger, c'est affirmer mentalement qu'une chose est ou n'est point; quelle est ou n'est point d'une certaine manière.

On nomme proposition l'expression d'un jugement.

Les axiomes faux, les propositions prises en un sens trop étendu, les définitions incomplètes, les expressions vagues, les suppositions gratuites, les préjugés, telles sont les sources des erreurs de notre jugement.

§ II. — Axiomes faux.

Toute science a besoin d'un point d'appui. C'est le fondement sur lequel l'architecte élève son édifice. Mais les architectes de la pensée ne trouvent pas tous le fond solide; et l'homme ne sait point attendre. Ce qui demanderait l'expérience et le labeur des siècles, il veut le produire en un jour; s'il ne trouve pas, il invente. Si la réalité lui fait défaut, il élève ses frêles constructions sur les rêves de son imagination; à force de sophismes il en vient à se faire illusion à lui-même. Il convertit en vérités incontestables ce qu'il sait bien n'avoir été, dans le principe, qu'une forme vague de sa pensée, qu'une apparence sans fixité. Les exceptions lui sont-elles un embarras dans les

systèmes qu'il invente; il formule une proposition générale, il l'érige en axiome. Cet axiome doit se prêter à mille interprétations, se resserrer ou s'étendre à volonté, selon les besoins des circonstances et de la cause, et il le conçoit en termes vagues, généraux, confus, inintelligibles. Que s'il s'élève dans son esprit quelques scrupules touchant les vérités qu'il établit de la sorte, s'il craint de voir s'écrouler en entier l'édifice construit avec tant de peine, chose étrange! oubliant son point de départ, il se rassure en disant : ma base est solide; c'est un axiome; un axiome est un principe d'éternelle vérité!

Un axiome doit frapper notre esprit, entrainer notre adhésion, comme les rayons du soleil frappent nos yeux et nous font croire à la lumière. A toute proposition qui ne se présente point avec cette évidence, refusez ce nom sans hésister. Vous avez compris chacun des termes d'une proposition, et vous n'êtes pas convaincu : ce n'est point un axiome, défiez-vous. S'il importe à un si haut degré d'être sévère, c'est que l'erreur ici peut changer complétement notre point de vue; le danger est d'autant plus grand que notre sécurité serait plus entière.

§ III. — Propositions trop générales.

Si l'essence des choses nous était connue, il nous serait facile d'établir des propositions générales, sans exception, car l'essence étant la même pour l'espèce tout entière, ce que nous affirmerions d'un seul individu serait également affirmé de tous. Mais le plus souvent nous n'avons sur ce point que des connaissances imparfaites, ou nous ne savons rien; voilà pourquoi nous ne pouvons parler des êtres que relativement à celles de leurs propriétés qui sont à notre portée; nous ignorons même, si ces propriétés ont leur racine dans l'essence des choses ou sont purement accidentelles. Les propositions générales que nous établissons se ressentent de cette impuissance de notre esprit; et comme, après tout, elles n'expriment que nos conceptions et nos jugements, elles ne peuvent s'étendre au delà du cercle que notre intelligence embrasse. De là tant d'exceptions

imprévues, de là aussi l'exception si souvent prise pour la règle. Quiconque établit une proposition générale est soumis à ces chances d'erreur, quelle que soit l'application de son esprit. Que sera-ce donc de ces propositions dans lesquelles la légèreté du fond le dispute à l'imperfection de la forme?

§ IV. — Définitions inexactes.

Ce que nous avons dit des axiomes se peut dire également de la définition, puisqu'elle est le flambeau de la perception et du jugement, et que c'est grâce à son appui que le raisonnement peut marcher avec confiance.

Une bonne définition est chose très-difficile, impossible même en un grand nombre de cas. Définir, c'est expliquer l'essence de la chose définie; or, comment expliquer ce que l'on ne connait point? Malgré cette difficulté, il n'est pas de science qui ne se prévale d'une foule de définitions mises en circulation comme monnaie de bon aloi. Chose étrange! tel écrivain s'élève contre cet abus, il l'attaque dans ses devanciers, avec une verve pleine de bon sens; mais pour remplacer aussitôt les définitions qu'il bat en brèche par des définitions nouvelles, pour relever sur une hypothèse de son choix l'édifice d'erreurs qu'il vient de renverser. Si la définition se propose de faire connaître l'essence des choses, et s'il est si difficile d'atteindre ce résultat, pourquoi tant se presser? Le but de nos recherches étant la connaissance de la nature des êtres, et, la définition devant exposer le résultat de ces recherches, pourquoi débuter par la conclusion? Définir, c'est poser l'équation d'où se dégage l'inconnue, dans la solution de tout problème cette équation est la dernière.

Nous ne pouvons définir d'une manière exacte que les êtres de convention, parce qu'ils relèvent, pour ainsi dire, de notre volonté. Mais puisque l'essence des choses nous échappe, au moins devrions-nous établir rigoureusement le sens de nos définitions, c'est-à-dire définir le mot par lequel nous prétendons exprimer la chose. Je ne sais ce qu'est le soleil, je ne connais point sa nature, il m'est donc impossible de le définir.

Toutefois, comme je sais ce que j'entends par le mot *soleil*, il doit m'être facile d'expliquer le sens que j'attache à ce mot. Qu'est-ce que le soleil? — Je l'ignore. — Qu'entendez-vous par le mot soleil ? — J'entends cet astre, dont la présence amène, et dont l'absence retire le jour. Ceci me conduit à parler des expressions vagues et mal définies.

§ V. — Expressions mal définies. — Examen du mot *Egalité*.

En apparence, rien de moins difficile que de définir un mot, car il est naturel de supposer que celui qui parle sait ce qu'il dit; toutefois, l'expérience prouve qu'il n'en est pas toujours ainsi. Les hommes capables de préciser le sens des mots qu'ils emploient sont assez rares. La confusion dans les termes naît de la confusion des idées et l'augmente. Souvent nous voyons éclater des discussions très-animées et soutenues des deux parts avec un talent peu commun. Il est vrai qu'à chaque instant la question se déplace et change d'objet, mais la lutte n'en est point pour cela moins ardente, moins acharnée : on dirait des ennemis mortels sur un champ de bataille. Voulez-vous faire tomber cette ardeur? Relevez le mot sur lequel roule la discussion et demandez aux champions en quel sens ils l'emploient. Vous les prenez au dépourvu ; ils ne s'attendaient pas à une attaque de ce côté ; peut-être même cherchent-ils pour la première fois à se rendre compte (parce qu'ils y sont forcés) du sens vrai d'une expression dont ils ont fait des applications sans nombre. Que si, chose rare ! on peut nous donner l'explication demandée, il se trouve qu'on ne s'entend pas sur la définition ; la querelle engagée ou qui *semblait engagée* sur les choses change d'objet; on va disputer sur les termes. J'ai dit, semblait engagée; car, dans la plupart des luttes de ce genre, une question de mots se cache sous la question de choses.

Il est dans toutes les langues des expressions vagues, trop générales, mal définies. Chacun les traduit à son point de vue ; multiples comme le sentiment qui les interprète elles font le désespoir de la logique, et semblent inventées pour tout confondre. Donnons un exemple :

« L'*égalité* est l'œuvre de Dieu, l'inégalité l'œuvre de l'homme.
» Des pleurs, un dernier gémissement, voilà ce qui commence
» et finit la vie. Point de différence entre le riche et le pauvre,
» entre le noble et le plébéien. La religion nous enseigne que
» nous avons tous une commune origine, une fin commune.
» Les inégalités monstrueuses qui déshonorent l'humanité sont
» l'œuvre de l'esprit du mal; si le peuple les subit, c'est que
» ses oppresseurs le laissent croupir dans l'ignorance, c'est qu'il
» oublie sa dignité. »

Cette définition déclamatoire de l'égalité chatouille agréablement certains amours-propres, et présente, on ne peut le nier, quelque chose de spécieux; mélange d'erreurs et de vérités, langage séducteur pour les esprits irréfléchis, ridicule confusion de mots pour le penseur. C'est que dans la même phrase on donne au mot égalité des significations différentes; c'est qu'on l'applique en un même sens à des sujets aussi éloignés l'un de l'autre que le ciel et la terre; c'est que, d'un assemblage de contradictions passant résolument à des conclusions générales, on érige un sophisme en axiome, et on l'impose aux esprits faibles et prévenus.

— Définissez, dirai-je, le mot *égalité?*

— Ce mot se définit lui-même.

— Mais encore ?

— L'*égalité* est ce principe sacré qui veut qu'un homme ne soit ni plus ni moins qu'un autre homme.

— Définition bien vague. Deux hommes sont égaux en stature ; suit-il de là qu'ils doivent l'être en tout le reste? L'un, par exemple, est obèse comme l'illustre gouverneur de l'île Barataria ; l'autre efflanqué comme le chevalier de la Triste-Figure; de plus, les hommes sont égaux ou inégaux en savoir, en vertus, en noblesse d'âme, etc. ; il sera donc à propos de se mettre d'accord, avant de passer outre, sur le sens exact, positif, qu'il convient de donner au mot égalité.

— Je parle de l'égalité de nature, de cette égalité que le Créateur a lui-même établie, et contre laquelle le despotisme de l'homme ne saurait prescrire.

— Ce qui veut dire, sans doute, que, par nature, nous sommes tous égaux... Mais la nature nous fait naître faibles ou robustes, beaux ou laids, lourds ou agiles ; nous sommes naturellement intelligents ou bornés, violents ou pacifiques, etc. Comptez les vagues de la mer, et vous saurez le nombre des inégalités naturelles.

— Ces inégalités n'impliquent pas l'inégalité des droits.

— La question change de face. Nous abandonnons l'égalité naturelle ou nous la restreignons beaucoup. Peut-être ne tarderons-nous pas à nous apercevoir que l'égalité des droits a bien aussi son côté défectueux. Donnerez-vous, par exemple, à l'enfant le droit de gourmander et de châtier son père ?

— Vous me prêtez des absurdités.

— Non, j'exprime une conséquence forcée de l'égalité absolue des droits ; et s'il n'en est pas ainsi, veuillez me signaler ceux dont vous parlez ; les droits pour lesquels l'égalité doit être ou n'être pas admise.

— Il est évident que j'entends parler des droits civils, de l'égalité sociale.

— Tout à l'heure nous prenions ce mot dans un sens plus général, plus absolu ; mais chassé d'un retranchement, vous vous réfugiez dans un autre. N'importe ! égalité sociale veut dire, sans doute, qu'en société tous les hommes sont ou doivent être égaux. Egaux en quoi ? en autorité ? Plus de gouvernement possible. En fortune ? Laissons de côté la justice et procédons au partage. Au bout d'une heure, de deux joueurs ayant eu des chances inégales, l'un est ruiné, l'autre a doublé son capital ; l'inégalité reparait. Recommencez mille fois le partage, il en sera toujours de même.

Egaux en considération ? mais vous est-il possible d'avoir une égale estime pour un misérable et pour un homme d'honneur ? placez-vous la même confiance en chacun d'eux ? chargerez-vous, indifféremment, des affaires publiques un homme incapable ou un Richelieu ? et d'ailleurs, tout homme est-il donc apte à tout faire ?

— Non, je le reconnais ; mais vous m'accorderez au moins l'égalité devant la loi.

— Question nouvelle; allons jusque-là. La loi dit : Le contrevenant sera soumis à l'amende; et, s'il est insolvable, à la prison. Le riche paye et se rit de la loi; le pauvre expie sous les verrous et sa faute et sa pauvreté. Où donc est ici l'égalité devant la loi?

— Mais, ces inégalités, il faut les détruire. Le châtiment doit atteindre tous les coupables, peser également sur tous.

— Abolissez alors les amendes, seule manière de punir certains coupables et quelquefois aussi source précieuse de revenu pour le trésor; et, malgré tout, l'égalité dans le châtiment n'en restera pas moins une impossibilité. Admettons que pour un délit l'amende soit fixée; deux coupables sont atteints; l'un paye et reste opulent, l'autre est ruiné.

— Est-il donc impossible de remédier à ces imperfections de la loi?

— Peut-être; et par là j'ai voulu prouver que l'inégalité est chose irremédiable ici-bas. Les châtiments seront-ils corporels? Même inégalité. L'homme sans dignité personnelle subit avec indifférence la flétrissure, l'exposition publique, et pour certains coupables, ces châtiments seraient plus cruels que la mort. La peine doit être appréciée non elle-même, mais par le dommage qu'elle cause à celui qui la subit ou par l'impression qu'il en reçoit; sans cela, les deux fins que la loi se propose en frappant le coupable, l'expiation et l'exemple, ne seraient pas atteintes. Dans un même châtiment appliqué à des criminels d'une classe différente, il n'y a d'égal que le nom. — Reconnaissons ces imperfections des choses humaines, et gardons-nous de rêver follement l'égalité absolue; elle n'est qu'une absolue impossibilité.

La définition d'un mot et la recherche des applications diverses qu'on en peut faire, nous ont fourni l'occasion de sonder un spécieux sophisme et de prouver jusqu'à l'évidence que ce texte de déclamations, si souvent exploité, n'est au fond qu'une vérité banale ou une absurdité prétentieuse. Ne se réduit-il pas, en effet, à cette découverte : Que nous naissons et mourons tous de la même manière.

§ VI. — Suppositions gratuites.

A défaut de principes généraux, il nous arrive parfois d'établir nos raisonnements sur des faits qui n'ont de certitude que dans notre crédulité. Nous les déclarons certains, parce que nous avons besoin qu'ils le soient. De là tant de systèmes sur les phénomènes de la nature; chaque inventeur établissant à son tour, sur des suppositions gratuites, l'édifice nouveau qu'il élève. Il n'est pas jusqu'aux talents de premier ordre qui ne se laissent entrainer sur cette pente, lorsque, manquant de données positives sur la nature et l'origine des choses, ils s'efforcent de tout expliquer. Un effet peut procéder d'une infinité de causes; mais savoir qu'il *peut procéder,* ce n'est pas avoir trouvé la vérité; il faut savoir qu'il procède. Si l'on m'explique d'une manière satisfaisante, au moyen d'une hypothèse, certains phénomènes, j'admire le talent de l'inventeur, mais je n'ai rien appris sur la réalité des choses.

Attribuer un effet à une cause en vertu de la possibilité, surtout lorsqu'on peut invoquer la coexistence ou la succession, est un sophisme plus commun qu'on ne pense. Mais, que dis-je? on ne s'enquiert même pas, le plus souvent, de l'existence du phénomène désigné comme cause; il suffit qu'il ait pu exister et produire l'effet dont on cherche l'explication.

On a trouvé, gisant au fond d'un précipice, le cadavre d'un homme baigné dans son sang. Plusieurs suppositions expliquent cette mort : une chute, un suicide, un assassinat. L'une n'est pas plus vraisemblable que l'autre. Que le plus léger indice se présente, et les conjectures vont aussitôt se produire en foule. Des faits indifférents, groupés autour de la supposition gratuite, lui donneront le caractère de la vraisemblance. Bientôt on ne doute plus, on affirme. Cette supposition tombe-t-elle devant une observation plus attentive, une autre lui succède, et les faits invoqués à l'appui de la première servent quelquefois à établir la seconde. L'homme est le jouet de sa propre pensée.

§ VII. — Préjugés.

Source inépuisable d'erreurs, véritable écueil des sciences, et l'un des plus grands obstacles à leurs progrès! Nous aurions peine à croire quelle influence exercent les préjugés, si l'histoire de l'esprit humain ne l'attestait à chaque page.

L'homme qu'un préjugé domine ne voit ni dans les livres, ni dans les choses, ce que les choses et les livres contiennent, mais ce dont il a besoin pour appuyer ses opinions; et souvent il est de bonne foi; il croit aimer la vérité. L'éducation, les maîtres qui nous ont donné les premières notions des sciences, les amis, la profession, la position sociale et mille autres circonstances de ce genre, voilà les sources de nos préjugés. Ce sont, en effet, ces influences réunies qui, déterminant notre point de vue, nous font voir les choses toujours sous un même aspect, toujours de la même manière.

Dès notre premier pas dans une science, on nous présente certains axiomes, certaines propositions, comme des vérités éternelles, incontestées, et nous les acceptons de confiance. Les raisons qui militent en faveur des opinions contraires, loin d'être soumises à notre attention comme des arguments, nous sont signalées comme des sophismes, comme des difficultés à résoudre. Faut-il attaquer? les preuves abondent : on n'a qu'à choisir; et, dans cette lutte inégale, l'arme que le maître manie à l'abri du péril frappe toujours au talon l'Achille ennemi. Victoire facile, où trop souvent les vaincus sont notre inexpérience et notre bonne foi.

On a pu le remarquer. Dans les discussions des écoles, ou plutôt dans toutes les discussions, il s'agit moins de convaincre que de vaincre. L'amour-propre entre en lice; et quelles armes ne fournit-il point à la discussion! ce qui favorise est exagéré, grossi outre mesure; on atténue, on défigure, on tait les objections. La bonne foi, peut-être, proteste au fond du cœur. On lui impose silence; sa voix est étouffée comme on étouffe dans un combat à mort des paroles de paix.

Cela nous explique pourquoi, durant des siècles, certaines écoles ont été disciplinées comme des armées sous le drapeau ; pourquoi nous n'avons besoin le plus souvent, afin de connaître l'opinion de certains auteurs, que de savoir à quel ordre religieux ils appartiennent, de quelle école ils sont sortis. Leur erreur ne pouvait être ignorance ; ils consumaient dans l'étude leur vie tout entière ; les livres de leurs adversaires ne leur étaient pas inconnus ; ils les consultaient tous les jours..... mais pour les combattre. Serait-ce mauvaise foi ? Ces hommes étaient des chrétiens sincères.

Les causes de leurs erreurs, nous les avons signalées ; cherchez-les dans leurs préjugés. Avant de tromper autrui, souvent l'homme s'est trompé lui-même. Il en vient à prendre son impuissance et sa misère pour de l'énergie et de la constance ; il s'obstine à un système, il s'y retranche, il s'y fortifie de tous les arguments qui favorisent son opinion, fermant les yeux à tout le reste. Son esprit s'exalte de plus en plus, à mesure que l'attaque devient plus vive, jusqu'à ce qu'enfin, ne comptant ni le nombre, ni la valeur de ses adversaires, il semble se dire : Ton poste est là, tu dois le défendre ; mieux vaut mourir avec gloire que vivre déshonoré !

Voilà pourquoi, lorsqu'il s'agit de convaincre et de persuader, il faut séparer, avec le plus grand soin, la cause de l'amour-propre de celle de la vérité. Il est certaines formules de courtoisie et de déférence dont on ne saurait être trop prodigue. Gardez-vous de mettre en doute l'étendue ou la pénétration d'esprit de votre adversaire, et surtout sachez lui persuader qu'en cédant il ne perdra rien de la bonne opinion qu'on a de lui.— Si vous manquez à ces précautions, la lutte deviendra personnelle et, partant, acharnée ; vous le tiendrez sous vos pieds, l'épée sur la gorge, qu'il ne s'avouera pas vaincu.

CHAPITRE XV.

LE RAISONNEMENT.

§ I. — Ce que valent les règles de la dialectique.

C'est à grand renfort de règles appuyées sur quelques axiomes, que les dialecticiens prétendent enseigner l'art du raisonnement. J'admets la vérité des axiomes, mais je ne puis croire que l'utilité des règles soit aussi grande qu'on le suppose. Nul ne songe, en effet, à mettre en doute les principes suivants : « Deux choses identiques à une troisième sont identiques » entre elles ; de deux choses identiques, si l'une diffère d'une » troisième l'autre en diffère également. Ce que l'on affirme, » ce que l'on nie, du genre ou de l'espèce, est pareillement » nié, pareillement affirmé de l'individu, etc. » Que les règles d'argumentation établies sur ces principes soient infaillibles, je le veux. Mais, ces règles, il faut les appliquer ; et il y a loin de la théorie à la pratique.

On a dit : Elles ont l'avantage d'habituer l'esprit à la précision, de faire ressortir, en certains cas, les défauts d'une proposition dont nous ne sentons que vaguement la faiblesse, soit ; mais ces avantages sont trop souvent neutralisés par la présomption qu'inspire ce genre d'étude. On se persuade que savoir les règles du raisonnement, c'est savoir raisonner. Il ne suffit pas, pour être artiste, de connaître les règles d'un art. Tel pourra réciter, de mémoire, tous les préceptes de la rhétorique, et n'en restera pas moins incapable d'écrire une page sans blesser, je ne dirai pas les règles du goût, mais celles du sens commun.

§ II. — Du syllogisme; observations.

Lorsque nous poursuivons un raisonnement, à moins d'être forcés de lui donner la forme scolastique (usage tombé en désuétude aujourd'hui), avons-nous présentes à la pensée les règles du syllogisme? La réponse à cette question nous donnera la mesure de l'utilité pratique de ces règles. On apprend à connaître si tel syllogisme pèche ou non contre ces règles, et voici la forme ordinaire des exemples proposés : « Toute vertu est louable; or, la justice est une vertu, donc elle est louable. » Supposons, maintenant, que vous ayez à décider si, par un acte particulier soumis à votre examen, la justice est ou n'est pas blessée, et si la loi doit punir ; à rechercher en quoi consiste la justice, à analyser, dans leur profondeur, les principes sur lesquels elle repose, à faire ressortir les bienfaits qu'elle répand sur les individus comme sur les sociétés; de quelle utilité vous seront et l'exemple cité et mille autres du même genre? Que les théologiens et les juristes nous disent si, dans leurs écrits, ils se sont préoccupés beaucoup des règles du syllogisme.

« Nul animal n'est insensible; or, le poisson est un animal, » donc le poisson n'est pas insensible. Ce qui est bon est ado- » rable; or, Dieu est bon, donc Dieu est adorable. Cette pièce » d'argent n'a point le poids voulu ; or, c'est celle que Pierre » m'a donnée, donc la pièce d'argent que Pierre m'a donnée n'a » pas le poids voulu. » De pareils raisonnements peuvent-ils former l'esprit et développer le jugement? Non, ce n'est point dans ces futilités que l'on apprend l'art si difficile de raisonner. La pratique n'offre rien de semblable, et lorsqu'on en vient aux applications, ou l'on oublie complétement les règles, ou, après avoir tenté de s'en servir et de marcher avec leur aide, on abandonne cette méthode aussi rebutante qu'elle est ingrate.

Analysons le dernier exemple que nous avons donné, en comparant la pratique à la théorie :

« Une monnaie qui ne réunit pas les conditions prescrites

» par la loi doit être refusée. Cette pièce d'argent ne réunit » pas ces conditions, donc je dois la refuser. » Raisonnement concluant, mais inutile.

Si je connais bien la loi qui régit le système monétaire, si j'ai vérifié la pièce de monnaie et reconnu qu'elle n'est point conforme aux prescriptions de cette loi, je la rendrai sans discourir. Et, s'il s'élève une discussion, elle ne portera point sur la légitimité des conséquences que j'aurais tirées des prémisses, mais sur le poids, sur le titre de la pièce d'argent, ou autres choses de ce genre.

L'homme qui développe une proposition ne s'absorbe point dans l'étude rétrospective de sa propre pensée ; de même que l'œil qui saisit les objets extérieurs ne cherche pas en même temps à se voir lui-même. Une idée se présente ; on la conçoit avec plus ou moins de clarté. Cette idée en renferme une ou plusieurs autres qui en éveillent de nouvelles à leur tour. Et, ainsi, l'esprit marche sans secousses, sans subtilités à contretemps, n'ayant garde de se préoccuper à tout propos du pourquoi de chaque évolution de l'intelligence.

§ III. — L'enthymème.

C'est pour ce motif que les dialecticiens placent au nombre des arguments l'enthymème, syllogisme tronqué, c'est-à-dire dont l'une des prémisses est sous-entendue. L'enthymème est le produit de l'expérience. On ne formule jamais, en effet, dans la pratique, un syllogisme dans toutes ses parties. Celui que nous avons donné, *in extenso*, au commencement de ce chapitre, converti en enthymème, se produirait de la manière suivante : Cette pièce d'argent n'est pas dans les conditions voulues par la loi, donc je ne puis la recevoir. Ou, en style vulgaire et plus concis : Je ne la reçois pas, elle est fausse.

§ IV. — Réflexions sur le terme moyen.

L'artifice du syllogisme (1) est tout entier dans la comparaison qui doit faire ressortir le rapport que les extrêmes ont entre eux. Les extrêmes et le terme moyen une fois connus, il est très-facile d'établir cette comparaison; mais alors la règle devient inutile, parce que sur-le-champ la conséquence cherchée se présente d'elle-même. Trouver ce terme moyen, qui doit servir au raisonnement comme de pierre de touche, reconnaître les extrêmes, lorsque les recherches ont lieu à propos d'un objet dont on ignore la nature, voilà la difficulté. Si ce minéral était de l'or, je sais qu'il aurait telle qualité; mais j'ignore si c'est de l'or, et, partant, l'un des deux extrêmes me manque. Ce juge sait que si l'homme qui passe à côté de lui était l'assassin qu'il recherche depuis longtemps, il devrait l'envoyer au supplice; mais rien ne lui indique le coupable : il aurait des soupçons, qu'il ne pourrait condamner cette homme sans preuves. Il possède les deux extrêmes; c'est le terme moyen qu'il n'a pas.

Nous pouvons l'affirmer, ce terme ne se présentera point à lui sous la forme dialectique. Les antécédents de l'accusé, sa manière de vivre, les témoins qui l'accusent, le poignard qu'il tenait caché et que l'on a découvert, les traces de sang reconnues sur ses vêtements souillés, certains objets surpris en sa possession, et qui paraissent avoir appartenu à la victime, l'inimitié qu'il lui portait, ses contradictions, son trouble, lorsqu'il est rentré dans sa maison peu de moments après l'exécution du crime, etc., voilà le terme moyen, ou plutôt voilà les circonstances qui devront désigner le coupable. Ces circonstances, le juge les pèsera scrupuleusement, en particulier et dans leur ensemble; il multipliera son attention, pour la porter en tous sens, pour la partager entre mille objets divers, et la donner

(1) Le syllogisme est un raisonnement composé de trois propositions, ou la comparaison de deux idées moyennant une troisième. Les deux idées à comparer sont les *extrêmes* et l'idée avec laquelle on les compare est le terme *moyen*.

en même temps à chacun d'eux tout entière; il ne négligera rien pour arriver à la vérité; tous les détails seront recueillis, classés, étudiés. Qu'il y a loin de ces préoccupations à la forme scolastique! De quelle utilité seraient ici les règles du syllogisme?

§ V. — Utilité de la dialectique.

Toutefois (et nous l'avons fait observer déjà), cette forme peut être employée avec fruit, même aujourd'hui, lorsqu'il s'agit de présenter avec exactitude et rigueur un enchaînement d'idées. Sans valeur comme moyen d'invention, elle n'est point à dédaigner comme méthode d'enseignement. Aussi, loin de prétendre bannir cette étude des classes élémentaires, j'engage fortement à la conserver, non dans sa sécheresse, mais dans sa force. Les syllogismes sont les nerfs et les os du raisonnement. Sachons les revêtir de chair et leur donner les formes gracieuses de la vie. On en abusait autrefois; nous sommes tombés dans l'excès contraire, et cet excès est nuisible aux progrès des sciences, à la cause de la vérité.

Autrefois, le discours sans ampleur laissait voir à nu le squelette; aujourd'hui, tel est le souci de la forme et l'oubli du fond, que dans la plupart des œuvres oratoires les mots tiennent la place des choses. Des phrases! et voilà tout! étincelantes de beautés, je le veux... si des paroles vides peuvent être belles. Avec l'aide de la dialectique ancienne, les esprits sophistiques et subtils allaient égarant la vérité en d'inextricables subdivisions; les esprits creux l'étouffent aujourd'hui, l'ensevelissent, la rendent insaisissable sous l'ampleur des ornements. *Est modus in rebus.*

CHAPITRE XVI.

LE RAISONNEMENT N'EST PAS LE SEUL MOYEN DE TROUVER LA VÉRITÉ.

—

§ I. — L'inspiration.

Non, les grandes pensées ne sont point filles du raisonnement. Presque toutes les découvertes heureuses, les plus sublimes, comme les plus précieuses conquêtes de l'esprit humain, sont dues à l'inspiration; lumière spontanée, mystérieuse, qui, tout à coup, illumine l'intelligence de l'homme sans qu'il sache lui-même d'où elle vient. Je dis inspiration, aucun autre mot ne m'ayant semblé rendre d'une manière plus exacte cet admirable phénomène.

Un mathématicien poursuit avec ardeur la solution d'un problème : il n'a rien négligé; il en comprend l'exposé dans toutes ses parties, et, toutefois, ses efforts sont impuissants; la solution ne se présente point. Il change les figures, il opère sur des quantités différentes, tout est inutile. Sa tête est fatiguée; la plume échappe de ses mains; il abandonne son travail, ne sachant même plus s'il pense. On dirait un homme qui, découragé des tentatives inutiles qu'il a faites pour ouvrir une porte fermée, s'assied sur le seuil, attendant qu'on vienne à lui de l'intérieur. Tout à coup la lumière se fait; la vérité qu'il ne poursuit plus se livre d'elle-même; le problème est résolu. Ce mathématicien, c'est Archimède s'élançant du bain dans les rues de Syracuse, et criant à la foule : « Je l'ai trouvé ! »

Après de longues heures données à la méditation, il arrive souvent que l'esprit épuisé suspend ses efforts, s'arrêtant bien loin encore en apparence du but qu'il voulait atteindre; c'est durant ce temps d'arrêt, à l'improviste, au milieu d'une dis-

traction, au milieu d'un travail tout différent, que la vérité vainement cherchée vient s'offrir à lui. Il semble que les âmes méditatives aient ce privilége de ne rompre jamais complétement avec leurs études. Les questions qui les préoccupent, hôtes familiers, reviennent, pour ainsi dire, frapper à la porte de l'intelligence sans être attendues, comme pour demander si ce n'est pas encore leur tour. On connaît cette exclamation involontaire de saint Thomas à la table du roi de France : « Ceci est une preuve sans réplique contre l'hérésie de Manès. »

§ II. — La méditation.

Il ne faut point croire que l'homme qui étudie une question difficile dirige sa pensée comme avec la règle et le compas. Absorbé dans son travail, oubliant jusqu'à son existence, il médite, pour ainsi dire, sans le savoir. Il étudie les choses, tantôt dans leur ensemble, tantôt dans les détails ; il prononce intérieurement le nom de l'objet de son examen ; il passe du point essentiel aux accessoires ; il ne va pas comme par un chemin tracé, sachant le terme de sa course ; mais, semblable au manœuvre qui cherche dans la terre un trésor dont il ignore la place, il fouille avec ardeur ici, là, de tous côtés.

Il n'en peut être autrement, à moins que la vérité cherchée ne soit connue d'avance. Vous avez sous les yeux un minéral dont vous connaissez la nature ; si l'on vous demande de l'analyser, vous employez naturellement le procédé le plus simple, la méthode connue. Mais, si le minéral vous est inconnu, vous l'examinez avec attention une et plusieurs fois ; vous formez des conjectures d'après tel ou tel indice ; enfin, vous le soumettez à des expériences diverses, non pour prouver que le minéral est de telle espèce, mais pour découvrir ce qu'il est.

§ III. — Invention et enseignement.

De là une différence radicale entre la méthode d'enseignement et la méthode d'invention. Celui qui enseigne sait où il va, et connaît le chemin qu'il doit suivre, parce qu'il l'a déjà

parcouru : l'inventeur n'a souvent aucun objet déterminé. Que s'il se propose un but particulier, il ignore s'il pourra l'atteindre, ou si ce qu'il cherche n'est pas une erreur de son imagination ; et, dans le cas même où il connaît le but, au moins ignore-t-il la route qui y mène.

C'est pourquoi les principes que l'on emploie dans l'enseignement des sciences diffèrent presque toujours de ceux que l'inventeur a employés. On doit à la géométrie la découverte du calcul infinitésimal, et c'est par une série de procédés algébriques qu'on arrive aujourd'hui à l'application de ce calcul.

Au milieu d'une chaîne de montagnes escarpées se dresse un pic isolé, sur lequel on aperçoit confusément les ruines d'un antique édifice. Un hardi voyageur forme le projet de gravir jusque-là. Il étudie le terrain, sonde les passages ; il part ; il franchit les plus hautes cimes, les chemins les plus impraticables. Une herbe suspendue au flanc des précipices, un tronc vermoulu, une pierre roulante, tout lui sert de point d'appui ; il rampe, il bondit, il se traîne ; enfin, couvert de sueur, haletant, il atteint le sommet désiré ; et, levant les bras au ciel, il s'écrie dans son orgueil : « J'ai vaincu ! » La chaîne de montagnes tout entière se déroule à ses pieds : ce qu'il ne voyait qu'en détail, il le domine, il l'embrasse dans son ensemble, d'un seul regard. Là bas, il voit se dresser les obstacles contre lesquels se sont brisés ses premiers efforts, et il se rit de son ignorance ; ici, il contemple ceux qu'il a surmontés, et il s'épouvante de son audace. Ses compagnons, trop faibles pour vaincre les inextricables difficultés de la route, n'ont pu le suivre que de leurs vœux. Mais il est un sentier resté jusqu'à ce jour inconnu, parce qu'on ne peut l'apercevoir que du sommet de la montagne ; les détours en sont nombreux, il s'allonge bien loin dans la plaine, mais il est praticable aux moins vigoureux, aux moins hardis ; l'œil perçant du voyageur l'aperçoit ; c'est par là qu'il va descendre ; c'est par là que, marchant devant ses compagnons, et leur disant : Suivez-moi ! il va les conduire au but, sans danger, sans fatigue. Grâce à lui, la montagne leur est désormais accessible ; ils peuvent

admirer à leur tour et les ruines pittoresques et le point de vue sublime que l'on voit se dérouler du sommet.

§ IV. — L'intuition.

Il ne faut point croire toutefois que les découvertes du génie soient toujours aussi laborieuses. Une de ses prérogatives, c'est l'*intuition*, c'est-à-dire la faculté de voir sans efforts ce que d'autres ne découvrent que par un travail pénible et soutenu. Il est encore nuit pour le vulgaire, et le soleil est déjà levé pour lui. Une idée, un fait insignifiants en apparence, lui révèlent mille relations, mille circonstances inconnues. Ce n'était qu'un point, et sous le regard de l'homme de génie ce point grandit, se dilate, s'étend comme l'aurore au lever du soleil. Voyez! ce n'était aussi à l'orient qu'un léger trait de lumière! et déjà d'innombrables rayons d'argent et d'or jaillissent dans le ciel; des torrents de feu inondent l'espace du levant au couchant, de l'aquilon au sud!

§ V. — La difficulté n'est pas de comprendre, mais de trouver. Les joueurs d'échecs. Sobieski.

Signalons ici une particularité remarquable : c'est que beaucoup de vérités, très-accessibles par elles-mêmes, ne se présentent néanmoins jamais qu'à certains hommes privilégiés. Ceux-ci les mettent au jour ou les signalent, et aussitôt elles paraissent si claires, si simples, si faciles à comprendre, que chacun s'étonne qu'on ait été si longtemps sans les apercevoir.

Deux joueurs d'échecs suivent une partie sérieuse. L'un d'eux semble s'égarer en des combinaisons insignifiantes; il abandonne une pièce qu'il aurait pu défendre ; il se préoccupe de la défense d'un point qui n'est pas attaqué. Temps perdu! murmure-t-on autour de lui. — A chacun son jeu, reprend le joueur, et il continue d'un air distrait. Son adversaire n'a point pénétré ses intentions; il ne voit pas le péril , il se livre; et tout à coup le joueur inhabile, celui qui perdait son temps

et ses pièces, l'attaque par le flanc découvert, et dit avec un malin sourire : Echec et mat! — Il avait raison ! s'écrient les assistants. Comment ne l'avons-nous pas vu? c'était si simple.

Les Turcs campent autour de Vienne, et dans la ville assiégée on dispute avec ardeur sur le point par lequel on devra les attaquer à l'arrivée impatiemment attendue de Sobieski. Les plans de bataille sont innombrables. Le héros polonais arrive, il promène ses regards sur l'armée ennemie et dit : Elle est à moi. Le lendemain, il livre la bataille; les Turcs sont mis en déroute, Vienne est libre. Après le succès, sur la vue du plan d'attaque, chacun de dire : Les Turcs ont commis telle faute, le roi avait raison. La vérité apparaît à tout le monde, simple, facile à saisir. Oui ! — mais après le succès.

Quoi de plus simple que notre système de numération? et il est resté inconnu aux Grecs et aux Romains. Quel phénomène plus souvent offert à notre observation que la tendance des fluides à prendre le niveau de leur source. On l'avait vu s'opérer dans les cornues des chimistes, dans tous les vases qui ont un ou plusieurs tubes de communication. — N'était-il pas facile d'appliquer cette loi naturelle à l'irrigation des terres, chose d'une si grande utilité! et cependant plusieurs siècles se sont écoulés avant que l'homme ait su mettre à profit la leçon que la nature plaçait tous les jours sous ses yeux.

Saisir une relation évidente, mais que personne ne sait voir, est un des caractères du génie. Cette relation n'offre, par elle-même, aucune difficulté; si celui qui l'a découverte la montre du doigt en disant : regardez! tous les yeux semblent s'ouvrir à la fois et s'étonnent de ne l'avoir pas vue. C'est pourquoi, entraînés par la force des choses, nous donnons à cet ordre de découvertes les noms de *rencontres*, de *chances*, d'*inspiration*, exprimant ainsi qu'elles n'ont point coûté de travail et se sont présentées d'elles-mêmes à l'esprit.

§ VI. — Règles sur la méditation.

Concluons de ce qui précède que, pour bien penser, mettre son esprit à la torture serait un faux système; mieux vaut lui

laisser une certaine liberté. Vos méditations vous paraissent stériles; votre attention semble sommeiller, et votre esprit se détendre; n'importe, ne le violentez pas. Il cherche durant cette halte apparente un indice qui lui serve de guide. Ainsi, celui qui veut ouvrir un de ces coffrets inventés pour exercer à la fois la sagacité et la patience, le tourne et le retourne plusieurs fois dans ses mains, pressant du doigt chacune de ses faces, chacun de ses angles, jusqu'à ce qu'enfin il s'arrête un moment, pensif, et dit : Voilà le secret! il est ouvert!

§ VII. — Caractère des intelligences élevées. Remarquable doctrine de saint Thomas d'Aquin.

Pourquoi certaines vérités simples ne se présentent-elles pas à toutes les intelligences? Comment se fait-il que le genre humain soit tenu d'admirer comme un homme extraordinaire, tel qui sait voir certaines choses que tout le monde (il le semble du moins) aurait pu voir comme lui? C'est demander la raison d'un secret de la Providence; c'est demander pourquoi le Créateur accorde à quelques esprits d'élite une grande force d'intuition, ou, si l'on veut, une vision intellectuelle immédiate, refusée au plus grand nombre.

Saint Thomas expose sur ce fait particulier une admirable doctrine. Suivant le saint docteur, raisonner est une marque de la faiblesse de notre esprit. La faculté de développer nos idées nous a été donnée pour suppléer à cette faiblesse. Les anges comprennent mais ne raisonnent pas. Plus une intelligence est élevée, plus le nombre de ses idées décroît, parce qu'elle enferme, dans un petit nombre de ces types des choses, ce que les intelligences d'un degré inférieur distribuent en un nombre plus grand. Ainsi, les anges du plus haut degré embrassent, à l'aide de quelques idées seulement, un cercle immense de connaissances. Le nombre des idées va se réduisant toujours dans les intelligences créées, à mesure que ces intelligences se rapprochent du Créateur; et Lui, l'Idée par excellence, l'Etre

infini, l'Intelligence infinie, voit tout dans une seule idée; idée simple, unique, immense, idée qui n'est autre que son essence même. Quelle sublime théorie! Elle accuse une connaissance admirable des secrets de l'esprit et nous suggère d'innombrables applications relativement aux facultés de l'homme.

En effet, les esprits d'élite ne se distinguent point par la quantité de leurs idées. Ils n'en possèdent qu'un petit nombre, dans lesquelles ils embrassent le monde. L'oiseau des plaines se fatigue à raser la terre; il passe et repasse aux mêmes lieux, ne franchissant jamais les sinuosités et les limites de la vallée natale. L'aigle, dans son vol majestueux, monte, monte toujours, ne s'arrête que sur les plus hautes cimes, et de là son œil perçant contemple les montagnes, le cours des fleuves, les vastes plaines couvertes de cités populeuses, les vertes prairies et les riches moissons!

Il y a dans toutes les questions un point de vue culminant, où se place le génie. De ce faîte, son regard domine et embrasse l'ensemble des choses. S'il n'est pas donné au commun des hommes de s'élever jusque là d'un premier essor, au moins doivent-ils y tendre sans cesse. Les résultats payent l'effort au centuple. On a pu l'observer; toute question, ou même toute science, se résume en un petit nombre de principes essentiels, desquels tous les autres découlent. Il faut comprendre ces principes, le reste devient simple et facile, et l'on ne s'égare point dans les détails.

Présentez à l'esprit les objets aussi simplifiés que possible et débarrassés, pour ainsi dire, de tout feuillage inutile; sa faiblesse l'exige. Pour obtenir qu'il multiplie son attention, gardez-vous de trop exiger de lui; sachez le circonscrire. Cette méthode lui facilite l'intelligence des choses, donne à ses perceptions l'exactitude et la lucidité, et aide puissamment la mémoire.

§ VIII. — Nécessité du travail.

Devons-nous conclure des doctrines contenues dans ce chapitre, sur l'inspiration et l'intuition, qu'il faut renoncer au

raisonnement et même à l'étude, et s'abandonner à une sorte de quiétisme intellectuel? A Dieu ne plaise! S'il est une condition indispensable au progrès de toute faculté, c'est le travail. Dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre physique, un organe qui ne fonctionne pas s'engourdit et perd une portion de sa vie. Un membre qui ne se meut point se paralyse. Les génies les mieux doués n'entrent pleinement en possession de leurs forces que par un travail pénible et soutenu. L'inspiration ne descend pas sur le paresseux; elle exige avant de se produire une sorte de fermentation d'idées et de sentiments élevés. L'intuition, c'est-à-dire la vue de l'esprit, ne s'acquiert que par une longue habitude *de regarder*. Le coup d'œil rapide, sûr et délicat d'un grand peintre n'est pas un don gratuit de la nature; ce don, il le doit à la contemplation passionnée, à l'observation, à l'étude patiente des bons modèles. Le sentiment divin de l'harmonie ne se développerait jamais dans l'organisation même la plus heureuse, que heurteraient sans cesse des sons âpres et discordants.

CHAPITRE XVII.

L'ENSEIGNEMENT.

—

§ I. — Deux objets de l'enseignement ; les professeurs.

Les dialecticiens établissent une distinction entre la méthode d'invention et la méthode d'enseignement. Je vais hasarder quelques observations sur l'une et l'autre.

L'enseignement se propose deux objets : 1° apprendre aux élèves les éléments des sciences ; 2° développer leurs facultés, de sorte qu'au sortir des écoles ils soient en état de s'avancer, en proportion de leur capacité, dans la carrière qu'ils auront choisie.

On pourrait croire que ces deux objets de l'enseignement sont identiques ; il n'en est point ainsi. Pour réaliser le premier, il suffit d'un maître médiocrement instruit. Seuls, des hommes d'un mérite véritable savent se proposer le second. La science des uns peut se borner à un certain enchaînement de faits et de principes dont l'ensemble forme le corps de la science. Les autres doivent savoir comment s'est formée cette chaîne dont les extrémités se réunissent. Les premiers connaissent les livres. Les seconds doivent connaître les choses.

Cependant, un professeur médiocrement instruit sera quelquefois plus apte à l'enseignement élémentaire qu'un homme d'un savoir profond, celui-ci étant exposé à se laisser entraîner à des digressions peu compatibles avec la simplicité que doivent avoir les premiers principes d'une science enseignés à des intelligences peu développées.

L'explication claire des termes, l'exposition courante et simple des éléments sur lesquels la science repose, l'arrange-

ment méthodique des théorèmes et de leurs corollaires, voilà le caractère spécial de l'enseignement élémentaire.

Mais celui qui porte plus haut ses vues; celui qui regarde les jeunes intelligences confiées à ses soins, non comme des toiles neuves sur lesquelles il doit esquisser quelques traits ineffaçables, mais comme un terrain qu'il peut rendre fertile, à celui-là incombe une œuvre plus élevée, un plus difficile labeur. Etre à la fois clair et profond, unir les combinaisons à la simplicité, conduire les intelligences par des chemins faciles, et leur enseigner en même temps à vaincre les difficultés dont la route des sciences est toujours hérissée, signaler les défilés par lesquels ont passé les inventeurs, les obstacles qu'ils ont franchis; inspirer le goût, l'enthousiasme du beau, qui est la splendeur du vrai ; donner au talent la conscience de ses forces, sans surexciter l'orgueil, telle est la tâche de celui qui regarde l'enseignement, non comme une moisson qu'il doit récolter lui-même, mais comme une semence d'avenir.

§ II. — Génies inconnus aux autres et à eux-mêmes.

Qu'ils sont peu nombreux les professeurs doués de cette précieuse habileté ! Mais, aussi, qui songe à tourner vers la carrière de l'enseignement les intelligences d'élite ? Qui songe à s'assurer si les hommes chargés de cette noble mission possèdent, avec la science, l'élévation de l'esprit et du cœur, l'amour sympathique du beau et de la vérité? Et, cependant, on n'ignore pas combien est grande et redoutable l'influence que les maîtres peuvent exercer sur de jeunes intelligences. Ils frappent, pour ainsi dire, à leur empreinte des générations entières. Si le passé est si plein de ruines, si le présent est si troublé, nous serait-il difficile d'en trouver la cause?

Les chaires que viennent occuper parfois des hommes de talent ne sont regardées par eux que comme un marchepied; ils traitent en manière de distraction ce qui devrait absorber leur vie tout entière, l'essentiel devient l'accessoire.

Aussi, qu'un jeune homme ait senti s'allumer dans son sein la flamme sainte du génie, nul guide pour le diriger, nul appui

pour aider ses premiers pas, nul maître qui le révèle à lui-même. Sait-il seulement quelles sont ses forces? les a-t-il jamais essayées sous un regard intelligent et paternel? Le hasard décide de ses destinées. Et cependant, que d'intelligences d'élite qui s'ignorent! Vous avez laissé dormir sous la cendre, durant toute une vie, un foyer fécond de lumières; et qu'aurait-il fallu pour l'allumer? Un souffle ami. Combien de fois des dons précieux, intellectuels ou physiques, n'ont été révélés que par le hasard à celui qui les possédait! Hercule aurait-il appris à se servir de la massue, s'il n'eût jamais manié qu'un roseau?

§ III. — Un moyen de découvrir les talents cachés et d'en apprécier la valeur.

Un professeur de droit naturel explique à ses élèves les devoirs et les droits du père de famille, et les obligations auxquelles un fils est tenu. Voulant connaître la moyenne des talents de son jeune auditoire, voici comment il tente l'expérience :

« Vous semble-t-il que les sentiments du cœur nous disent quelque chose relativement aux devoirs dont nous venons de parler? Les lumières de la philosophie sont-elles d'accord avec les inspirations de la lumière? » A cette question, les plus médiocres élèves sauront répondre : qu'un père aime naturellement son fils, un fils son père; et qu'ainsi nos sentiments se trouvant confondus avec nos devoirs, les premiers aident à l'accomplissement des seconds. Jusque-là, entre des élèves intelligents, point de différence. Mais le maître ajoute :

— Que pensez-vous d'un fils qui méconnait ces lois saintes de la famille, et répond par l'ingratitude à l'amour que ses parents ont pour lui?

— Qu'il viole un devoir sacré; qu'il ferme l'oreille à la voix de la nature, etc.

— Toutefois, comment se fait-il que les fils se rendent si souvent coupables envers leurs parents; tandis que ceux-ci n'ont, pour l'ordinaire, à se reprocher qu'un excès d'indulgence?

— Les hommes oublient facilement le bien qu'ils ont reçu. A mesure que les jeunes gens avancent dans la vie, ils sont distraits de ce devoir sacré par mille occupations diverses. Les affections nouvelles qui s'engendrent en eux, lorsqu'ils deviennent à leur tour chefs de famille, neutralisent l'affection qu'ils portent à leurs parents, etc. — Ainsi, chacun signalera quelque raison, plus ou moins prise dans le sujet, plus ou moins solide, mais sans pénétrer au cœur de la question. Ecoutez maintenant une intelligence d'élite :

« Il n'est que trop vrai, les fils manquent souvent à ce qu'ils doivent à leurs parents ; mais, si je ne me trompe, il nous faut chercher la raison de ce fait douloureux dans la nature même des choses. Plus l'accomplissement d'un devoir est nécessaire à la conservation des êtres, à l'ordre qui les régit, plus nombreuses aussi sont les garanties données par le Créateur à l'accomplissement de ce devoir. La famille, la société, se perpétuent, malgré l'inconduite des fils ; mais, du jour où les pères négligeraient de rendre à leurs enfants les soins qui leur sont indispensables, l'espèce humaine serait en péril. C'est pourquoi les fils, même les plus reconnaissants et les plus tendres, n'ont jamais pour ceux à qui ils doivent la vie la tendresse ardente que ceux-ci ont pour eux. Sans doute, le Créateur aurait pu établir, des deux côtés, même attachement, même amour passionné ; s'il ne l'a point fait, c'est que cela n'était pas nécessaire. Chose remarquable ! La mère ayant besoin de porter en elle un foyer plus ardent de cet amour, pour contrebalancer les ennuis de la maternité, les dégoûts des premiers soins à donner à l'enfance, et l'enfant ayant un besoin plus grand des soins de sa mère, celle-ci pousse quelquefois sa tendresse jusqu'à la frénésie. Donc, si les fils manquent à leurs devoirs envers leurs parents, ce n'est point qu'ils aient dégénéré ; car, devenus pères à leur tour, ils aimeront comme ils ont été aimés. C'est que l'amour filial est moins intense que l'amour paternel ; c'est qu'il exerce un moindre ascendant sur le cœur, qu'il s'amortit avec plus de facilité, qu'il brave moins facilement les obstacles ; c'est qu'il a sur nos actions une influence moins active. L'amour ne remonte pas. »

Les premières réponses appartiennent à des jeunes gens intelligents; celle-ci nous révèle le philosophe. Ainsi, parmi de jeunes arbustes, l'on distingue à sa précoce vigueur le chêne, dont les rameaux doivent un jour ombrager la forêt, et dont le tronc puissant défiera les tempêtes.

§ IV. — Nécessité des études élémentaires.

Quiconque veut posséder une science à fond doit s'imposer le noviciat des études élémentaires. Nous connaissons la valeur et le poids de ces savants qui prennent au jour le jour, dans les dictionnaires, dans les revues, le talent de parler de toutes choses sans avoir rien appris.

Toute science, comme toute profession, repose sur un ensemble de notions premières, de termes, de locutions, de principes qui lui sont propres, et que l'on ne peut apprendre que dans les ouvrages élémentaires et spéciaux. A défaut d'autres considérations, celle-ci suffirait pour nous montrer les inconvénients de toute autre méthode. Ces premiers principes, ces locutions, ces termes consacrés, il est bon de les aborder avec un certain respect. C'est dans le domaine de la science surtout que le passé a droit à notre vénération. Que si le nouveau venu se défie de ses prédécesseurs; s'il vise à réformer, ou même à transformer radicalement la science ou l'art qu'il étudie, il fera toujours sagement de s'enquérir de ce qu'ont écrit et pensé les anciens. L'entreprise de tout créer par soi-même est téméraire. Celui qui, par un sot orgueil, refuse de s'aider des travaux d'autrui, s'expose, au moins, à perdre beaucoup de temps. Souvent, le mécanicien le plus habile a fait son apprentissage dans l'atelier d'un modeste artisan où, malgré ses dispositions brillantes, il ne laissait pas d'apprendre les noms et le maniement des instruments de travail qui lui étaient offerts. Avec le temps, il les modifiera peut-être; il en changera la matière, la forme, le nom; mais, en attendant, il les accepte tels qu'ils sont; il s'en sert jusqu'à ce que la réflexion, jusqu'à ce que l'expérience lui signalent, avec leurs défauts, les perfectionnements dont ils sont susceptibles.

Dans les mains de ceux qui commencent l'étude de l'histoire, on met un abrégé. Dans la préface du *Discours sur l'Histoire universelle*, l'évêque de Meaux fait à ce sujet une comparaison remarquable. « Cette manière d'histoire universelle est, à » l'égard des histoires de chaque pays et de chaque peuple, ce » qu'est une carte générale à l'égard des cartes particulières. » Dans les cartes particulières, vous voyez tout le détail d'un » royaume ou d'une province en elle-même ; dans les cartes » universelles, vous apprenez à situer ces parties du monde » dans leur tout ; vous voyez ce que Paris ou l'Ile-de-France » est dans le royaume, ce que le royaume est dans l'Europe, » et ce que l'Europe est dans l'univers. »

La comparaison de la mappemonde avec les cartes particulières s'applique parfaitement à l'étude des sciences. Chaque science, en effet, forme un tout qu'il faut posséder, si l'on veut apprécier la valeur des détails qui la composent; sorte de cadre dans lequel on coordonne chaque partie, en lui assignant sa valeur et sa place. Il est vrai que les idées d'ensemble sont presque toujours incomplètes et souvent inexactes; mais cet inconvénient est moins grave que celui de marcher à tâtons, sans point d'appui, sans aucune notion, sans un guide qui nous éclaire.

Les œuvres élémentaires, nous dit-on, ne sont que le squelette de la science. J'en conviens; mais, tout hideux qu'il est, il nous épargne un pénible travail, ne serait-ce que celui de le composer nous-mêmes. A nous donc de corriger ses défauts, de le revêtir de nerfs, de muscles, de lui donner la forme, la chaleur, le mouvement et la vie!

Entre un homme qui sait, après avoir étudié les principes d'une science, et celui qui prend, pour ainsi dire, sa science au vol, la différence est grande et facile à saisir. L'un se distingue par la netteté de ses idées, par la propriété du langage; l'autre peut briller quelquefois par la variété, par l'à-propos, par le choix de ses connaissances; mais, à la première difficulté, sa science d'emprunt s'évanouit, et de honteuses chutes trahissent le secret de son ignorance, la vanité de son savoir.

CHAPITRE XVIII.

L'INVENTION.

—

§ I. — Ce que doit faire celui qui n'est pas doué du talent créateur.

Je crois m'être suffisamment étendu sur les diverses méthodes d'enseignement; passons à la méthode d'invention.

A la jeunesse succède l'âge mûr; aux études élémentaires succèdent aussi des études plus profondes, plus étendues. Parvenu à l'indépendance, l'homme peut tenter de plus hautes entreprises, des chemins moins battus. Que s'il n'a point reçu de la nature le talent créateur, il devra sans doute s'en tenir à la méthode élémentaire, mais toutefois en élargissant le cadre de ses travaux. Il trouvera ses guides et ses modèles dans les œuvres magistrales. Eh! que l'on ne croie point qu'il soit condamné pour cela à un servilisme aveugle, qu'il ne puisse s'enhardir jusqu'à se mettre en désaccord avec l'autorité des maitres. Dans la milice littéraire et scientifique, la discipline n'est pas sévère à ce point. Un soldat peut adresser des observations à ses chefs.

§ II. — Autorité scientifique.

Il faut classer parmi les exceptions rares les hommes capables de dresser seuls une bannière et de la porter en avant. Mieux vaut s'enrôler comme soldat sous un habile capitaine, que d'aller, misérable guérillero, affectant l'importance d'un général d'armée.

Suis-je donc, en matière scientifique et littéraire, un apôtre intolérant de l'autorité? Ce qui précède doit avoir prouvé le contraire. Je ne fais que signaler une nécessité de la plupart

des intelligences. Le lierre, attachant au chêne sa tige frêle, s'élève avec lui dans les airs ; il rampe, s'il est isolé. Au reste, notre observation ne changera rien au cours des choses ; elle est moins un conseil que la constatation d'un fait. Je dis un fait ; car, malgré nos prétentions à l'indépendance, nous ne saurions nier qu'une grande portion de l'humanité ne marche, qu'elle n'ait toujours marché sous la conduite de quelques chefs qui, selon leurs passions, la poussent dans le chemin de la vérité ou dans celui de l'erreur.

Ce fait est de tous les pays, de tous les siècles. Il est indestructible parce qu'il a sa cause dans la nature même de l'homme. Le faible sent la supériorité du fort et s'humilie devant lui. Le génie n'est pas le patrimoine héréditaire de l'espèce humaine, il est le privilége de quelques-uns. On l'a remarqué ; les masses vont naturellement au despotisme ; sentant d'instinct leur impuissance à se conduire elles-mêmes, elles se donnent un maître. Or, ce qui se passe à la guerre et dans la politique, nous le voyons se passer également dans le monde des lettres. Il y a là aussi une foule, le vulgaire, la masse, enfin, qui, livrée à elle-même, se rallie autour des plus éloquents et des plus habiles. Cette plèbe, comme celles des antiques champs de mai, se laisse aller à l'enthousiasme ; elle acclame les chefs qu'elle aime, et dit comme elle : « Ton savoir est plus grand » que le nôtre, tu seras notre roi ! »

§ III. — L'autorité scientifique s'est modifiée de nos jours.

A mesure que la presse vulgarisait la science, on a pu croire que le phénomène dont nous parlons tendrait à disparaître ; il s'est modifié, voilà tout. Lorsque les chefs étaient peu nombreux, que l'autorité se concentrait dans quelques écoles, les intelligences disciplinées sous une autorité commune se partageaient, comme des armées, en deux ou trois camps rivaux. Aujourd'hui, les choses se passent d'une autre manière : écoles et chefs sont en plus grand nombre ; la discipline s'est relâchée ; les soldats passent d'un camp dans l'autre ; il y a l'avant-garde

et les traînards ; il y a les enfants perdus qui engagent des escarmouches sans instructions et sans ordres de leurs chefs ; plus d'armée en apparence ; chacun se fraye son chemin. Mais ne vous y trompez pas ; malgré ce désordre, les cadres existent. Chacun reconnaît les siens, et dans une déroute les vaincus sauraient au besoin se replier sur le corps principal chargé de couvrir la retraite.

Peut-être même, après examen, trouverions-nous que les chefs ne sont guère plus nombreux qu'autrefois. Dressez un tableau des sciences et des lettres ; que voyez-vous dans chaque genre? Une bannière, un homme, un seul homme qui la porte, et comme dans le passé, comme toujours, la foule se précipitant sur ses pas.

Au théâtre, dans le roman, voyez : derrière quelques rares *notabilités* se presse la cohue des imitateurs. La politique, l'histoire, la philosophie ont leurs maîtres dont tout le reste adopte servilement et le style et les opinions. Les écoles philosophiques de *l'indépendante* Allemagne ne sont-elles point aussi tranchées, aussi distinctes que le furent autrefois celles de saint Thomas, de Scott et de Suarez? Si les philosophes universitaires sont, en France, les humbles disciples de M. Cousin, M. Cousin lui-même, à son tour, qu'est-il autre chose que le successeur de Hégel et de Schelling? Quelques emprunts aux ouvrages de M. Guizot ou de tel autre chef d'école, n'est-ce point là le bagage scientifique de la plupart de ceux qui prétendent enseigner la philosophie de l'histoire ; comme les œuvres de Filangieri, de Beccaria, de Benjamin Constant, de Bentham, forment tout le fond des professeurs de législation, des professeurs de droit naturel et des utilitaires.

Reconnaissons ce fait, trop saillant pour qu'il soit possible de le nier ou de le méconnaître. Ne nous flattons pas de détruire un instinct plus fort que notre volonté, plus fort que nous-mêmes ; mais, autant qu'il se peut, sachons neutraliser en nous ses influences mauvaises. Si l'insuffisance de nos lumières nous force à recourir aux lumières d'autrui, que notre soumission soit intelligente ! N'abdiquons point notre droit d'examen. Le

génie de l'homme, quelque grand qu'il soit, est faillible. Défions-nous de l'enthousiasme, et n'ayons garde d'accorder à la créature, de lui attribuer ce qui n'appartient qu'à Dieu.

§ IV. — Le talent d'invention. Carrière du génie.

A l'homme qui peut se suffire à lui-même, qui, dans l'examen des œuvres des grands maîtres, loin de se sentir comme un pygmée parmi des géants, se dit avec confiance : Je serai l'un d'entre eux, leur égal ; à celui-là convient d'une manière particulière la méthode d'invention. Qu'il ne se borne point à *savoir les livres ;* qu'il *connaisse les choses.* Les chemins battus ne sont point faits pour lui. Il en est d'autres qui le mèneront plus vite et plus haut. Idées, propositions, raisonnements, il doit tout discuter, tout analyser, tout soumettre à son examen. Que sa science ne soit point de souvenir, mais une science d'observation, de pensée, de création ; qu'elle soit sa propre substance !

Les règles à suivre, nous les avons données. Il est inutile, impossible même d'entrer dans les détails. Tracer au génie son chemin, ou prétendre circonscrire dans quelques gestes les expressions, les nuances infinies de la physionomie humaine, serait une même entreprise. Lorsque vous voyez l'homme de génie s'élancer comme un géant dans sa carrière, point de vaines paroles, point de stériles conseils ! Dites-lui seulement : « Image de la Divinité, remplis tes destinées ; mais n'oublie » pas ton principe et ta fin ! Tu déploies la voile et ne sais où tu » vas ; lève tes yeux au ciel, et demande-le à celui qui t'a fait ; » il te montrera sa volonté : *La volonté de Dieu !* Là est ta gran» deur ; là est ta gloire ! »

CHAPITRE XIX.

L'INTELLIGENCE, LE COEUR ET L'IMAGINATION.

—

§ 1. — Employer à propos chaque faculté de l'âme. Didon, Alexandre.

J'ai dit au chapitre XII que, dans certains cas, il était nécessaire, pour arriver au vrai, de déployer à la fois plusieurs facultés différentes, parmi lesquelles j'ai nommé le sentiment. Nous le devons, en effet, lorsqu'il s'agit de vérités ayant quelque rapport avec cette faculté, comme le beau, le sublime, etc. Mais on comprend que cette observation ne saurait s'appliquer aux vérités d'un autre ordre, aux vérités qui ne relèvent en rien de la faculté de sentir.

Si je veux apprécier les beautés que Virgile a semées dans l'épisode de Didon, ce n'est point le raisonnement que j'appelle à mon aide, mais le sentiment, l'imagination ; tandis que, pour juger sous le rapport moral la conduite de la reine de Carthage, j'impose silence à ces deux facultés, et j'applique froidement, à l'aide de la raison, les principes éternels de la vertu.

Je lis dans Quinte-Curce la vie d'Alexandre; je vois avec admiration le héros macédonien s'élancer intrépidement dans les eaux du Granique, vaincre à Arbelles, anéantir les armées du grand roi, et soumettre en courant l'Orient à sa puissance. Il y a dans ces faits une grandeur, un éclat, que je n'apprécierais point si je fermais mon âme à tout sentiment. Est-ce au moyen de l'analyse que nous pourrions estimer à sa valeur cette narration sublime du texte sacré : « Et il advint qu'Alexandre, » fils de Philippe, premier roi macédonien de la Grèce, étant » sorti de la terre de Céthim, mit en déroute Darius, roi des » Perses et des Mèdes, livra de nombreuses batailles, fit la » conquête de toutes les places fortes, et tua, par le glaive, les

» rois de la terre. Il s'avança jusqu'aux extrémités du monde, » s'empara des dépouilles des nations, *et la terre se tut en sa » présence.* » Lorsqu'on arrive à ces dernières expressions, le livre tombe des mains, l'âme est saisie de stupeur. En présence d'un homme, *la terre se tait;* image grandiose de la puissance d'un conquérant! Analyser ici, discuter, épiloguer, c'est ne point comprendre. Non; j'oublie la philosophie et ses préceptes; mon imagination s'enflamme; je laisse mon âme sentir; je vois le fils de Philippe sortant de la terre de Céthim, marchant à pas de géant jusqu'aux extrémités du monde; et j'entends, pour ainsi parler, le silence de la terre saisie d'épouvante *se taisant devant lui.*

Mais, si je me propose d'examiner la justice et l'utilité des conquêtes du prince macédonien, je coupe les ailes à l'imagination, j'impose silence à l'enthousiasme; j'oublie le jeune monarque et ses immortels compagnons d'armes, au-dessus desquels il s'élève comme le Jupiter de la fable parmi les dieux qui lui font cortége; je ne vois, je n'écoute plus que les principes éternels de la justice, les droits imprescriptibles de l'humanité. J'écarte ce qui serait un obstacle trop fort à l'impartialité de ma raison; l'auréole du conquérant me cacherait l'agresseur injuste; la gloire effacerait le sang, et je serais tenté peut-être de pardonner au héros qui, parvenu au faîte de la gloire et de la puissance, à l'âge de trente-trois ans, s'étend sur sa couche, connaissant qu'il va mourir : *Et post hæc decidit in lectum et cognovit quia moriretur.* (Mach., l. Ier, ch. 1er.)

§ II. — Influence du cœur sur la raison. — Causes et effets.

Nul ne met en doute l'influence des passions sur le cœur; je ne chercherai donc pas à démontrer cette vérité trop connue; mais on n'a pas assez observé l'influence qu'elles exercent sur l'esprit relativement à des vérités qui semblent n'avoir rien à démêler avec nos actions. Peut-être, cependant, est-ce un des points les plus importants de l'art de penser; c'est pourquoi je vais l'exposer avec quelque étendue.

Si notre âme uniquement douée d'intelligence pouvait se mettre en rapport avec les objets extérieurs sans en être affectée, ces objets restant les mêmes, nous les verrions toujours de la même manière. L'œil, le point de vue, la quantité, la direction de la lumière ne changeant point, l'impression ne doit point changer; mais si l'une de ces conditions change, l'impression change également; l'objet devient plus ou moins grand, sa couleur plus ou moins vive; il se modifie ou se transforme en entier. Un rocher en ruine nous apparait, dans le lointain, comme la coupole d'un majestueux édifice; et tel chef-d'œuvre de l'art, vu hors de portée, n'est, à nos yeux trompés, qu'un roc croulant jeté par le hasard sur les flancs de la montagne.

Il en est ainsi de la vue de l'esprit; les mêmes objets apparaissent sous des aspects divers, non-seulement à des personnes différentes, mais à la même personne. En un instant, un voile s'étend sur nos yeux; la scène change, nous sommes transportés dans un autre monde. Tout prend une autre forme, d'autres couleurs. On dirait que les objets ont été touchés par la baguette d'un magicien.

Le magicien, c'est nous-mêmes, c'est notre propre cœur; nous avons changé, voilà pourquoi tout change autour de nous. Quand le vaisseau met à la voile, le port que nous quittons, le rivage, les monuments, les montagnes semblent fuir derrière nous; rien ne fuit que le navire.

Chose digne de remarque, ce n'est point seulement lorsque notre âme est profondément émue, lorsque les passions sont pour ainsi dire en pleine révolte, c'est presque toujours au milieu d'un calme apparent que ces altérations dans notre manière de sentir ou de juger s'opèrent, altérations d'autant plus dangereuses que les causes qui les produisent sont plus inaperçues. On a divisé les passions en plusieurs classes; mais soit que cette classification philosophique n'ait pas été complète, soit que chaque passion en engendre d'autres, filles ou transformations de la première, à voir les gradations successives, les évolutions, les nuances par lesquelles passent nos sentiments, on dirait les changements à vue d'un spectacle fantasmagorique. Il est des

moments de calme et des moments de tempête, des moments d'aigreur et d'autres de bonté, des moments de dureté et de douceur, d'abattement et de fermeté, d'enthousiasme et de dénigrement, de joie et de tristesse, d'orgueil et d'anéantissement; il est des moments d'espérance et de désespoir, des moments de patience et de colère, de prostration et d'activité, d'expansion et de resserrement, de générosité et d'avarice, de pardon et de vengeance, d'indulgence et de sévérité, de bien-être et de malaise, d'ennui et d'entrain, de gravité et de légèreté, de frivolité et d'élévation, des moments sérieux et d'autres pleins de saillies... Mais quelle erreur est la mienne! Et qui pourrait compter les modifications que peut subir notre âme? Moins changeante est la mer, la mer fouettée par l'ouragan ou bercée par les zéphyrs, la mer ridée par les brises du matin, ou immobile sous une atmosphère de plomb, dorée par les rayons du soleil naissant, blanchissante à la lueur de l'astre de la nuit, semée d'étoiles scintillantes, plombée comme le visage de la mort, empourprée de tous les feux du midi, sombre et noire comme la bouche d'une tombe.

§ III. — Un seul jour de la vie.

C'est une belle matinée d'avril; le soleil se levant à l'horizon nuance des teintes les plus délicates des nuages légers flottants dans l'air, et déploie de toutes parts ses rayons dorés comme la blonde chevelure d'un enfant; les oiseaux s'éveillent, et chantent au jour sa bienvenue. Tout respire la paix, l'harmonie; tout parle d'une providence bienfaisante. Un homme contemple cette scène avec une volupté ineffable; son âme, tranquille, sereine, s'ouvre facilement aux émotions douces et reconnaissantes; un vent favorable enfle ses voiles; tous ceux qui l'entourent mettent leur bonheur à lui plaire; nulle passion violente n'agite son cœur; le retour de l'aube dans le ciel a seul interrompu son sommeil paisible.

Il ouvre avec distraction un livre pris au hasard dans sa bibliothèque; c'est une nouvelle comme on en a tant écrit de nos

jours. « Un génie méconnu maudit la société qui n'a pas su le » comprendre. Il maudit la terre et le ciel, il maudit le passé, » le présent et l'avenir ; il maudit Dieu, il se maudit lui-même, » et fatigué de ne voir sur sa tête qu'un soleil morne et glacé, » de fouler une terre aride et désolée, il va mettre fin à son » existence. Pour la dernière fois avant de s'élancer dans » l'abîme, il médite sur la nature, sur les destinées de l'homme, » sur les injustices de la société, etc. »

Absurdes exagérations ! s'écrie avec impatience le héros de notre récit. Sans doute, il y a du mal dans le monde, mais il y a autre chose que du mal. Non, la vertu n'est pas bannie de la terre ; il est encore de nobles cœurs, et je le sais. Grâce au ciel, les grands crimes sont l'exception. La plupart de nos erreurs et de nos fautes viennent de notre faiblesse, et d'ailleurs nuisent beaucoup moins à autrui qu'à nous-mêmes. Non ! le bonheur n'est pas impossible. Si les infortunes sont nombreuses, il serait injuste de les imputer toutes à la méchanceté de l'homme. La nature des choses donne la raison de ces misères, qui sont loin d'être horribles comme on se plaît à les dépeindre. Cette littérature est fausse à tous les points de vue ! Ainsi disant, il ferme son livre, et chassant les tristes pensées, il s'abandonne aux rêveries douces que le charme du paysage éveille en lui.

Le temps s'écoule ; arrive l'heure des affaires. Le jour ne sera pas aussi beau que la matinée semblait le promettre ; le ciel s'est couvert. Notre philosophe a dû sortir, la pluie tombe à torrents, et dans une rue étroite et boueuse, un cavalier, peu soucieux des piétons, l'éclabousse en passant. Quoi ! ses opinions seraient-elles changées pour si peu ? Non ! mais déjà la vie n'est plus aussi riante ; sa philosophie s'est assombrie comme le ciel. Toutefois, le soleil n'est pas disparu pour toujours, et bien que la vie ait ses chances mauvaises, bien que le philosophe bienveillant de ce matin fasse tout bas des vœux peu charitables pour le malencontreux cavalier, il n'accuse pas encore l'humanité tout entière.

Il se rend auprès d'un ami pour une affaire de la plus haute importance ; un malheur ne vient jamais seul ; on le reçoit avec

froideur, on élude les explications demandées. Il se retire, défiant et chagrin. Ses soupçons ne tardent pas à devenir certitude; il apprend qu'il est la victime d'une trame odieuse, que son ami le trahit. Chacun le plaint, chacun le conseille, mais nul ne vient à son aide; il est d'ailleurs trop tard pour parer au danger !

La perte est immense; la ruine est complète. Toute espérance est à jamais perdue. Brisé de douleur, il rentre dans sa maison pour s'y livrer tout entier à son désespoir. Le livre qu'il lisait dans la matinée est encore sur sa table; cette vue lui rappelle les premières impressions de la journée. Quelle était ton erreur, se dit-il avec amertume, lorsque dans ta simplicité tu taxais d'exagération les peintures que certains philosophes nous font du monde! Oui, ces philosophes ont raison! Oui, l'homme est un animal dépravé! La société est une marâtre! Bonne foi, vertu, reconnaissance, amitié, mots sonores et vides dont le sens unique est déception. Egoïsme, perfidie, trahison, mensonge, voilà les seules vertus de la terre. Pourquoi la vie nous a-t-elle été donnée? Où donc est la Providence? où donc est la justice de Dieu?

On le voit, de sa douce et judicieuse philosophie, rien ne survit; tout a sombré dans le naufrage de sa fortune et de ses espérances. Et cependant, toutes choses poursuivent dans le monde leur cours accoutumé. On ne peut dire que l'humanité soit devenue pire parce qu'il vient d'éprouver un malheur inattendu. Lui seul est changé; sa manière de sentir n'est plus la même. L'amertume dont son cœur est plein déborde sur son intelligence. Obéissant aux inspirations de la douleur et du désespoir, il se venge du monde en le peignant des plus noires couleurs. Eh! qu'on ne croie point que ce soit mauvaise foi. Il voit les choses maintenant telles qu'il les dépeint, comme dans la matinée il les peignait telles qu'il les croyait voir.

Nous l'avons laissé se posant des questions désespérées, auxquelles il allait sans doute répondre par le blasphème, lorsqu'un ami vient interrompre son monologue.

— J'ai su la trahison tramée contre vous...

— Ainsi va le monde! Voilà ce que vaut l'amitié!

— ... Et je viens auprès de vous pour en détourner les effets. J'en ai les moyens, écoutez : La nouvelle du malheur qui vous frappe m'est parvenue au moment où je traitais une affaire importante. J'ai sur-le-champ retiré mes fonds; vous les accepterez. Eh! voyez, l'exemple du bien est contagieux comme celui du mal. Mes amis m'ont à leur tour offert leur assistance. Nous avons étudié l'affaire; ne perdez pas de temps. Prévenez, par votre activité, les menées de votre ennemi. Vous trouverez dans ce portefeuille les sommes nécessaires. Adieu.

Le portefeuille tombe auprès du livre fatal, et de nouveau tout prend une face nouvelle. Non, la vertu; non, l'amitié, le désintéressement, ne sont pas des mots vides et sonores! Demain, le soleil se lèvera pur et radieux, les oiseaux chanteront la bienvenue de l'aube dans l'air frais du matin. La Providence aura des sourires, la vie des espérances. En un jour, la philosophie d'un homme, philosophie mobile comme les événements et comme son cœur, a décrit un cercle tout entier. Comme les astres dans le ciel, après leur révolution, la voilà revenue à son point de départ.

§ IV. — Une opinion politique.

Une élection vient d'avoir lieu, dans laquelle les forces musculaires autant que la vigueur du raisonnement ou des convictions politiques ont eu (telle est du moins l'opinion du parti vaincu) la meilleure part. La sonnette du président a vainement lutté contre des voix de stentor et des poitrines de bronze; on a vu les discussions dégénérer en pugilat. Notre héros n'appartient pas au parti vainqueur, il a dû fuir et se cacher. Toutefois, gardez-vous d'accuser son courage. Il est des lois de prudence, il est un décorum qu'un galant homme ne doit jamais oublier.

Son amour-propre, ses espérances, ont été froissés. Le drapeau libéral qu'il portait haut en entrant aux comices a déteint sous la tempête populaire, comme ces étoffes de médiocre valeur qui ne peuvent supporter l'épreuve de l'eau. « Ceci est

une triste comédie; nous redevenons barbares, dit-il de l'air d'une conviction profonde. Il n'est de salut pour nous que dans une main de fer. Le despotisme a ses inconvénients, je le sais, mais entre deux maux, il faut savoir choisir le moindre. Le gouvernement représentatif, gouvernement de la raison éclairée et de la volonté libre, je l'admire dans le pays d'Utopie ou dans les pages d'un journal. En réalité, il ne profite qu'à l'intrigue, à l'impudence, à l'audace. Je suis désabusé. »

Par suite des troubles l'état de siége est déclaré; la force militaire règne. L'émeute rentre dans l'ombre, et la cité recouvre le repos. Notre électeur reprend ses habitudes pacifiques; la sécurité renaît; il oublie insensiblement le tumulte des élections, les voix de stentor qui ont étouffé la sienne, et les dangers qu'il a courus.

Sur ces entrefaites, il est forcé de faire un voyage. On ne délivre les passeports qu'avec difficulté. L'autorité militaire occupe la maison de ville. La consigne est sévère; à la porte d'entrée ces mots : *On ne passe pas !* prononcés d'une voix rude par la sentinelle, l'arrêtent brusquement. Il s'explique, il parlemente, il pénètre enfin dans l'intérieur. L'heure le presse, il demande avec instances qu'on l'introduise auprès de l'officier public. N'a-t-il point droit à quelques faveurs, lui, l'ami de l'ordre, le défenseur zélé du pouvoir! Mais les employés inférieurs, qui mesurent leur politesse à l'importance qu'ils se donnent dans les temps de crise, répondent sèchement : « Attendez votre tour. »

Son tour arrive; le magistrat l'accueille avec défiance. Les chefs de la dernière émeute sont activement recherchés. Pourquoi quitter la ville? Le magistrat le presse de questions, lui délivre enfin un passeport d'un air froid, baisse la tête, et ne daigne pas répondre au salut que le voyageur lui adresse en partant.

Il n'importe. Les ennuis que nous venons de décrire, cette dernière scène même, n'ont point modifié ses convictions politiques; non! Mais que sais-je! Peut-être ne retrouverions-nous plus en lui le même goût décidé pour le pouvoir absolu.

Ecoutez-le : « Il est bon dans un gouvernement de faire la part » de la dignité humaine ; on ne peut nier que le despotisme n'ait » une certaine raideur qui se fait sentir jusque dans les rouages » de l'administration, etc. »

Par malheur, le magistrat avait porté ses soupçons très-loin ; dénoncé par lui comme un homme suspect, notre héros, au moment de monter en voiture, est arrêté, conduit en prison, mis au secret, et, malgré les fortes présomptions d'innocence qu'élèvent en sa faveur un extérieur décent, un embonpoint respectable, et l'apparence la plus débonnaire, il y passe plusieurs jours. Il n'en fallait pas tant pour battre en brèche, pour ruiner de fond en comble ses opinions nouvelles déjà fortement ébranlées. La brutalité de son arrestation, l'ennui des interrogatoires, l'air et l'ombre de la prison font reverdir à vue d'œil son libéralisme mourant. Il étudie les droits de l'homme ; il hait l'arbitraire, il abhorre le pouvoir absolu, il fait des vœux ardents (quoiqu'avec discrétion et tout bas) pour que la liberté individuelle, pour que la constitution deviennent enfin une vérité.

Sa foi politique est aujourd'hui très-vive ; sera-t-elle de longue durée ? Attendons ; — attendons une émeute, les cris de la rue, des élections nouvelles, un échec à son amour-propre ; jusque-là comptez sur lui.

§ V. — Se prémunir contre l'influence que le cœur exerce sur le jugement.

Les dispositions de l'âme influent puissamment sur la raison. Il importe de ne l'oublier jamais ; voilà pourquoi si peu d'hommes parviennent à se soustraire à l'esprit de leur temps, à dominer les circonstances particulières qui les pressent, les préjugés de leur éducation, l'influence de l'intérêt personnel ; à mettre leurs actions et même leurs pensées en harmonie avec les prescriptions de la loi divine, à comprendre ce qui s'élève au-dessus de la région du temps, à préférer l'avenir au présent. Ce qui frappe nos regards, l'intérêt ou la passion du jour, de l'heure, du moment, voilà ce qui décide de nos actes et même de nos opinions.

Que celui qui cherche et veut posséder la vérité s'étudie et se possède d'abord lui-même; qu'il se recueille souvent devant sa conscience, et dise : « Ton âme n'est-elle troublée par aucune passion? Ne cache-t-elle point dans ses replis une affection secrète qui la domine à son insu? Tes pensées, tes jugements, tes conjectures, ne les formes-tu point sous l'influence d'une impression récente qui, modifiant tes sentiments, modifie aussi la forme, la couleur, l'apparence des choses? Penses-tu, vois-tu depuis longtemps de la même manière? N'est-ce point depuis hier que tu penses, que tu vois ainsi, depuis un instant peut-être, depuis qu'un événement favorable ou contraire a changé ta fortune? De plus grandes lumières, de nouvelles preuves te sont-elles acquises ou seulement des intérêts nouveaux? Où s'est fait le changement? dans ta raison ou dans tes désirs? Les jugements que tu portes te paraissent infaillibles aujourd'hui; en te plaçant dans une situation différente, dans un autre temps, jugerais-tu de la même manière?

L'on peut m'en croire; cette méthode est à la portée de chacun. Il n'en est pas de meilleure pour diriger l'entendement et régler la conduite. Quelquefois, il est vrai, les passions s'exaltent jusqu'à troubler, jusqu'à paralyser la raison; l'homme est alors sous l'empire d'une sorte d'aliénation mentale; les règles seraient inutiles. Mais tel n'est point l'effet ordinaire des passions; le plus souvent elles ne détruisent point, elles offusquent l'intelligence; il reste au fond de notre âme une lumière affaiblie, vacillante, mais qui ne s'éteint pas. Son éclat se proportionne à notre vigilance; oui, malgré les plus épaisses ténèbres, au plus fort de la tempête, ce phare de vérité nous indique le port si nous avons appris à réfléchir sur notre position, à douter de nous-mêmes, à ne pas regarder des élans de cœur, des feux follets, comme des guides qui puissent suppléer la raison et nous montrer la route.

§ VI. — Un exemple.

Les passions nous aveuglent; vérité banale que nul ne songe à contester. Ce n'est donc point la connaissance du principe

abstrait et vague qui nous fait défaut, mais l'observation persévérante de l'influence des passions, la connaissance pratique, minutieuse des effets de cette influence sur l'entendement; et cette connaissance ne s'acquiert que par un long et pénible exercice. Voilà pourquoi j'insiste, pourquoi je multiplie les exemples. Appeler l'attention de l'âme sur elle-même, n'est-ce point toute la philosophie ?

Nous avons un ami dont les belles qualités nous charment ; nous nous empressons en toute occasion d'exalter son mérite ; nous ne pouvons mettre en doute son attachement, il a fait ses preuves. Une fois, cependant, il nous donne un motif de nous plaindre de lui : dès ce moment tout change. Ni son esprit n'est aussi brillant, ni son caractère aussi doux, ni son âme aussi belle, ni son commerce aussi aimable, ni son accueil aussi bienveillant ; nous trouvons à reprendre en toutes choses. Le trait qui nous blesse a déchiré le voile, nos yeux enfin se sont ouverts.

Eh quoi ! nous étions-nous donc trompés à ce point? Non ; mais hier, notre amitié nous empêchait de voir des imperfections que notre ressentiment exagère aujourd'hui. Nous n'avions point imaginé que notre ami pût nous refuser un service, témoigner peu d'empressement à nous obliger, oublier dans un moment d'humeur sa courtoisie habituelle. Toutefois, si l'on nous eût interrogés sur la possibilité du fait, avant l'épreuve : « Il est homme, aurions-nous répondu, soumis aux faiblesses de l'humanité ; partant, la chose est possible. » Pourquoi donc aujourd'hui cette sévérité ? Qui ne le voit? nous avons été blessés. Ce qui pense, ce qui apprécie en nous, ce n'est pas la raison éclairée par des faits nouveaux, mais notre cœur irrité, ulcéré ; nous croyons juger, nous ne faisons que sentir.

Il est un moyen de juger notre propre jugement. Imaginons que l'offense ne s'adresse point à nous. Les circonstances seront les mêmes, les relations également affectueuses, également intimes entre l'offenseur et l'offensé, n'importe ! nous ne tirerons point, du même fait, les mêmes conséquences. Nous reconnaitrons les torts de notre ami, nous les lui reprocherons

peut-être avec une certaine émotion; nous aurons découvert dans son caractère un défaut qui nous était resté caché; mais nous ne laisserons point pour cela d'apprécier ses bonnes qualités; nous ne le jugerons pas indigne de notre estime; les liens de notre amitié n'en seront pas moins étroits.

Que si nos changements peuvent avoir pour cause (et nous sommes forcés de le reconnaître) non une erreur, non un défaut, non un tort, non un caprice de notre ami, mais un défaut, un tort, une erreur, un caprice de notre propre cœur, convenons que le sentiment est un fond bien peu solide pour établir nos jugements. Combien de fois il nous suffirait, pour les rectifier, d'étudier les choses avec désintéressement et sang-froid !

§ VII. — Nos jugements en politique.

Nos amis sont au pouvoir; ils prennent certaines mesures contraires à la loi. « Les circonstances sont plus fortes que les » hommes, disons-nous à leurs adversaires; un gouvernement » ne doit point s'enfermer dans une légalité stérile; l'acte le plus » légal peut devenir très-illégitime. Il est pour les peuples et les » gouvernements, comme pour les individus, un droit de » conservation qui prévaut et doit prévaloir sur tous les autres » droits. Que devient le droit devant la nécessité ? »

Nos amis avouent hautement l'infraction à la loi, invoquant la nécessité. « C'est de la franchise. La franchise est le premier » devoir d'un gouvernement. Pourquoi tromper les peuples? » Quoi de plus immoral, de plus dissolvant qu'un gouvernement » de fictions et de mensonges ? »

Au contraire, ils éludent la loi par une interprétation dérisoire, ouvertement en opposition avec l'esprit du législateur.

« Tel est leur respect pour le droit qu'ils s'inclinent devant » lui, jusque dans les plus extrêmes nécessités. La légalité est » chose sacrée; c'est beaucoup que, ne pouvant sauver le fond, » le gouvernement sauve au moins la forme et déguise ainsi ce » que l'arbitraire a d'irritant. »

Mais nos adversaires gouvernent : tout change. La violation de la loi devient un crime irrémissible. « Respect aux lois ! les » lois avant tout ! Où irons-nous si le gouvernement s'arroge le » droit de les enfreindre selon ses caprices ; tout pouvoir qui » viole la loi ne justifie-t-il point ses infractions par ce mot banal : » la nécessité ? »

Avouent-ils franchement l'illégalité : « C'est ajouter l'insulte » au sacrilége. Encore si l'on avait usé de quelque dissimulation ! » mais non ! les derniers degrés de l'arbitraire ont été franchis » du premier pas. On saura désormais à quoi s'en tenir. »

Mais ils ont sauvé les apparences en conservant les formes légales. « Il n'est pire despotisme que celui qui s'exerce au nom » de la loi. L'infraction serait-elle moins coupable pour être » accompagnée d'hypocrisie ? Lorsqu'en des circonstances ex- » trêmes le pouvoir jette publiquement un voile sur les tables » de la loi, il semble par sa franchise s'excuser devant le peuple » et promettre que l'abus ne sera point renouvelé ; mais, com- » mettre des illégalités à l'aide de la loi elle-même, c'est pro- » faner, c'est avilir la loi ; c'est abuser de la bonne foi des » peuples, c'est ouvrir la porte à tous les désordres ! Qui ne » respecte pas l'esprit de la loi peut tout faire en son nom. Il » suffit d'une expression douteuse, ambiguë, que l'on interprète » à son gré, pour violer audacieusement les intentions du légis- » lateur, etc. »

§ VIII. — Dangers d'une sensibilité excessive. — Les grands talents, les poëtes.

Il est des erreurs tellement évidentes, des jugements si manifestement empreints de passion, qu'ils ne trompent que ceux qui veulent être trompés. Ce n'est point là qu'est le danger, mais dans ces erreurs déguisées avec tant d'art qu'il devient presque impossible de les reconnaître. Par malheur, ces erreurs se rencontrent souvent dans la parole, dans les écrits des hommes supérieurs, comme sous des fleurs parfumées le poison qui donne la mort.

Comme ces hommes sont doués d'une sensibilité exquise, les impressions qu'ils reçoivent, vives, profondes, passionnées, décident d'une manière souveraine de la direction de leurs idées et de leurs opinions ; leur intelligence pénétrante trouve facilement des raisons à l'appui de la cause qu'ils ont adoptée ; ils fascinent le vulgaire et le mènent à leur gré.

Peut-être ne faut-il point chercher ailleurs la cause de l'inconsistance que l'on a si souvent remarquée chez des hommes d'un génie reconnu. Ils adorent aujourd'hui ce qu'ils brûleront demain ; l'erreur qu'ils condamnent maintenant, ils la défendaient hier comme un dogme sacré. Dans le même ouvrage, ils associent les propositions les plus heurtées, ou posent des conclusions inconciliables avec les principes établis. N'imputez point à leur intention ces étranges anomalies. Ils ont soutenu le pour et le contre avec la même conviction ; et cette conviction, ils la puisaient dans l'exaltation d'un sentiment. Lorsque leur génie se déployait en images, en pensées pleines de grandeur et d'éclat, il était, à son insu, l'esclave du cœur ; esclave habile, ingénieux, produisant, au caprice du maître, des œuvres exquises, des merveilles de l'art.

Les poëtes, les vrais poëtes, c'est-à-dire ces hommes doués par le Créateur d'une intelligence élevée, d'une imagination puissante, d'une âme de feu, sont surtout exposés à se laisser emporter ainsi aux impressions du moment. Sans doute, ils planent quelquefois dans les plus sublimes régions de la pensée ; sans doute, il ne leur est pas impossible de modérer leur vol et de juger avec prudence et discernement ; mais, on ne saurait le nier, la réflexion, une grande force de volonté leur sont plus nécessaires qu'au reste des hommes.

§ IX. — Il est nécessaire d'avoir des idées arrêtées.

Les considérations qui précèdent nous montrent combien il importe d'avoir, sur les choses essentielles, des idées arrêtées, et de nous défier des inspirations irréfléchies et soudaines. On a dit : Les grandes pensées viennent du cœur ; ajoutons : Et

les grandes erreurs aussi. — Le cœur ne réfléchit ni ne juge : il sent. Le sentiment est un ressort plein de puissance qui met en mouvement et multiplie les facultés de l'âme ; lorsque l'intelligence est dans le vrai, lorsqu'elle marche dans la bonne voie, les sentiments nobles et purs augmentent ses forces, accélèrent son élan ; comme aussi les sentiments bas et dépravés entravent et faussent l'entendement le plus droit. L'exaltation dans le bien, portée outre mesure, peut elle-même nous jeter en des écarts déplorables.

§ X. — Devoirs de l'écrivain, du poëte, de l'orateur et de l'artiste.

Nous aurions à développer ici des considérations d'une haute gravité sur l'emploi du talent d'écrire, sur la dignité de l'art en général, et principalement sur la mission élevée des arts qui, se servant des passions comme d'un auxiliaire, réagissent au moyen du cœur sur l'intelligence elle-même. Il est pour la peinture, la sculpture, la musique, la poésie, pour toutes les branches de la littérature des devoirs sévères trop souvent méconnus. *La vérité et le bien :* la vérité pour l'esprit, le bien pour le cœur ; tels sont les deux objets essentiels de l'art ; tel est l'idéal que les arts doivent offrir à l'homme au moyen des impressions qu'ils éveillent. S'ils oublient leur mission, s'ils ne se proposent que le plaisir, ils deviennent pour l'esprit du mal une arme dangereuse.

Mettre l'art au service des passions mauvaises ! Non, ce n'est point pour cela que l'artiste a reçu les priviléges sacrés du génie ! L'orateur qui se sert du charme de la parole pour enseigner le mensonge, qu'est-il autre chose qu'un vil empoisonneur ? — d'autant plus vil, d'autant plus odieux, que les moyens qu'il emploie sont plus perfides et que l'on peut moins s'en garantir. Lorsque la conviction doit être une erreur, persuader est une trahison. Cette doctrine paraît sévère ; elle n'est que vraie. C'est le langage de la raison, de la raison soumise aux prescriptions de la loi éternelle qui est sévère aussi, parce qu'elle est immuable et juste.

Les artistes, les poëtes, les orateurs qui détournent de leur fin les dons qu'ils ont reçus, sont de véritables pestes publiques. Phares trompeurs allumés sur l'écueil, ils égarent ceux qu'ils avaient mission d'éclairer; ils devaient montrer le port, ils mènent à l'abime.

Les nations modernes n'ont-elles point méconnu leurs véritables intérêts en faisant revivre l'éloquence populaire dont les anciennes républiques ont eu tant à souffrir? Dans les assemblées où se débattent les affaires de l'Etat, les grands intérêts de la société, nulle voix ne devrait être écoutée que la voix du bon sens, la voix de la raison judicieuse, austère, éclairée. La vérité n'en est pas moins vraie; la réalité des choses n'est point changée, parce qu'un orateur habile, excitant l'enthousiasme, entraine les votes d'une majorité séduite. Ce que l'on défend, ce que l'on attaque, est ou n'est point utile; la question est là, elle n'est que là; le reste, jeu d'enfants, mais dangereux, dans lequel sont engagés les intérêts les plus graves, trop souvent sacrifiés au vain plaisir de déployer des talents oratoires et d'arracher des applaudissements.

On a observé que les assemblées délibérantes, surtout au début des révolutions, sont très-souvent comme frappées d'un esprit d'envahissement et inclinent aux résolutions violentes. Les discussions, d'abord calmes et modérées, prennent tout à coup un biais dangereux; les âmes s'émeuvent, les intelligences s'obscurcissent, l'exaltation s'empare des esprits; elle va jusqu'au délire. Consultez, interrogez en particulier chacun des membres de l'assemblée: à des degrés divers, ils comprennent, ils aiment et cherchent la vérité; comment se fait-il que l'assemblée tout entière ne soit qu'une réunion d'hommes en démence? En voici la raison. L'impression du moment domine tout, efface tout, l'emporte sur tout; cette impression passionnée, ardente, se propage par la sympathie, avec la rapidité du fluide électrique; elle acquiert, dans sa marche, une force irrésistible, et l'étincelle devient en quelques secondes une épouvantable conflagration.

Le temps, les désenchantements, l'expérience et le malheur

instruisent quelquefois les peuples. Leur sensibilité, comme celle des individus, s'émousse; la fascination de la parole devient moins à craindre pour eux. Triste remède qui ne guérit le mal que par l'excès du mal. Toutefois, puisqu'il ne nous est point donné de changer le cœur de l'homme, entourons de notre respect ceux qui mettent au service de la justice et de la vérité les armes que tant d'autres ont mises au service de l'erreur et du mal. A côté du poison, la Providence a presque toujours placé l'antidote.

§ XI. — Pensées revêtues d'images. Sources d'erreurs.

Les erreurs de sentiment ne sont pas les seules contre lesquelles nous ayons à nous prémunir ; il en est d'une autre espèce, moins redoutées, peut-être, et tout aussi dangereuses : ce sont les pensées revêtues d'images brillantes. On ne saurait dire la puissance des artifices du langage et le danger qu'ils cachent. A l'aide d'un vêtement grave et philosophique, une pensée superficielle acquiert l'apparence de la profondeur. Une vulgarité triviale parvient, sous de nobles atours, à déguiser sa roture; et telle proposition fausse qui, sèchement énoncée, trahirait sur le champ sa fausseté, se place, grâce au voile ingénieux dont on la couvre, parmi les vérités incontestées.

Les écrivains profonds, sentencieux, ou qui visent à la profondeur, offrent souvent le défaut et le danger que je signale. Comme leur parole est écoutée avec d'autant plus d'assentiment et de respect qu'ils paraissent plus profondément convaincus, il suit de là que le lecteur prend pour axiomes inébranlables, pour maximes d'éternelle vérité, ce qui n'est parfois que le rêve du philosophe, un piége tendu à la bonne foi des imprudents.

CHAPITRE XX.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

§ I. — Philosophie de l'histoire; ce qu'elle est; difficultés de cette science.

Nous envisageons ici l'histoire, non sous le rapport critique, mais sous le rapport philosophique. Les principes qui nous doivent guider dans la recherche des faits ont été exposés au chapitre XI.

La méthode qui présentera avec le plus de clarté et d'exactitude l'esprit, le caractère d'une époque, en la faisant, pour ainsi dire, vivre sous nos yeux; qui précisera le mieux les causes des événements, en nous mettant en état d'assigner à chacune de ces causes son influence propre et ses résultats, voilà, sinon ce que l'on entend par philosophie de l'histoire, du moins ce qu'elle est en réalité.

Ferons-nous consister cette méthode dans le choix des auteurs? mais quels sont les bons auteurs? qui nous garantit leur impartialité? où sont les historiens dont les écrits enseignent ou contiennent la philosophie de l'histoire? Batailles, négociations, intrigues de palais, vie et mort des princes, changements de dynasties ou de gouvernements, voilà le fonds commun de tous les récits historiques. De l'individu, de ses idées, de ses sentiments, de ses besoins, de ses goûts, de ses caprices, de ses mœurs, pas un mot; rien qui nous introduise au foyer des familles ou dans la vie réelle des peuples. Point de ces regards qui pénètrent et sondent les entrailles d'une société, qui dans la marche des événements saisissent celle de l'humanité tout entière; jamais un coup d'œil sur ces faits obscurs en apparence qui cachent cependant et signalent, à qui sait les comprendre, les causes des événements les plus considérables.

Toujours la politique, c'est-à-dire la surface des choses. Toujours des grandeurs et du bruit; beaucoup de mots, peu de choses; beaucoup de récits, peu de pensées et de faits.

De nos jours, on a reconnu ce vide des ouvrages historiques et l'on travaille à le combler. On n'écrit plus une histoire sans philosopher à propos de cette histoire et, le plus souvent, hors de propos. Il arrive, en effet, qu'au lieu de la philosophie des événements nous avons celle de l'historien. Mieux vaut absence de philosophie qu'une mauvaise philosophie. Plutôt que de travestir l'histoire, revenons au système des dates et des noms propres. Il est préférable.

§ II. — Un moyen de faire des progrès dans la philosophie de l'histoire.

Il faut lire les historiens, et, faute de mieux, ceux que nous avons, malgré ce qui leur manque. Mais cela ne suffit point. Il est une méthode qui mène plus sûrement et plus directement au but : l'étude *immédiate* des monuments. Immédiate, c'est-à-dire qu'on ne doit point s'en tenir à la tradition écrite ou parlée, mais voir de ses yeux.

« Mais ce travail est fatigant; impossible au plus grand nombre; difficile pour tous. » J'en conviens, et toutefois, j'ose affirmer qu'en beaucoup de cas cette méthode épargnera beaucoup de fatigue et de temps. La vue d'un édifice, la lecture d'un document original, un fait, un mot insignifiants en apparence, et restés inaperçus à l'historien, nous en disent plus, nous parlent avec plus de clarté, de vérité, d'exactitude, que les plus longs récits.

Un historien veut peindre la simplicité des mœurs patriarcales; il recueille avec beaucoup de fatigue et de soins des notions, des faits exacts et nombreux sur les temps les plus reculés; il épuise son érudition, sa philosophie, son éloquence à faire ce que l'on appelle une description vraie, un tableau ressemblant de l'époque et des personnages de l'époque... Eh bien, malgré le profond savoir qu'il déploie, j'ai sous la main ce qui vaut mieux encore que ses recherches : les écrivains du temps;

là je vois en action, je prends, pour ainsi dire, sur le fait, les mœurs et les personnages; et je trouve à la fois instruction et plaisir. La Bible, Homère, voilà mes auteurs.

§ III. — Application de ces principes à l'histoire de l'esprit humain.

Comme les événements extérieurs, l'esprit humain a son histoire. Histoire d'autant plus précieuse à consulter qu'elle doit nous révéler le fond de la nature humaine avec les causes qui peuvent agir sur elle. On a beaucoup écrit sur les diverses écoles qui se sont partagé le domaine de la philosophie, sur le caractère, sur les tendances de l'esprit humain à certaines époques. Ainsi, les historiens de l'intelligence ne manquent pas; mais, si nous leur demandons autre chose que deux ou trois généralités toujours incomplètes, toujours inexactes ou erronées, force nous sera d'appliquer la règle que nous avons établie : lire les auteurs du temps. Qu'on le remarque bien, je ne dis pas lire tous les auteurs; cette méthode serait impraticable. Une page, une seule page originale nous peindra plus au vif l'esprit d'un écrivain, l'esprit d'une époque, que l'historien le plus minutieux.

§ IV. — Exemple tiré de la physionomie de l'homme.

Un homme studieux peut arriver, sans voir les choses par lui-même, à la connaissance historique. Mais qu'il y a loin de cette connaissance à celle que nous nommerons connaissance *intuitive!* Il *sait*, mais il n'a pas *vu*. Il sera peut-être en état de raconter, il ne saurait peindre. Je vais expliquer ma pensée à l'aide d'une comparaison. On nous parle d'un personnage important que nous ne connaissons point, et curieux de savoir quelque chose de sa figure, de sa manière d'être, nous nous en enquérons auprès de ceux qui l'ont vu. On nous dira, par exemple, qu'il est d'une taille au-dessus de la moyenne, qu'il a le front large et découvert; des cheveux noirs tombant avec une certaine négligence, des yeux grands, un regard pénétrant

et vif; le visage pâle, le geste animé et plein d'expression ; qu'un sourire aimable se dessine fréquemment sur ses lèvres, sourire qui n'est pas toujours exempt de malice; que sa parole est grave, mesurée, mais que, lorsqu'il s'anime, elle devient rapide, incisive, fougueuse même. Ainsi, pour nous donner une idée aussi rapprochée que possible de la réalité, on nous fait un portrait physique et moral.

Si ces renseignements sont exacts, si le portrait ressemble à l'original, nous avons une idée de la personne, et nous sommes en état de satisfaire, à notre tour, la curiosité d'autrui. Mais notre connaissance est-elle parfaite? Pourrions-nous, d'après l'esquisse, créer une image exactement semblable à la réalité? Supposons, en effet, qu'un peintre de talent cherche à reproduire cette image sur la toile, lui donnera-t-il la ressemblance?

On détaille devant nous la physionomie d'une personne, et notre imagination crée aussitôt une figure que nous croyons calquée sur le modèle. A l'apparition de l'original, les différences sont si grandes que nous sommes forcés de retoucher, dans mille traits essentiels, sinon de refaire en entier, l'œuvre de notre pensée. C'est qu'il est des choses dont on ne peut, à moins de les avoir sous les yeux, se former une idée claire et précise; et ces choses, toutes de nuance, sont très-nombreuses, très-délicates, insaisissables en détail; leur ensemble forme ce que nous appelons la physionomie. Par quel moyen saisissez-vous les différences qui existent entre deux personnes très-ressemblantes? Au moyen de la vue; il n'en est point d'autre. Vous ne sauriez dire en quoi ces deux personnes diffèrent; cependant il y a en elles un je ne sais quoi qui ne permet pas de les confondre; ce je ne sais quoi, vous le voyez, vous ne pouvez le définir.

Voici ma pensée : dans les ouvrages de critique, nous trouvons des descriptions savantes, étendues, scrupuleuses, exactes même, de l'état de l'esprit humain à certaines époques; et, toutefois, ces époques, malgré les descriptions, nous restent inconnues. Que l'on soumette à notre appréciation des fragments empruntés à des ouvrages, à des temps divers, nous ne

saurons ni les classer selon leur date, ni les restituer à leurs auteurs. En vain rappellerons-nous nos souvenirs et les appréciations que nous aurons recueillies à leur sujet, nous n'en serons pas moins exposés à tomber en des équivoques grossières et dans les plus étranges anachronismes. Combien la difficulté serait moindre si nous avions lu, si nous avions étudié les originaux! Peut-être étalerions-nous une érudition moins étendue, une critique moins savante; mais, je l'ose affirmer, nos jugements auraient plus de netteté, seraient plus décisifs. « Le tour » des pensées, dirions-nous, le style, le langage révèlent un » écrivain de telle époque. Ce fragment est apocryphe; celui-ci » porte le cachet d'un autre temps; » et nous irions ainsi, les classant avec certitude, sans crainte de nous tromper, bien que nous fussions parfois hors d'état d'expliquer le pourquoi de nos jugements à ceux qui, comme nous, n'auraient pas fréquenté ces illustres défunts.

« Telle qualité, comment se fait-il que nous ne la rencon- » trions pas ici? et telle autre, pourquoi s'y trouve-t-elle en un » plus haut degré? » « Il nous est impossible, dirions-nous, de » lever tous vos scrupules; mais, ce que nous pouvons affirmer, » c'est que les personnages dont il s'agit nous sont parfaitement » connus. Comme on dirait : Je ne puis me tromper sur leur » physionomie; je les ai vus souvent. »

—•••—

CHAPITRE XXI.

RELIGION.

—

§ I. — Raisonnements insensés des indifférents en matière de religion.

Je ne prétends point donner un traité complet sur la religion ; il suffira de quelques réflexions propres à diriger l'entendement dans cette matière importante, et, je l'espère, ces réflexions prouveront jusqu'à l'évidence que les indifférents ou les incrédules sont de mauvais penseurs.

La vie est courte, la mort assurée; rien n'arrête la marche du temps; en peu d'années, tout homme vivant aujourd'hui sous le soleil sera descendu dans la tombe. Il connaîtra par expérience ce qu'il y a de vrai dans les enseignements de la religion sur nos destinées. Ni son incrédulité, ni ses doutes, ni ses invectives, ni ses satires, ni son indifférence, ni son fol orgueil, ne changeront la réalité des choses. S'il est vrai qu'un autre monde existe, où des châtiments attendent le méchant et des récompenses l'homme de bien, il n'en sera pas moins ainsi, bien qu'il plaise à l'homme de le nier; sa négation ne changera rien aux lois éternelles de la justice; elle n'améliorera point le sort qui l'attend. A l'heure fatale, la mort sera là pour lui ouvrir les portes du néant ou de l'éternité. Rien ne peut le soustraire à cette destinée ; destinée aussi personnelle que s'il était seul au monde; nul ne mourra pour lui ; nul ne prendra pour lui dans l'autre vie la solidarité du bien ou du mal qu'il aura fait. Ces considérations ne donnent-elles point une idée bien haute de l'importance de la religion? de la nécessité où nous sommes de savoir ce qu'elle contient de vérité? Et l'homme qui dit : « Il ne m'importe point de le savoir! vérité ou mensonge, je ne veux pas y songer! » n'est-il pas une créature bien insensée?

Un voyageur rencontre sur sa route un large fleuve qu'il doit franchir. Les gués sont-ils ou non praticables? — Il l'ignore. Des voyageurs arrêtés comme lui sur la rive ont sondé la profondeur des eaux, et sont unanimes à déclarer qu'une mort certaine attend l'imprudent qui tentera la traversée. Question sans importance pour moi! dit l'insensé. — Et il se jette, au hasard, dans le fleuve. Voilà l'indifférent en matière de religion.

§ II. — L'indifférent et le genre humain.

La religion a toujours été, elle est encore la préoccupation générale de l'humanité; rien de plus important aux yeux des législateurs. Les savants l'ont prise pour sujet de leurs méditations, de leurs études les plus approfondies; les monuments, les lois, les écrits des siècles passés attestent les tendances religieuses de l'esprit humain; les ouvrages dogmatiques encombrent les bibliothèques, et, de nos jours encore, la typographie ne cesse de les multiplier. Mais, voici venir l'indifférent: « Temps perdu! dit-il, questions futiles! Pour juger, qu'ai-je » besoin de connaître? Vos sages sont des insensés; vos législateurs de faibles esprits; l'humanité tout entière est le jouet » déplorable d'une illusion. » O faiblesse orgueilleuse! que les sages, que les législateurs de tous les siècles se lèvent et répondant à cet insensé, lui disent à leur tour: « Qui es-tu pour nous » outrager ainsi, pour mépriser les sentiments les plus profonds » du cœur, les traditions les plus chères à l'humanité. Pour » déclarer frivole et sans importance ce qui fut, dans tous les » temps, la préoccupation de la terre entière?

» Qui es-tu? aurais-tu découvert le secret de vaincre la mort? » poussière que le vent dispersera demain! espères-tu changer » le sort qui t'attend dans la région inconnue? — La récompense » ou le châtiment sont-ils pour toi chose indifférente? Eh! s'il » existe ce juge dont tu veux chasser la pensée, lorsqu'il t'appellera devant son tribunal, lui répondras-tu: « Que m'importent vos commandements et votre existence? » Avant de

» te laisser emporter à ces paroles insensées, jette un coup d'œil » sur toi-même, sur ton organisation si délicate que le plus » léger accident peut altérer et qu'un peu de temps va détruire ! » — Assieds-toi sur une tombe, recueille-toi et médite ! »

§ III. — Passage de l'indifférence à l'examen.

Guéri de son indifférence, convaincu que la religion est l'intérêt le plus pressant de la vie, le penseur devra faire un pas en avant et raisonner ainsi : Est-il probable que toutes les religions ne soient qu'un amas d'erreurs, que la doctrine qui les rejette toutes soit la vérité?

Dieu ! voilà ce qu'en premier lieu les religions établissent ou supposent. Y a-t-il un Dieu? l'univers a-t-il été créé? et par qui? Lève tes yeux au ciel, promène tes regards sur la surface de la terre ; étudie-toi toi-même ; et voyant partout ordre et grandeur, dis, si tu l'oses : « C'est le hasard qui a fait le monde ; je suis moi-même l'œuvre du hasard ; l'œuvre m'étonne, mais l'ouvrier n'existe point. L'édifice est admirable ; il s'est construit de lui-même et sans architecte. L'ordre règne sans ordonnateur ; le plan a été dressé sans une intelligence pour le concevoir, sans une puissance pour l'exécuter. » Ce raisonnement absurde, que l'on n'oserait appliquer aux plus médiocres ouvrages, on l'admet lorsqu'il s'agit des merveilles de l'univers ! Folie pour les travaux de l'homme ! sagesse pour les grandes œuvres de Dieu !

§ IV. — Il n'est pas possible que toutes les religions soient vraies.

Les religions sont en grand nombre sur la terre et diffèrent beaucoup entre elles. Est-il possible qu'elles soient toutes vraies? Le *oui* et le *non*, sur le même sujet, peuvent-ils être en même temps la vérité? Les juifs attendent le Messie ; les chrétiens affirment qu'il est venu sur la terre, qu'il a rempli sa mission. Les musulmans proclament Mahomet un grand prophète ; les chrétiens accusent Mahomet d'imposture. Les catholiques

admettent l'infaillibilité des décisions de l'Eglise en matière de dogme et de morale; les protestants nient cette infaillibilité. La vérité ne peut être et n'être pas en même temps : les uns ou les autres se trompent. Prétendre que toutes les religions sont vraies est donc une absurdité.

Bien plus; toutes les religions se proclament descendues du ciel. Celle-là seule, en effet, est la vraie religion qui peut prouver cette origine. Les autres ne sont qu'illusion ou mensonge.

§ V. — Il est impossible que toutes les religions soient également agréables à Dieu.

Est-il possible que toutes les religions, que tous les cultes soient également agréables à la Divinité? Mais la vérité infinie ne peut aimer l'erreur; mais le mal ne saurait plaire à la bonté infinie! Affirmer que toutes les religions sont également bonnes, qu'au moyen d'un culte, quel qu'il soit, l'homme remplit ses devoirs envers Dieu, c'est donc blasphémer la vérité, c'est insulter à la bonté du Créateur.

§ VI. — Il est impossible que toutes les religions soient une invention humaine.

« Filles de l'erreur, toutes les religions, dit l'incrédule, » sont des inventions humaines. » — Et l'inventeur, quel est-il? L'origine des religions se perd dans la nuit des temps. Partout où l'homme se montre en société nous voyons apparaître aussitôt un prêtre, un autel, un culte. Quel est donc ce génie inventeur dont le nom s'est effacé de la mémoire des hommes, et dont les générations, sur toute la surface de la terre, se sont transmis les enseignements? Si l'invention a pris naissance chez un peuple civilisé, comment des peuples barbares, comment des sauvages même l'ont-ils adoptée? et, si la barbarie fut son berceau, comment a-t-elle fait la conquête des peuples civilisés? Vous direz : « La religion est une nécessité sociale; elle date » de la naissance des sociétés. » Mais à qui cette nécessité fut-

elle révélée ? qui trouva, le premier, les moyens de répondre à cet instinct profond ? par qui fut conçu ce système si propre à maîtriser l'homme, à le diriger? Après l'invention, qui donc a tenu dans sa main tous les cœurs, toutes les volontés pour les façonner à sa guise, pour leur communiquer les sentiments, les idées qui ont fait de la religion la respiration de l'âme, et pour ainsi dire une seconde nature?

Les découvertes les plus utiles, les plus nécessaires, restent, durant des siècles, le privilége de certains peuples ; elles ne sont transmises, à l'aide des relations, qu'avec une extrême lenteur, même aux nations les plus voisines ; pourquoi n'en a-t-il pas été de même de la religion ? Comment se fait-il que de cette invention merveilleuse tous les peuples aient eu connaissance, sans distinction de langue, de pays, de mœurs, de climat, de barbarie ou de civilisation ?

Ici, point de milieu. La religion procède d'une révélation primitive ou d'une inspiration de la nature. S'il y a révélation, Dieu a parlé ; s'il n'y en a point, Dieu a donc gravé le sentiment religieux au fond de notre cœur? Non, non ! la religion n'est point une invention humaine ; et, bien qu'en différents siècles, en divers pays, cette fille du ciel ait été défigurée, avilie, déshonorée, elle conserve toujours quelque chose de son origine immortelle. Notre âme elle-même garde comme un parfum d'en haut. Au milieu des monstruosités que nous présente l'histoire, les traces d'une révélation primitive sont encore visibles à tous les yeux.

§ VII. — La révélation est possible.

« Dieu a-t-il pu révéler à l'homme certaines vérités? » C'est demander si celui de qui nous tenons la parole, c'est-à-dire le verbe uni à l'intelligence, est inférieur à l'œuvre de ses mains. Si l'homme a le moyen de communiquer à l'homme ses pensées et ses affections, l'Etre infiniment puissant et sage doit aussi pouvoir communiquer avec sa créature, et lui transmettre sa volonté. Il a fait les intelligences, et il ne pourrait les éclairer !

§ VIII. — Solution d'une difficulté contre la révélation.

« Mais Dieu est trop grand pour s'abaisser jusqu'à l'homme et converser avec lui. » Ajoutez alors qu'il était trop grand pour nous créer. La création nous a tirés du néant; la révélation complète l'œuvre. L'ouvrier a-t-il moins de mérite parce qu'il perfectionne son ouvrage? Toutes nos connaissances nous viennent de Dieu; c'est de lui que nous tenons la faculté de connaître, soit qu'il ait gravé les idées dans notre entendement, soit qu'il nous ait donné la puissance de les acquérir par des moyens qui nous sont inconnus. Si Dieu, sans rien perdre de sa grandeur, a pu nous communiquer un certain ordre d'idées, n'est-il pas absurde de prétendre qu'il s'abaisserait en nous transmettant des vérités d'un ordre différent par des moyens surnaturels? Donc la révélation est possible; donc nier cette vérité serait nier la toute-puissance, et jusqu'à l'existence même de Dieu.

§ IX. — Conséquences des précédents paragraphes.

Il nous importe infiniment de connaître la vérité en matière de religion. (Parag. 1 et 2.) Toutes les religions ne peuvent être vraies. (Parag. 4.) S'il y a une religion révélée, celle-là est la véritable. (Parag. 4.)

La religion ne peut être une invention humaine. (Parag. 6.) La révélation est possible. (Parag. 7.) Il nous reste à savoir si elle existe, et où l'on doit la chercher.

§ X. — Existence de la révélation.

La révélation existe-t-elle? Constatons d'abord un fait qui, seul, est une présomption puissante en faveur de l'affirmative. Tous les peuples de la terre ont gardé le souvenir d'une révélation : l'humanité n'a pu se concerter pour tramer une imposture. Ce fait ne prouve-t-il point une tradition primitive

transmise des pères aux enfants, et qui, bien qu'altérée profondément, bien que défigurée par le temps et les passions, n'a jamais entièrement disparu de la mémoire des hommes?

« Mais l'imagination n'a-t-elle pu transformer en voix articulées le murmure des vents, en apparitions mystérieuses certains phénomènes de la nature? Ainsi, ces êtres inconnus, conversant avec l'homme et révélant à sa curiosité les mystères des mondes invisibles, ne sont peut-être que des créations de la solitude et de l'isolement. » L'objection est spécieuse; toutefois, il nous sera facile de prouver qu'elle ne résiste pas à l'examen.

Il est possible qu'un homme, en possession de cette idée : qu'il existe des êtres mystérieux et que ces êtres peuvent entrer en relation avec lui, incline à supposer, à croire qu'il entend des voix prophétiques; que des spectres, venus du monde invisible, se sont offerts à ses yeux. Mais, il n'en est pas de même, il n'en saurait être ainsi de l'homme qui ne soupçonnerait même point l'existence des êtres de cette espèce. Dans ce cas, d'où procéderait l'illusion? On ne peut le comprendre.

L'observation nous apprend que les créations de notre cerveau, même les plus incohérentes, sont formées d'une réunion d'images, dont la réalité existe, et dont nous avons été frappés çà et là, en des temps divers. Notre imagination surexcitée ou malade ne fait que les évoquer, les réunir, en former des ensembles bizarres. Les châteaux enchantés des livres de chevalerie, avec leurs châtelaines, leurs nains, leurs vastes salles, leurs souterrains, leurs enchantements, etc., doivent leur existence à cette faculté de l'esprit. — Sur un fonds vrai, à l'aide de détails connus, empruntés au monde réel, le romancier brode des merveilles. Il en est ainsi du fait qui nous occupe. La raison et l'expérience sont d'accord pour attester ce phénomène idéologique. S'il n'a point l'idée d'une vie autre que la vie présente, d'un monde différent du nôtre, s'il ne connaît d'autres vivants que ceux qui peuplent avec lui la terre, l'homme inventera des géants, des monstres, des nains, des gorgones, etc., mais non des êtres invisibles, non des révélations venues du ciel qu'il ne connaît pas, ou des dieux qui l'éclairent

et le dirigent. Ce monde nouveau, idéal, purement fantastique restera fermé pour lui, parce que, si je puis m'exprimer ainsi, son esprit manquera de point de départ; et d'ailleurs, admettons, contre toute possibilité, que cet ordre d'idées se fût offert à un individu, comment l'humanité tout entière aurait-elle participé à cette découverte? Vit-on jamais pareille contagion intellectuelle et morale?

Quelle que soit la valeur de ces réflexions, passons aux faits; laissons ce qui a pu être, examinons ce qui a été.

§ XI. — Preuves historiques de l'existence de la révélation.

Une société existe qui prétend être l'unique dépositaire, l'interprète unique des révélations dont le ciel a favorisé la race humaine. Une prétention si haute doit appeler l'attention du philosophe qui cherche la vérité.

« Cette société, quelle est-elle? — A-t-elle pris naissance de nos jours? » Elle date de dix-huit siècles, et ces siècles, elle ne les compte que comme une période de son existence. Remontant le cours des âges, déroulant sa généalogie non interrompue, elle rattache son berceau aux premiers jours du monde. Que cette société ait dix-huit siècles d'existence, que son histoire se mêle à celle d'un peuple dont l'origine se perd dans l'antiquité la plus reculée, ce sont des vérités aussi certaines que l'existence des républiques de Rome et de la Grèce.

« Quels titres présente-t-elle à l'appui de sa doctrine? » Elle est en possession du livre le plus ancien que l'on connaisse; ce livre contient la morale la plus pure, un système admirable de législation, une histoire pleine de prodiges. Jusqu'à ce jour, nul n'a mis en doute le mérite éminent de ce livre, ce qui doit étonner d'autant plus qu'il nous a été transmis par un peuple dont la civilisation fut loin d'égaler celle de plusieurs autres nations de l'antiquité.

« Cette société n'a-t-elle point d'autres titres pour justifier ses prétentions? » Indépendamment des témoignages les plus nombreux et les plus imposants, en voici un qui seul pourrait

suffire : Elle affirme que la transition de la société antique à la société nouvelle s'est faite comme l'annonçait le livre de ses mystères; qu'au temps prédit est apparu sur la terre un homme-Dieu qui fut à la fois l'accomplisssement de la loi ancienne et l'auteur de la nouvelle loi ; que l'antiquité n'était qu'ombres et figures et que cet homme-Dieu a été la réalité ; qu'il fonda la société que nous nommons Eglise catholique, lui promit son assistance jusqu'à la consommation des temps, scella de son sang la doctrine qu'il avait apportée à la terre, brisa, le troisième jour après son supplice, les chaînes de la mort, envoya son Esprit comme il l'avait promis, et qu'il doit reparaître à la fin des siècles pour juger le monde.

« Est-il vrai qu'en cet homme se soient accomplies les prophéties antiques? » Cela est incontestable. On dirait, à lire quelques-unes de ces révélations, le récit évangélique lui-même.

« Cet homme donna-t-il des preuves de sa mission divine? » Des miracles nombreux l'attestèrent ; et ce qu'il a prophétisé lui-même s'est accompli ou va s'accomplissant tous les jours avec une exactitude merveilleuse.

« Quelle fut sa vie? » Il passa sur la terre, faisant le bien ; il méprisa les richesses, les grandeurs ; il supporta sans murmurer les privations, les outrages, les tourments, enfin une mort honteuse. Sa vie et sa mort furent également au-dessus de l'humanité !

« Et sa doctrine? » Jamais l'esprit humain n'aurait pu s'élever jusque-là. « Sa morale? » Ses ennemis les plus violents sont forcés de lui rendre justice et de s'incliner devant elle.

« Quel changement cet homme a-t-il opéré dans la société? » Souvenez-vous de ce qu'était le monde romain ; voyez ce qu'est le monde aujourd'hui. Comparez les peuples chez lesquels n'a point pénétré le christianisme à ceux qui, depuis des siècles, ont vécu sous son influence et conservent encore ses enseignements, bien que chez quelques-uns cet enseignement soit défiguré.

« De quels moyens disposa-t-il? » Il n'avait pas où reposer sa tête; il envoya douze hommes choisis dans les conditions les plus humbles ; ceux-ci se dispersèrent aux quatre vents du ciel; la terre entendit leur parole et elle eut foi!

« Cette religion a-t-elle passé par le creuset des persécutions? Quelles ont été ses épreuves? » Le sang de ses martyrs a été la semence des fidèles. La philosophie a épuisé contre elle tous les sophismes, toutes les passions de l'esprit et du cœur. On ne saurait faire un pas sans rencontrer quelque monument des épouvantables luttes qu'elle a soutenues contre les puissants de la terre, contre les sages de ce monde, contre les vices, contre les intérêts, contre les préjugés, enfin contre tous les éléments de résistance qui se peuvent rencontrer ici-bas.

« Quels furent les moyens employés par les propagateurs du christianisme? » L'exemple et la prédication, confirmés par des miracles. Et ces miracles, la critique la plus scrupuleuse n'en saurait ébranler la certitude; elle n'y parviendrait qu'en proclamant le plus grand de tous, la conversion du monde sans miracles.

Le christianisme a compté, il compte encore parmi ses enfants les intelligences les plus élevées, les plus nobles cœurs. La civilisation chrétienne a distancé de bien loin celle des peuples antiques les plus célèbres. Sur aucune religion on n'a tant disputé, tant écrit; les bibliothèques regorgent d'œuvres critiques, dogmatiques, philosophiques, scientifiques, littéraires, œuvres capitales dues à des hommes qui ont soumis humblement leur intelligence à la discipline de la foi. Donc on ne peut accuser le christianisme de n'avoir fleuri que parmi des peuples ignorants et barbares; il a tous les caractères de la vérité; donc, il vient de Dieu.

§ XII. — Les dissidents et l'Eglise catholique.

Dans ces derniers siècles, les liens de l'unité ont été rompus parmi les chrétiens; les uns sont restés attachés à l'Eglise catholique; les autres, repoussant certains dogmes, ont cru pouvoir faire un choix dans le christianisme; mais, en vertu

du libre examen, établi par eux comme principe fondamental, principe qui laisse la foi à la discrétion du croyant, ils se sont fractionnés en sectes innombrables.

Où chercher la vérité? Les dissidents datent d'hier; l'Eglise montre la succession de ses pasteurs, remontant jusqu'au Christ. Les premiers ont varié, ils varient sans cesse dans leur enseignement et leur doctrine; l'Eglise catholique a conservé, conserve encore, une, invariable, intacte, la foi qu'elle a reçue des apôtres. D'une part, la nouveauté, la mobilité, c'est-à-dire le doute et l'angoisse; de l'autre, l'unité, l'antiquité, c'est-à-dire le repos dans la foi, la consécration pour nos croyances, de la raison des siècles et du respect des aïeux. Bénissons Dieu de la part qu'il nous a faite.

Plus encore : l'Eglise catholique enseigne qu'elle est seule dépositaire de la vérité; que seule elle peut guider l'homme dans la voie du salut. Les dissidents reconnaissent que rien, dans les croyances ou les pratiques religieuses des chrétiens catholiques, ne saurait leur attirer l'éternelle condamnation. Les uns n'ont que leur opinion, toute seule, en faveur de la possibilité du salut dans la réforme; les autres en ont deux, celle de leur Eglise et celle des dissidents eux-mêmes. La prudence humaine, à défaut de motifs plus puissants, nous conseillerait de rester fidèles ou de revenir à la foi de nos pères.

Cette revue sommaire nous semble contenir la substance des raisonnements que peut faire un catholique, qui, s'étant mis en état de rendre raison de sa foi, veut prouver qu'en suivant les enseignements de l'Eglise, il est loin de rompre avec la logique et le bon sens. Signalons maintenant certains écueils contre lesquels les esprits inattentifs font trop souvent naufrage.

§ XIII. — Méthode employée par certains adversaires de la religion.

Cette méthode, la voici dans toute sa profondeur et sa simplicité : Prendre un dogme particulier, le séparer de l'ensemble dogmatique auquel il appartient, relever certaines difficultés de détail, et, de ces difficultés, conclure hardiment au doute, ou même à la négation absolue du système religieux

tout entier. Manière de procéder qui prouve non moins de présomption que d'ignorance.

En effet, il ne s'agit point de savoir si notre intelligence est à la hauteur des dogmes révélés, ou si nous sommes en état de résoudre toutes les difficultés qu'on peut élever contre tel ou tel dogme. La religion nous avertit elle-même que les secrets de Dieu, les mystères sont au-dessus de notre raison; que, durant notre court passage sur la terre, nous devons nous résigner à ne voir les vérités qu'à travers des ombres. C'est pour cela qu'il exige de nous la foi.

Dire : « Je ne veux point croire, parce que je ne puis comprendre, » c'est énoncer une contradiction. Si nous comprenions, la foi cesserait d'être une vertu ou même d'être quelque chose. Se faire une arme contre la religion de l'incompréhensibilité de ses dogmes, c'est tourner contre elle une vérité qu'elle reconnaît, qu'elle accepte, et sur laquelle, pour ainsi dire, elle appuie son édifice tout entier. Offre-t-elle des garanties de véracité? Est-elle à l'abri de l'erreur dans ses enseignements? Voilà ce qu'il faut examiner. Etablissez l'infaillibilité de la religion, toutes les difficultés s'aplanissent. Si vous ne vous appuyez sur ce principe, vous ne sauriez faire un pas. Un voyageur digne de foi nous raconte des choses que nous ne comprenons point; lui refusons-nous pour cela notre confiance? Non, sans doute. Il en doit être ainsi de l'Eglise. Nous savons qu'elle ne peut nous tromper; qu'importe que son enseignement soit au-dessus de notre raison?

Si l'impuissance où nous sommes de résoudre certaines difficultés suffisait en toutes choses pour justifier le doute, que pourrions-nous croire? Où serait la vérité? On sait combien il est difficile quelquefois de se dégager des liens d'un sophiste habile. Certains esprits pourraient donc, à leur gré, semer l'incertitude et le doute! La Providence leur aurait donc livré comme un jouet la conscience et la foi du reste des hommes!

Dans les sciences, dans les arts, jusque dans les choses les plus simples de la vie, nous nous heurtons à tout instant contre l'incompréhensible. Doutons-nous pour cela? Nous ne comprenons point tel phénomène, mais des témoignages irrécusables

en attestent l'existence; nous baissons la tête, nous souvenant des limites étroites de notre raison.

Rien de plus commun que ces paroles : « Ce que raconte cet homme me semble impossible; cependant il est véridique : il sait ce qu'il dit. De tout autre, j'aurais peine à le croire; mais puisqu'il l'affirme, la chose est vraie. » Et, ce que nous disons d'un homme, nous hésitons à le penser, à le dire de l'Eglise !

§ XIV. — La plus haute philosophie d'accord avec la foi.

Certains esprits légers se persuadent qu'en refusant de croire ce qu'ils ne comprennent point, ils se placent au nombre des penseurs. Ce travers confirme la parole de Bacon : « Un peu de philosophie éloigne de la religion ; beaucoup de philosophie y ramène. » S'ils avaient pénétré dans les profondeurs de la science, ils sauraient que le mot *mystère* est au fond de tout; que la nature nous cache le plus grand nombre de ses secrets; que les êtres, en apparence les plus faciles à connaître, nous échappent dans leur essence et dans leurs principes constitutifs. Cet univers dont l'immensité épouvante notre intelligence, nous ignorons ce qu'il est; nous ignorons ce qu'est notre corps, ce qu'est l'esprit qui l'anime; nous nous sommes à nous-mêmes une énigme dont la foi seule a le mot. Ils sauraient que la science, malgré ses efforts, malgré l'analyse la plus savante, la plus attentive, n'a pu, jusqu'à ce jour, saisir les phénomènes qui constituent et nous font sentir la vie. Ils reconnaîtraient que le fruit le plus précieux de nos recherches, de nos méditations, de nos travaux de toute sorte, c'est une conviction profonde de notre faiblesse et de notre ignorance; que modérer, selon les conseils de la religion, notre désir de savoir et de connaître; nous défier des forces et des lumières de notre esprit, est aussi conforme aux leçons d'une saine philosophie qu'à celles de la foi; ils sauraient enfin que l'enseignement religieux nous élève dès notre enfance en des régions que n'ont pu atteindre, par un travail de plusieurs siècles, tous les efforts de la sagesse humaine.

§ XV. — Celui qui abandonne la religion catholique ne sait où se réfugier.

Nous venons de jalonner la route qui mène à la religion catholique ; voyons ce qui se présente en dehors de cette voie. Au sortir de la foi de l'Eglise, où irons-nous? Vers laquelle des sectes dissidentes, car elles sont nombreuses? quelles raisons avons-nous de préférer l'une à l'autre? Nous déciderons-nous au hasard? Ce serait témoigner pour toutes un égal mépris. Nous rangerons-nous à la philosophie? Qu'est-ce que la philosophie? Doutes, négations, ténèbres. Adopterons-nous un symbole en dehors du dogme chrétien? Mais lequel? A moins, toutefois, que l'islamisme ou l'idolâtrie ne séduisent notre raison.

Donc, abandonner le catholicisme, c'est abjurer implicitement toute croyance dogmatique ; et, cependant, les années s'amoncellent ; l'on s'avance dans la vie, sans guide pour le présent, sans lumières pour l'avenir ; on arrive au terme fatal, et l'on tombe à l'improviste dans l'abîme sans fond.

Toutes les garanties de vérité que la raison peut offrir à la foi ; toutes les garanties de vérité que les besoins du cœur, que nos instincts religieux, que les nécessités individuelles et sociales peuvent donner à la raison, nous les trouvons dans le catholicisme ; la loi qu'il nous impose est pleine de mansuétude ; elle est juste, droite, en même temps que bienfaisante. Celui qui l'accomplit devient semblable aux anges. Il se rapproche de la beauté idéale, il réalise en lui la plus haute poésie que l'humanité puisse rêver. Cette loi nous console dans nos infortunes ; elle nous donne la paix dans les heures difficiles ; elle clôt nos yeux dans l'éternel repos ; elle nous apparaît d'autant plus indubitable, d'autant plus éclatante de vérité, que nous sommes plus près de la mort. Dans sa bonté, la Providence a voulu placer les inspirations les plus douces, les plus consolantes de la foi sur les bords de la tombe, comme des hérauts, pour nous avertir que nous allons fouler le seuil de l'éternité.

CHAPITRE XXII.

DE L'ENTENDEMENT PRATIQUE.

—

§ I. — Classification des actes.

J'appelle pratiques les actes de l'entendement en vertu desquels nous agissons. De là deux questions : quelle fin nous proposons-nous dans l'action? quel est le meilleur moyen d'obtenir cette fin?

Nous agissons sur la nature matérielle soumise à la loi de la nécessité ; de là les arts dans toutes leurs branches. Nous agissons sur la nature morale et douée de libre arbitre ; de là des règles de conduite relativement à nous-mêmes et à tous les êtres créés, c'est-à-dire la morale, les devoirs envers le prochain, la famille et l'Etat.

Les règles que j'ai données sur l'art de penser, en général, me dispensent de traiter en particulier chacun de ces différents sujets. En effet, si l'on s'est bien pénétré de ces règles, l'on doit savoir comment, avant d'agir, on se propose une fin, et comment on trouve le meilleur moyen d'atteindre cette fin. Je vais toutefois, sans sortir des limites que je me suis tracées, ajouter quelques observations pratiques qui, je l'espère, ne seront pas inutiles.

§ II. — Se proposer la fin voulue, n'est pas toujours chose facile.

Je n'entends point parler de la fin dernière, qui est le bonheur dans l'autre vie; la religion nous y conduit. Il ne peut être ici question que des fins de second ordre comme, par exemple : s'établir convenablement dans le monde; bien conduire une affaire; sortir avec honneur d'une position diffi-

cile; se préserver des traits d'un ennemi; rompre les fils d'une intrigue; organiser un système politique, administratif ou domestique; détruire des coutumes nuisibles, et autres choses de ce genre.

Au premier abord, il nous semble que tout acte suppose, dans la pensée de l'agent doué de raison qui le produit, une fin déterminée; et, toutefois, l'observation nous apprend qu'ils sont rares, très-rares, même parmi les hommes d'action les plus énergiques, ceux qui ne livrent au hasard qu'une partie de leur fortune et d'eux-mêmes.

Nous voyons certains hommes parvenus au faîte de la puissance et de la gloire, et nous supposons qu'en toutes choses ils ont dû suivre un plan sagement prémédité; nous leur prêtons des projets vastes et profonds, une vue merveilleuse des obstacles, une appréciation pleine de sagacité des moyens dont ils disposent, etc. Quelle erreur est la nôtre! Dans toutes les conditions, dans toutes les circonstances, n'importe l'éclat ou l'humilité de la vie, l'homme reste ce qu'il est, c'est-à-dire une chose très-petite et très-bornée; ne se connaissant point lui-même, n'ayant presque jamais une idée vraie de ce qu'il peut, tantôt exagérant sa force et tantôt sa faiblesse; ne sachant ni où il va ni où il doit aller, vivant en proie au doute et à l'incertitude. Que dis-je! ses intérêts les plus chers, souvent il les ignore, et son ignorance de ce qu'il peut s'augmente encore de ses incertitudes sur ce qu'il doit désirer.

§ III. — Examen du proverbe : Chacun est fils de ses œuvres.

Il est faux que l'intérêt privé soit un guide infaillible, et qu'il préserve toujours de l'erreur celui qui suit ses inspirations. En ceci, comme en tout le reste, nous marchons dans les ténèbres. N'avons-nous point, quelquefois, travaillé nous-mêmes à notre malheur? Triste expérience qui devrait nous enlever toute illusion.

Cependant le proverbe est vrai : « Heureux ou malheureux, l'homme est fils de ses œuvres. »

Dans le monde moral comme dans le monde physique, le hasard n'est qu'un mot. Le flux et le reflux des choses humaines renversent quelquefois, il est vrai, les plans les mieux concertés, enlèvent le fruit des combinaisons les plus ingénieuses, des travaux les plus méritants, tandis qu'ils favorisent d'autres plans, d'autres travaux, d'autres combinaisons sans valeur; mais cela n'est point aussi commun qu'on le dit ou que l'on semble le croire. Une observation attentive de ce qui se passe dans le monde rectifierait, je l'ose affirmer, bien des jugements trop légèrement formés sur les causes de la bonne ou mauvaise fortune qui s'attache à certaines personnes.

Il n'est pas un malheureux qui, à l'entendre, ne soit la victime des hommes ou du sort. Croyez-vous, toutefois, qu'en étudiant à fond le caractère, les mœurs, le jugement, la conduite du plus grand nombre, leurs habitudes, leurs conversations, leurs relations de famille ou d'amitié, il nous fût impossible de découvrir quelques-unes des causes, sinon toutes les causes de leur infortune?

Nous ne savons voir que l'événement qui décide du sort de la personne, sans réfléchir que ce dernier fait était préparé par beaucoup d'autres faits antérieurs, ou qu'il doit son influence décisive et funeste à la position particulière où le malheureux se trouvait placé par suite de ses erreurs passées, de ses défauts ou de ses fautes.

Il est rare que la bonne ou mauvaise fortune aient une cause unique. Elles se compliquent le plus souvent d'une infinité de causes d'un ordre très-divers. Mais comme on ne peut suivre le fil des événements à travers les formes mobiles et multiples de la vie, on signale comme fait unique, principal ou déterminant, ce qui n'est souvent qu'une simple occasion: la goutte d'eau dans un vase trop plein.

§ IV. — L'homme haï.

Voyez-vous cet homme pour qui même des amis d'autrefois n'éprouvent plus qu'éloignement ou indifférence; que ses

parents haïssent, qui ne trouve dans la société personne qui s'intéresse à lui, dont le nom soulève une animadversion générale; l'explication qu'il donne de son isolement, c'est « l'injus-
» tice des hommes, c'est l'envie qui ne peut souffrir l'éclat du
» mérite; c'est l'égoïsme universel qui sacrifie à soi la famille,
» l'amitié, la reconnaissance. Il accuse le genre humain de
» s'être ligué contre lui, de s'obstiner à méconnaître son mérite,
» ses vertus, l'élévation de son esprit et de son cœur. » Ce qu'il y a de vrai dans cette apologie, l'apologie elle-même vous le révèlera peut-être; vous avez remarqué la vanité, l'âpreté, l'emportement qui sont le fond de ce caractère; joignez à ces défauts l'ardeur de médire, et vous comprendrez la haine des uns, l'éloignement des autres, enfin l'isolement que cet homme déplore trop tard.

§ V. — L'homme ruiné.

Celui-ci, « une bonté excessive, l'infidélité d'un ami, des malheurs imprévus ont ruiné sa fortune, en faisant échouer les combinaisons les plus prudentes, les plus sûres. »

La bonté de son cœur, l'infidélité d'un ami, ses malheurs, tout ce qu'il avance est vrai. Mais ce n'est point là, c'est dans ses conceptions aussi superficielles que rapides; c'est dans la légèreté de ses jugements, dans sa manière de raisonner spécieuse, mais sophistique, dans son ardeur à former des projets, dans sa précipitation, dans sa témérité, qu'il faut chercher les causes de sa disgrâce. Elles sont assez nombreuses pour qu'il soit superflu de faire intervenir les bonnes qualités. La ruine de cet homme, loin d'être un caprice du hasard, est la conséquence dernière d'une suite de fautes qui la préparaient depuis longtemps. Il eût pu facilement éviter son malheur, prévenir l'infidélité de son ami, se mettre à l'abri des tristes conséquences de cette infidélité, s'il eût été plus discret, s'il eût moins imprudemment placé sa confiance, s'il eût veillé sur lui-même, s'il eût apporté plus de soin, plus de vigilance à ses affaires.

§ VI — L'homme d'esprit insolvable et le rustre opulent.

« Intelligence, esprit, savoir, il a tout pour lui. D'où vient » que non-seulement il n'a pas accru, mais qu'il a gaspillé sa » fortune, tandis que son voisin, homme lourd et dépourvu de » toute espèce de culture, a centuplé la sienne. » Hasard, fatalité, mauvaise étoile ! Ainsi dit-on, sans réfléchir que l'on mêle d'une façon déplorable les idées les plus opposées ; que l'on associe les uns aux autres, que l'on fait dépendre les uns des autres des faits qui n'ont aucun rapport.

Le premier est un homme spirituel et rempli d'instruction ; c'est un homme du monde : l'autre, un ignorant, un homme complétement illettré. Mais il s'agit d'affaires, non d'une œuvre d'art ; de marchés à conclure, non d'une œuvre littéraire à juger. Je conviens que la parole du premier est plus facile, que ses idées sont plus variées, ses observations plus piquantes, ses répliques plus promptes et plus incisives ; mais il n'existe aucun rapport entre cet ordre de choses et ce qui nous occupe, c'est-à-dire l'habileté en affaires. Nous passons d'un fait particulier à des faits tout différents.

Observez avec attention ces deux hommes ; et, je l'ose affirmer, vous ne tarderez pas à reconnaître que la prospérité de l'un comme la ruine de l'autre ont des causes très-naturelles.

Celui-ci, j'en conviens, parle, écrit, forme des projets, calcule avec une extrême facilité ; il apprécie tout, répond à tout ; avantages, inconvénients ,chances heureuses et contraires, il a tout vu, tout dit, tout prévu : la matière est épuisée.

L'autre a le coup d'œil, le jugement, la parole moins rapides ; mais en échange, il voit plus clair, plus profondément, avec plus de justesse et de sûreté. Il ne peut opposer calculs à calculs, raisonnements à raisonnements ; mais le tact, le discernement, développés en lui par l'observation, par l'expérience, l'avertissent, pour ainsi dire, d'une manière infaillible. Ses facultés se résument toutes en une seule, le bon sens ; l'esprit n'en est

que la contrefaçon brillantée. Il n'importe que le regard de cet homme embrasse un moindre horizon, s'il voit mieux ce qu'il doit voir. Qu'importe qu'il n'ait point une grande facilité de pensées et de paroles, facultés brillantes, mais, en affaires, véritables hors-d'œuvre?

§ VII. — Observations. L'esprit de sophisme et le bon sens.

La vivacité n'est point la pénétration ; l'abondance des idées ne suppose point toujours la clarté des idées, l'exactitude de l'esprit; un jugement trop rapide est justement suspect; le sophisme se cache parfois dans ces longs raisonnements où la subtilité déroute le bon sens et prend insensiblement sa place.

Signaler ses défauts, surtout lorsqu'ils sont revêtus du charme de la parole ou du style, est un travail plein de difficultés. Les ressources de l'esprit sont infinies ; certains hommes possèdent des qualités si entraînantes, ils savent présenter les objets avec tant d'art, que souvent le bon sens, le savoir, le jugement le plus sûr, réduits au silence par ces adversaires pleins de séductions, se voient forcés d'en appeler au temps, à l'expérience, pour avoir raison de leurs sophismes.

En effet, il est des choses qui se sentent mieux qu'elles ne se comprennent; il en est qui se voient et ne se prouvent pas. Il est des détails minutieux, des rapports pleins de délicatesse, que l'on ne peut démontrer, qui restent à jamais cachés, s'ils ne sont aperçus du premier coup d'œil. Il est des perspectives si fugitives, qu'il est impossible de les retrouver, si l'on n'a su les saisir au moment favorable, et pour ainsi dire au passage.

§ VIII. — La pratique seule révèle certains phénomènes intellectuels.

Dans l'exercice de l'intelligence, ou même de toutes les autres facultés de l'âme se révèlent des phénomènes que la parole ne saurait exprimer. Pour comprendre celui qui les éprouve, il faut les avoir éprouvés soi-même ; chercher à se rendre intelligible à qui ne les a point sentis, c'est tenter de donner une idée des couleurs à un aveugle de naissance.

Ces phénomènes particuliers et pleins de délicatesse, ces nuances, si je puis m'exprimer ainsi, abondent dans tous les actes pratiques de l'esprit; c'est pourquoi nous ne saurions trop nous garder des abstractions vaines, des systèmes de pure invention. Sachons prendre les choses, non selon nos désirs ou nos rêves, mais pour ce qu'elles sont en effet. Sans cela, les idées que nous nous formons se trouvent toujours en désaccord avec la réalité; nos plans les mieux concertés s'évanouissent en fumée.

Observons encore que dans la pratique, et surtout dans les rapports que les hommes ont entre eux, l'influence de l'entendement n'est point isolée, et que les autres facultés se développent simultanément avec l'entendement. Il n'y a pas seulement communication d'intelligence à intelligence, mais de cœur à cœur. Outre l'influence réciproque des idées, il y a l'influence non moins vive des sentiments.

§ IX. — Les absurdités.

N'oublions point, et cette observation nous sera très-utile dans la pratique de la vie, qu'il est des hommes mal doués à qui manquent certaines facultés de l'intelligence. Ils sont, relativement à ceux qui possèdent ces facultés, ce que le malheureux privé d'un ou de plusieurs organes est à l'homme bien constitué.

Qui n'a souri quelquefois des efforts tentés par un esprit de bonne foi sur certaines intelligences fourvoyées? Un homme énonce de sang-froid une absurdité; la discussion s'engage, et vous vous efforcez de prouver, à qui ne peut vous comprendre, une vérité incontestable. Peine inutile! Est-ce le savoir qui manque à votre adversaire? Non, mais le sens commun. Ses dispositions naturelles, ses habitudes l'ont fait ce qu'il est; vous devriez comprendre qu'un esprit capable d'admettre et de soutenir une absurdité n'est pas en état de saisir la force des arguments dirigés contre cette absurdité.

§ X. — Esprits faux.

Il est des hommes dont l'esprit est naturellement défectueux (il le semble du moins), car ils ne voient rien sous un jour véritable. Est-ce folie? est-ce absence complète de jugement? Non. Stériles par excès d'abondance, une insupportable loquacité les caractérise ; ils nouent et dénouent avec une facilité extrême des arguments sans valeur; prononcent hardiment sur toutes choses, et presque toujours à faux ; que si, par hasard, ils rencontrent la bonne voie, ils passent sans s'arrêter : le sophisme les entraine. Vous pourrez quelquefois entrevoir dans leurs aperçus certaines perspectives séduisantes, mirages qui les trompent eux-mêmes, parce qu'ils les prennent pour des réalités solidement établies. Le secret de leurs erreurs, le voici : ils ont avancé comme incontestable un fait incertain, douteux, inexact ou complétement erroné; ils ont établi comme principe d'éternelle vérité une supposition gratuite : ils ont pris une hypothèse pour la réalité.

Impérieux, pleins de présomption, n'écoutant rien ; sans autre guide que leur raison faussée; entraînés par une ardeur invincible de discuter, de parler; égarés, perdus dans le tourbillon de leurs idées, dans le bruit de leurs paroles, ils oublient leur point de départ; ils ne remarquent point que l'édifice qu'ils élèvent manque de solidité ou même ne porte sur rien.

§ XI.— Leur incapacité dans les affaires.

Malheur aux affaires dans lesquelles ces hommes mettent la main, et souvent aussi malheur à eux-mêmes s'ils sont abandonnés à leur propre direction! Les qualités essentielles d'un esprit pratique sont la maturité, le bon sens, le tact; ceux-ci en sont privés au plus haut degré. Il faut, pour arriver à la vérité, passer des idées aux choses; ils oublient presque toujours les choses pour ne s'occuper que des idées. Dans la pratique de la vie, il importe de raisonner, non sur ce qui devrait ou pourrait

être, mais sur ce qui est; ils ne s'occupent point de ce qui est, mais de ce qui devrait ou pourrait être.

Ce qu'un esprit droit voit clairement, l'esprit faux ne sait même pas l'apercevoir. Tel fait hors de doute pour celui-là parait très-contestable à celui-ci. Que le premier pose une question d'une manière simple et naturelle, le second l'envisage aussitôt sous un autre aspect. Ils ne se comprennent point; ils ne pourront jamais s'entendre. L'un de ces deux hommes, frappé d'une sorte de strabisme intellectuel, déconcerte et confond celui qui regarde et voit les objets dans leur direction véritable.

§ XII. — Ce défaut intellectuel naît ordinairement d'une cause morale.

Que si l'on cherche le pourquoi de cette aberration, on le trouvera plus souvent dans le cœur que dans le cerveau. La vanité est le vice dominant de cette sorte d'esprits. Un amour-propre mal entendu les pousse à se singulariser en toutes choses; et ne voulant ni penser ni parler comme le reste des hommes, ils en viennent insensiblement à se mettre en lutte avec le sens commun.

La constance même de leur opposition prouve que, livrés à leur raison seule, ils rencontreraient plus fréquemment la vérité; elle prouve que leurs extravagances sont moins des erreurs de jugement qu'un désir ridicule de se singulariser, converti en habitude. Si ce défaut tenait au jugement, ils ne prendraient point la contradictoire sur toutes les questions. Chose remarquable ! Un moyen sûr de les amener à la vérité, c'est de soutenir l'erreur en leur présence.

Je veux que le plus souvent les hommes de ce caractère ne se rendent point compte de leur manière d'être; qu'ils n'aient point une conscience bien claire de cette inspiration de la vanité qui les subjugue et les dirige ; mais elle n'en existe pas moins. Que s'ils s'en aperçoivent, le mal n'est pas sans remède ; surtout si l'âge, la position sociale, la flatterie n'ont point entièrement perverti leur raison. Souvent, d'amers dégoûts ,

des humiliations cruelles suivent l'abus qu'ils ont fait de leur esprit. Abattus par l'adversité, instruits par l'expérience et par la douleur, ils ont des intervalles lucides que peut mettre à profit une amitié sincère.

Mais lorsque la réalité n'a pas encore détrompé leur amour-propre; lorsque dans l'accès de la passion ces hommes s'abandonnent sans retenue à la vanité de leurs projets et de leurs rêves, ne leur résistez point; ce serait inutile; gardez le silence, et, les bras croisés, la tête baissée, attendez avec une impassibilité stoïque que l'avalanche ait passé. Cette froideur produira peut-être de salutaires effets; le silence enlève tout motif à la dispute; on ne peut faire d'opposition lorsqu'on n'a plus d'adversaire. Il n'est pas rare de voir ces querelleurs intraitables, ramenés au sang-froid par le silence, rentrer en eux-mêmes et s'excuser de leur vivacité. Esprits ardents, inquiets, vivant de contradiction, ayant besoin de l'éprouver à leur tour, ils s'en dégoûtent lorsqu'elle n'est plus une occasion de lutte; surtout s'ils viennent à comprendre que loin d'être en présence d'un adversaire résolu, toujours prêt à combattre, ils n'ont devant eux qu'une victime volontaire s'immolant tous les jours à leur triste défaut.

§ XIII. — L'humilité chrétienne dans ses rapports avec le commerce du monde.

Vertu qui nous indique les limites de nos forces, qui nous révèle nos défauts, qui ne nous permet point d'exagérer notre mérite, de nous élever au-dessus d'autrui, de rabaisser autrui; qui nous porte à faire notre profit de tous les bons exemples, de tous les bons conseils; qui nous enseigne à regarder comme indigne d'un esprit sérieux la recherche des applaudissements, le vain plaisir, la fumée des louanges; qui ne nous laisse point croire à notre perfection; qui dessille nos yeux et nous montre ou l'immense carrière qui nous reste à parcourir ou la supériorité de ceux qui marchent devant nous; l'humilité! l'humilité qui n'est autre chose que la vérité appliquée à la connaissance

de nous-mêmes et de nos rapports avec les hommes et avec Dieu ; guide infaillible au milieu des écueils que l'amour-propre sème sur notre route ; l'humilité, dis-je, vertu pratique par excellence, est non-seulement utile dans les choses de Dieu, mais encore dans les choses de la vie.

Les avantages de cette vertu sont immenses même au point de vue purement humain. L'orgueilleux achète bien cher les satisfactions de son amour-propre. Il ne voit point, l'insensé, qu'il immole le plus souvent à l'idole qu'il a dressée dans son cœur ses intérêts les plus chers, sa réputation, peut-être même la gloire qu'il poursuit avec une ardeur si inquiète.

§ XIV. — Dangers de la vanité et de l'orgueil.

Que de réputations ternies, effacées, sinon perdues, par une vanité misérable! Combien promptement se dissipe l'espèce d'émotion respectueuse qu'un grand nom nous inspire si, dans celui qui le porte, nous trouvons un homme ne sachant parler que de lui, rapportant tout à lui! Modeste, on l'eût admiré ; son orgueil indispose, il provoque la satire. L'affectation d'une supériorité, même légitime, a quelque chose d'irritant et de ridicule à la fois ; la sottise est fille de l'orgueil ; l'orgueilleux s'engage en des entreprises désastreuses, il se discrédite et se perd parce qu'il n'a foi qu'en ses propres pensées. Que lui importent les réflexions, le savoir, les enseignements d'autrui ? Trop haut placé désormais, s'il daigne écouter un conseil, il craindrait de s'abaisser en le suivant. De l'empirée élevé par sa vanité, ce faux dieu ne descend plus dans les régions où végètent les humbles mortels.

Voyez! son front hautain semble menacer le ciel; son regard impérieux exige le respect ; ses lèvres respirent le dédain ; sur toute sa physionomie déborde un contentement suprême, une confiance intime, absolue, en son propre mérite ; ses gestes affectés, compassés révèlent l'homme plein de lui-même, et qui porte avec une vénération respectueuse et jalouse sa propre supériorité. Il prend la parole : faites silence ! — Que si vous

essayez de lui répondre, il vous interrompt et poursuit. Insistez-vous pour avoir votre tour : même dédain, mais, cette fois, accompagné d'un regard impérieux qui impose l'attention. Il se tait, enfin, de lassitude et d'épuisement; vous voulez saisir l'occasion longtemps attendue d'exposer votre pensée; vains efforts! le demi-dieu ne vous écoute pas; il est distrait; il adresse la parole à d'autres; à moins, toutefois, qu'absorbé dans une méditation profonde, les sourcils froncés, les lèvres entr'ouvertes, l'oracle ne se prépare à déployer de nouveau les solennelles merveilles de son éloquence.

Comment un homme si profondément infatué de son mérite ne tomberait-il pas en de grandes erreurs? Eh, qu'on ne s'y trompe point! il en est de cette espèce, bien que l'orgueil n'atteigne pas toujours ces proportions déplorables. Malheur à celui qui, dès ses premières années, ne s'accoutume point à repousser la louange, à l'estimer ce qu'elle vaut; qui ne sait point rentrer en lui-même et se tenir en garde contre les conseils perfides de l'amour-propre! Lorsque l'âge des affaires et de l'indépendance est venu pour l'homme; lorsque sa réputation méritée ou imméritée est faite, lorsqu'il a des inférieurs, les amis deviennent moins indépendants, moins sincères, les flatteurs plus nombreux; livré tout entier à la vanité dont il est désormais l'esclave, il s'abandonne chaque jour plus aveuglément à ses inspirations; il s'enfonce de plus en plus dans son isolement, dans la confiance absolue en lui-même et dans ses lumières : ce n'est bientôt plus de l'amour-propre, c'est de l'idolâtrie.

§ XV. — L'orgueil.

La vaine gloire ne se révèle pas toujours sous les mêmes aspects. Chez les hommes d'une trempe forte, d'une intelligence élevée, ce sentiment devient orgueil; il reste vanité dans les esprits et les caractères médiocres. L'objet est le même; les moyens seuls diffèrent; l'orgueil est une sorte d'hypocrisie de la vertu; la vanité a la franchise de sa faiblesse. Flattez l'or-

gueilleux, il repoussera la louange dans la crainte de nuire par le ridicule à sa renommée. On a dit de l'orgueilleux, avec une grande vérité, qu'il est trop fier pour être vain. Au fond, il éprouve pour la louange un grand attrait; mais il sait qu'elle cesse d'être honorable lorsqu'on s'en laisse enivrer. Aussi ne nous mettra-t-il jamais l'encensoir à la main ; il saura même exiger qu'on le tienne à distance.

Le dieu permet qu'on lui dresse des temples magnifiques ; il aime un culte splendide, mais il veut rester caché dans les mystérieuses profondeurs du sanctuaire.

Cette passion, sans doute plus coupable aux yeux de Dieu que la vanité, est toutefois moins exposée au ridicule. Je dis seulement *moins* exposée, parce qu'il est bien difficile que l'orgueil prenne possession d'un cœur sans dégénérer en vanité; la fiction ne se peut prolonger indéfiniment. Se complaire aux louanges et témoigner qu'on les dédaigne, se poser pour objet principal les jouissances de la gloire et feindre des sentiments tout différents : une telle dissimulation est au-dessus des forces humaines. Le voile se déchire tôt ou tard et laisse voir enfin la vérité dans sa nudité honteuse.

L'orgueilleux ne peut donc se confondre avec l'homme vain. Il nous inspire un sentiment plus défavorable encore : comme l'homme vain, il provoque la raillerie, et de plus l'indignation.

§ XVI. — La vanité.

La vanité n'irrite pas, elle fait pitié; c'est l'aliment quotidien de la satire. Loin de mépriser les autres hommes, le vaniteux les respecte, les admire peut-être, et surtout redoute leurs jugements. Mais il est dévoré de la soif des louanges : ces louanges, il a besoin de les entendre lui-même et sans intermédiaire; il a besoin de savoir que c'est lui, que c'est bien lui qu'on loue; de se complaire longuement dans cette suprême jouissance, de se montrer reconnaissant aux âmes bienveillantes qui chatouillent ainsi sa faiblesse, de leur exprimer avec un innocent sourire sa joie intime, son bonheur, sa

profonde gratitude. A-t-il fait une bonne action? par pitié, parlez!... qu'il sache qu'elle vous est connue, que vous l'admirez; ne le faites pas languir; ne voyez-vous point qu'il brûle d'amener la conversation sur le sujet aimé? Cruel! qui ne voulez pas comprendre qu'il vous met sur la voie; qui le forcez, avec vos distractions, à devenir de plus en plus explicite, à vous supplier enfin!

Avez-vous approuvé ce qu'il a fait, dit, écrit; quelle joie! Mais, remarquez, il doit tout à l'inspiration, à la fécondité de sa veine! Appréciez-vous comme il convient ces traits heureux, ces beautés exquises; de grâce, n'éloignez point vos yeux de ces merveilles; gardez-vous d'introduire autre chose dans la conversation. Laissez-le jouir de son bonheur; il n'est ni hautain, ni dédaigneux, ni même exclusif. Que d'autres soient loués, il ne s'en irrite point, pourvu qu'on lui fasse sa part.

Avec quelle complaisance ingénue il raconte ses travaux, ses aventures! sa parole ne tarit pas, il parle de lui-même; sa vie est une véritable épopée. Les faits les plus insignifiants deviennent des épisodes du plus grand intérêt; les vulgarités, des traits de génie; les dénouements les plus naturels, le résultat de combinaisons profondes. Il ramène tout à lui; l'histoire de son pays et de son temps n'est qu'un grand drame dont il est le héros; rien ne lui plait s'il n'y trouve son nom.

§ XVII. — Dans les affaires l'influence de l'orgueil est plus funeste que celle de la vanité.

Ce défaut n'a point, dans la pratique, les mêmes inconvénients que l'orgueil, bien qu'il soit plus ridicule. Comme il est un attrait pour la louange plutôt qu'une passion de supériorité, il n'exerce pas sur l'entendement une influence aussi malfaisante. C'est le cachet des caractères faibles, comme le prouve l'entraînement avec lequel l'homme vain se laisse aller à son inclination. Loin de repousser les conseils comme l'orgueilleux, il les recherche quelquefois : l'un ne veut rien devoir qu'à lui seul et dédaigne tout honneur partagé; l'autre

accepte de toutes mains, et glane volontiers dans le sillon d'autrui. Quelques flatteries à recueillir après le succès, un parfum de louanges, quel qu'il soit, c'est assez pour sa vaine gloire.

§ XVIII. — Comparaison de l'orgueil et de la vanité.

L'orgueil renferme plus de malice, la vanité plus de faiblesse : l'un concentre les facultés de l'âme, l'autre les dissipe ; l'orgueil peut inspirer de grands crimes, la vanité suggère des petitesses ridicules ; l'orgueil est accompagné d'un sentiment énergique d'indépendance et de supériorité ; la vanité s'allie avec la défiance de soi, et même avec la soumission ; l'orgueil tend les ressorts de l'âme ; la vanité les relâche ; l'orgueil est violent, la vanité caressante ; l'orgueil recherche la gloire, mais avec une certaine dignité, avec hauteur, avec empire : il ne se dégrade pas ; la vanité la recherche aussi, mais avec abandon, avec mollesse, avec une certaine langueur ; c'est, si je puis m'exprimer ainsi, l'effémination de l'orgueil ; aussi la vanité est surtout particulière aux femmes. L'enfance a plus de vanité que d'orgueil ; l'orgueil est, par excellence, le défaut viril, le défaut de l'âge mûr.

Bien que théoriquement ces deux vices se distinguent par les caractères que nous venons de signaler, il ne faut pas croire, néanmoins, que les formes sous lesquelles ils se montrent, dans la pratique, soient toujours aussi tranchées. Le plus souvent ils sont mêlés, confondus dans le cœur de l'homme, ayant tour à tour, non-seulement leurs époques, mais leurs jours, leurs heures, leurs moments. On dirait deux couleurs à peine distinctes ; seules, certaines nuances, certaines irrégularités, des reflets, des chatoiements particuliers les signalent à des yeux exercés.

A vrai dire, l'orgueil et la vanité ne sont qu'une même chose : la forme, l'apparence changent selon les rayonnements du jour ou les reflets de la lumière ; le fond, c'est l'exagération de l'amour-propre, le culte du moi. L'idole se couvre d'un voile ou se présente aux adorations avec un visage affable et

riant ; mais c'est la même idole, l'homme ! l'homme qui, sur un autel dressé de ses mains, dans son propre cœur, brûle lui-même en son honneur l'encens des louanges, et voudrait voir à ses pieds le reste des mortels.

§ XIX. — Combien cette passion est générale.

On peut l'affirmer, l'orgueil est la plus générale de toutes les passions. A part quelques âmes d'élite, submergées, perdues dans les ardeurs de l'amour divin, il est peu d'exceptions. L'orgueil aveugle l'ignorant comme le sage, le pauvre comme le riche, le faible comme le fort, l'enfant comme le vieillard ; le bonheur, l'infortune, tout plie sous sa loi. Il domine le libertin et trouble le cœur de l'homme austère ; il a planté son drapeau dans le monde, et il se glisse dans les cloîtres les plus humbles, les plus retirés ; il resplendit sur les traits de la femme altière, reine des salons par les talents, par la beauté, par la naissance, et se laisse apercevoir dans la parole timide de la recluse, qui, sortie d'une famille obscure, s'est ensevelie dans une maison de paix, et là, inconnue des hommes, n'attend qu'une tombe ignorée.

Il est des cœurs chastes, des cœurs exempts de cupidité, d'envie, de haine, de vengeance ; mais des cœurs entièrement libres de cette exagération d'amour-propre, qui, selon la forme qu'elle revêt, se nomme orgueil ou vanité, non, il n'en existe pas ! Le savant se complaît dans sa science, l'ignorant savoure sa sottise ; l'homme courageux aime à raconter ses prouesses, l'homme du monde ses aventures ; l'avare vante son économie, le prodigue sa générosité ; l'homme léger sa vivacité, l'esprit lourd son aplomb ; le libertin s'enorgueillit de ses désordres ; l'homme austère se laisse aller avec complaisance à la pensée que des traits amaigris révèlent ses macérations et ses jeûnes.

C'est le défaut universel, c'est la plus insatiable des passions lorsqu'on lui lâche les rênes, la plus insidieuse, la plus habile à se soustraire au joug. Si, par l'élévation, par la maturité de l'esprit, par l'énergie du caractère, l'homme parvient à s'en

rendre maître, l'orgueil tourne aussitôt ces nobles qualités contre elles-mêmes : il pousse ce cœur victorieux à se complaire dans la contemplation de ses propres vertus. Que si vous lui résistez avec les seules armes véritablement puissantes, l'abnégation chrétienne, il ne s'avoue pas vaincu ; craignez ses trahisons et ses embûches. Il se cache jusque dans l'humilité ; le reptile arraché de notre sein se traîne encore et s'enroule à nos pieds : vous lui écrasez la tête, il vous mord au talon.

§ XX. — Une lutte continuelle est nécessaire.

Puisque l'orgueil est une des imperfections de notre humanité, puisque nous devons vivre avec cet ennemi dans une lutte sans repos, ne le perdons jamais de vue ; renfermons-le dans le cercle le plus étroit ; élevons sans cesse contre lui de nouvelles barrières. Si le mal est incurable, sachons du moins en arrêter les progrès et nous placer à l'abri du dernier malheur. Maître de l'orgueil, l'homme est le maître de lui-même ; son jugement se mûrit et se perfectionne ; il fait des progrès plus rapides dans la connaissance des choses et des hommes ; la gloire elle-même, gloire d'autant plus méritée qu'il la recherche moins, devient souvent le fruit de cette conquête.

§ XXI. — L'orgueil n'est pas le seul défaut qui nous cache la fin que nous devons nous proposer.

Pour ne point se tromper dans le choix du but vers lequel on doit tendre, pour se proposer une fin réalisable, il faut, avant toutes choses, se connaître soi-même. Nous l'avons dit, la plupart des hommes marchent à l'aventure, parce qu'ils ne fixent pas à leurs efforts une fin déterminée, ou que celle qu'ils se proposent n'est point en rapport avec leurs moyens. Dans la vie privée comme dans la vie publique, bien connaître ce que l'on peut n'est pas chose facile. L'homme se crée des illusions sans nombre sur l'étendue de ses forces, sur l'usage qu'il en doit faire, sur le moment où il s'en doit servir. Souvent sa

vanité les exagère, parfois aussi sa pusillanimité les atténue au delà de la vérité. Son cœur est un abîme de contradictions. Nous élevons avec une extrême facilité d'immenses tours de Babel, dans l'espérance insensée d'atteindre le ciel. Un jour s'écoule : la timidité succède à l'audace, et nous n'osons bâtir même un humble toit de chaume. Véritables enfants, qui tantôt espèrent, en gravissant la colline, toucher de la main la voûte des cieux, et tantôt, prenant pour des étoiles les exhalaisons rampantes et fugitives, les feux follets qui traînent sur le sol, les placent à des distances incommensurables dans l'espace infini. Peut-être ces enfants osent-ils parfois plus qu'ils ne peuvent, mais parfois aussi ils ne peuvent rien parce qu'ils n'osent rien.

Quel est donc ici le moyen d'arriver à la vérité? Question difficile à laquelle on ne saurait répondre que par de vagues à peu près. L'homme s'ignore lui-même; comment connaîtrait-il ce qu'il peut ou ne peut point? L'expérience, dira-t-on. L'expérience est un maître habile; mais elle ne s'acquiert qu'avec lenteur, et souvent ne donne son fruit qu'au déclin de la vie.

Je ne dis point, il est bon de l'observer, que cette vérité soit hors de notre portée; au contraire, et, dans plusieurs parties de cet ouvrage, je crois avoir indiqué les moyens de l'atteindre. Je signale la difficulté, non l'impossibilité; et cette difficulté, loin de nous abattre, doit encourager nos efforts, exciter notre ardeur.

§ XXII. — Développement des forces latentes.

Il est dans l'esprit humain telles facultés qui restent à l'état de forces latentes jusqu'à ce qu'une occasion les éveille et les mette en mouvement. Ceux qui les possèdent ne les soupçonnent même pas. La plupart des hommes descendent dans la tombe sans avoir jamais eu conscience de ce trésor, sans qu'un rayon de soleil se soit réfléchi jamais sur ce diamant pur qu'un hasard heureux aurait pu placer le premier entre les joyaux du plus brillant diadème.

Une scène inattendue, une lecture, un mot quelquefois, une révélation remuent l'âme dans ses profondeurs; aussitôt elle entend comme des voix, elle reçoit comme des inspirations mystérieuses. Froide, insensible, inerte jusque-là; désormais, cratère ouvert et lançant des tourbillons de feu que nul ne soupçonnait en elle. Qu'est-il arrivé? Un léger obstacle qui empêchait la communication avec l'air libre a été écarté; on a présenté à la masse électrique un corps attrayant, et le fluide s'est élancé : il a jailli avec la rapidité de la pensée.

L'esprit se développe par le contact avec d'autres esprits, par la lecture, par les voyages, par la contemplation des grandes scènes de la nature ou des grandes œuvres de l'art, et, chose remarquable, moins en vertu de ce qu'il reçoit du dehors que des découvertes qu'il fait au dedans de lui-même. Si la faculté qu'une heureuse rencontre a révélée à l'homme se conserve en lui vive et entière, il importe peu qu'il oublie ce qu'il a vu ou entendu, ce qu'il a lu dans les livres. Le foyer est allumé; il brûle sans s'éteindre : qu'a-t-il besoin de l'étincelle qui a produit l'incendie?

Une âme inexpérimentée dort du sommeil de l'innocence : ses pensées sont celles de l'ange sous l'œil de Dieu; ses illusions sont pures comme les flocons de neige que le vent d'hiver amoncèle au flanc des montagnes; mais une heure, heure fatale, a sonné : le voile tombe, l'illusion fait place à la réalité, le monde paisible de l'innocence a disparu, et l'horizon calme et serein se convertit en une mer de feux et de tempêtes. Une lecture, une conversation imprudente, la présence d'un objet séducteur, voilà l'histoire du réveil de nos passions, comme du réveil d'un grand nombre de nos facultés. Attachée au corps par un nœud incompréhensible, notre intelligence est faite pour entrer en contact avec d'autres intelligences; certaines de ses puissances restent enchaînées jusqu'à ce qu'une impulsion extérieure vienne briser leurs liens.

Si nos aptitudes particulières nous étaient connues, il nous serait facile, en les appliquant aux objets de leur choix, de les développer et d'en tirer parti. Mais une fois engagé dans la car-

rière de la vie, il arrive souvent que l'homme ne peut revenir sur ses pas, ne peut remonter le chemin que l'éducation, la profession imposée ou choisie lui ont fait déjà parcourir. Qu'il sache alors accepter les choses telles qu'elles sont, s'aidant du bien, évitant le mal autant qu'il est en lui : c'est là toute la sagesse humaine.

§ XXIII. — Il faut, en se proposant une fin, se garder à la fois et de la présomption et d'une défiance excessive.

Dans toutes les carrières, dans toutes les positions, et, quels que soient ses talents, ses goûts, son caractère, l'homme doit s'aider de la raison, soit pour découvrir et se poser d'avance un but réalisable, en rapport avec les facultés qu'il a reçues, soit pour chercher les moyens d'atteindre ce but.

Que la fin soit proportionnée aux moyens ; ces moyens sont les forces intellectuelles, morales, matérielles dont on dispose. Viser à un but hors de sa portée, c'est dépenser inutilement ses forces, de même que rester dans l'inaction, ou n'oser prétendre à ce que l'expérience et la raison nous désignent comme un but légitime, c'est, en quelque sorte, méconnaître les vues de la Providence ; c'est résister à ses desseins sur nous.

§ XXIV. — La paresse.

S'il est prudent de se défier de la présomption, s'il ne faut point se lancer à la légère en des entreprises difficiles ou périlleuses, il importe aussi de ne pas oublier que la paresse peut se cacher sous une apparence de résistance aux inspirations de l'orgueil et de la vanité.

L'orgueil est un mauvais conseiller, un mauvais guide ; il est difficile de se préserver de ses embûches. Eh bien, il trouve, ou peu s'en faut, dans la paresse, une rivale digne de lui. L'homme aime les richesses, la gloire, les plaisirs ; mais il aime aussi à *ne rien faire ;* jouissance véritable à laquelle il sacrifie souvent sa réputation, son bien-être. Dieu connaissait

bien la nature humaine lorsqu'il l'a punie par le travail. Manger son pain à la sueur de son front est pour l'homme un châtiment de toutes les heures, souvent bien lourd à porter.

§ XXV. — Un avantage de la paresse sur les autres passions.

Pour nous subjuguer, la paresse, c'est-à-dire la passion du repos, a un avantage sur les autres passions : c'est de ne rien exiger de nous. En effet, son objet est purement négatif. On ne peut conquérir une position élevée sans beaucoup d'activité, d'efforts, de constance. Un nom glorieux suppose des titres à la renommée, et ces titres ne s'acquièrent point sans fatigues. L'amour des richesses impose un travail persévérant, des combinaisons habiles ; les plaisirs les plus efféminés même veulent qu'on les recherche ; ils sont le prix de certains efforts. Toute passion exige un labeur ; seule, la paresse n'exige rien. Vous la contentez mieux assis que debout, encore mieux couché qu'assis, mieux encore endormi qu'éveillé. Sa tendance est le néant ; le néant est sa limite extrême. Plus le paresseux s'anéantit dans son existence, plus il est heureux.

§ XXVI. — Origine de la paresse.

Ne cherchons point ailleurs que dans notre organisation, dans la manière dont s'exercent en nous les fonctions vitales, l'origine de la paresse. Toute action entraine une dépense de forces ; donc, elle contient un principe de fatigue et partant de douleur. Lorsque la dépense est insignifiante, qu'elle n'a lieu que durant le temps nécessaire au développement des forces organiques, la souffrance est nulle ; il se peut même qu'il y ait plaisir. Mais bientôt la perte devient sensible et la fatigue commence. Voilà pourquoi les paresseux eux-mêmes entreprennent souvent certains travaux avec joie. Nous disons, remarquez-le, *entreprennent*. C'est peut-être pour une semblable raison que les hommes les plus vifs sont rarement les plus laborieux. L'ardeur, l'intensité de leurs efforts doivent

exciter en eux, plus tôt que dans des organisations calmes, le sentiment de la fatigue; et ils prennent plus facilement le travail en aversion.

§ XXVII. — Paresse d'esprit.

Tout exercice des facultés intellectuelles étant accompagné de certains actes organiques, la paresse joue un rôle, et se fait sa part dans les phénomènes actifs de l'intelligence comme dans ceux du corps : ce n'est pas l'esprit qui se fatigue, mais les organes corporels qui sont au service de l'esprit. De là vient que parfois l'on éprouve, à penser ou à vouloir, la répugnance qu'inspirent les travaux manuels les plus pénibles. Remarquez que ces deux paresses ne sont pas nécessairement simultanées, et peuvent exister l'une sans l'autre.

La fatigue du corps, la fatigue purement musculaire, ne produit pas toujours la prostration intellectuelle ou morale. Nous en avons tous fait l'expérience ; de même, après des travaux d'esprit intenses ou trop prolongés, lorsque nos forces intellectuelles touchaient à l'épuisement, nous avons quelquefois exercé nos forces physiques avec un véritable plaisir. Ce phénomène s'explique par ce fait : Que les altérations du système musculaire sont loin d'être proportionnées aux altérations du système nerveux.

§ XXVIII. — Raison à l'appui de ce que nous venons de dire sur l'origine de la paresse.

A l'appui de ce que nous avons établi, que la paresse est un instinct de précaution contre la souffrance, on peut faire les observations suivantes : 1° que l'action, loin de répugner, devient attrayante lorsqu'elle a pour objet le plaisir; 2° qu'au début d'un travail, la répugnance est plus grande, parce que, pour mettre les organes en action, un effort particulier est nécessaire; 3° que la répugnance est nulle lorsque, l'impulsion ayant été donnée, il ne s'est pas écoulé assez de temps pour

que la fatigue qui naît de l'épuisement des forces ait pu se produire encore ; 4° que la répugnance reparaît et s'accroît à mesure que la fatigue se produit ; 5° que les hommes d'une grande vivacité sont plus sujets que les autres à éprouver cette répugnance, parce qu'ils sont les premiers à sentir la douleur ; 6° que les caractères mobiles et légers sont rarement exempts de ce défaut, par cette raison, que l'effort exigé par le travail n'est pas le seul qui leur soit imposé, et que, pour vaincre leur inclination au changement, ils ont besoin de se dompter eux-mêmes.

§ XXIX. — L'inconstance ; sa nature et son origine.

L'inconstance, excès apparent d'activité, puisqu'elle nous pousse à nous occuper sans cesse d'objets nouveaux, n'est au fond qu'une paresse déguisée. L'inconstant substitue un travail à un autre travail pour éviter l'ennui d'assujettir son attention, pour échapper à la continuité d'une action déterminée. Voilà pourquoi les paresseux sont, en général, grands faiseurs de projets. Les projets, vaste carrière ouverte aux divagations, n'exigent aucun assujettissement d'esprit. C'est pour la même raison qu'ils se lancent avec une extrême facilité dans toutes sortes d'entreprises, à la condition, toutefois, qu'ils n'en mèneront aucune à bonne fin.

§ XXX. — Preuves et applications.

Que d'hommes sacrifient à leur inconstance les intérêts, les devoirs les plus saints ! Certains travaux leur sont imposés ; ils les abandonnent pour d'autres, plus pénibles peut-être, mais qu'ils choisissent eux-mêmes : une affaire importante les appelle ; le temps presse ; ils s'oublient en d'inutiles conversations. On doit agiter en leur présence des questions intéressantes ; avec quelques heures d'étude, quelques efforts, ils se mettraient en état de donner leur avis en connaissance de cause ; et ces heures, que le devoir réclame, ils les prodiguent à des discussions vaines ; la politique, la guerre, les sciences, la littérature,

toute chose leur est bonne, pourvu qu'elle ne soit point obligatoire.

Mais se promenér, converser, discuter, c'est agir ; c'est exercer ou les facultés du corps ou celles de l'esprit; et toutefois, les promeneurs, les bavards abondent, tandis que les hommes véritablement laborieux sont très-rares. Pourquoi? C'est que la promenade, la discussion, la conversation ne contrarient point l'inconstance, n'exigent aucun effort, admettent la variété, le changement, entraînent avec elles des alternatives naturelles d'exercice et de repos, entièrement libres ou ne relevant que du caprice!

§ XXXI. — Sage milieu entre les extrêmes.

Eviter la faiblesse sans fomenter la présomption; soutenir, exciter l'activité sans éveiller l'amour-propre; donner à l'esprit le sentiment de ses forces sans l'aveugler par l'orgueil : science bien difficile lorqu'il s'agit d'autrui, bien plus difficile encore lorsqu'il s'agit de soi-même; c'est la science que l'Evangile enseigne, c'est le triomphe de la raison. Les écueils que je viens de signaler, nous devons les côtoyer sans cesse, non avec l'espoir de les éviter tous, d'y échapper toujours, mais avec le désir, avec l'espérance de survivre aux naufrages.

La vertu est difficile; elle n'est point impossible. Celle de l'homme se trouve mêlée de beaucoup de faiblesses, mais il la peut perfectionner. La raison est un monarque condamné à une lutte sans repos contre des sujets révoltés; mais Dieu lui a donné les forces nécessaires pour combattre et vaincre : lutte terrible, pleine de hasards et de périls, mais par-là même d'autant plus digne de tenter les âmes généreuses.

En vain essaye-t-on, dans notre siècle, de proclamer la toute-puissance, l'ascendant irrésistible des passions sur la raison de l'homme. Emanation sublime de la Divinité, l'âme immortelle n'a point été abandonnée par son créateur. Non, il n'est donné à aucune puissance d'éteindre le sentiment de la morale, soit

dans l'individu, soit au sein des sociétés : dans l'individu, ce sentiment survit à tous les crimes; dans les sociétés, il survit à toutes les tempêtes. Le remords, chez l'homme coupable, réclame et venge ses droits méconnus; dans les sociétés, d'héroïques dévouements protestent en son nom.

§ XXXII. — La morale est le meilleur guide de l'entendement pratique.

La morale! voilà le guide par excellence de l'entendement pratique. Dans le gouvernement des peuples, la politique petite est celle des intérêts égoïstes, de l'intrigue, de la corruption; la grande politique est celle de l'intérêt général, de la raison, du droit. Dans la vie privée, il y aussi petitesse et grandeur : l'une inspire les basses menées, les vues étroites, le vice; l'autre, la générosité, le dévouement et la vertu.

Le juste et l'utile semblent quelquefois marcher séparément, mais cette séparation n'est pas de longue durée; ils suivent en apparence des chemins opposés, mais le but vers lequel ils tendent est le même. Dieu veut éprouver ainsi la constance de l'homme, et il ne remet pas toujours tout entière, à l'autre vie, la récompense de nos efforts. La ferait-il attendre, cette récompense, nous n'aurions point à nous en plaindre. Est-ce donc peu que de descendre dans la tombe, pleins d'espérance, l'âme tranquille et sans remords?

Oui, l'art de gouverner n'est autre chose que la morale et la raison appliquées au gouvernement des Etats. Oui, l'art de se bien conduire soi-même n'est autre chose que l'Evangile en action. Ni les sociétés, ni les individus n'oublient impunément les principes éternels de la morale; que s'ils opposent à ces principes les vils conseils de l'intérêt, ils périssent tôt ou tard dans leurs propres combinaisons. L'intérêt que l'on érige en idole ne tarde point à devenir victime à son tour : l'expérience est là pour attester cette vérité ; elle se trouve écrite à toutes les pages de l'histoire en caractères de sang !

§ XXXIII. — L'harmonie de l'univers protégée par le châtiment.

Toute faute reçoit son châtiment. L'univers est soumis à une loi d'harmonie ; celui qui trouble cette harmonie souffrira dans son organisme ou dans son cœur. La douleur matérielle suit l'abus des facultés physiques; aux égarements de l'esprit succèdent le repentir et le remords. Tel qui poursuit la gloire avec une excessive ardeur rencontre le ridicule et la honte; tel autre, dans son orgueil sans mesure, voudrait voir l'univers à ses pieds; il soulève contre lui l'indignation, la résistance, les humiliations, l'insulte. Le paresseux s'endort dans l'inaction, mais cette inaction dévore ses ressources : le besoin frappe à sa porte, l'excès du travail et de l'activité devra remplacer un repos coupable. Le prodigue dissipe ses richesses dans les plaisirs et l'ostentation : voici venir un vengeur, la pauvreté affamée et couverte de haillons! Les privations succèdent aux jouissances; au luxe, à la somptuosité, à l'apparat, succède la misère honteuse qui rougit d'elle-même. L'avare entasse l'or par crainte de la pauvreté, et au milieu de ses richesses il endure toutes les rigueurs de cette pauvreté qui l'épouvante. Il ne hasarde rien pour ne rien perdre; il se défie des personnes dont il est le plus aimé (si tant est que l'avare puisse être aimé); dans le silence de la nuit, au sein des ténèbres, il se lève, il visite ses coffres-forts pour s'assurer que son or, c'est-à-dire son âme, est toujours là. Mais voici que l'œil d'un serviteur infidèle a surpris son secret, et la pauvreté, réelle cette fois, sera désormais le seul hôte de son foyer.

Dans les arts, dans la littérature, comme dans le commerce du monde, qui veut trop plaire s'expose à déplaire : l'excès de la délicatesse dégénère en mauvais goût, le sublime touche au ridicule, la finesse devient affectation, l'amour démesuré de la symétrie produit les contrastes les plus discordants.

Dans le gouvernement des sociétés, l'abus du pouvoir entraîne la ruine du pouvoir; l'abus de la liberté mène à la servitude. Un peuple qui veut trop étendre ses frontières se voit

refoulé en deçà de ses limites naturelles; le conquérant qui s'opiniâtre à accumuler les couronnes sur sa tête s'expose à les perdre toutes; et tel que n'a pu satisfaire la jouissance d'un empire gigantesque, va se consumer sur un roc solitaire perdu dans l'immensité de l'Océan. De ceux qui ambitionnent la puissance suprême, le plus grand nombre rencontre la proscription ou la mort. Ils convoitaient le palais d'un monarque, ils perdent leur foyer domestique; ils rêvaient un trône, ils s'éveillent sur l'échafaud.

§ XXXIV. — Observations touchant les avantages et les désavantages de la vertu dans les affaires.

Dieu n'a point laissé ses lois désarmées; il leur a donné pour bouclier le châtiment qui suit la faute, même dès cette vie. Voilà pourquoi les calculs basés sur des intérêts en opposition avec la loi morale sont ordinairement trompés. L'immoralité tombera dans les piéges qu'elle tend elle-même. Je n'entends point dire, toutefois, que les conditions de lutte entre l'homme de bien et le méchant ne soient souvent désavantageuses au premier. Oui, celui que nulle considération n'arrête, à qui tout moyen, s'il mène au but, paraît légitime, celui-là, j'en conviens, a de grands avantages sur l'honnête homme que l'idée seule de l'injustice épouvante. N'avoir qu'un moyen pour se défendre, c'est s'exposer à être vaincu; mais s'il est incontestable que dans des cas isolés l'avantage appartient aux méchants, il ne l'est pas moins qu'avec le temps la balance se rétablit; la Providence se charge du contre-poids; et j'ose affirmer qu'il n'est point rare de voir, à la fin, l'homme droit dans ses vues et dans sa conduite atteindre le but qu'il s'est discrètement posé, tandis que l'homme immoral expie, à l'heure marquée, ses iniquités ou ses crimes, trouvant sa propre perte au bout de ses voies tortueuses.

§ XXXV. — Une accusation injuste contre la vertu.

L'homme de bien tombé dans le malheur éprouve un certain penchant à présenter sa vertu comme l'origine de ses disgrâces.

C'est une occasion pour lui de se faire valoir, un moyen de cacher ses imprudences ; car on peut commettre des imprudences en dépit des intentions les plus pures et les plus droites. La vertu ne saurait être responsable des maux qu'entraînent l'imprévoyance et la légèreté ; cependant, on l'en accuse avec une facilité extrême. « Ma bonne foi m'a perdu, » s'écrie l'homme de bien, victime d'une perfidie. Ce qui l'a perdu, ce n'est point sa bonne foi, mais une confiance irréfléchie, absurde, alors que tout l'avertissait de se défier et de craindre. Les méchants ne se prennent-ils donc point aux piéges du méchant? La perfidie met-elle toujours à l'abri d'un perfide?

La vertu nous montre le chemin ; c'est à notre prévoyance, à notre jugement, à notre pénétration d'éviter les embûches que le mal dresse contre nous. Ces qualités n'excluent point la vertu ; elles vivent même avec elle en parfaite harmonie, mais ne sont point une même chose. Amie fidèle dont rien ne rebute le dévouement, celle-ci prend asile dans le cœur de tout homme sans s'informer de la richesse ou de la pauvreté de son esprit.

§ XXXVI. — Une accusation non fondée contre la science.

On a osé dire : « Le savoir est mauvais en soi ; les grands talents inclinent fatalement au mal. » Blasphème contre la bonté du Créateur! La vertu aurait-elle donc besoin des ténèbres? N'émane-t-elle point de mêmes sources que la science, c'est-à-dire de l'océan de lumière et de sainteté qui est Dieu? Si l'élévation de l'intelligence conduisait au mal, la méchanceté des êtres serait donc en proportion de leur grandeur? Comprenez-vous les conséquences de ce raisonnement? — Pourquoi ne les tirerions-nous point, ces conséquences? — La science infinie serait la méchanceté infinie ; nous voilà dans l'erreur de Manès, établissant au sommet de l'échelle des êtres un principe mauvais ; mais, que dis-je? notre erreur serait plus détestable encore ; elle exclurait le bon principe, à qui Manès du moins fait une part. Le génie du mal présiderait seul et sans rival aux

destinées du monde. Le roi des sombres régions placerait son trône dans les splendeurs de l'empirée.

Non! l'homme ne doit point fuir la lumière par crainte du mal. La vérité ne redoute pas le grand jour. Le bien moral lui-même n'est autre chose qu'une grande vérité. Plus une intelligence est éclairée, mieux elle connait l'ineffable beauté de la vertu ; et cette connaissance lui rend plus facile la pratique du bien. Presque toujours les sentiments participent des idées et s'élèvent avec elles; les sentiments élevés sont déjà la vertu ou une disposition heureuse à la vertu.

Si nous étudions la nature de notre âme, cette étude même nous fournira des preuves en faveur des talents et du savoir. Certaines facultés, on le sait, ne se perfectionnent en nous qu'aux dépens d'autres facultés moins soigneusement développées. Or, cultiver les qualités supérieures, c'est diminuer d'autant la force des passions grossières, source des vices.

L'histoire nous apprend, en effet, que les hommes pervers ont été rarement doués d'un esprit très-élevé ; parmi les hommes d'élite, au contraire, beaucoup ont brillé par d'éminentes vertus. Si quelques-uns ont eu des faiblesses, c'est qu'ils étaient hommes. Les méchants sont l'exception, non la règle.

Savez-vous pourquoi la dépravation d'un homme supérieur est si compromettante ? Pourquoi elle met en suspicion les dons de l'intelligence et du génie, en donnant occasion de tirer d'un fait particulier des conclusions générales ? C'est que tous les yeux sont ouverts sur l'homme de génie ; c'est que le contraste entre le vice et la science a quelque chose de repoussant qui rend le vice plus odieux encore. Ainsi, l'on est plus frappé du relâchement d'un ministre de Dieu, revêtu par le sacerdoce d'un caractère sacré, que des faiblesses d'un homme du monde ; ainsi l'on ne remarque point une tache dans un cristal terni, tandis que dans un cristal pur le plus léger défaut attire et blesse les regards.

§ XXXVII. — Les passions sont de bons instruments, mais de mauvais conseillers.

Nous avons signalé, chapitre XIX, l'influence funeste des passions dans la recherche de la vérité, même de la vérité spéculative. Les règles générales que nous avons données à ce sujet sont d'une application constante. Faut-il agir, les passions seront d'excellents auxiliaires; mais gardez-vous de les appeler au conseil et de leur donner voix délibérative. Dépourvu du ressort des passions, l'homme resterait enseveli dans une sorte d'engourdissement et d'inertie; livré tout entier à ses passions, il marche en aveugle : il désire et s'assouvit à la manière des brutes.

Diriger est l'œuvre de la raison; exécuter est l'œuvre des passions; voilà ce que nous enseigne une étude attentive de nos facultés. La raison porte ses regards non-seulement sur le présent, mais sur le passé, mais vers l'avenir; les passions ne voient que le moment actuel, l'impression actuelle. La raison, guide plein de sollicitude, se préoccupe de ce qui peut servir ou nuire aujourd'hui, demain, toujours; les passions, chargées uniquement d'exécuter, forces pleines d'énergie, mais subordonnées, n'ont souci que de l'heure et de l'impression présentes. La raison ne se propose pas uniquement le plaisir, mais l'utilité, la moralité, l'honneur; les passions foulent aux pieds l'honneur, la moralité, l'utilité, tout ce qui n'est pas l'impression agréable que l'acte leur procure.

§ XXXVIII. — Hypocrisie des passions.

Par le mot passions, je n'entends point seulement ces affections violentes, pleines de tempêtes, qui sont à notre âme ce que les orages sont à l'Océan, mais encore ces inclinations plus douces, plus spiritualisées, qui semblent se rapprocher des régions supérieures de l'âme, et que l'on nomme sentiments. Orageuses ou tendres, les passions sont au fond les mêmes :

elles ne diffèrent que dans la forme, dans l'intensité, dans la manière de se porter vers leur objet. D'autant plus redoutables qu'elles inspirent moins de crainte, leur délicatesse est une séduction de plus.

Lorsque la passion se présente à nous dans toute sa difformité, heurtant brutalement notre esprit pour l'entraîner dans ses voies, celui-ci se tient sur ses gardes; il se prépare à la lutte, et souvent l'héroïsme de la résistance est en raison de l'impétuosité de l'attaque. Mais si, dépouillant ses formes violentes, et cachant pour ainsi dire ses vêtements grossiers sous le manteau de la raison, elle donne à ses inspirations, à ses penchants déréglés, les noms d'amitié, de volonté droite, éclairée, mais inflexible, etc., veillez et soyez pleins de crainte. La citadelle aurait résisté à un assaut; elle va peut-être ouvrir ses portes d'elle-même et succomber par trahison.

§ XXXIX. — Exemple. Deux formes de la vengeance.

Un homme tient dans ses mains le dénouement d'une affaire de laquelle dépend le sort de son ennemi ; cet homme songe aux offenses qu'il a reçues, et le ressentiment s'éveille dans son âme; au ressentiment succède la colère, à la colère la soif de la vengeance. Pourquoi ne se vengerait-il point? L'occasion ne saurait être plus favorable ; quelle volupté ! Voir de ses yeux le désespoir de son ennemi ! de son ennemi trahi dans ses espérances, raillé par le sort, plongé dans la misère ou l'obscurité ! — « Vengeance! et que cet homme abhorré sache que la vengeance vient de toi ! rends-lui le mal pour le mal. Il a joui de ta disgrâce, triomphe de la sienne : rassasie-toi de ses larmes. Il a des fils innocents qui partageront son malheur; n'importe ! qu'ils meurent, et sa race tout entière avec lui ! Il a un vieux père que le chagrin peut conduire au tombeau ; qu'il meure ! Ainsi les blessures de ton ennemi seront plus nombreuses ; ainsi tu verseras dans son âme toute l'amertume, tout le fiel qu'un jour il versa dans la tienne. Vengeance ! point de pitié pour qui fut impitoyable ! pas de générosité pour qui ne fut point généreux ! »

Ainsi parle la haine exaltée par la colère ; mais ce langage est trop dur, trop violent ; un cœur généreux ne pourra l'entendre ; l'amour-propre lui-même se révoltera contre des conseils trop odieux. « Eh quoi ! je me réjouirais de la ruine d'une famille ; je précipiterais dans la misère des fils innocents; je pousserais un vieillard dans la tombe ! Non ! ce ne sont point là les enseignements de l'honneur ! La vengeance est un plaisir bas et cruel ; la générosité est la vertu des grandes âmes. Si mon ennemi a été sans pitié, je serai généreux; son regard se baissera devant le mien; la rougeur couvrira son front; son cœur sentira le remords ; il me rendra justice et je serai vengé. »

L'esprit de vengeance s'était montré impérieux, exigeant, absolu ; l'âme a cru qu'on voulait l'avilir ; elle s'est révoltée. La pitié, la justice, un noble orgueil sont venus à son aide : ces sentiments ont fait pencher la balance. Autre peut-être aurait été le résultat, si la vengeance eût couvert d'un masque ses traits repoussants ; si, cachée dans les replis les plus secrets du cœur et distillant de là ses poisons, elle eût adouci sa voix et parlé au nom de la justice. « Lui ! mériter une telle faveur ! il en est mille fois indigne. C'est là le seul motif de ton opposition ! Peut-être éprouves-tu quelque plaisir à sentir ton ennemi sous ta main, à te placer à l'encontre de ses espérances ; mais tu ne te laisses point aller à ce sentiment ; le bien public commande, tu obéis. Que si, malgré toi, tu fais une légère part à tes rancunes, la prudence, la justice, la raison sont, du moins, d'accord avec l'inclination de ton cœur ; et le mal n'est pas grand, si tu sais être sur tes gardes. Procède avec calme, afin que l'on voie que tu n'agis point dans un esprit de haine ou de partialité, que tu ne fais qu'user d'un droit, ou même que tu cèdes, à regret, à la voix impérieuse du devoir. »

La vengeance impétueuse, violente, franchement injuste avait été vaincue ; la vengeance pacifique, insidieuse, hypocritement déguisée sous le masque de la raison, de la justice et du devoir, triomphe sans efforts.

Voilà pourquoi les haines exercées au nom du zèle sont si redoutables. Une âme haineuse, se trompant elle-même et

croyant obéir à des inspirations légitimes, que sais-je ? à la charité peut-être, est comme l'oiseau sous la fascination du serpent; fascination d'autant plus dangereuse que l'âme ne s'en aperçoit pas. Alors l'envie déchire sans remords les réputations les plus pures, les plus éclatantes ; les rancunes deviennent inexorables, et marchent sans relâche au but qu'elles se sont posé ; alors la vengeance implacable se complait dans les angoisses, dans les convulsions, dans le désespoir de ses victimes.

Le Sauveur du monde accomplit sa mission sur la terre ; les peuples se pressent en foule sur ses pas ; il passe au milieu d'eux en faisant le bien. Affable avec les petits, plein de compassion pour les malheureux, indulgent envers les coupables, il répand à pleines mains les trésors de sa toute-puissance et de son amour. Il n'a pour toutes les misères du cœur que des paroles de douceur et de pardon ; on dirait qu'il réserve contre les hypocrites seuls le langage d'une indignation sainte et terrible : son regard majestueux et sévère a pénétré le fond de leur cœur et a mis à nu leur fausseté. Les hypocrites ne peuvent lui pardonner la confusion dont il les a couverts ; la soif de la vengeance les dévore. Mais parleront-ils au nom de la haine? agiront-ils au nom de la vengeance? Non! « Cet » homme est un blasphémateur, diront-ils au prince des » prêtres ; il séduit le peuple ; c'est un ennemi de César. La » fidélité au prince, la tranquillité publique, la religion exigent » qu'il périsse ! » On marchandera la trahison d'un disciple ; l'agneau innocent sera traîné devant un tribunal. Ses réponses de vérité redoubleront la rage des faux docteurs ; le chef de la synagogue déchirera ses vêtements en s'écriant : Il a blasphémé ! et le peuple trompé demandera la mort du Juste.

§ XL. — Précautions.

L'homme ne saurait trop méditer sur les mystères de son cœur : il ne saurait surveiller avec trop de vigilance les mille portes par lesquelles l'iniquité s'insinue ; il ne saurait trop se tenir en garde contre les piéges qu'il se tend à lui-même. Ce

n'est point lorsqu'elles se montrent telles qu'elles sont, à visage découvert, que les passions sont à craindre. Si le sens moral, si tous les germes de vertu ne sont pas encore éteints dans l'homme, à la vue du vice, du vice hideux et sans voiles, il entend s'élever dans son âme comme un cri d'indignation et d'épouvante. Mais à quel danger n'est-il point exposé lorsque, changeant de nom, déguisant leurs traits, elles se présentent à lui sous les dehors de la raison, du droit, du devoir; lorsqu'elles placent sur ses yeux un prisme trompeur à travers lequel il verra désormais toutes choses!

L'écueil le plus dangereux pour l'innocence n'est point l'entraînement brutal des passions grossières, il est dans l'attrait de ces sentiments qui charment par leur délicatesse et séduisent par leur douceur. La peur pénètre dans un cœur noble sous le masque de la prudence; sous le nom d'économie, de sage prévoyance, l'avarice se glisse dans une âme généreuse et l'avilit; l'orgueil se cache à l'ombre de la dignité personnelle; la vanité va glanant ses jouissances puériles sous le vain prétexte d'entendre et de mettre à profit la critique; la vengeance se pare du nom de justice; la colère s'appelle une sainte indignation; la paresse invoque le besoin du repos; et l'envie, implacable vautour, l'envie, qui s'attache aux réputations les plus méritées, qui flétrit de son haleine impure les vertus les plus saintes, accomplit ses œuvres de mort en parlant d'impartialité, de justice, d'amour de la vérité, des dangers d'une admiration ignorante et d'un enthousiasme puéril!

§ XLI. — Hypocrisie de l'homme envers lui-même.

L'homme use d'hypocrisie envers lui-même, plus peut-être qu'envers autrui; il est rare qu'il se rende un compte exact et scrupuleux du mobile de ses actions; c'est pourquoi les vertus les plus pures, passées au creuset, laissent toujours un peu de cendres. L'amour divin, voilà l'or sans alliage! mais cet amour pur n'est pas de la terre. Durant notre temps d'épreuve ici-bas, nous portons dans notre cœur un principe mauvais qui tue,

affaiblit ou déflore nos vertus. Empêcher ce germe fatal de tout envahir, est l'œuvre, le labeur de toute la vie ; œuvre difficile, labeur pénible et plein d'angoisses. Cependant, quelle que soit notre faiblesse, nous avons reçu de la main de Dieu même une lumière pour nous guider ; lumière qui ne s'éteint jamais, et nous aide à distinguer le bien du mal ; raison qui nous éclaire ou conscience qui nous punit. Nous cherchons à nous tromper nous-mêmes, parce que nous redoutons cette lumière, c'est-à-dire l'opposition de notre conscience ; nous fermons nos oreilles pour ne point entendre les plaintes de cette conseillère inflexible que rien ne peut corrompre ; nous cherchons à nous persuader que les principes qu'elle nous rappelle ne sont pas, du moins, applicables à la circonstance présente. A cela, nos passions viennent aider d'une façon déplorable, en nous prêtant l'appui de leurs sophismes. L'homme ne se résigne point à paraître méchant, même à ses propres yeux : il manque d'audace et devient hypocrite.

§ XLII. — Connaissance de soi-même.

Le défaut que nous venons de signaler revêt toutes les formes, se modifie à l'infini. C'est pourquoi nous ne saurions trop méditer ce précepte des anciens empreint d'une sagesse si profonde : *Connais-toi toi-même!* Il n'est pas jusqu'aux qualités communes à tous les hommes qui ne prennent, selon les individus, une physionomie particulière. Chacun de nous a, pour ainsi dire, un ressort secret auquel il obéit, et qu'il importe de connaître. Ce ressort, c'est l'inclination dominante. Toutes nos passions participent de cette inclination ; elle les subordonne, elle les soumet toutes à son objet ; elle se mêle à tous les actes de la vie, et constitue ce que l'on nomme le caractère. S'il nous est nécessaire de découvrir ce ressort dans autrui pour régler nos rapports avec le monde, combien ne l'est-il pas davantage de le découvrir en nous ! Cette connaissance est le secret des grandes choses, bonnes ou mauvaises.

§ XLIII. — L'homme se fuit lui-même.

Si nous savions résister au penchant qui nous incline à nous fuir nous-mêmes, si notre répugnance à contempler en nous l'homme intérieur était moins profonde, il nous serait facile de découvrir notre passion dominante; mais nous n'aimons pas à lire dans notre âme, nous n'évitons rien tant que la vue de notre âme; le premier de nos intérêts est à peine notre dernière préoccupation. Que d'hommes descendent dans la tombe non-seulement sans se connaître, mais sans avoir essayé de se connaître! La sagesse nous dit : Tenez vos yeux constamment ouverts sur votre cœur pour étudier ses inclinations, pénétrer ses secrets, régler ses penchants, corriger ses travers ou ses vices; et, loin d'écouter la voix de la sagesse, loin de vivre de cette vie intérieure dans laquelle chaque pensée, chaque sentiment éclot, pour ainsi dire, sous le regard de la conscience, de cette vie dans laquelle l'âme ne se met en rapport avec les objets extérieurs qu'après avoir soumis la volonté au contrôle de la raison, nous nous livrons à toutes les inspirations, à tous les caprices du cœur; nous nous attachons aveuglément aux objets qui nous attirent; nous vivons sans cesse hors de nous-mêmes, n'accordant pas un instant à la réflexion. Que de belles, que de nobles intelligences dissipent de la sorte les dons précieux qu'elles avaient reçus du Créateur, et laissent évaporer, si je puis m'exprimer ainsi, sur les places publiques et dans les carrefours l'arôme qui, dans les jours mauvais, devait être et leur force et leur joie!

On raconte de Pascal qu'il abandonna l'étude des mathématiques et des sciences naturelles, parce qu'il trouvait trop rarement l'occasion de converser sur ces matières peu cultivées de son temps. Croyant échapper à son isolement, il appliqua son esprit à l'étude de l'homme. Mais il ne tarda point à s'apercevoir que les vrais moralistes étaient encore moins nombreux que les naturalistes et les mathématiciens. C'est encore aujour-

d'hui comme au temps de Pascal. Observez ce qui se passe dans le monde, et vous verrez combien sont rares ceux qui s'adonnent à ce genre d'études, surtout pour en faire l'application sur eux-mêmes.

§ XLIV. — Heureux résultats de l'étude des passions.

Connaître ses passions, les analyser, signaler leurs tendances, ce n'est pas les avoir vaincues. L'homme peut avoir conscience de sa faiblesse, rougir de sa faiblesse, et céder à ses passions. Toutefois, s'il les connaît, il se défie de leur violence; il est aveugle, mais il connaît son aveuglement. Mais celui qui ne rentre jamais en lui-même, qui suit, les yeux fermés, toutes les inspirations de son cœur, celui-là court à sa perte. L'instinct, la volonté, les conseils de la raison, les impulsions de l'organisme ne sont bientôt pour lui qu'une même chose. La raison ne commande plus, elle obéit; au lieu de diriger, de modérer, de corriger les inclinations révoltées, elle devient le complice de leurs désordres; esclave avili, pourvoyeur sans repos et sans pudeur de leurs insatiables caprices!

§ XLV. — Avec quelle sagesse la religion chrétienne dirige les âmes.

La religion chrétienne, en nous invitant à réfléchir sur nos inclinations, à nous étudier nous-mêmes, est d'accord avec la plus saine philosophie et révèle une connaissance profonde du cœur humain. Ce qui manque à l'homme, en général, ce n'est pas la connaissance spéculative du bien, mais la science pratique, la connaissance détaillée du *bien faire*. Qui ne sait et n'a répété mille fois que les passions nous égarent et nous perdent? Est-ce donc là seulement ce qu'il faut savoir? Connaître la passion qui dans tel ou tel cas fait pencher la balance, la passion qui prédomine en nous; connaître le déguisement sous lequel elle se présente à l'esprit qu'elle veut séduire; savoir comment il faut repousser ses attaques ou se garder de ses stratagèmes; et le savoir, non pas à peu près, mais d'une manière exacte,

nette, précise, de telle sorte que nous ayons toujours, pour ainsi dire, nos armes prêtes, que nous puissions, à l'instant, prendre une résolution, quelle que soit la circonstance; voilà ce qui nous importe. Art difficile, mais le premier de tous les arts.

Dans les sciences, ce qui distingue l'homme supérieur de l'homme médiocre, c'est que l'homme supérieur possède à fond et pratiquement ce que l'homme médiocre ne sait qu'à peu près et d'une façon confuse. La supériorité n'est point dans le nombre, mais dans la qualité des idées. En effet, le premier ne sait rien qui ne soit connu du second; tous deux ont leurs regards tournés vers le même objet; mais la vue de l'un est plus parfaite que celle de l'autre; l'un voit mieux que l'autre.

Il en est ainsi dans la pratique de la vie. Un homme profondément immoral peut parler de la morale de manière à prouver qu'il n'en ignore point les règles; mais ces règles, il n'en a jamais fait l'application. Il n'a point expérimenté, par lui-même, les obstacles qui peuvent entraver la pratique. Son coup d'œil n'est point assez sûr pour reconnaître le moment décisif de s'en servir. Ni sa volonté n'écouta, ni son intelligence ne comprit jamais d'autre voix que la voix des passions. Il tient les principes moraux enfermés au plus profond de son cœur comme en des archives, se gardant d'y jeter les yeux, même par curiosité, de peur d'éveiller le remords.

Mais lorsque la vertu a poussé dans une âme de profondes racines, ces mêmes règles deviennent une sorte de génie familier qui préside à toutes les pensées, à tous les actes de la vie; ce génie s'éveille, et se tient sur ses gardes au moindre danger; il promet des récompenses avant la lutte, et tourmente la conscience lorsqu'elle a désobéi. La présence permanente des règles morales dans l'esprit est l'œuvre de la vertu qui doit à cette intimité sa force et sa durée; aussi la religion recommande cette pratique avec instance, bien convaincue qu'elle doit donner de bons fruits tôt ou tard.

§ XLVI. — Les sentiments moraux auxiliaires de la vertu.

Les sentiments sont les auxiliaires naturels des idées morales; car il est des sentiments très-moraux, très-généreux. Si Dieu permet aux tempêtes de se déchainer dans notre cœur, il y fait aussi souffler les brises sous lesquelles les vagues soulevées tombent et s'apaisent. L'habitude de l'obéissance aux règles morales développe et vivifie les sentiments moraux. Alors, dans ses efforts vers le bien, l'homme peut opposer les bons penchants aux inclinations mauvaises. La lutte n'offre plus autant de dangers pour lui; surtout, elle n'est plus aussi douloureuse. L'influence d'une passion est combattue par la passion contraire; la joie d'un triomphe compense la douleur d'un sacrifice, et l'on est à l'abri de ces déchirements que l'âme éprouve lorsque la raison est seule à lutter contre les inclinations du cœur.

Développer les sentiments moraux, appeler au secours de la vertu les passions elles-mêmes, et, par leur intervention, dissiper les ténèbres que les instincts mauvais élèvent dans l'intelligence, n'est-ce point faire la guerre aux frais de l'ennemi, et la porter sur son territoire? règle de conduite d'une incontestable sagesse.

Dans cette opposition des passions aux passions, les combinaisons sont infinies. La dignité personnelle balance l'amour des plaisirs; la crainte de se rendre odieux enchaine l'orgueil; la vanité est tenue en bride par la crainte du ridicule; l'amour de la gloire stimule la paresse; l'on redoute de s'oublier, et la colère s'apaise; l'honneur qui suit la générosité tempère la soif de la vengeance. Le bien sert de contre-poids au mal. Les germes impurs qui fermentent dans le cœur humain sont neutralisés, et l'homme est vertueux sans cesser d'être sensible.

§ XLVII. — Une règle à suivre dans nos jugements pratiques.

Le ressort principal de notre cœur étant connu, les sentiments nobles et généreux ayant reçu les développements dont

ils sont susceptibles, il nous reste encore à connaître la manière de diriger notre entendement vers la vérité dans les jugements pratiques.

Première règle : s'abstenir de toute délibération, suspendre tout jugement sur un objet lorsque cet objet nous passionne. Sommes-nous sous l'empire de la colère ; un mot, un geste, un fait insignifiant font déborder la coupe ; « Non-seulement » on a l'intention de nous blesser ; on joint l'insulte au mal que » l'on nous fait. Le sang peut seul laver un tel affront ; sans » doute, il faut savoir se contenir et pardonner ; mais l'honneur » a ses exigences ! sans doute, il faut être prudent ; mais se laisser » fouler aux pieds, est-ce là ce que l'on appelle prudence ? » Ainsi raisonne la colère. Mais, dira-t-on, la colère ne raisonne pas. Erreur ! la colère raisonne, car elle se soumet l'intelligence et la force à servir ses intérêts ; et les services qu'elle en reçoit, elle les lui rend à son tour avec usure. On sait quelle énergie les passions donnent à l'esprit, et les ressources imprévues que l'esprit déploie sous leur inspiration.

Que la colère tombe, et l'échafaudage de raisonnements qu'elle avait élevé s'écroulera de lui-même; ce qui prouve que cette passion nous cachait la vérité. Jugerons-nous de même après qu'avant? Si notre cœur est droit, peut-être nous verra-t-on reconnaître avec franchise notre erreur devant cet homme dont, tout à l'heure, nous demandions la vie.

§ XLVIII. — Autre règle.

De là cette nouvelle règle : lorsque vous vous sentez sous l'influence d'une passion, efforcez-vous, ne serait-ce que pour un instant, d'imaginer quelle serait, dans un autre état moral, votre façon de penser ou de sentir. La réflexion, quelque rapide qu'elle soit, jetant notre âme dans un ordre nouveau d'idées, de sentiments, et, pour ainsi dire, dans une autre atmosphère, doit la calmer. Une impulsion s'amortit au choc d'une impulsion contraire. Etouffer en nous tout ce qui leur fait opposition, surexciter tout ce qui les favorise, voilà le

secret des passions, le secret de leurs succès et de leur puissance. Si l'attention se divise, la comparaison survient; on cesse d'être exclusif. Les forces intellectuelles et morales, qui n'ont pas été complétement subjuguées, se réveillent, et la passion perd nécessairement de son énergie parce qu'elle partage avec d'autres facultés la vie dont elle était seule à jouir.

Ce n'est pas seulement sur l'expérience, mais sur la nature même de notre organisation que s'appuie la règle pratique que nous venons d'indiquer. Tout acte de nos facultés intellectuelles ou morales est aussitôt suivi d'un acte organique. Or, nos organes matériels ont reçu une certaine somme de force vitale qu'ils dépensent en des proportions différentes, de telle sorte que les uns vont s'affaiblissant à mesure que les autres se fortifient. S'il est vrai que l'énergie des passions diminue en proportion de l'activité donnée aux organes de l'intelligence, il doit donc être utile d'exercer ceux-ci comme contre-poids des passions.

Observons toutefois que pour obtenir le résultat cherché, l'effort de l'intelligence doit être dirigé en sens contraire des inclinations mauvaises; que si l'intelligence, au lieu de lutter contre ces inclinations, se met à leur suite, un pareil secours les surexcite à l'excès. Ce qu'elles peuvent perdre alors, par la diversion, en énergie purement organique, elles le retrouvent au centuple en énergie morale, par la multiplication des moyens d'atteindre leur objet, et par cette espèce de bill d'indemnité que l'esprit semble leur donner en les appuyant au lieu de les combattre.

Ce travail sur les passions n'est pas une simple théorie, j'en appelle à l'expérience. Il est vrai qu'on ne trouve pas toujours le moyen sûr de modérer, de conduire, ou d'étouffer la passion déjà maîtresse obéie; que, même après qu'on l'a trouvé, ce moyen peut rester inutile en des mains inhabiles; mais celui qui cherche exerce déjà une surveillance plus grande sur lui-même; il apprend à résister aux premiers mouvements et possède, dans ses jugements pratiques, une règle de vérité

qui manque à ceux qui n'ont jamais appris à réagir sur leur propre cœur.

§ XLIX. — L'homme se raillant lui-même.

Il est une arme que l'observation nous apprend à tourner utilement contre nous-mêmes. Cette arme redoutée des passions est le ridicule; le ridicule, sel placé dans le cœur et sur les lèvres de l'homme comme un préservatif contre la corruption intellectuelle et morale; le ridicule, qui non-seulement corrige les défauts d'autrui, mais qui, stigmatisant nos propres défauts, effraye notre amour-propre et nous inspire l'aversion du mal, par peur de la satire. Acteur et spectateur à la fois, l'homme voit ses travers impitoyablement mis en lumière, impitoyablement flagellés par un adversaire mordant et de bonne humeur; cet adversaire, c'est lui-même. La victime, c'est encore lui. Eh! n'est-ce pas en quelque sorte sur autrui que tombe la raillerie, alors même que nous en usons contre nous?

N'y a-t-il pas en nous deux hommes qui ne s'accordent jamais, qui, dans une lutte incessante, acharnée, se disputent l'empire? Après avoir opposé vainement la force de la volonté, l'autorité de la raison, à l'homme aveugle, immoral, insensé qui se révolte, l'homme intelligent, moral, prévoyant et sage appelle à son aide la satire : satire qui peut et doit être d'autant plus spirituelle et libre, qu'elle n'a pas de témoins, qu'elle n'enlève rien à la réputation, qu'elle ne fait rien perdre dans l'opinion d'autrui, puisqu'elle n'est point exprimée par la parole, et que le sourire railleur qu'elle dessine sur les lèvres s'efface au moment de naître.

Il en est d'une pensée railleuse tombant au milieu de l'exaltation des passions comme de ces traits incisifs, pénétrants, ironiques, pleins de sel et d'à-propos lancés par un orateur habile au milieu d'une assemblée en tumulte. L'effet est le même. N'a-t-on point vu souvent un seul regard changer la disposition d'esprit d'un homme déjà sous l'influence d'une passion près d'éclater? Eh! qu'exprimait ce regard? Un appel

au sentiment des convenances, au respect pour le lieu, pour les personnes; un souvenir d'amitié, une ironie délicate, rien autre chose peut-être qu'une invitation au sens commun. La passion est tombée comme l'écume lorsque les flots cessent d'être battus des vents. Cette influence sur nous, que nous laissons prendre à autrui, pourquoi ne la prendrions-nous point nous-mêmes?

§ L. — Perpétuelle enfance de l'homme.

Si l'homme se laisse facilement égarer et séduire, il est vrai de dire aussi que souvent il faut peu de chose pour le ramener.

Plus faible que méchant, il ne s'obstine point au mal par cela seul qu'il a commencé à mal faire; non, il entre avec une facilité déplorable dans l'une ou l'autre voie selon l'impulsion qu'il reçoit. Enfant jusqu'à la vieillesse, il veut toutefois être pris au sérieux et déguise, avec soin, sous un extérieur de gravité, son éternelle enfance, bien qu'au fond il s'estime ce qu'il vaut et rougisse de lui-même. « *Il n'est pas de héros pour son valet de chambre.* » C'est-à-dire, tout homme, vu de près, perd de son prestige. Les vertus humaines demandent une certaine perspective. Ajoutons que l'homme se connait encore mieux qu'il n'est connu; voilà pourquoi, jusque dans ses meilleures années, il a besoin de se cacher à lui-même les puérilités de son cœur.

L'enfant rit, joue, folâtre, et bientôt il se plaint, il entre en fureur, il pleure, souvent sans savoir pourquoi. L'enfant subit l'influence de son organisme, du bon ou mauvais état de sa santé, du vent, du soleil, du nuage qui passe; l'instant qui s'écoule, il l'oublie; l'avenir est pour lui comme s'il n'était pas. N'en est-il point ainsi, bien que ses caprices prennent d'autres noms, de l'homme sérieux, de l'homme grave, du plus sage d'entre les hommes? Enfant, moins les grâces de l'enfance!

Intelligence unie à un corps que mille influences modifient, mobile comme la feuille, l'homme cède à tout souffle du vent; ses impressions se succèdent avec une incroyable rapidité; il change et il suppose que les objets ont changé; il leur attribue sa propre inconstance!

§ LI. — Le sentiment tout seul est un guide peu sûr.

Livrer l'âme à la merci du sentiment, du sentiment sans contre-poids, sans contrôle, c'est lancer un vaisseau sans pilote sur les flots soulevés ; c'est proclamer l'infaillibilité des passions ; c'est dire à l'homme : « écoute les conseils de l'instinct et n'en écoute point d'autres ; obéis en aveugle à tous les mouvements de ton cœur ; » c'est dépouiller l'homme de son intelligence, de son libre arbitre ; c'est le convertir en un instrument passif de la sensibilité.

« Les grandes pensées viennent du cœur, » a dit un écrivain célèbre ; c'est du cœur que viennent également les grandes erreurs, les grandes extravagances, les grands crimes. Toutes choses y prennent naissance. Harpe orgueilleuse qui rend tous les accords, depuis les bruits lugubres et formidables du séjour de la mort et de l'épouvante, jusqu'aux plus délicates, aux plus suaves harmonies des régions de la paix et du repos éternel.

L'homme qui n'a d'autre guide que son cœur est le jouet des inclinations les plus contradictoires. Comme la paille sèche qu'emporte la tempête, il va, vient, tourne, s'élève, et retombe sans trêve et sans repos. Comptez les sentiments qui peuvent, en quelques heures, se presser dans son âme : moins nombreux sont les sables de la mer. L'homme passe, à l'improviste, sans en connaître la cause, de la sympathie à la répulsion, de l'amour à la haine ; maintenant, plein de courage et d'ardeur ; l'instant d'après, hésitant, abattu, timide. Qui ne sait l'influence qu'exercent sur lui l'âge, le temps, le changement d'état, de position sociale, etc. Tout ce qui affecte son intelligence ou son organisme, de quelque manière que ce soit, modifie en même temps sa manière de sentir. De là vient l'inconsistance de ceux qui s'abandonnent à leurs passions ; de là cette mobilité des organisations trop sensibles qui n'ont point su veiller sur elles-mêmes, réagir courageusement contre elles-mêmes et se maîtriser.

Les passions ont été données à l'homme comme des stimu-

lants, comme des moyens d'action, et non pour éclairer son intelligence ou régler sa conduite. On dit souvent : « Le cœur ne trompe pas ! » Erreur déplorable ! Qu'est-ce donc que la vie ? Un tissu d'illusions ourdi par notre cœur. Si quelquefois, en nous livrant aux inspirations du sentiment, nous avons rencontré la vérité, combien plus souvent ces inspirations nous séduisent et nous égarent ! Savez-vous pourquoi l'on attribue au cœur un instinct si sûr ? C'est que ses moindres succès jouissent, par leur rareté même, du privilége d'exciter au plus haut degré notre admiration ; c'est que nous nous émerveillons de le voir, au milieu de son aveuglement, trouver la vérité, lorsque nous l'avons surpris si souvent dans une voie contraire. L'exception nous éblouit ; nous oublions ses torts, et nous lui faisons honneur d'un discernement qu'il n'a point, qu'il ne saurait avoir.

Donner à la morale le sentiment pour base, c'est bâtir sur un sable mouvant ; régler sa conduite sur les inspirations du sentiment, c'est se condamner à marcher au hasard, et souvent par des chemins mauvais. La littérature française à notre époque, littérature que l'on s'efforce d'introduire en Espagne, divinise les passions : ce sensualisme est un grave danger. Que sont, en effet, les passions divinisées, sinon extravagance, immoralité, corruption? Le malheur et le crime sont presque toujours les fruits amers de cet arbre maudit.

§ LII. — Ne point suivre uniquement les inspirations de la sensibilité, mais appeler à son aide la morale et la raison.

Dans les actes matériels ayant pour objet l'utile, comme dans les actes moraux et de conscience, l'homme doit se gouverner non selon ses impressions, mais selon des règles sûres et constantes ; dans ses actes moraux, par les maximes éternelles de la vérité ; dans ce qui touche aux intérêts matériels, par les conseils d'une raison saine et prévoyante. L'homme est une créature bornée ; toutes choses ne sont point parfaites en lui par cela seul qu'elles sont en lui. Les impressions qu'il reçoit,

modifications de sa propre nature, n'altèrent en rien les lois éternelles. Une chose juste ne cesse point de l'être, parce qu'elle lui déplait ; une injustice ne cesse point d'être une injustice, bien qu'il l'approuve. L'homme implacable qui se venge sent un plaisir féroce en plongeant le poignard dans les entrailles de son ennemi, et son action n'en est pas moins un crime. L'ange de charité, qui, sous le doux nom de sœur, veille au chevet du malade, le soutient et le console, éprouve souvent de cruels dégoûts, et son action ne laisse point d'être un acte héroïque de vertu.

Même en dehors de l'ordre moral, il faut envisager les choses non selon qu'elles nous affectent, mais selon ce qu'elles sont en effet. La vérité n'est point essentiellement dans nos impressions; elle est dans les choses. Si nos impressions sont en désaccord avec les choses, ces impressions nous trompent et nous égarent : le monde réel ne ressemble point au monde des poëtes et des romanciers. Sachons le voir tel qu'il est, et réglons notre conduite sur cette vue. Point de vaines rêveries ; terre à terre, pratique et positif, voilà ce qu'est le monde.

§ LIII. — Sentiment bon par lui-même, rendu mauvais par l'exagération.

La religion ne cherche point à détruire, ne supprime point les sentiments ; elle les modère et les dirige. La prudence ne repousse point le secours des passions ; elle se garde seulement de leur donner l'empire. L'harmonie s'établit dans le cœur de l'homme non par l'essor absolu, non par le développement simultané de ses penchants, mais par leur répression. Ce n'est point seulement dans le reste de nos passions que nous trouverons un contre-poids aux sentiments que nous laissons agir en nous, c'est surtout dans la raison, dans la morale. L'opposition des inclinations bonnes aux inclinations mauvaises cesse elle-même d'être salutaire lorsque la raison ne préside pas à cette lutte; les inclinations bonnes ne sont telles qu'autant que la raison les modère : abandonnées à elles-mêmes, elles s'exagèrent et se pervertissent.

Un homme de guerre est chargé de la défense d'un poste dangereux; le péril s'accroît d'instant en instant; autour de lui ses compagnons tombent sous la mitraille comme des épis sous la faux du moissonneur; les ennemis s'approchent; la résistance est impossible, et l'ordre de se replier n'arrive pas. Le découragement est près d'entrer dans le cœur du brave : « Pourquoi mourir sans utilité pour sa cause ! La discipline et » l'honneur exigent-ils un sacrifice inutile? Ne vaudrait-il pas » mieux abandonner son poste, en invoquant auprès du général » l'impérieuse loi de la nécessité ? — Non, non ! c'est de la » lâcheté qui se couvre du nom de prudence ! Que diraient tes » amis? que dirait l'armée ? Entre la mort et la honte, la mort ! » sans hésitation, la mort ! »

Peut-on blâmer ces réflexions par lesquelles un soldat s'est roidi contre les tentations de la peur ? Et cet attachement à l'honneur, cette horreur de la honte qui suit la lâcheté, n'est-ce point un sentiment? Oui, mais un sentiment noble, généreux, dont l'ascendant a fait pencher la balance du côté du devoir. Aux éclats de la mitraille et du canon, aux cris des ennemis, aux gémissements des blessés, le brave a eu un moment d'hésitation. Sa raison, livrée à elle-même, aurait succombé peut-être ; mais il a appelé à son aide une passion plus puissante que la crainte de la mort, le sentiment de l'honneur, et la raison a triomphé : la passion, dirigée vers un but légitime, a produit un résultat heureux.

L'ordre de se replier arrive. L'officier rejoint son corps d'armée après avoir perdu presque tous ses soldats. « Nous » vous croyions mort, lui dit en souriant un compagnon » d'armes ! mais (et je m'en réjouis), vous n'avez pas oublié les » lois de la prudence. » L'officier se croit outragé; il demande une réparation, et, peu d'instants après, l'imprudent railleur a cessé de vivre. Le même sentiment, qui vient d'enfanter un acte héroïque, provoque une sorte d'assassinat. L'honneur, la crainte d'être accusé de lâcheté, avaient élevé un homme jusqu'au mépris de la vie : l'honneur, la crainte d'être accusé de lâcheté viennent de rougir les mains de cet homme du sang

d'un ami. La passion, réglée, dominée par la raison, s'était grandie jusqu'à l'héroïsme : livrée à son aveugle impétuosité, elle s'est dégradée jusqu'au crime.

L'émulation lutte avec avantage contre la paresse, contre l'abandon de soi-même, contre toutes les inclinations qui font obstacle au développement de nos facultés. A l'aide de ce sentiment, le maître stimule ses élèves, le père de famille combat les inclinations mauvaises de son fils ; un grand capitaine obtient de ses troupes des prodiges de constance, de bravoure et de dévouement. Désir d'un avancement légitime, amour du succès et du devoir, crainte des reproches, honte de nous voir dépassés par ceux que nous aurions pu vaincre, toutes ces formes de l'émulation n'ont rien que l'on ne puisse avouer : elles aplanissent les difficultés sur la route du bien ; nous leur devons souvent des inspirations sublimes, nos plus mâles vertus.

Eh bien ! ce sentiment qui fortifie l'âme et l'élève, pour ainsi dire, au-dessus d'elle-même, se change, s'il devient excessif, en un poison qui la ronge. L'émulation fait place à l'envie : le sentiment est le même au fond, mais il est exagéré. Le désir légitime de s'avancer s'est converti en une soif dévorante de succès ; le chagrin de se voir surpassé, en une rancune mortelle contre le vainqueur. Ce n'est plus cette rivalité noble qui savait s'allier avec l'amitié, qui s'efforçait d'adoucir la défaite par des témoignages de tendresse, par de sincères louanges ; qui, satisfaite d'avoir conquis le laurier, le cachait pour épargner l'amour-propre des vaincus ; c'est une fureur véritable ; c'est un chagrin poignant, moins de ses propres revers que des triomphes d'autrui ; c'est une haine profonde contre un rival heureux, un désir ardent de rabaisser son mérite; c'est une médisance amère, un dédain faux et méchant, sous lequel on a peine à couvrir une haine mal comprimée; c'est un sourire sardonique qui ne parvient pas à dissimuler les tourments de l'âme.

Quoi de plus conforme à la raison que le sentiment de la dignité personnelle, sentiment qui se révolte contre les conseils des passions dégradées, qui rappelle l'homme au devoir par

l'honneur ; sentiment qui, selon les circonstances et dans toutes les conditions de la vie, inspire à l'homme de cœur l'attitude convenable; sentiment qui remplit de majesté les traits du magistrat chargé de prononcer les arrêts de la justice ; qui donne à la physionomie d'un pontife l'onction auguste, la gravité sainte; qui éclate dans le regard de feu d'un grand capitaine, dans son attitude résolue, hardie, imposante; sentiment qui ne permet ni au bonheur une joie désordonnée, ni à l'infortune un lâche abattement; qui met un sceau sur les lèvres ou les ouvre pour une parole honorable et ferme; qui établit la ligne délicate entre l'affabilité et une familiarité excessive, entre la franchise et l'abandon, entre le naturel et la grossièreté; sentiment enfin qui fortifie l'homme sans l'endurcir, qui lui enseigne la douceur sans faiblesse, la flexibilité sans inconstance, la constance sans obstination. Eh bien ! que ce sentiment s'exagère, qu'il cesse d'être réglé, d'être dirigé par la raison, il devient l'orgueil, l'orgueil qui enfle le cœur, et enseigne à porter le front haut; l'orgueil qui donne à la physionomie un caractère agressif, aux manières une affectation aussi irritante que ridicule ; l'orgueil, plein de présomption, qui se crée des obstacles et rend le succès impossible; l'orgueil père de tous les vices; l'orgueil qui provoque la haine et le mépris, qui rend l'homme insupportable aux autres, et souvent à lui-même.

Est-il un sentiment plus raisonnable que celui qui nous porte à nous assurer le nécessaire, à préparer le bien-être de ceux qui nous sont chers, de ceux que le devoir confie à nos soins? Ce sentiment prévient la prodigalité, les excès, enseigne la sobriété, la modération dans les désirs ; il favorise le goût du travail. Poussé jusqu'à l'excès, ce même sentiment impose des mortifications que Dieu ne demande ni n'accepte; il inspire une négligence coupable pour la santé, conseille l'abandon des proches dans leurs maladies; accable la famille de privations, ferme le cœur à l'amitié, le cœur et la main aux misères des pauvres ; il rend insensible à toutes les infortunes; il tourmente l'esprit de soupçons, de vaines terreurs ; il prolonge les veilles, il engendre

l'insomnie et poursuit par des apparitions les courts moments du sommeil de l'avare.

> Le riche avare, dans son lit étroit,
> S'éveille baigné de la sueur de l'épouvante.

La vertu finit où l'excès commence. Les meilleurs sentiments deviennent mauvais par l'exagération ; le sentiment seul est un guide peu sûr et souvent dangereux. C'est à la raison de le conduire selon les principes éternels de la morale ; de le guider vers ce qui est bon et utile. L'homme ne saurait donc s'étudier lui-même avec trop de soin. Aucun effort ne doit lui coûter pour acquérir ce critérium qui enseigne la vérité pratique, la vérité qui doit présider à tous les actes de la vie. Marcher à l'aventure, s'abandonner aveuglément aux inspirations du cœur, c'est s'exposer à tous les périls, à toutes les souillures ; c'est s'avancer d'erreur en erreur, de chute en chute, jusqu'au bord de cet abîme d'où l'homme tombé ne remonte plus, car le vertige passe de son cœur dans sa raison ; créature d'autant plus misérable désormais, qu'elle ne voit plus, qu'elle ne compte plus, qu'elle ne sent plus ses blessures.

§ LIV. — Utilité du savoir relativement à la pratique.

Pour tout ce qui concerne les objets soumis à des lois nécessaires, c'est-à-dire la matière, il est évident que la connaissance des lois auxquelles ces objets sont soumis est au moins d'une grande utilité, si cette connaissance n'est point indispensable. Regarder la théorie comme inutile, n'avoir d'estime que pour la pratique, c'est se priver d'un moyen puissant de progrès. La science, lorsqu'elle est digne de ce nom, se propose de découvrir les lois qui régissent la nature. Le concours de la science peut donc et doit être en toutes choses d'une importance décisive.

Voyez ce qui s'est passé depuis trois siècles en Europe, depuis que l'on cultive les mathématiques et les sciences natu-

relles : les arts ont fait des progrès étonnants; chaque jour est pour ainsi dire marqué par les découvertes les plus ingénieuses. Eh! que sont les découvertes, sinon des applications de la science?

La routine, qui ferme les yeux et dédaigne la théorie, fait donc preuve d'un orgueil inintelligent, orgueil enfanté par l'ignorance. C'est surtout par sa raison que l'homme se distingue de la brute. Se priver, même dans les actes les plus simples, des lumières de la raison, c'est se montrer ingrat envers la bonté du Créateur. Pourquoi ce flambeau nous a-t-il été donné? Si l'on doit à la science tant de grandes conceptions, pourquoi ne la consulterions-nous point? pourquoi ne lui demanderions-nous point de nous guider dans la pratique?

Il est vrai que presque toutes les sciences semblent avoir des parties purement spéculatives, et pour ainsi dire de luxe, que l'on est tenté de croire inutiles : mais si l'on pénètre dans ces prétendus hors-d'œuvre, il devient facile de s'apercevoir qu'on ne peut les détacher de l'ensemble sans détruire la science tout entière, ou qu'elles ont avec les arts des relations immédiates que nous ne soupçonnions pas. Leur inutilité n'est qu'à la surface; le temps et le génie se chargent quelquefois de tirer de ces parties obscures des flots de lumière, des conséquences pratiques aussi utiles qu'inattendues.

Nous pourrions citer des exemples sans nombre à l'appui de cette vérité. Rien de plus purement spéculatif et de plus stérile, en apparence, que les fractions continues; et cependant c'est avec leur aide qu'Huyghens est parvenu à déterminer les dimensions des roues dentelées dans la construction de sa machine planétaire.

La pratique sans la théorie reste stationnaire, ou ne marche qu'avec une extrême lenteur; à son tour, la théorie sans la pratique demeure stérile. La théorie ne se consolide point, ne progresse point sans le secours de l'observation, et l'observation s'appuie sur la pratique. Que serait la science agricole sans l'expérience du laboureur?

Que l'on se prépare donc à la pratique d'un art, quel qu'il

soit, par l'étude des principes de la science sur laquelle cet art repose. Combien nos ouvriers deviendraient plus habiles s'ils établissaient leur expérience sur les éléments bien compris de la chimie, de la géométrie, de la mécanique, etc.! s'ils employaient à l'étude préparatoire des sciences, en rapport avec la carrière qu'ils doivent embrasser, le temps misérablement perdu dans les écoles publiques à des exercices qui ne mènent à rien! Que l'on y songe, et, nous l'osons affirmer, l'Etat, les individus, la famille, la société tout entière retireront plus de fruits des sacrifices qu'ils s'imposent!

Il est bien qu'un jeune homme cultive les lettres; mais à quoi lui serviront des connaissances uniquement littéraires, lorsque, dans un établissement commercial ou manufacturier, il aura besoin d'apprécier les qualités ou les défauts d'une machine, les avantages ou les inconvénients de tel ou tel procédé? A chaque chose sa place, à chaque arbre son fruit, à chacun son œuvre et sa spécialité : c'est une loi d'harmonie dans l'ordre moral, comme dans l'ordre matériel, et surtout dans l'ordre pratique. L'architecte, l'ingénieur auront-ils appris en des études politiques à construire un édifice élégant, solide, propre au service auquel on le destine et de bon goût? à dresser avec habileté le plan d'une route ou d'un canal, à diriger des travaux avec intelligence, à élever une chaussée, à jeter un pont sur un fleuve?

§ LV. — Inconvénients de l'universalité.

La science s'acquiert lentement, péniblement, et la vie est courte. Cependant l'homme disperse ses facultés sur mille objets divers, caressant ainsi à la fois et sa vanité et sa paresse; sa vanité, parce que cette universalité apparente lui donne un certain vernis, un certain renom de savoir; sa paresse, parce qu'il est beaucoup plus difficile, plus pénible, de se fixer à une science, de l'approfondir, de l'embrasser tout entière, que d'acquérir quelques notions vagues et générales sur toutes les branches des connaissances humaines.

On apprécie tous les jours, dans l'industrie, les avantages de la division du travail, et l'on ne veut pas voir que ce principe est également applicable à la science. Les hommes nés avec d'heureuses dispositions pour toutes choses sont très-rares. Et tels qui pourraient devenir de brillantes *spécialités* en s'adonnant d'une manière particulière ou même exclusive à certaines études, se rendent inutiles par une affectation d'universalité. Ainsi se consument sans fruit des forces qui, mises en œuvre avec intelligence, auraient pu rendre de grands services à la société. Vaucanson et Watt ont fait des prodiges en mécaniques; ils seraient sans doute restés médiocres dans les beaux-arts ou la poésie. La Fontaine s'est immortalisé par ses fables; on connait son incapacité dans les affaires.

Il est vrai toutefois que les connaissances acquises sont comme des degrés par lesquels on s'élève à des connaissances nouvelles et que la lumière qui se projette d'une science sur une autre facilite le travail de l'intelligence en lui ouvrant des horizons nouveaux. Les différentes parties de la science forment comme une chaine dont les anneaux, malgré leur diversité, composent un tout harmonieux et complet; mais peu d'hommes sont capables de rassembler ces anneaux épars, de parcourir la chaine tout entière, et je persiste à penser que le grand nombre, parmi eux, doit circonscrire et concentrer ses efforts.

Ainsi dans les sciences comme dans les arts, il importe sur toutes choses de choisir, selon l'aptitude particulière, la carrière que l'on doit suivre, et, le choix fait, de s'y tenir, de s'y livrer spécialement ou même d'une manière exclusive.

La multiplicité des moyens d'instruction, livres, journaux, manuels, encyclopédies, ne fait pour ainsi dire que multiplier l'ignorance en invitant à tout effleurer. Notre richesse, présent des siècles qui ont dû leur gloire au travail, est devenue un écueil au lieu d'être un avantage. Beaucoup d'esprits perdent en profondeur ce qu'ils gagnent en étendue. Que de faux savants se complaisent dans leur science universelle, qui n'ont en réalité d'universel que leur présomption et leur ignorance!

Une science, une seule, dont on veut savoir le dernier mot (ce dernier mot, on ne le sait jamais), exige l'homme tout entier. Il en est de même des professions. Si l'on oublie cette vérité, les forces de l'esprit, disséminées sans ordre, se consument sans résultat ; c'est ainsi que dans une machine mal construite, la force motrice est paralysée par le défaut de concentration, par la disposition défectueuse des ressorts chargés de distribuer cette force à chacune des parties du mécanisme.

On se demande la cause de l'affligeante stérilité du mouvement intellectuel à notre époque, malgré l'activité toujours croissante des esprits. Peut-être les observations que nous venons de faire nous mettront-elles sur la voie. Les forces individualisées à l'excès, fractionnées à l'infini, se dissipent et se perdent, faute de direction ; les intelligences marchent sans but, à l'aventure. Tel suivait une carrière avec succès ; il l'abandonne pour une carrière nouvelle qui semble lui présenter de plus grands avantages ou qui flatte sa vanité ; le désordre est partout ; nul ne sait ou ne veut rester à sa place. L'avocat aspire à la diplomatie, le militaire à la vie politique, le banquier à gouverner l'Etat ; le juge devient économiste ; l'homme de rien devient tout puissant. Le vertige des idées et de l'ambition va s'augmentant chaque jour et tous les progrès sont enrayés.

§ LVI. — Force de la volonté.

Il y a presque toujours dans l'homme une grande somme de forces qu'il laisse inactives. S'exploiter soi-même avec intelligence, secret merveilleux de faire beaucoup. On reste confondu d'étonnement devant certains travaux accomplis par la nécessité. Sous l'empire de la nécessité, l'homme se transforme et change pour ainsi dire de nature. L'intelligence s'agrandit ; elle acquiert une pénétration, une lucidité, une précision merveilleuses ; le cœur se dilate ; rien n'étonne son audace ; le corps même acquiert plus de vigueur. Et pourquoi ? de nouvelles facultés sont-elles créées dans l'homme ? Non, mais des facultés qui dormaient s'éveillent. Là où tout était repos, tout devient mouvement, tout converge vers un but déterminé. La volonté ;

aiguillonnée par le péril, se déploie dans toute sa puissance; elle ordonne impérieusement à toutes les facultés de concourir à l'action commune; elle leur prête elle-même son énergie, sa décision. L'homme s'étonne de se sentir tout autre, et, ce que naguère il n'aurait osé rêver, l'impossible d'hier, devient le fait accompli du lendemain.

Ce qui se fait dans ces circonstances extrêmes et sous l'empire de la nécessité, nous enseigne ce que nous pouvons dans les choses ordinaires de la vie. Pour obtenir, il faut *vouloir;* mais vouloir d'une volonté décidée, résolue, inébranlable; d'une volonté qui marche au but sans se laisser décourager par les obstacles ou les fatigues. Nous croyons avoir une *volonté*, nous n'avons que des *velléités*. Nous voudrions, mais nous ne voulons pas. Nous voudrions, s'il ne fallait point rompre avec notre paresse, affronter certains périls, surmonter telles difficultés; mais la fin ne nous paraît point valoir les moyens; nous déployons nos facultés avec mollesse, et nous tombons en défaillance à moitié chemin.

§ LVII. — Fermeté de la volonté.

Fermeté dans la volonté! Cette fermeté assure le succès dans les entreprises difficiles; par elle nous nous dominons nous-mêmes, condition première pour dominer les choses. Il est deux hommes en nous; l'un, intelligent, actif, élevé dans ses pensées, noble dans ses désirs, soumis aux lois de la raison, plein de hardiesse et de générosité; l'autre, inintelligent, sans ressort, sans élan, n'osant élever ni sa tête ni son cœur au-dessus de la poussière, enseveli tout entier dans les instincts, dans les intérêts matériels. Pour celui-ci, l'homme est un être qui sent, jouit et passe; ni souvenir d'hier, ni prévision du lendemain; l'heure présente, la jouissance présente, voilà le bonheur; tout le reste n'est rien. Le premier, au contraire, s'instruit aux leçons du passé, il sait voir dans l'avenir; il a d'autres intérêts que ceux du moment; il ne circonscrit point dans ce cercle étroit que l'on appelle la vie l'essor de son âme immortelle. Il sait que l'homme est une créature faite à l'image de Dieu; il

élève son front et son cœur vers le ciel; il connait sa dignité, il se pénètre de la noblesse de son origine et de ses destinées , il plane au-dessus de la région des sens. Que dirai-je encore? à la jouissance, il préfère le devoir.

Nul progrès solide et permanent, si l'on ne favorise la partie noble de l'âme en lui assujettissant l'homme inférieur. Celui qui se domine lui-même, domine facilement les circonstances. Une volonté ferme et persévérante, abstraction faite des autres qualités, rallie, subjugue les volontés plus faibles, et leur impose naturellement et sans efforts sa supériorité.

L'obstination est un défaut très-grave, puisqu'elle ferme notre oreille aux conseils; puisqu'elle nous enchaine à nos sentiments, à nos pensées, à nos résolutions, en dépit de toute considération de prudence ou de justice : plante vivace dont la racine est l'orgueil. Toutefois, les dangers de l'obstination sont moins grands encore que ceux de l'inconstance : si l'une nous aveugle en concentrant nos facultés sur un seul point, quelquefois sur une erreur, l'autre énerve ces facultés, soit en les laissant oisives, soit en les appliquant, avec une mobilité sans repos, à mille objets divers. L'inconstance nous rend incapables de terminer une entreprise ; elle cueille le fruit avant sa maturité ; elle recule devant les plus faibles obstacles : une fatigue légère, un léger péril lui font peur; elle nous livre à la merci de toutes les passions, de tous les événements, de tout homme qui peut avoir intérêt à nous dominer; enfin elle nous rend sourds aux conseils de la justice, de la raison et du devoir.

Voulez-vous acquérir une volonté persévérante, ferme et vous prémunir contre l'inconstance? Formez-vous des convictions arrêtées, tracez-vous un système de conduite, et ne livrez au hasard rien de ce que vous pouvez lui enlever. Les événements, les circonstances, votre prévoyance à courte vue et presque toujours trompée, vous forceront souvent à modifier les plans que vous aurez conçus; il n'importe! cela ne doit point vous empêcher d'en former de nouveaux; cela ne vous autorise point à vous livrer aveuglément au cours des choses,

à marcher à l'aventure. N'avons-nous point reçu la raison comme un guide et comme un appui?

Tracer d'avance sa ligne de conduite, n'agir qu'après réflexion, caractère infaillible de supériorité sur la foule que mène le hasard! L'homme qui se conduira par ces principes deviendra, je l'ose affirmer, le premier parmi ses égaux, et, pour ainsi dire, sans avoir besoin d'y prétendre. Ceux-ci se rangeront d'eux-mêmes sous ses ordres; nul ne lui disputera sa royauté de fait, et s'il a des ennemis, il leur résistera sans peine; leurs traits impuissants viendront tomber à ses pieds.

Conscience calme, volonté ferme, plan bien conçu, voilà donc les moyens de mener à bonne fin les entreprises difficiles. Tous cela demande de nous quelques sacrifices, j'en conviens; tout cela suppose un travail intérieur énergique et persévérant; il faut commencer par se vaincre soi-même; mais, dans l'ordre intellectuel et moral, comme dans l'ordre physique; dans les choses du temps, comme dans celles de l'éternité, celui-là seul mérite la couronne et l'obtient, qui sait affronter les fatigues et les périls de la lutte.

§ LVIII. — Fermeté, énergie, impétuosité.

Volonté ferme, volonté énergique, volonté impétueuse, ne sont pas une même chose. La première diffère de la seconde, et encore plus de la troisième, qui diffère, à son tour, des deux autres.

Toutes trois distinctes, toutes trois indépendantes, il n'est même pas rare que ces volontés s'excluent. L'impétuosité est un accès de passion, une convulsion de la volonté entraînée par la passion, et, pour ainsi dire, la passion elle-même. Un accès momentané ne constitue point l'énergie: l'énergie suppose la force avec une certaine durée. Dans l'impétuosité il y a explosion: le coup part, mais le projectile tombe à courte portée. Il y a pareillement explosion dans l'énergie, avec moins de fracas peut-être, mais le trait porte plus loin.

La fermeté ne requiert ni l'impétuosité ni l'énergie, et quel-

quefois elle les repousse toutes deux ; mais elle admet la passion, elle la nécessite même presque toujours, mais la passion constante, fixe dans sa direction, régulière. L'impétuosité détruit en un moment tous les obstacles ou se brise ; l'énergie prolonge plus longtemps la lutte, mais elle se brise également, après certains efforts. La fermeté écarte les difficultés, s'il lui est possible ; sinon, elle les évite, elle les tourne. Que si elle ne peut les éviter ni les tourner, elle s'arrête et attend.

Il ne faut point croire cependant que, dans certains cas, la fermeté ne puisse devenir énergique, impétueuse. Après avoir patienté longtemps, elle s'irrite enfin. Une résolution extrême est d'autant plus redoutable qu'elle a été plus longuement préméditée. Les hommes froids en apparence, mais en qui brûle un foyer intérieur comprimé, sont terribles lorsque vient le moment fatal, et qu'ils disent : « Allons, c'est l'heure ! » Leurs regards enflammés s'attachent à leur proie; ils s'élancent rapides comme la foudre, irrésistibles comme elle.

Les forces morales sont comme les forces physiques : il ne faut point en user à tout propos. Celui qui sait les ménager et les mettre en réserve, les retrouve plus puissantes au moment opportun : les volontés les plus fortes ne sont pas celles qui se heurtent à chaque instant à toute chose ; les volontés emportées cèdent lorsqu'on leur résiste, attaquent lorsqu'on leur cède. La fermeté ne se prodigue point ; elle ne fait point, aux choses indifférentes, l'honneur de se mesurer avec elles. Aussi, dans l'usage de la vie, les hommes forts sont-ils condescendants, faciles, prompts à céder ; ils se prêtent sans répugnance aux volontés d'autrui. Mais, que le moment soit venu de déployer une grande force dans une affaire importante, ou, dans une moindre affaire, de cesser les condescendances, de dire : C'est assez ! terribles comme des lions dans l'attaque, ils sont, dans la résistance, inébranlables comme des rochers.

Cette force de volonté qui donne la bravoure dans les combats, la fermeté dans la douleur, qui triomphe de toutes les résistances, qui ne recule devant aucun obstacle, que les

revers ne rebutent point, que les chocs les plus rudes ne sauraient briser ; cette volonté qui, selon le temps et la circonstance, devient glace ou volcan ; qui fait passer, à son gré, sur les traits toutes les tempêtes de l'âme, ou imprime à la physionomie une sérénité plus formidable encore ; cette force de volonté qui est aujourd'hui ce qu'elle était hier, ce qu'elle sera demain et sans laquelle on ne saurait terminer une entreprise difficile ou de longue durée ; cette force de volonté, caractère distinctif des hommes qui ont laissé dans l'humanité l'empreinte de leurs pas, de ces hommes qui vivent encore dans les monuments qu'ils ont élévés, dans les institutions qu'ils ont fondées, dans les révolutions qu'ils ont faites, ou dans les digues par lesquelles ils les ont contenues ; cette force de volonté qu'ont possédée les fondateurs d'empires, les chefs de sectes, les chercheurs de nouvaux mondes, les inventeurs qui consument leur vie à la poursuite d'une idée, les politiques qui, de leur main de fer, jetant les sociétés en fusion dans un moule nouveau, les ont frappées d'une empreinte que les siècles n'ont pu effacer ; cette force de volonté qui, d'un humble moine, fait un Sixte-Quint ou un Ximenès ; cette force de volonté qui arrête comme un mur d'airain la réforme au pied des Pyrénées, qui lance sur l'Angleterre une armée gigantesque, qui écoute, impassible, la nouvelle de la ruine de cette armée, qui soumet le Portugal, triomphe à Saint-Quentin, élève l'Escurial, et qui, de l'angle sombre d'un monastère, contemple d'un œil serein la mort qui s'approche, pendant que :

« Une agitation étrange, de tristes clameurs remplissent le » palais de Philippe, et se répandent avec des lamentations » pleines d'angoisses dans les cloîtres et parmi le peuple : »

Cette force de volonté, dis-je, nécessite deux conditions, ou plutôt résulte de l'action combinée de deux causes ; ces deux causes sont : une idée et un sentiment. Une idée claire, vive, arrêtée, puissante, qui absorbe l'entendement, qui le possède, qui l'envahisse tout entier ; un sentiment fort, énergique, maître exclusif du cœur, et complétement subordonné à l'idée.

Si l'une de ces conditions vient à manquer, la volonté fléchit et vacille.

Lorsque l'idée n'est pas soutenue par un sentiment, la volonté est nulle; que si le sentiment ne s'appuie point sur une idée, la volonté flotte; elle est inconstante. L'idée est la lumière qui indique le chemin; elle est le point lumineux qui fascine, qui attire, qui entraine; le sentiment est l'impulsion, la force qui met en mouvement et lance la volonté.

Lorsque l'idée manque de vivacité, l'attraction diminue, l'incertitude commence, la volonté reste en suspens; lorsque l'idée n'est point arrêtée, permanente, lorsque le point lumineux change de place, la volonté flotte incertaine; qui si l'idée se laisse offusquer ou remplacer, la volonté change d'objets, elle est inconstante; et lorsque le sentiment n'est pas suffisamment fort, lorsqu'il n'est point dans une juste proportion avec l'idée, l'entendement contemple cette idée avec plaisir, avec amour, avec enthousiasme peut-être, mais l'âme n'ose point se mesurer avec elle et se trouve inférieure; son vol ne peut s'élever jusque-là; la volonté ne tente rien, ou se décourage au premier essor et retombe.

Ce que peuvent ces deux forces unies est incroyable; et, chose étrange! leur influence ne se fait point sentir seulement en ceux qui les possèdent; elle est surtout expansive, sympathique. Quel merveilleux ascendant les hommes qui en sont doués n'exercent-ils point sur les autres hommes! La force de la volonté, soutenue, dirigée par la puissance d'une idée, a quelque chose de mystérieux qui semble investir l'homme d'un droit supérieur et lui donner le commandement. C'est elle qui inspire la confiance sans limites, l'obéissance aveugle aux héros que le génie a marqués de ce signe; les ordres qu'ils donnent seraient-ils insensés, on n'a garde de les croire tels; on les attribue à un plan secret que l'on ne peut comprendre. « Il sait bien ce qu'il fait, » disaient les soldats de Napoléon; et ils couraient à la mort.

Dans les actes ordinaires de la vie, les qualités dont nous parlons ne sont point nécessaires à un degré aussi éminent;

mais les posséder dans une juste mesure, proportionnellement au talent, au caractère, à la position sociale, est chose toujours très-utile, souvent indispensable. C'est à ce don que certains hommes doivent leur supériorité dans le maniement des affaires; et nous pouvons affirmer que l'absence complète de ces qualités accuse une incapacité radicale.

Les grandes choses exigent de grandes forces; de moindres forces suffisent pour les petites choses; mais rien ne se fait sans l'intervention d'une force quelconque. La différence est dans l'intensité de la force ou dans l'objet auquel on l'applique, non dans la nature des facultés ou de leur développement. Chez le grand homme comme chez l'homme vulgaire, l'intelligence dirige; la volonté et la passion donnent l'impulsion. Dans l'un et l'autre, la permanence de l'idée, la force du sentiment, sont les deux principes qui impriment à la volonté fermeté et énergie. Le grain de poussière qu'emporte le vent est soumis aux mêmes lois que la masse d'un monde.

§ LIX. — Conclusion et résumé.

L'art d'arriver au vrai est le premier, le plus utile de tous les arts, l'art pratique par excellence. La vérité dans les choses, est la réalité des choses; la vérité dans l'entendement, c'est la connaissance de ce qui est; la vérité dans la volonté, c'est la droiture, c'est l'acquiescement aux règles de la saine morale; la vérité dans la conduite, c'est l'action, soumise aux lois d'une volonté droite. Pour celui qui se propose une fin, la vérité, c'est, eu égard aux circonstances, la convenance et la justice; enfin, dans le choix des moyens, la vérité, c'est la moralité de ces moyens, c'est leur aptitude à remplir la fin qu'on se propose.

Vérités de différentes sortes, parce qu'il existe différentes sortes de réalités; moyens divers de parvenir au vrai. Toutes choses ne doivent point être considérées de la même manière; chacune doit l'être par le côté qui permet de la mieux saisir. L'homme a reçu des facultés multiples; aucune n'est inutile,

aucune n'est mauvaise en soi ; mais nous en faisons un mauvais usage : leur stérilité, leur malice viennent de nous. Une bonne logique devrait embrasser l'homme tout entier, car la vérité présente des relations avec toutes les facultés de l'homme : développer l'une et négliger l'autre, c'est souvent nuire à la première en paralysant la seconde. L'homme est un petit monde, un *microcosme.* Ses facultés sont nombreuses et diverses ; il a besoin d'harmonie : point d'harmonie sans une juste combinaison de toutes choses; point de juste combinaison, à moins que chaque chose ne soit à sa place, et n'entre en mouvement ou ne s'arrête à propos. L'homme est une harpe; les facultés de son âme sont comme des cordes harmonieuses. Laisse-t-il inactives quelques-unes de ces facultés, l'instrument est incomplet ; il le met en désacord s'il les tend outre mesure ou s'il les touche d'une main inhabile. La raison est froide, mais clairvoyante : échauffez-la sans l'obscurcir. Les passions sont aveugles, mais pleines d'énergie ; dirigez-les, mettez leur puissance à profit. L'entendement assujetti à la volonté, la volonté assujettie à la morale, les passions soumises à l'entendement et à la volonté, toutes les facultés éclairées, dirigées par la religion, voilà l'homme complet, l'homme par excellence ! En lui la raison dirige ; elle éclaire de son flambeau les réalités de la vie : l'imagination tient le pinceau et fournit les couleurs, le sentiment vivifie, la religion divinise.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

I.

II.

III.

IV.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

FIN DE LA TABLE.

: sera pas exposée au
de ses maîtres, elle ne
e. C'est l'enseignement
'e carnes die vetito? R.
et tamen ex *aliqua causa*
domo expellendus cum
spirituali. » Telle est la
;nement des auteurs (1).
perdant ce service pour-

dit au cahier précédent,

'ersé, nous le reconnais-
ıcerne les fabriques, es-
'exiger une rétribution
leur église. « Les fabri-
rélever une rétribution
:es les messes basses, cé-
tres ecclésiastiques que
e cette rétribution soit
:, le droit n'en existe
ont un premier intérêt
elles elles peuvent avoir
e alors ne serait-ce pas
ppartiendrait au conseil
ue est loin d'être incon-
cclésiastique, d'après la-
n. Nous allons le voir.

n. I, n. 238. Cf. S. Liguori,

, consult. 242e, tom. IV,
de fabriques, reproduisit
v.





